

J. Végey

CCCCD

Portraits

Mûrissement

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Édilivre

Immeuble Le Cargo, 157 boulevard Mac Donald – 75019 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Imprimé en France

Texte intégral

Dépôt légal.

© Édilivre, juillet 2024

ISBN papier : 978-2-414-63444-6

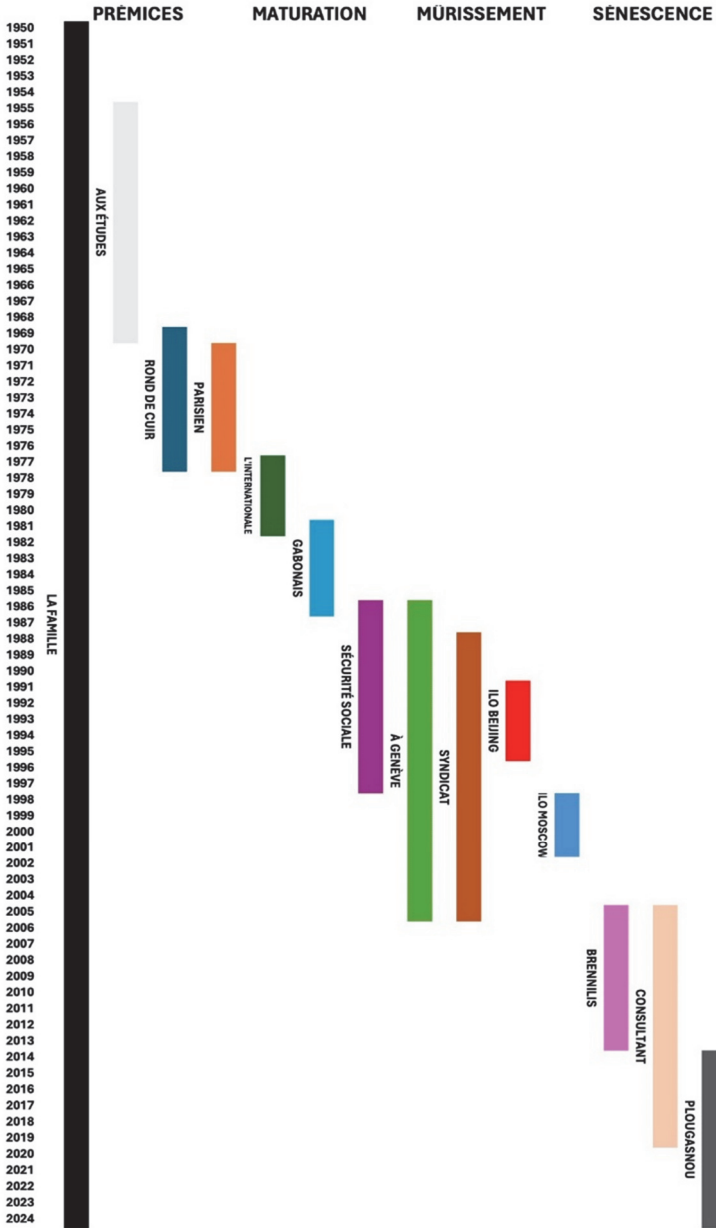
Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes.
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Avertissement

L'auteur avait initialement prévu de couvrir en un seul volume l'ensemble de sa carrière internationale. Au fil de l'écriture, il lui est apparu que ce découpage amènerait une hypertrophie risquant de décourager le lecteur aussi bien que le conteur – 265 portraits d'un coup, on n'en verrait pas la fin !

Il a donc choisi de scinder en deux ce qui aurait dû constituer le second volume de CCCCCD, le présent, sous-titré Mûrissement, couvrant la période de montée en puissance de sa stature internationale, composé de 114 portraits pour faire pendant aux 113 des Prémices, avec pour suivre un tome intitulé Maturation relatant des relations fondées sur une expérience désormais solidement assise.

Une planche, à suivre, reprend le découpage de ces désormais quatre volumes en quatorze chapitres, couvrant une moitié du XX^e siècle, et le quart du courant.



| | |
|------------------------------|-----|
| INTROÏT..... | 9 |
| V – L'INTERNATIONALE..... | 15 |
| VI – GABONAIS..... | 161 |
| VII – SÉCURITÉ SOCIALE | 287 |
| INDEX DES NOMS PROPRES..... | 433 |

INTROÏT

Des études poussées aussi loin que nécessaire, une situation bien assise sur un rond-de-cuir doré, un mariage flambant neuf agrémenté d'une naissance dûment réfléchie, un service militaire complété sans anicroche ni obligation de réserve, le moment était venu, vers ce milieu des années septante du XX^e siècle, d'enfin me déclarer apte à se désengager.

Les voies d'une rupture avec les tentations du cocon familial, qu'il fût parisien ou versaillais, passaient par le dépaysement. Il nous fallait désormais tracer un sillon qui nous soit propre sur des terres où nos proches ne viendraient pas nous redresser le soc par une bienveillance dont, à force, on se lasse.

Monique ou moi partagions alors le même sentiment. Afin de continuer à vivre heureux, nous devons nous trouver un coin suffisamment éloigné pour s'y pouvoir cacher. La Sécurité sociale offrait à cet égard davantage de perspectives que les laboratoires d'analyse d'une multinationale, tant l'une déconcentrait par souci d'efficacité sociale ce que l'autre amalgamait par quête de rentabilité.

L'institution à laquelle j'émergeais fournissait une liste mensuelle de positions vacantes qui alimentait nos recherches d'ailleurs. Une annonce pour le recrutement du responsable de l'antenne d'assurance maladie dans la bonne ville de Perpignan attira notre attention. Perpignan, je connaissais comme escale estivale sur la route de Port de la Selva. L'assurance maladie, je ne fréquentais guère qu'en consommateur occasionnel, mais cela ne devait pas être bien plus compliqué que les pensions. Quant aux fonctions d'encadrement, je les pratiquais avec suffisamment de bonheur pour

qu'une version catalane ne m'effrayât point. Notre dévolu fut donc signifié par la voie hiérarchique.

Celle-là rétroagit sans tarder. Le Grand Directeur en personne¹ me fit savoir que, s'il comprenait et en somme approuvait mon désir d'avenir, il se devait de m'avertir que la position à laquelle je prétendais avait sans doute déjà été promise à un cadre subalterne blanchi sous le harnais, et ne présentait par ailleurs d'intérêt que pour les adeptes de la discipline dotés d'une forte vocation de garde-chiourmes.

Par contre, ajouta-t-il sans laisser le temps à la désillusion de me voiler la face, j'ai ici dans ma manche une offre qui pourrait vous séduire. La CPPOSS² s'honore d'être un membre actif de l'Association internationale de la Sécurité sociale, l'AISS, une sorte de fédération de caisses de tous pays basée à Genève, qui a sollicité la contribution financière exceptionnelle des organismes français pour créer au sein de son secrétariat un poste de responsable aux activités européennes promis à un de nos compatriotes, qui pourrait être vous.

J'ignorais alors presque tout des organisations internationales et de la Suisse. Cependant, celle-là jouissait d'une belle réputation de calme et de propreté, elle hébergeait en outre ce Nestlé qui alimentait généreusement notre budget familial et pourrait, qui sait, accueillir les compétences de Monique par un transfert de bon aloi. L'international, j'en entendais parler par le voisin versaillais de ma belle-famille, haut responsable au sein du ministère de la Santé, occupant des fonctions l'amenant à fréquenter ce qu'avec un rien d'envie dans la voix il qualifiait de « *panier de crabes* ». L'aspirant breton que j'étais devenu n'allait pas tourner casaque devant quelques crustacés. Quant à la sécurité sociale, elle jouissait alors d'un tel prestige que c'eût été déchoir que de renoncer à la servir.

¹ Voir CCCCCD Volume I – Prémices, ch. III-70, Le Directeur.

² Caisse de prévoyance du personnel des organismes sociaux et similaires. Voir CCCCCD Prémices, partie III, Rond de cuir.

Aussitôt proposé, aussitôt postulé. Puis le temps qui passe, l'oubli qui s'installe, jusqu'à ce qu'un beau jour, « *ou était-ce un matin* », une lettre m'informe que le processus de présélection a permis de valider ma candidature, je suis attendu sous peu dans la cité de Saussure pour un entretien aussi final que décisif.

La suite de couler comme dans un rêve. Printemps 1977, journée genevoise d'entretiens ; été, succès confirmé, visite exploratoire de Monique vers Genève pour y trouver le nid qui nous abritera, passage à l'UNESCO pour le nihil obstat de la médecine du travail onusienne ; début septembre, arrivée à Ferney-Voltaire, prendre possession d'un trois-pièces Place Mérope ; accoudés au balcon voir notre camion de déménagement écorner les parterres de la résidence en faisant un demi-tour qui nous laisse derrière, coincés entre Alpes et Jura. La vie d'adultes enfin peut commencer, petit pincement d'inquiétude, nous sommes le 4 septembre, dans une semaine, après la fête de l'Humanité, dernier aller-retour, le grand bain qui m'attend, il va falloir nager.

J'ai nagé pendant près de trente années, franchi bien des détroits, affronté quelques vagues. Ce volume est consacré aux personnages qui auront jalonné la première partie de cette période, sinon la plus féconde, du moins la plus semée de surprises et d'embûches de mon existence consciente. Il comprend 114 portraits, inégalement répartis entre les lieux et fonctions auxquels je me suis frotté dans une partie encore pleine de sève d'une vie active non exclusivement consacrée aux mœurs professionnelles, entre Genève, avec l'AISS d'abord, puis au sein du BIT, entretemps le Gabon. Cette montée en puissance, je la vois maintenant comme un processus de mûrissement qui, parvenu à son terme, me mènera en Chine et en Russie, destinations auxquelles s'ajoute, par la grâce du Syndicat que j'ai eu la chance de pouvoir servir, des incursions américaines me permettant d'accoster doucement, d'aucuns dirent précocement, aux rives de la retraite.

Le texte est agrémenté de multiples renvois, précisant le chapitre principal d'un intervenant mentionné par incidente au sein d'une autre recension. Ces références croisées m'ont semblé utiles, pour les

lecteurs qui ouvriraient l'ouvrage au gré de leur humeur, parcourant les chapitres sans ordre séquentiel. Machin est cité dans cette page dont Truc est le sujet principal, mais qui diantre était Machin ?

Le lecteur qui se perdrait dans cette grande galerie de portraits pourra ainsi, du moins je l'espère, retrouver son chemin par fil d'Ariane de bas de page.

Plougasnou, juillet 2023 – Pékin, avril 2024

V

L'INTERNATIONALE

| | |
|----------------------------------|----|
| 114. Secrétaire général..... | 19 |
| 115. Sviatoslav | 23 |
| 116. Madame Genoud..... | 27 |
| 117. Balma | 29 |
| 118. L'Écossais..... | 33 |
| 119. Rosy | 37 |
| 120. EKK | 39 |
| 121. Martin | 43 |
| 122. Petite Maman..... | 47 |
| 123. Président | 49 |
| 124. Voyages Voyages..... | 51 |
| 125. La voisine traductrice..... | 55 |
| 126. La classe | 59 |
| 127. Guy | 63 |
| 128. Le Gessien..... | 67 |
| 129. Les Corbières..... | 71 |
| 130. Danièle | 75 |
| 131. Donate..... | 79 |
| 132. Brigitte | 85 |
| 133. Viktor | 89 |

| | |
|-------------------------------------|-----|
| 134. Bonjour ! | 93 |
| 135. Alice | 95 |
| 136. Sam | 99 |
| 137. Ingrid..... | 103 |
| 138. Kay | 107 |
| 139. Le Néobelge | 111 |
| 140. La Belle | 115 |
| 141. L'interprète véreux..... | 119 |
| 142. M. Lang | 123 |
| 143. Une grande sirène..... | 127 |
| 144. Pas belle, Hélène..... | 129 |
| 145. Le Quaker..... | 131 |
| 146. M ^{me} Cockburn | 135 |
| 147. Robert & Nicole | 137 |
| 148. Tara..... | 139 |
| 149. L'éditrice..... | 143 |
| 150. Ewa..... | 147 |
| 151. Alter Ego | 149 |
| 152. Joseph | 153 |
| 153. Tharcisse | 157 |

114. Secrétaire général

Alors que je me coltine avec, me semble-t-il, assez de bonheur, le questionnement devant décider de mon admission au sein de la prestigieuse famille des fonctionnaires internationaux, je me félicite d'avoir su, pour une fois, faire preuve de prudence et d'humilité dans la rédaction de mon curriculum vitae. L'international est héritier de la tour de Babel, et il m'avait semblé qu'une longue énumération de langues maîtrisées ne pourrait que profiter à ma candidature. J'avais donc été tenté d'ajouter au panier de base, déjà copieusement garni de français, d'anglais, d'espagnol et autre portugais, la langue tchèque qu'une fréquentation répétée des rives de la Vltava m'avait incitée à commencer d'apprendre quelques années auparavant, je m'étais même abonné à Rudé Právo, la Justice rouge, quotidien du Parti communiste tchécoslovaque, histoire d'interloquer facteurs et concierges tout en pratiquant mes chuintantes.

Finalement, me disant que le tchèque risquait de paraître un peu saugrenu et insignifiant dans la grande maison que j'aspirais à rejoindre, je choisis de compléter ma panoplie xénoglossique par l'adjonction de l'allemand (notions rudimentaires), me fondant sur le fait que ma mère avait déniché, dans ses affaires de jeune fille que le décès soudain de son époux mon père lui avait donné goût de revisiter, un manuel sur la langue de Goethe dont elle m'avait fait don et que j'avais parfois dès lors distraitement feuilleté, le bruissement des pages m'évoquant les gargouillis de l'Alzette ancestrale³.

Par un beau jour de mars 1977, dans ce bureau du neuvième étage du bâtiment du Bureau international du Travail à Genève, je me félicite

³ Sur l'importance du Luxembourg pour la saga familiale, voir par exemple Prémices, ch. I-12, Cousin René.

de cette décision. Mon inquisiteur, le Secrétaire général de l'AISS, celui dont la réaction aux réponses que je lui ferai décidera de mon avenir, s'appelle, je viens de l'apprendre, Vladimir Rys, un patronyme qui, adossé à un accent comme on n'en fait plus que du côté de Prague ou de Bratislava, ne laisse aucune place au doute : mon interlocuteur est ou fut Tchécoslovaque. Celui qu'il m'a présenté comme son adjoint, Vladimir Kabelka, Réticule est son nom, émerge des mêmes rives. De quoi aurais-je eu l'air, avec mon baragouin, face à ces purs produits de la culture slave occidentale, sinon d'un torpilleur de la mieux préparée, de la plus légitime des candidatures...

Désormais de nationalité britannique, Monsieur Rys – il aimait qu'on l'appelle ainsi – avait une vingtaine d'années quand il préféra l'exil au Parti communiste. La diaspora tchèque disposait de solides têtes de pont en l'Europe de l'Ouest, et le jeune Vladimir n'eut sans doute pas trop de mal à se réacclimater. Son point de chute, ce fut la sécurité sociale, un domaine pour lequel les Tchèques jouaient dans la cour des grands. Commençant au bas de l'échelle, il la gravit en une vingtaine d'années, Secrétaire général d'une Association internationale qui ne demandait qu'à croître et embellir avec l'extension et la généralisation de la protection sociale au faite de sa gloire. Les mauvaises langues diront qu'il fut élu en somme par défaut, le candidat pressenti ayant au dernier moment trop manqué de respect au Général sortant pour espérer bénéficier de son onction.

Quoi qu'il en soit, Vladimir Rys, promu du rang de chef de l'unité de recherche, lui qui n'avait jamais vraiment cherché, à celui de Grand Manitou de la Sécurité sociale mondiale, un poste qu'il occupa pendant une quinzaine d'années, cinq mandats triennaux, s'avéra un gestionnaire besogneux mais consciencieux. Sous sa houlette, n'en déplaise à la cohorte de jeunes loups dont je faisais partie, pour qui l'essentiel du temps libre, il y en avait long, nous travaillions vite, nous travaillions bien, allait à caricaturer un Secrétaire général dont nous moquions les inquiétudes, les crises d'autoritarisme, les colères

polyglottes, les tics renifleurs et la bedaine naissante, l'AISS ne fit que croître et embellir.

Même si je n'étais pas le dernier à brocarder le Chef, alors que celui-là ne me ménageait pas ses piques, sur mes cheveux trop longs, mes cravates mal nouées, mes pipes malodorantes, mes tenues négligées lorsqu'en mission les fins de réunion me permettaient de troquer le costume pour le jean délavé et les chemises à carreaux, nous travaillions en somme plutôt efficacement de conserve, contribuant en tandem à faire progresser la cause qui nous réunissait. Je lui sais gré d'ailleurs d'avoir su résister, lors des premières semaines de mon affectation, aux fortes pressions du clan syndical réformiste français que ma nomination avait pris au dépourvu, et qui voulaient débarrasser l'AISS de la rouge racaille communiste que je représentais, ver dans un fruit dont ils souhaitaient qu'il demeurât leur apanage.

J'ai pendant quatre années vécu sous la férule de Monsieur Rys, que j'ai quitté sans regret ni remords pour d'autres horizons. Je dois sans doute beaucoup à son intransigeance, y compris la maîtrise de l'art délicat de passer entre les gouttes hiérarchiques.

Vladimir Rys a quitté ce monde patriarcal genevois en 2022, dans sa quatre-vingt-quatorzième année. L'annonce fut publiée par sa fille, Alexandra, que j'avais connue adolescente un soir que le Secrétaire général avait invité toutes ses troupes à célébrer dans leur villa de Vézenaz je ne sais quelle initiative particulièrement couronnée de succès. Je m'étais dit alors que la donzelle, douce, délicate, jolie même, semblait heureusement se démarquer de son paternel.

J'apprends maintenant qu'elle tient les rênes d'une officine politique locale suisse penchant bien à droite de l'échiquier. « Psi nedělaji kočky », le chien n'aura finalement pas fait de chat...

115. Sviatoslav

Le Bureau international du Travail, dont l'AISS faisait partie sinon *de jure*, l'Association était fort jalouse de son indépendance statutaire, du moins *de facto*, avec l'octroi de contrats aux membres du personnel et la mise à disposition gracieuse de locaux pour la « *petite sœur* » du Département de la Sécurité sociale, pratiquait des règles précises en matière d'espace vital. Les personnels recrutés sous contrat d'expatriation ne disposaient d'un bureau individuel qu'à partir du grade supérieur à celui de mon embauche. Les droits s'exprimaient en « *modules* », chaque module correspondant à une fenêtre percée au flanc de l'immense navire étalant ses 12 étages de 300 et quelques ouvertures sur le crêt des Morillons, une des collines de Genève où le Bureau s'était replié vers 1975, les locaux historiques des bords du lac qu'il occupait depuis les années vingt s'avérant décidément trop exigus.

Je me trouvai donc à partager trois fenêtres avec un collègue ayant rejoint le Secrétariat quelques mois avant moi. Il aurait pu se montrer marri de me voir envahir son lebensraum mais, tout au contraire, Sviatoslav Prokovitch Lukianenko m'accueille les bras ouverts, ce qui compte tenu de la taille de ce bon géant d'une petite quarantaine, occupe de l'espace, il s'excuse en français d'avoir un peu débordé sur la table en vis-à-vis de la sienne qui m'était assignée et m'invite pour un café de bienvenue.

Sviatoslav est soviétique, d'origine ukrainienne selon son patronyme mais russe de résidence avant de rallier Genève. Après les indépendances et la fin de son contrat, c'est d'ailleurs au sein du ministère russe du Travail qu'il poursuivra sa carrière. Il effectuera deux séjours chacun de cinq années au sein du Secrétariat de l'AISS,

et j'ai eu la chance, l'insigne privilège, de partager ses aîtres professionnels lors du premier d'entre eux.

Contrairement aux idées caricaturales souvent véhiculées sur la culture du secret, le complotisme, l'œil torve et le sourire malveillant des fonctionnaires soviétiques en poste à l'étranger, forcément agents du KGB espionnant à tout va pour la gloire d'une mère patrie ennemie forcenée de nos libertés individuelles, Sviatoslav était un homme charmant, foncièrement gentil, n'hésitant pas à montrer ses faiblesses en demandant de l'aide pour telle formalité de la vie quotidienne ou tel aspect de ses tâches administratives. Il vivait en ville avec son épouse Nadia, une ancienne ballerine belle comme une icône aux blés d'or, et leur fils Génya, Eugène en somme, déjà un grand jeune homme. Nous partageâmes moult soirées de calme amitié genevoise, le gouvernement français refusant, par peur sans doute de la propagation d'une révolution qu'ils devaient porter dans leurs gènes, de délivrer aux ressortissants soviétiques le laissez-passer qui aurait permis que visite nous fût rendue à Ferney-Voltaire.

Sviatoslav n'émergeait probablement pas au KGB, mais il n'était pas non plus le fonctionnaire lambda. Tous les jours, l'un, l'autre, plusieurs de ses compatriotes venaient le solliciter pour des affaires discutées en ma présence, sans qu'il fasse souci que je comprenne ou pas. Les motifs étaient simples, rémunération, logement, scolarité des enfants, retour au pays... À force d'avoir dans l'oreille le leitmotiv de leurs conciliabules, je finissais par me créer des règles de passage entre le peu de tchèque qui me restait de la méthode Linguaphone et le russe de nos visiteurs. Comme, invariablement, ces consultations se terminaient autour d'une tasse de café agrémentée d'une rondelle de citron, agapes auxquelles j'étais convié, les camarades soviétiques m'acceptant d'autant plus volontiers que Sviatoslav appréciait ma compagnie, je finis par baragouiner un petit slave fort honorable, laissant aux fonctionnaires me connaissant peu l'impression que j'étais en somme « *un des leurs* », entendez un Soviétique pur et dur, ce qui me flattait tout en confortant la réputation sulfureuse de

militant communiste qui désormais me protégeait autant qu'elle avait failli me nuire.

Quand je quittai Genève pour un séjour africain de quelques années, Sviatoslav continua un temps d'arpenter en longues mais calmes enjambées les couloirs du BIT, où il devint capitaine de l'équipe maison de volley-ball, remportant régulièrement les tournois onusiens. Quand je revins à Genève, il était à Moscou, et sa seconde période lémanique coïncida avec mon affectation chinoise. Ce ne fut donc qu'au tournant des années 2000 que nos routes se croisèrent à nouveau, il était devenu responsable des relations internationales du ministère du Travail, et moi directeur du Bureau de Moscou de mon organisation. Nos contacts redevinrent alors quasi quotidiens, familiers et familiaux, Monique et Nadia ayant repris langue aussi vite que nous leurs époux, comme si nous nous étions quittés la veille.

Plus tard, de retour à Genève, je continuai de voir sa vaste silhouette accaparer mon horizon trois, quatre fois l'an, à l'occasion de visites d'équipes gouvernementales qu'il dirigeait ou encadrait. J'ai regretté, fin 2005, de n'avoir pu le saluer en prélude à mon départ en retraite. Son adjoint d'alors, auprès de qui je m'inquiétais d'une absence inhabituelle, me dit que Sviatoslav souffrait d'une grippe persistante dont il espérait se remettre bientôt. Nous étions en novembre.

En mars, je venais de me retirer sur les terres de Bretagne, j'apprends par un courriel de mes anciens collègues du bureau de Moscou que Sviatoslav ne monterait plus au filet – la maladie, nul ne savait précisément laquelle, avait eu raison de ce bon géant qui ne buvait pas, ne fumait plus et restait un grand sportif d'à peine soixante-cinq ans. J'ai pleuré de tristesse et de rage, rage de ne pouvoir obtenir à temps de visa pour aller embrasser Nadia dans les allées du cimetière, rage de ne pas savoir rendre, dans les mots maladroits que je fis publier dans la revue du Syndicat, toute l'émotion qui m'étreignait alors, de la perte d'un frère, un vrai, un grand, un frère pour toujours.

116. Madame Genoud

Comme toutes les organisations internationales, Genève en héberge plus d'une soixantaine, l'AISS se reposait sur des personnels recrutés sur place dans le cadre du droit suisse du travail pour faire tourner ses programmes au quotidien. Ces collègues, surtout des femmes, dans leur quarantaine bien sonnée quand je rejoignis la compagnie, elles avaient pour la plupart été recrutées au début des années soixante lorsque, à l'époque des indépendances, les créations de régimes nationaux de sécurité sociale s'étaient répandues telles vérole sur le bas clergé, augmentant tout à la fois l'importance de l'Association et ses besoins en personnel, représentaient tous les cantons de la Suisse francophone et de la France dite voisine.

Ces dames étaient à la fois remarquablement efficaces, solidaires et heureuses d'œuvrer dans d'excellentes conditions de travail à un grand dessein, la protection des travailleurs, qui nous nourrissait tous fort bien. Le demi-couloir ouest du neuvième étage où se concentrait une bonne partie des forces vives de l'AISS bruissait de toute la variété des accents romands, genevois bien sûr, mais aussi vaudois, valaisans, fribourgeois, gessiens... Cela chantait en traînant la voix à longueur de journée, toutes portes ouvertes, une joyeuse animation qui contrastait fort avec le silence feutré d'autres portions du bâtiment dont les occupants, s'ils n'étaient pas en déplacement, étaient souvent contraints d'échanger dans un anglais rendu insipide par sa vocation de *lingua franca*.

La première de ces dames à qui j'ai eu affaire s'occupait des traductions. Le Secrétaire général avait en effet considéré que mon anglais, si bon fût-il, présentait encore quelques lacunes, et exigea donc que mes écrits, avant de lui être remis pour signature, soient

révisés par un locuteur professionnel et maternel de la langue de Shakespeare. Il appartenait à Mme Genoud, nul de la jeune génération n'aurait osé l'appeler Juliette, de pouvoir à l'identification de ce polisseur. Juliette Genoud était une grande femme, solide, que j'aurais bien vue yodler sur ses montagnes si elle n'avait été Genevoise de souche, cheveux mi-courts mi-longs arrangés en une sage coupe grise qu'à une autre époque on aurait dite à la garçonne, toujours sanglée dans une robe-blouse pastel passée sur un chemisier à manches longues un rien fleuries.

Outre la gestion des traductions, Mme Genoud avait la haute main sur les verrées qui ponctuaient nos fins de semaine, anniversaires, naissances, départs en vacances ou retours de mission, tout était bon pour picorer ensemble gruyère et viande séchée autour de quelques bouteilles, fendant, goron, œil-de-perdrix, on restait très helvétè dans l'éventail des réjouissances.

Mme Genoud tenait d'une main ferme des rênes de travail et de loisirs qu'elle rejeta sans regret ni déplaisir ses soixante-deux ans venus. Je la remerciai pour son accueil lors du dernier pot de départ, le sien, qu'elle nous organisa, et profitai de l'aubaine pour m'affranchir de la tutelle du visa préalable sur mes écrits de langue anglaise. Nul ne s'en plaignit, et le Secrétaire général continua de signer des deux mains les lettres que je lui soumettais.

117. Balma

Comme probablement dans toute entreprise humaine, il pouvait arriver à l'AISS que les règles les plus strictes, mises en place par un souci légitime d'honnêteté, d'efficacité, de transparence, viennent à être transgressées. Cela se produisait parfois, j'allais écrire « notamment », en matière de recrutement, lorsqu'une voix acquise lors d'une élection, le financement d'une réunion, une couverture médiatique prestigieuse justifiait ce qu'en d'autres lieux on appelait un renvoi d'ascenseur.

Ma présence au sein du Secrétariat relevait de cette pratique, puisque le financement d'un demi-poste par les institutions françaises s'était accompagné d'une circonscription du champ de recrutement aux candidats de même nationalité, qui autrement n'auraient pu concourir, les fils du Coq étaient déjà trop nombreux au BIT, le sponsor officiel de nos contrats, quotas largement dépassés. Il en allait de même d'Ahmed Balma, ci-devant Président Directeur général de la Caisse nationale de Sécurité sociale de Tunisie, puis Directeur de Cabinet du ministre de tutelle. Lorsqu'un remaniement éloigna son protecteur de la sphère sociale, il fallut lui trouver un point de chute. La Tunisie n'est pas très grande, les postes de prestige sont rares. Ce fut donc l'AISS qui fut sollicitée, et qui identifia pour le quinquagénaire en déshérence une position acceptable mais un peu marginale, obscur responsable régional d'un Bureau africain installé à Alger sans grands moyens ni réel mandat. Avec l'année 1975 et l'élection d'un nouveau Secrétaire général dans laquelle la Tunisie joua peut-être, ou peut-être pas, un rôle important, Ahmed Balma bénéficia d'une belle promotion, en étant nommé à Genève Chef de l'Administration centrale, un titre ronflant pour une sinécure, le nouveau Guide suprême de l'AISS étant décidément trop

soupçonneux et trop sourcilieux pour déléguer la moindre parcelle de pouvoir réel.

Ce pantouflage convenait très bien à l'ancien PDG. Lors de mon entrée dans les cadres, l'Association préparait son Assemblée générale pour 1977, tenue à Madrid quinze jours plus tard. J'assistai à la dernière réunion de préparation, à l'issue de laquelle le Chef de l'Administration centrale, autrement remarquablement silencieux, me prit à part pour me demander, à moi dont il avait entendu dire que je connaissais bien l'Espagne, quelles y étaient les signalisations autoroutières, en France c'est bleu, en Suisse c'est vert, mais au sud des Pyrénées ? Il prévoyait en effet de se rendre à Madrid par la route en compagnie de son épouse. Il conduisait une superbe limousine américaine, les traitements internationaux permettaient de ne pas trop se préoccuper financièrement de la consommation de carburant. Je ne me souviens pas d'avoir vu à Madrid sa silhouette un peu courte et rondouillarde ou son crâne chauve auréolé d'une mince couronne grisonnante, il était bien discret ou moi bien tête en l'air. Dans les mois qui suivirent, son état de santé, fit-il valoir, lui interdisant tout effort ou émotion excessifs, il demanda à être déchargé des contraintes missionnaires de sa seconde casquette, responsable des activités pour l'Afrique francophone.

J'étais jeune encore, dernier arrivé, pas trop surbooké, c'est donc à moi qu'échut l'intérim africain. Je dois aux coronaires d'Ahmed Balma un élargissement de mes horizons vers des rivages d'Afrique auxquels autrement je n'aurais peut-être jamais abordé. Quant à lui, il s'enfonça avec encore plus de délices dans son fauteuil quasi directorial. Lors des grands raouts que l'AISS organisait deux ou trois fois l'an dans des contrées parfois lointaines mais toujours plaisantes à visiter, de mauvaises langues utilisaient le sigle anglais pour qualifier l'AISS, ISSA, d'International sight-seeing association, Association internationale du Tourisme, Ahmed Balma excipait volontiers de sa condition et demeurait presque seul à Genève, un

temps gardien du temple, calife à la place du calife, pacha molletonné ronronnant d'indolence.

Il a pris sa retraite en 1983, est retourné en Tunisie. Il a quitté ce monde trop tôt, il avait 67 ans, pour participer aux célébrations du cinquantenaire de la sécurité sociale en Tunisie, durant lesquelles un vibrant hommage posthume lui fut rendu par ses pairs.

Le petit homme avait été grand.

118. L'Écossais

Épargnée par les difficultés financières rencontrées par le BIT depuis le milieu des années septante du XX^e siècle, avec le retrait, qui fut temporaire, des États-Unis, dont l'administration républicaine s'offusqua de la clairvoyance d'une organisation osant critiquer les violations par Israël des droits du peuple palestinien, privant le Bureau du quart de ses ressources budgétaires régulières, l'AISS complétait avec ma venue une phase de recrutement actif rajeunissant et diversifiant considérablement ses cadres.

Roger Beattie m'avait précédé de peu sur le Crêt des Morillons. Tout fraîchement débarqué de son Écosse natale, dont il arborait fièrement l'accent du terroir, Roger parlait au demeurant un excellent français. Ce n'est pas cela cependant, ou pas seulement cela qui nous rapprocha. Non plus la barbe que nous portions tous deux, la sienne plus fournie et mieux soignée. Ou la situation familiale, son couple avait aussi une fille, l'épouse, Rosemarie, une assistante sociale, était, elle aussi, devenue femme au foyer par les exigences de l'expatriation. Nous avions le même âge, presque des jumeaux, un même intérêt pour la bicyclette – mais ce qui nous fit nous reconnaître l'un l'autre, ce fut la politique. Car Roger, il ne me le cacha pas puisque moi-même je n'en faisais pas mystère, était lui aussi membre d'un Parti communiste, le sien, le Parti communiste de Grande-Bretagne, relevant certes davantage de l'exception culturelle que le mouvement de masse auquel j'étais affilié, mais cette coïncidence dont au demeurant nous ne discutâmes pratiquement jamais nous unit bien davantage que toutes les autres punctuant nos jeunes carrières.

Roger menait au demeurant une existence bien plus saine que la mienne. Alors que pour moi la bicyclette n'était qu'un loisir

d'occasion, elle représentait pour lui un véritable sacerdoce, son moyen de transport quotidien auquel il s'évertuait, sans grand succès, de rallier qui voulait bien écouter ses plaidoyers. Je souriais à ce prosélytisme, sans trop me rendre compte qu'il était porteur d'avenir. Roger pratiquait d'autres sports, le ski de fond, auquel nous nous adonnions en famille lors de mes premières années helvètes, mêmes pulls scintillants au soleil du Jura, même harnais pour que nos filles, alors une chacun, profitent du grand air, même scepticisme du côté des épouses qui nous laissaient tracer seuls à flanc de montagne, attendant paisiblement dans un bar de mi-montagne que l'ombre sur l'ubac nous fasse tourner spatule. Roger avait aussi étudié la boxe, l'anglaise, cela va de soi, et il suffisait parfois de le titiller un peu trop pour qu'il se mette en garde dans le plus pur style du Marquis de Queensberry. Cette posture d'attaque défensive, je ne la vis jamais dégénérer en pugilat – Roger savait redescendre aussi vite qu'il était remonté, et se calmait les nerfs au son d'une clarinette dont, ma foi, il interprétait fort bien les classiques du répertoire.

Notre connivence dura le temps que je demeurai à l'AISS. Lors du séjour au Gabon qui suivit, à partir du début des années quatre-vingt, le Roger avec qui je fus en contact fut plus le responsable syndical qu'il était devenu que l'ami, le collègue, le camarade de naguère. Lors de mon retour, en 1986, les choses avaient subtilement changé, un changement qui nuisit à notre réarrimage. Alors que l'éloignement n'affecta pas la continuité d'affection envers d'autres anciens, Roger et moi étions peut-être trop semblables pour que j'accepte aisément des transformations dont le fondement éthique, disons, m'échappait.

Roger et sa famille, agrandie comme la mienne d'une fille puinée, avaient abandonné l'appartement qu'ils occupaient en banlieue de Genève pour s'en venir construire sur la France voisine une grande maison avec terrain autour que le nouveau propriétaire tenait à préserver des écarts qu'au nom de l'amitié le locataire tolérait. On ne fumait donc plus chez lui, ceux de ses visiteurs persistant dans le vice devaient s'exiler sur le balcon pour y pouffer dehors par tous les

temps et tous les degrés de bise. Je ne fus qu'une fois ainsi pris au piège de la ligue de vertu, et m'abstins désormais de répondre aux invitations qu'il finit par cesser de me faire parvenir.

Puis, était-ce pour payer la maison, Roger avait déniché pour Rosemary un emploi bien lucratif d'éditrice de langue anglaise au sein du BIT. L'assistante sociale n'avait guère de qualifications en matière d'édition qui auraient pu justifier un choix direct pour compétences exceptionnelles. Un passe-droit fut requis pour qu'elle ait une chance de voir son nom figurer dans l'annuaire du personnel, une omission du concours d'entrée réglementaire pour de telles positions, particulièrement enviées. Cela m'irrita plus peut-être qu'il n'aurait dû. Venant d'un cadre syndical en fonction, d'un camarade, cette faveur sans doute sollicitée et à l'évidence accordée pour son conjoint, c'était pour moi plus que de la concussion, une trahison aux idéaux que je nous croyais communs.

Enfin, souci du bien général ou désir de puissance, Roger s'enticha du niveau supérieur de l'action syndicale, une sorte d'internationale des internationaux, Fédération représentative au niveau des Nations Unies dans leur agrégation de multiples agences, où il se fit élire Secrétaire général, une position détachée du cadre ordinaire des fonctions quotidiennes, basée à Genève, qui permettait d'être en contact sans discontinuer avec beaucoup de ceux qui comptaient dans l'administration onusienne. Rien de choquant, d'ailleurs, à ce qu'il occupât semblable position, Roger avait les capacités pour traiter d'égal à égal avec les grands de ce monde, et son élection fit ruisseler sur notre Syndicat de suaves gouttes de prestige dont tous nous nous réjouîmes. Là où les choses se gâtèrent, ce fut lorsque Roger s'essaya à mettre le poids de ses fonctions et l'aura de notre Syndicat dans les plateaux de balances qui ne faisaient pas honneur aux révolutionnaires dont, naguère, il se réclamait. Il s'est agi d'abord de faire discrètement entrer notre Fédération dans le giron d'une confédération résolument anticommuniste, la CISL, Confédération internationale des Syndicats (dits) libres. Presque dans la foulée, il

nous présenta un projet tout ficelé de sponsorisation par la firme Coca-Cola de nos activités syndicales, en toute indépendance, osa-t-il nous susurrer. Dans les deux cas, je parvins, avec l'aide de syndicalistes conscientisés d'autres organisations, à faire échec à ces manœuvres. Je crois bien qu'il ne me pardonna pas de lui avoir ainsi fait manquer à des engagements qu'il avait ursipellés⁴. Nos relations demeurèrent dès lors d'une froideur polie, même lorsque, détachement pour mandat syndical achevé, il intégra les rangs d'un service du BIT dont j'étais devenu le chef.

L'histoire hélas connut une fin bien triste. Un soir de réunion orageuse au sein de la Caisse maladie où Roger représentait notre Syndicat, il s'effondra, victime d'un anévrisme cérébral. Opéré d'urgence, il se remit d'apparence pleinement, prit son tour de service extérieur, trois années à Bangkok sans anicroche de santé ou de profession, dont il revint avec une promotion qui lui donna droit, enfin, au statut de cadre et au bureau individuel qui allait avec. C'est dans ce vaste bureau qu'un soir, tard, Rosemarie, inquiète qu'il ne réponde pas au téléphone, le trouva terrassé par une seconde rupture d'anévrisme. Il était trop tard, cette fois-là. Nous étions en l'an 2000, Roger comme moi venait d'avoir cinquante ans.

⁴ Ursipeller, néologisme de l'auteur : vendre la peau de l'ours.

119. Rosy

Rosy, c'est ainsi que Roger appelait son épouse Rosemarie, était, elle aussi, Écossaise pur haggis. Il y avait toutefois des différences marquées entre ces deux chardons. Linguistiques d'abord – Rosy s'était audiblement mise au français sur le tard, pour se rendre moins difficile l'acclimatation à Genève. Grâce à de louables efforts, elle s'en tirait certes plus qu'honorablement, les mânes de Marie Stuart⁵ l'assistaient, mais on sentait encore le besogneux quand elle trébuchait sur certains mots. Différences culturelles, ensuite. Alors que Roger représentait le parangon de l'intellectuel britannique, je l'imaginais volontiers en kilt, au coin du feu, saisissant sur une table basse un verre de whisky bien tourbé, avec sur les rayonnages de la bibliothèque couvrant le mur opposé de l'immense pièce maîtresse du manoir familial, les œuvres complètes de Karl Marx voisinant avec celles de Walter Scott, Rosy c'était plutôt le pragmatisme du paysan du Loch Ness, on la sentait robuste, dure à la tâche, apte à fouir la tourbe et à fagoter la lande. La troisième différence résumait d'ailleurs les deux premières. Un homme tout d'élégance, de distinction, de raffinement comme l'était Roger, si l'on m'avait rapporté qu'il se parfumait la barbe, cela ne m'aurait pas vraiment surpris, on s'attendait à ce qu'il eût à son bras une créature issue des mêmes rêves que ceux qu'il pouvait susciter.

Or, la première invitation à dîner dans leur appartement des Avanchets, lorsque Rosy ouvre la porte à mon coup de sonnette, la personne qui m'accueille n'est pas du type auquel, inconsciemment, je m'attendais.

⁵ Marie Stuart, héroïne et martyre, fut d'abord reine d'Écosse avant de devenir reine de France par son mariage avec François II.

Hanches larges sur de courtes jambes, coiffure couleur de foin mouillé, un visage en triangle asymétrique, un côté aura souffert lors de sa naissance, un œil, le gauche est donc plus petit que l'autre, très enfoncé dans une orbite pour laquelle l'os frontal se dresse en surplomb comme un obstacle infranchissable. Bref, Rosie c'était un peu aux côtés de Roger la Schtroumpfette à peine décoffrée des griffes de Gargamel, et cela surprenait.

Le premier moment passé, la surprise s'estompait, Rosie soutenait fort bien la comparaison intellectuelle avec tout un chacun de nous. Une fois entrée dans le saint des saints onusiens par la porte que l'on sait⁶, elle sut tirer une très belle épingle du jeu, et mener une carrière qu'elle ne dut qu'à son talent. Ayant eu, en tant qu'auteur traduit en langue anglaise, à connaître de ses exigences éditoriales, je puis témoigner que Rosie ne démérita pas de la position qu'on lui avait dénichée.

En même temps, Rosie élevait leurs deux filles, Hanah l'aînée, et la puinée dont j'ai oublié le nom. Le dernier souvenir que j'ai de Rosemarie, ma retraite approchait à grands pas, c'est de l'avoir vue à la cafétéria du BIT, en grande conversation avec Hanah qui, retournée sur la grande île, devait être passée saluer sa mère à Genève. Rien de bien extraordinaire dans cette rencontre, sinon que les deux femmes occupaient une table dans la section fumeurs, et que la fille comme la mère tiraient sur un cylindre.

Roger l'antitabac, elles en avaient fait leur deuil. Comme s'il était mort pour rien. Je ne suis pas sûr que cela m'ait réjoui.

⁶ Voir ch. V-118, L'Écossais.

120. EKK

L'administration de la sécurité sociale des États-Unis, un des membres sinon les plus influents, du moins les plus rentables de l'Association – les cotisations se calculaient sur la base du nombre total d'assurés donc, même si la sécurité sociale américaine n'était pas très généreuse, sa couverture vieillesse particulièrement ample finissait par lui coûter bonbon – avait conclu un accord avec l'AISS au terme duquel elle mettait à disposition, pour une période de deux ans, un de ses cadres qu'elle chargeait de conduire une recherche d'intérêt pour les deux parties et de recueillir directement, auprès des autres institutions membres, les données requises pour la mise à jour de ce qui demeure sa publication phare cinquante ans plus tard, les Programmes de sécurité sociale dans le monde, une série de tableaux, construits tous sur le même modèle accordant à chaque pays une double page de format A3.

Quand je rejoignis l'AISS, en septembre 1977, la titulaire du poste était sur le départ, elle devait rentrer au pays dans les jours suivants l'Assemblée générale de Madrid à laquelle elle assistait, ainsi que son successeur déjà nommé. Les Assemblées générales se tenaient tous les trois ans, il s'agissait d'évènements d'une portée considérable. Celle de Madrid devait réunir un bon millier de participants. La périodicité biennale des rotations américaines aurait donc pu priver certains impétrants d'assemblée générale sans ce doublon providentiel pour le successeur d'Élisabeth Kreitler Kirkpatrick, EKK.

En fin de détachement, devant retourner en Amérique pour occuper au sein du Département des relations internationales un poste administratif certes d'importance, mais sans connotation scientifique, Élisabeth n'était guère surchargée de travail à Madrid. Comme je

débutais, les tâches précises qui m'avaient été assignées ne concernaient guère plus de deux journées sur les quinze de la réunion. Je disposais donc moi aussi de pas mal de loisirs, dont celui de m'intéresser du plus près possible à cette quadragénaire solide mais mince, visage énergique entouré d'une coiffure mi-longue, grise entremêlée d'argent, des lunettes à grands verres occupant un bon quart de la face, des yeux dont les ridules accentuaient le sourire, celui-là ponctuant des dents à dévorer tout cru le bébé joufflu que j'étais.

D'emblée, je tombai sous le charme de cette haquenée. Elle était d'une beauté, disons, pas très classique, pour mon âge elle n'était pas très jeune, et pourtant, moi qui d'ordinaire ne sais pas trop forcer la chance, je me dis qu'il fallait que je tente celle-là. Au cours des deux pleines semaines de réunion, je fis donc une sorte de cour, c'est-à-dire que dans la journée je gardais un œil sur les agissements d'Élisabeth, l'approchant pour quelques mots, pour un café, pour trois pas dans la salle où ils s'étaient perdus, si bien qu'au banquet de clôture ce fut presque naturellement que je m'imposai comme son voisin de table. J'eus alors tout loisir de pousser mes feux au long des multiples plats et des toasts répétés de ces agapes madrilènes. Lorsque je la raccompagnai ce soir-là vers sa chambre, nous logions dans le même hôtel à des étages différents, elle ne me laissa pas approcher de son huis. C'est d'une révérence malicieuse qu'elle me donna congé. La chance était passée, je me rentrai penaud. Comme le vol de retour sur Genève nous laissait une journée de battement, le lendemain je restai dans ma chambre à rêvasser, une énième sortie dans les rues de Madrid ne me tentait guère.

Je me demandais dans quel ordre ranger effets et documents dans ma vaste valise, quand tout soudain le téléphone grelotte. C'est elle qui me dit qu'en relisant ses notes, elle s'est rendu compte que notre discussion sur un point de doctrine méritait d'être approfondie. Elle me prie donc de passer la voir séance tenante pour clarifier les choses, elle est dans sa chambre qui m'attend.

Quand elle m'ouvre sa porte, à peine revêtue d'une robe de chambre, je comprends que mes efforts n'auront pas été vains. Je découvre enfin ce corps dans son entier, la largeur de ses hanches, le volume de la croupe, tandis qu'elle s'évertue en pestant de défaire le ceinturon puis les trop nombreux boutons de mon jeans du dimanche.

Ma fougue, je crois, l'aura déçue. J'avais trop attendu, quinze jours d'abstinence, à peine en position que j'enfourne, à peine au sein du saint que je m'y défouraille. Élisabeth attendait sans doute mieux, plus doux, plus long, plus intime, de mes promesses romantiques, mais elle ne m'en tint pas trop rigueur puisque le lendemain elle m'admit à son côté sur le vol de retour, et me laissa jouer avec ses doigts le temps du décollage, et de l'atterrissage. À Genève, Monique m'attendait à l'aéroport, pas d'au revoir pour Élisabeth qui devait le lendemain traverser l'Atlantique.

Je l'ai revue à Washington, deux ans plus tard, à l'occasion d'une réunion qui s'y organisait. Elle m'invita pour déjeuner, me prévenant que nous serions trois, notre *plus un* n'étant autre que Sviatoslav. Peut-être furent-ils amants, rien dans leurs dires ne le donna à penser, et je n'ai jamais questionné Sviatoslav à ce sujet, c'eût été me trahir. Ainsi le repas fut-il agrémenté d'une conversation badine, pour laquelle le niveau raisonnablement médiocre du français d'Élisabeth, Sviatoslav ne connaissait guère plus de dix mots d'anglais, limita les échanges à d'amicales platitudes. Pour cette seconde et dernière fois, c'est à peine si je pus toucher, sous la nappe de la table ronde, de mon genou celui d'Élisabeth, qu'elle ne retira pas tout de suite.

121. Martin

Martin Tracy fut le second transfuge de la sécurité sociale américaine dont j'eus à connaître. Son initiale de milieu de nom était B., mais nous ne nous sommes jamais trouvés dans une situation où, pour meubler la conversation ou marquer mon intérêt à son égard, je demandai la signification de ce B. Je m'en remets donc à Facebook, une page qu'il créa des décennies plus tard, pour découvrir qu'il s'agit de Booth. Maintenant que je le sais, il faudrait que je lui en demande la raison. Car malgré le temps qui passe et la distance qui nous sépare, Martin et moi restons au fait de ce qui nous arrive, au moins dans les grandes lignes.

Cette longue histoire avait donc commencé à Madrid, où j'avais bien sûr remarqué ce grand dadais, mon aîné d'une dizaine d'années, qui dansait d'un pied sur l'autre en allant de groupe en groupe de délégués, avant de trouver les représentants turcs avec qui il peut échanger quelques mots, il sort d'un projet de recherche sur la sécurité sociale en Turquie, deux ans à Ankara, il a appris la langue parce que, me dira-t-il, elle est particulièrement facile à maîtriser. La fluidité n'est pas ce qui pour moi caractérise la langue turque, mais ce n'est pas la seule différence que j'ai avec Martin. Extérieurement, avec ses lunettes rondes, son front un peu bombé, sa mèche brune qui passa par toutes les couleurs du vieillissement sans perdre en longueur ou en volume, ses vestes de tweed rembourrées de cuir à chaque coude, Martin est presque l'archétype de l'intellectuel américain. Son épouse, Patsy, que nous rencontrons très vite en rentrant à Genève, leur appartement du Grand-Saconnex nous est ouvert, est de la même graine, et le fils unique de ce couple un peu poussiéreux, Morgan, dix ans à l'époque de notre rencontre, pose

déjà en costume cravate entre ses parents qui le couvent avec fierté. Car Martin a le sens de la famille – il nourrit toujours de grandes ambitions pour son fils, et pas un mois ne se passe sans qu’il parle, encore maintenant, par réseaux sociaux interposés, de ses magnifiques parents, dont il célèbre encore pieusement chaque anniversaire avec sa sœur, son aînée de quelques années.

Mais Martin et moi avons aussi bien des choses en commun, du moins possède-t-il des qualités que je lui envie, sinon notre camaraderie, on ne saurait vraiment parler d’amitié, les liens sont trop distendus, n’aurait pas duré aussi longtemps. D’abord, Martin est ce qu’il convient d’appeler un progressiste. Lors de la guerre du Vietnam, il n’était pas mobilisable, son service militaire datait de la fin des années cinquante, mais il ne cachait pas son hostilité envers ce confit absurde et ces présidents américains successifs qui l’ont mené. Puis Martin est solidaire, il est généreux, donnant de son temps et de son peu d’argent pour sans cesse aider quiconque se trouve dans le besoin. Il est un fervent du Rotary, et sait même anticiper sur des besoins non encore identifiés.

À preuve ces circonstances qui me laissèrent pantois. Martin, ses deux années à l’AISS terminées, s’en est retourné vers la sécurité sociale américaine mais, contrairement aux autres bénéficiaires de ce programme d’échange, il ne rejoint pas l’administration, optant pour le sacerdoce de l’enseignement universitaire, d’abord à l’Université d’Iowa, une chaire qu’il a acceptée au sein de la faculté de Protection sociale, School of Social Works, parce qu’elle lui laissait suffisamment de temps libre pour vaquer à d’autres occupations, conduire des recherches sur la sécurité sociale publiées dans de prestigieuses maisons, participer lors de courtes missions à des projets de coopération technique dans des pays qui lui tiennent à cœur.

C’est ainsi que, au début des années nonante, il se rend en Chine, y fait la connaissance du chef d’un projet que je supervisais, aussi britannique que l’autre savait être américain, aussi travailliste que l’autre démocrate. Ils restent en contact après les quelques jours de la

mission et, lorsque le Britannique fait part à l'Américain de l'intérêt de l'interprète chinoise du projet pour poursuivre des études, Martin ne fait ni une ni deux. Puisque son *alter ego* se porte garant, il mobilise comme il convient son université, déniche une bourse d'études et fait venir dans l'Iowa une Chinoise à peine dégrossie de son Pékin rural, partie sans retour aux États-Unis pour une belle carrière et une nouvelle vie. Martin B. Tracy, le charmeur d'existence.

Martin s'est résolu, en 2020, à rejoindre les cohortes de retraités aisés qui choisissent la Floride pour y couler de derniers jours paisibles dans des environnements faits sur mesure pour le grand âge solvable. À bientôt 90 ans, il est toujours avec Patsy, qui l'accompagne dans son fauteuil roulant lors des excursions qu'il ne manque pas de documenter sur Facebook. Infatigable Martin, toujours optimiste et souriant à la vie.

Décidément, il faudra que je lui demande pourquoi ce Booth dans son nom. Cette curiosité, ce sera mon hommage...

122. Petite Maman

Lorsque Gabriela Fischer (tout le monde disait Gaby) prit en 1978 la suite de Mme Genoud⁷ pour présider à la gestion quotidienne des activités de l'AISS, ce fut dans la bonne humeur que s'opéra le changement dans la continuité. Gaby, nous la connaissons tous comme une collègue d'exception. Secrétaire à tout faire – à l'AISS comme au BIT, les secrétaires n'étaient pas cantonnées à des tâches répétitives de classement ou de frappe. Il n'y avait pas d'hommes dans ces fonctions, alors que dans les pools de secrétariat, où s'effectuaient précisément les travaux de frappe et de reproduction, le sexe masculin était représenté, quelle que soit la langue considérée, français, anglais, arabe ou espagnol, moins en allemand, russe ou chinois. Les secrétaires à la sauce AISS partageaient avec un ou une responsable de projet toutes les opérations de planification, de mise en œuvre et de liquidation, on disait « *post mortem* », des réunions. Gaby était de celles pour lesquelles on bénissait le ciel et le Secrétaire général de vous l'avoir choisie comme partenaire.

Parfaite dans son multilinguisme, seul le russe manquait à sa panoplie parmi les cinq langues de travail de l'AISS d'alors, d'un professionnalisme jamais mis en défaut, Gaby personnifiait la joie de vivre, l'optimisme, la foi en l'avenir. Elle était pure Suisse, Fribourgeoise, avec donc en français un accent teutonisant du plus charmant effet. Plutôt petite, la cinquantaine accorte, les cheveux courts teintés brun beige, mon père aurait dit queue-de-vache, maquillage discret, hormis les lèvres qu'elle soulignait d'un rouge flamboyant qui, invariablement, se désagrégeait vers la fin de journée à force de claquer des bises à qui voulait en recevoir.

⁷ Voir ch. V-116.

On était loin de l'austérité parpaillote un peu hautaine de son prédécesseur, et du coup tout se passait bien mieux. Efficace simplicité, puisque nul n'hésitait désormais à se concerter à l'avance sur la meilleure des marches à suivre avec celle dont nous savions qu'elle ferait tout pour nous aider. Car Gaby, c'était notre Saint Bernard de tous les instants. Saint-Bernard pas tellement parce qu'elle ne rechignait pas à partager le contenu d'un tonnelet ou de quelque fiole, ses préférés étaient les blancs vaudois, mais surtout parce qu'elle avait une véritable vocation pour déceler et panser les bleus au cœur ou à l'âme.

Michel Delpech l'aurait appelée Laurette⁸. Pour moi, c'était Petite Maman. Combien de fois Gaby ne m'a-t-elle pas réconforté, alors que, encore mou du cuir, j'étais décontenancé, découragé, accablé par un nouveau coup de pied de l'âne, combien de fois ne m'a-t-elle pas consolé lorsque lors de la sauterie de fin de réunion je voyais la possibilité d'une idylle⁹ me passer sous le nez, tel collègue plus madré, moins timide, m'ayant devancé pour conquérir sur une piste de danse où j'hésitais à me risquer la collaboratrice locale que j'avais échauffée d'une suave flamme tout au long de la semaine.

Gaby a pris sa retraite pendant que j'étais au Gabon. Je ne l'ai revue qu'une quinzaine d'années plus tard à l'occasion d'un jubilé genevois auquel j'étais convié. J'avais alors tellement enflé, si proche du soleil et des hautes sphères, que je ne reconnus pas d'emblée la petite vieille dame toute rabougrie, aux joues creusées autour de lèvres débordant de carmin mal étalé, qui me souriait de toute la tendresse de ses yeux.

J'ai eu honte, et me suis penché pour l'embrasser, accolade larmes aux yeux.

⁸ « Chez Laurette » est une chanson de l'année 1974 qui fit beaucoup pour la renommée de son auteur.

⁹ Merci à Michel Houellebecq pour l'assonance – le véritable titre est La possibilité d'une île.

123. Président

Tout général qu'il fût, Vladimir Rys n'en était pas moins secrétaire. C'est dire qu'il lui fallait répondre de ses actes professionnels devant deux autorités, celle du BIT dont il avait grand mal à accepter la tutelle résultant de circonstances historiques et matérielles, un BIT qui hébergeait l'AISS créée par ses soins une cinquantaine d'années plus tôt et dont l'onction permettait le recrutement de fonctionnaires de toutes nationalités sans se préoccuper de formalités d'immigration ni avoir à discuter du contenu des contrats de travail, les standards et privilèges onusiens s'appliquaient, et celle des institutions membres de l'AISS qui l'avaient élu et pouvaient le défaire.

Sourire contraint ou sincère, le Secrétaire général s'accommodait d'apparence fort bien de cette tutelle interne, qui se personnifiait, entre deux sessions triennales, dans la personne de celui qui, *primus inter pares*, avait été élu en même temps que lui pour prendre en charge la représentation permanente de l'internationale des caisses de sécurité sociale, le Président de l'AISS.

Le docteur Jérôme Dejardin, belge de nationalité, et dirigeant d'une des plus grandes fédérations mutualistes de Belgique, où les caisses d'assurance maladie se tiraient un peu la bourre pour séduire la clientèle, la sienne c'était celles des mutuelles socialistes, à moins que ce ne fussent les chrétiennes, devait déjà avoir passé le cap de la cinquantaine lorsque je le rencontrai à Madrid dans les coulisses de l'Assemblée générale, dix-neuvième du nom. C'était un homme de taille moyenne, à la crinière argentée, dont le début de couperose annonçait le goût pour la bonne chère, toujours vêtu d'un complet bleu foncé, cravaté de rouge, chevalière et boutons de manchette. Le

Dr Dejardin avait le verbe haut, on l'entendait de loin dans les couloirs, quand avec le Secrétaire général il sortait de l'ascenseur déjà débattant du thème de leur réunion postprandiale mensuelle.

Le docteur aimait bien les gens, il aimait bien son poste, il adorait voyager, ce qui le faisait connaître de son électorat et facilitait sa réélection. Il fut en fait président durant plus de vingt ans, et avait largement dépassé le moment habituel de la retraite quand le très grand âge le contraignit à abandonner son poste, en 1992. Cela faisait beau temps qu'il ne dirigeait plus de mutuelle, mais ces dernières le rappelaient tous les trois ans dans leur aréopage, le temps d'une élection internationale dont le prestige rejaillissait sur toutes les institutions d'un petit pays parfois brocardé pour ses divisions.

Nous autres petites mains de la sécurité sociale, aimions bien le président. Sa bonhomie, son affable décontraction tranchaient en effet avec la rudesse reniflante du Secrétaire général lequel, en présence de celui qui ne manquait pas de nous remercier pour la qualité de nos prestations, se devait de mettre un peu d'eau dans son vin et de faire semblant d'acquiescer aux compliments. Cette soumission à l'autorité de celui qu'in petto et entre nous nous qualifiions volontiers de tyran au petit pied nous réjouissait.

Nous pardonnions donc beaucoup au bon docteur Dejardin, y compris son penchant pour le népotisme, dont il sera plus avant¹⁰ question...

¹⁰ Voir ch. V-139, La Belle.

124. Voyages Voyages

Le retrait annoncé des États-Unis de l'Organisation internationale du Travail n'y avait rien changé. À la fin des années mille neuf cent soixante-dix, le navire du BIT fonctionnait comme une petite ville sur sa douzaine d'étages de plus de cent mètres de long. Les postes suisses y avaient une agence, l'Union de Banques, une succursale, le vendeur de journaux Naville, une boutique et un kiosque. Restaurant, snacks, cafétérias, bar, rien n'y manquait au confort des employés et des délégués, pas même une agence de voyages où, entre deux missions voire, pour les sédentaires, entre deux congés, l'on pouvait se faire concocter des itinéraires aux petits oignons par des professionnels tout dévoués à nos intérêts.

Les employés de ces différents services extérieurs étaient très stables dans leur position – il en allait pour eux comme pour les agents de l'Organisation. Une fois dedans, après avoir goûté d'un environnement au travail conçu, fait exceptionnel, mais l'on était dans un bâtiment hébergeant l'âme du monde du labeur, pour optimiser les conditions faites aux travailleurs au sein d'horaires de travail sans surprise ni week-ends d'astreinte, avec une clientèle somme toute peu nombreuse et dépourvue en général de l'anxieuse nervosité de qui, craignant pour soi ou pour les siens, ne trouve d'exutoire qu'en agressant des préposés, il était rare qu'un désir de changement s'empare de nos hôtes au point de leur faire quitter leur service du Crêt des Morillons.

Les postiers, restaurateurs, serveurs, kiosquiers, caissiers, voyagistes... nous étions si familiers qu'ils faisaient pratiquement partie du personnel – au point que dans certains cas notre Syndicat intervenait pour protéger tel ou telle d'entre eux de la vindicte d'une

direction qui revenait alors volontiers sur ses velléités atrabilaires, ne souhaitant pas risquer de se voir contester au détour d'un conflit de voisinage l'accès à la manne que devait représenter le BIT.

Lorsque, en 1980, à l'issue de ce qui devait être un mercato des agences de voyages, Thomas Cook perdit son enseigne et ses locaux du sixième étage au profit de Kuoni, il y eut donc comme un mouvement de panique au sein des deux cohortes de personnels, celle des fonctionnaires qui craignaient de perdre leurs contacts favoris et les petites faveurs facilitant le rêve et les transports comme celle des voyageurs qui ne voulait pas quitter les lieux ni leurs habitudes. Kuoni reprit certains cookiens, d'autres purent se frayer un chemin jusqu'au chef du personnel du BIT, qui les recruta – car le bureau avait son propre service des voyages, en sus ou en dépit de déléguer à une agence le soin de planifier des itinéraires et de lui vendre à un prix pas vraiment amical les billets correspondants.

C'est ainsi qu'Odile Biset rejoignit les rangs de l'AISS. Odile avait la quarantaine, elle travaillait non pas au guichet mais dans ce qu'on n'appelait pas encore back-office, derrière le comptoir, pour mijoter avec les secrétaires de l'Association des itinéraires et des tarifs raisonnables, le Secrétaire général de l'AISS n'ayant pas le même mépris affiché pour les affaires d'argent que ses homologues de tutelle. Si Odile n'était pas au guichet, c'était, je m'en rendis vite compte, parce qu'elle était trop sensible pour cela. La moindre contrariété l'affectait profondément, lui tirant des larmes de regret et d'inquiétude. Odile était de nature angoissée, elle pleura beaucoup les premiers mois de son séjour chez nous, mais comme il s'agissait d'une bonne personne, serviable dans les domaines de sa compétence sans qu'il soit besoin de la solliciter deux fois, chacun lui séchait les larmes, jusqu'à ce qu'un sourire retrouvé vienne éclairer son œil encore humide.

Pour une hiérarchie aux nerfs mis à rude épreuve, Odile savait à merveille faire office de défouloir. Ses airs de chien battu attiraient la chicotte verbale, et les pleurs qui suivaient, culpabilisant l'autorité

despotique, assainissaient l'atmosphère en dénouant des tensions dont ils rendaient patent le caractère excessif.

J'ai quitté l'AISS peu de temps après l'arrivée d'Odile, et n'aurais sans doute pas songé à l'inclure dans ce livre des 500 si je n'étais tombé, au hasard d'un vagabondage dans les archives publiques du BIT, sur une photo d'elle souriant à grand plaisir, coiffée d'un casque colonial, trônant dans une pirogue, embarquée aux côtés d'autres collègues mais seule réfugiée au cœur des bras d'untel qu'aussi je reconnus, pour ce qui devait être une excursion d'après réunion africaine sur le grand fleuve Limpopo ou un tiers affluent du Congo.

Odile la larmoyante de Thomas Cook croquait à belles dents la pomme des amours – et cela me réjouit.

125. La voisine traductrice

Monique nous avait choisi un bel appartement de location dans l'ensemble dit Place Mérope de Ferney-Voltaire. Chacune de ces résidences de prestige portait le nom d'une œuvre du grand homme local, ce qui me permit d'élargir mes connaissances au-delà du Zadig dont les estampes avaient ravi mon enfance tardive¹¹, Tancrède, Zulime ou Alvire.

Chaque palier, l'immeuble en comptait quatre, nous étions au troisième, abritait deux appartements. Nous fîmes rapidement connaissance de la voisine, Sylvia, une traductrice britannique que son art avait attirée vers Genève, la Mecque des linguistes pratiquants. Sylvia avait un mari dont le nom n'est pas resté dans l'histoire, qui présentait la double caractéristique de boire beaucoup, et d'être souvent en mission prolongée, notamment dans les pays du golfe, ce qui, selon son épouse, lui faisait office de cure de désintoxication. Une jeune trentaine, elle était petite mais pulpeuse, cheveux courts, lèvres généreuses, des lunettes bien posées sur un nez un peu fort, un dynamisme de voix, de cœur, de silhouette tenue bien ferme au long de séances pluri-hebdomadaires de gymnastique, nous pouvions l'apercevoir mouiller son justaucorps derrière les baies vitrées de la salle de sport à l'étage de notre vis-à-vis.

Sylvia exerçait son art à domicile. Il ne fallut pas longtemps pour que les cavalcades et le babil sur l'espace mitoyen de Gwenaël en retour d'école motivent à faire connaissance. Très vite, les portes palières furent plus souvent ouvertes que fermées, et le tricycle puis le vélo à petites roues disposèrent ainsi d'une longueur de piste impressionnante pour la

¹¹ Voir du même auteur, même éditeur XXL – Éphémérides, ch. XV, Permanence syndicale.

jeune pédaleuse. Même si Monique ne travaillait pas, tout ce que les services compétents avaient pu lui proposer lors de sa période d'indemnisation (démissionner pour suivre son époux était considéré comme un motif de rupture du contrat de travail ouvrant droit à prestation de chômage) se résumait à un demi-poste de professeur de chimie dans un lycée de sous-préfecture situé à plus d'une heure de route, à peine de quoi payer l'essence et la nounou, la manne fut refusée, elle n'était pas inactive, et avait notamment repris ses études de langue russe, suivant les cours dispensés par le BIT à des horaires où, souvent, les enfants n'avaient pas école.

Sylvia faisait alors office de gardienne bénévole, un bénévolat qui se terminait en agapes apéritives, chez l'une, chez nous autres ou chez les deux. J'aimais bien ces apéritifs étalés dans le temps et dans l'espace. Sylvia n'était pas farouche, et lorsque je la rejoignais dans sa cuisine pour aider au tranchage de saucisson ou au démoulage de glaçons, elle ne se refusait pas au lutinage, me tendait ses lèvres dans un souffle emplissant de buée les verres de nos lunettes respectives. Je crois que notre première étreinte fut comme une évidence, tous deux dans sa cuisine ou dans la nôtre, l'air saturait de phéromones. Le naturel du désir exprimé était d'ailleurs fréquent à cette époque encore bénie d'innocence, où l'on aimait autant séduire qu'être séduit, la rencontre faisait le larron et la larronne, pourquoi procrastiner ou se perplexifier ?

Ces caresses humides ne furent jamais bien approfondies. L'on se contentait de goûter aux plats offerts en nombre et qualité, il fallait garder de l'appétit pour la suite dont, si on ignorait quelle elle serait, on était sûr qu'elle viendrait. J'aurais souhaité, ensuite de Sylvia, étreindre la sculpturale quarantaine de la voisine du dessous, une Suédoise, me disait la plaque de sa Mercédès rouge parkée à côté de notre Escort dans les sous-sols de Place Mérope. Je n'ai pas su son nom, à peine lui touché-je la main un soir qu'elle débarquait ses deux garçons de retour de l'école au moment où j'incrustais la Ford entre

les lignes qui nous étaient allouées, mais il y avait dans ce contact assez de volts pour affirmer que le courant passait.

Hélas, sa voiture quitta notre parking et la belle notre voisinage avant que j'aie trouvé l'occasion d'y revenir. Quant à Sylvia, elle recueillit Gwenaël cette nuit où Madenn s'annonçant je traversai en trombe une Genève endormie dans les dernières chaleurs d'automne avec Monique heureuse de parvenir sauve et à temps à la maternité de Saint-Julien-en-Genevois.

Double père, je m'assagis un temps. Sylvia resta nounou, et voisine, mais plus vraiment « *obscur objet du désir* »¹². Tout passe, tout lasse qui finit par casser.

¹² « Cet obscur objet du désir » est un film de Luis Buñuel, sorti en salle en 1977.

126. La classe

L'essentiel de mes journées, je les passais cependant outre-Gobé, car tel est le nom du ruisseau qui sépare le canton de Genève de Ferney-Voltaire par la douane rurale de Vireloup que j'aimais emprunter quand le temps s'y prêtait, un chemin vicinal dont les doux lacis me permettaient de rejoindre le Bureau en une quinzaine de minutes au lieu des 5 à 7 permises par la douane majeure, à peine le loisir de s'extirper du sommeil.

Une des premières semaines de mon existence de fonctionnaire international, Madrid était finie, la vie de labeur au quotidien commençait, je ne fus pas gobé, mais bien bouche bée devant le spectacle qui s'offrit à moi. Il me fallait soumettre au plus vite une lettre à la signature d'un Secrétaire général particulièrement impatient, et Petite Maman¹³ m'avait orienté vers Yolande Bardoux, une secrétaire dont les horaires à temps partiel n'avaient pas encore fait que je la rencontrais.

Une fin d'après-midi, l'automne s'avance, j'entre dans un grand bureau doté de fenêtres si multiples que je ne sais plus s'il en compte cinq ou six, dans un coin de ce grand bureau, nimbée d'une clarté dorée qui effleure encore la façade ouest du bâtiment, une grande femme, mieux, une grande dame. Quand elle se lève pour m'accueillir, ses talons la portent au moins à ma hauteur. Jupe cintrée, mi-mollet, corsage blanc, à peine échancrée, les formes généreuses de la cinquantaine épanouie si bien réparties qu'elles lui donnent l'air altier des géantes du festival d'Olot ou de la casseloise Reuze Maman. À peine le temps de hoqueter ma supplique qu'elle me dit, sa voix est grave, rauque un peu, accent parisien mais

¹³ Voir ci-dessus, ch. V-122.

distingué, juste ce qu'il faut pour vous faire tourner un peu plus la tête comme ensuqué de ces vapeurs vocales, « Eh bien, allons-y donc ! », volte-face vers sa machine à boule, une croupe large, longue silhouette allongée encore de la couture impeccable de bas s'achevant dans l'aiguille des talons, elle s'installe, croise et décroise pour trouver confort au port de jambes, et attend.

Comme je bouche-bée encore un peu, Yolande me sourit, ses lèvres sont soulignées au pinceau d'un rouge un peu brun, alliance parfaite au discret d'un maquillage mettant en valeur quelques rides au front, au coin de ses yeux dont les cils tamisent le gris bleu du regard, un gris doux comme une plage du Nord, elle précise : « Vous dictez, je tape. » Il faut bien alors je me secoue du charme dont, sans le vouloir, elle m'a recouvert. Les mots me reviennent, le débit s'affirme, les phrases s'enchainent, et Yolande tape au rythme des syllabes, sans une hésitation, avec tous les points, les virgules, paragraphes et intervalles. Jamais je n'avais vu tant de dextérité sur un clavier, pas même l'oncle André au salon de Bédarieux¹⁴ n'était pour moi enfant d'alors aussi grand virtuose.

Mon admiration, si elle ne se démentit pas, n'eut pas de suite profonde. Je n'aurais pas osé, sûr de la rebuffade et incertain d'ailleurs de comment procéder, m'ouvrir un tant soit peu de ma fascination. Depuis lors cependant je gardais l'œil ouvert quand Yolande me passait dans les parages. Je notai ce faisant qu'elle franchissait souvent, souvent me semblait-il, le huis de l'adjoint au Chef, Vladimir Kabelka¹⁶ - son nom en langue tchèque signifie Petit Panier, je l'avais, méchamment, en jalousie baptisé Réticule, jaloux car Réticule, outre d'être grand, de porter beau l'argent de ses cheveux, d'être poli jusqu'au bout des ongles, d'avoir ce je-ne-sais-quoi de suprême distinction qui dit son diplomate et vous classe ci-devant, tous signes distinctifs dont m'écartent une double ascendance, serve dans le Rouergue, ouvrière

¹⁴ CCCCDD vol. 1, Prémices, ch. I-7, Dédé.

¹⁶ Ch. V-114, Secrétaire général.

au Luxembourg –, ce qui au demeurant n'avait rien d'anormal, elle étant secrétaire et lui cadre installé, mais m'énervait la curiosité lorsque ledit battant demeurait porte close, ce qui par les couloirs du BIT où la règle était plutôt d'ouverture signalait le secret de tractations ou d'autres émois. Puis lorsque d'aventure, de retour de vaquer, je repassais par-là, porte à nouveau ouverte, mais plus d'hôte en ces lieux, juste posée sur le bureau une vieille paire de lunettes dont nous savions chacun, secret de polichinelle, qu'elles étaient destinées à marquer la présence d'un occupant absent, plus non plus de Yolande, pas de parfum discret dans aucun alentour.

Des années plus tard, j'étais alors à New York pour une réunion de gouvernance des Nations Unies où je représentais le personnel, je vois venir vers moi un homme de belle allure, soixante ans bien sonnés, j'avais apprécié ses interventions durant les échanges mais n'en savais pas plus sur lui que ce qu'il annonçait, délégué du gouvernement français. Je crois que mon compatriote s'en vient négocier un front uni contre les réactionnaires américains, pour défendre la noble cause des conditions de travail des fonctionnaires internationaux, mais pas du tout.

Il se présente – mari de Yolande, elle lui parlait, parla de moi qu'elle admirait beaucoup, heureux de faire enfin ma connaissance, mais triste d'annoncer que Yolande s'en est allée, paisiblement, il y a peu, longue maladie... Je balbutie à peine quelques condoléances, réciproque l'admiration, Yolande était une personne en tous points admirable.

Alors je n'ai rien dit des amours Réticules. Comme l'époux s'éloigne, je crois bien distinguer, dans la brume humide des souvenirs, un doux visage aux longs cils qui s'abaissent sur un regard de jusant. Yolande me sourit une dernière fois, elle me dit merci.

127. Guy

Je découvris bientôt que l'AISS ne se cantonnait pas, dans le bâtiment du BIT, au quart nord-ouest d'un neuvième étage tout moqueté du sol au plafond, c'était la mode chic en ce temps-là. Alors que le fer de lance de la sécurité sociale administration triomphante trônait à ces hauteurs, d'autres collègues veillaient au grain au plus proche des entrailles de la Terre, à un niveau quantifié de M3, M pour Mezzanine, en fait intermédiaire entre l'accès de plain-pied, celui où l'on accueillait les hôtes de marque, le pont principal en somme, et les cales du navire, là où s'archivait la mémoire de l'institution, se chauffait et s'abreuvait le bâtiment, se chargeaient et déchargeaient cartons et marchandises au quai du bout de la rampe d'accès.

Dans cet espace intermédiaire, ponctué de l'assise des immenses colonnes qui balisaient, quelques mètres au-dessus, toute la longueur du hall d'honneur, l'AISS, qui avait grandi plus vite que l'espace que le BIT pouvait lui consacrer dans les étages nobles, avait aménagé cahin-caha des niches pour ses chercheurs, celles et ceux qui savaient expliquer la sécurité sociale d'avant et se risquaient à prédire celle du futur, pour ses ouvriers, gérant les stocks, faisant tourner l'offset, empaquetant et expédiant livres et brochures, pour ses documentalistes chargés de l'immense trésor littéraire accumulé au long de cinquante ans d'histoire, de collections et de publications.

Ils étaient là une bonne vingtaine que l'isolement préservait des vicissitudes du monde d'en haut, tempêtes dans un verre d'eau, acariâtres rancœurs politiciennes. Guy était de ceux-là, partageant son temps entre des fonctions de planton subalterne adjoint au préposé des colis le matin, alors associé à un grand Gessien tout droit sorti de sa ferme bressane pour la manne internationale, et le tantôt

des activités de bibliothécaire d'occasion, sous la férule d'une Lolita, c'est ainsi que s'appelait la grande tige neufchâteloise qui présidait aux étagères, d'autant plus heureuse de pouvoir compter sur un factotum que, pour elle, ce qui comptait d'abord c'était les massages traditionnels qu'elle prodiguait gratuitement en hommage à son grand-père qui reboutait un peu du côté du Val-de-Travers.

Guy, quant à lui, est d'origine normande. Un père impécunieux et volage l'avait très tôt déraciné d'Argentan pour s'en venir chercher du côté de Genève une fortune qu'il ne trouva pas, si bien qu'il y abandonna son épouse et leurs trois enfants, ne leur laissant qu'un patronyme abhorré, Bezou sans T, pas même l'Identité¹⁷, et une forte volonté de s'en sortir à tout prix, n'en déplaise aux obstacles. Des obstacles, Guy en a rencontré. D'abord celui d'argent. Le petit trou que la mère avait pu se creuser au sein d'une organisation internationale étant venu trop tard pour lui permettre, il est l'aîné de sa fratrie et le mien de trois ans, de poursuivre aux études, il se retrouva apprenti jardinier, un art qu'il adorait mais qui ne rapportait guère, puis grouillot ici ou là dans le maquis onusien. C'est là qu'il rencontra son épouse, Ingrid, teutonnes au pair chez un sous-manitou du BIT, une relation utile pour, après deux années passées en Australie où ils tirèrent joyeusement le kangourou par la queue, revenir se poser sur un nid un peu stable, l'AISS, donc, il y fut intégré un an avant mon arrivée, qui lui fournit les moyens du gîte et du couvert, puis de la stabilité familiale par laquelle il put exorciser le souvenir du père fracasseur de destin.

Tout ceci, je l'ignorais bien sûr ce soir de novembre 1977 où il passa la tête par l'embrasure pour me dire, d'une voix pour laquelle cela allait de soi, que comme sa voiture était en révision et que le brouillard dense du jour nuisait à l'autostop, il apprécierait que je lui fasse un brin de conduite jusqu'à son domicile du pied du Jura, village

¹⁷ L'identité de Bezout est un théorème auquel un mathématicien français du XVIII^e siècle a donné son nom.

de Péron-sous-Collonges – on écrit avec un accent, mais quand on sait, on prononce « peu rond », à la locale. Comme je ne sais pas dire non aux demandes qui m’interloquent, et que je me voyais alors en glaneur d’expériences, j’acquiesce évidemment et me voici loupotant dans la brume inconnue au volant de la 2 CV que Monique m’a dénichée quand je me suis lassé des trajets quotidiens en bus transfrontalier. La route est un peu longue, la soupe fume déjà lorsque nous débarquons, Ingrid m’invite à rester avec tant de gentillesse que, le temps d’un coup de téléphone pour prévenir Ferney-Voltaire, je me trouve attablé, chouchouté, adopté.

Ce fut donc ce soir-là, au hasard du brouillard et de la mécanique, que nous naquit une grande amitié, la plus longue et constante que j’aurai à connaître. Combinaison de hasard et de nécessité, nous avons vécu bien des belles choses ensemble, couples et enfants, ils sont deux aussi chez les Bezou, Stéphanie, la fille contemporaine de Gwenaël, Christophe le garçon, plutôt génération Madenn. Week-ends, soirées, vacances, amours, de tout nous avons goûté ensemble. Même la politique nous aura réunis. J’ai pu attirer Guy dans des cénacles communistes qu’il n’aurait autrement sans doute pas fréquentés, nos discussions l’auront motivé à se responsabiliser, par exemple au conseil syndical de son lotissement quand le temps venant ils seront devenus propriétaires beaucoup plus près de chez Voltaire, ou dans les instances représentatives du BIT, il y aura exploré plusieurs avenues. Nos parentèles aussi se sont mêlées, ma mère comme les parents de Monique faisant la connaissance de ceux d’Ingrid, robustes rencontres entre ouvriers n’ayant de langage en commun que celui manuel mais cela suffisait pour se sentir complices, celui de la Wehrmacht et celui qui, à l’issue de la guerre, avait sauté dans son champ de pommes de terre sur la mine posée par les frères d’armes de l’autre, les chemins souvent croisés de l’oncle poissonnier entre Argentan et Fresnes, l’excursion vers la Chine avec le petit frère steward pour partager un peu de soupe pékinoise, Stéphanie au Gabon, Gwenaël invitait du haut de ses huit ans, la

visite, récente, aux cousines qui, demeurées dans l'Orne, m'y ont, lorsque je m'y suis rendu pour y concélébrer les trois quarts de siècle de Guy, accueilli comme quelqu'un faisant depuis longtemps partie de la famille.

Et si le familial est ce qui rassérène, alors oui Guy et moi sommes de la famille – d'une famille en somme que nous avons créée, un soir qu'il y avait brouillard à Fort l'Écluse.

128. Le Gessien

Un jour de fête pour Guy fut sans doute celui où, promu par le jeu des départs à la retraite à un poste certes subalterne mais néanmoins exclusif et plein de contenu à la bibliothèque de l'AISS, il cessa de subir le joug de Gilbert Bays, grand manitou des petites œuvres de l'Association. « Joug », à bien y penser, est d'ailleurs une expression qui convient particulièrement pour Gilbert. Grand, fort en muscles comme en gueule, le teint de brique, je l'imaginai conduire une paire de grands bœufs solides, poussant le soc de la charrue au travers des grasses terres de son Grilly d'origine, un de ces délicieux et improbables villages gessiens où, presque inmanquablement, la Grand-Rue s'achève à la frontière suisse.

Gilbert ne saurait nier son ascendance rurale – et il ne cherche d'ailleurs pas à la nier. Il est fier de son terroir, de son accent, il sait se montrer à la fois balèze et balourd, madré et matois, accentuant parfois, comme pour se protéger, ses allures de grand dadais, et parfois, quand on l'aura surpris, par un compliment qu'il n'attendait pas, par une invitation qu'il n'avait pas sollicitée, en clignant fort des yeux pour mieux réfléchir au piège qui peut-être se cache derrière trop de douceur pour finalement lâcher dans un rire de pleines dents un merci d'être accepté, reconnu notre égal au moins en cette circonstance.

Certes, pécuniairement, Gilbert ne rendait rien à personne. Outre un salaire confortable, cela faisait longtemps qu'il avait déchaussé les bottes pour les mocassins, la vigueur du marché foncier dans un pays de Gex où les plans d'occupation des sols faisaient la part belle aux hordes internationales avides de s'installer à demeure lui ayant permis de belles opérations sur des parcelles trop petites, trop

ingrates, trop éloignées mais faciles à lotir. Seulement, au contraire des secrétaires parfois issues des mêmes villages de l'autre côté de la frontière, Gilbert n'avait pas fait d'études, ou si peu. Il ne connaissait de l'anglais que quelques mots de survie. Bref, il savait qu'il détonnait dans ce milieu un peu mondain, un rien snob, où l'entre-soi compte beaucoup. Gilbert ne faisait partie ni des pétanqueurs, un groupe méridional embauché par le Directeur général pour aider à monter une équipe de rugby, l'équipe ne fut jamais formée mais les contrats étaient signés, ni des footeux, des amateurs d'art, des marins d'eau douce ou des artistes amateurs.

Alors Gilbert travaillait, bête de somme toujours prêt à répondre aux sollicitations pour peu qu'elles viennent d'une autorité reconnue. On l'entendait courir avant de le voir tourner un couloir, poussant un chariot couvert de dossiers, portant sur chaque épaule une caisse emplies de fournitures, transpirant de bonne sueur chaude les kilos qu'un manque d'exercice, il n'allait plus guère aux champs, lui lestait à la taille.

Il n'était pas toujours aisé de soutenir l'allure imposée par ce bourreau de travail. Même s'il épuisait les autres, les plus petits, les sans-grades, Gilbert acceptait cependant qu'il y eût des limites. Lorsqu'en fin de journée, quand il affalait son grand corps pour signaler, par le fauteuil qu'il occupait, la fin de la journée et la tâche accomplie, il leur sortait toujours un pot de chardonnay pour sceller l'amitié.

Quand il prit sa retraite, Gilbert souhaita canaliser son trop-plein d'énergie dans les rues de Grilly. Il n'avait jamais délaissé son village, ce qui lui valut, à peine libéré des obligations de réserve de la fonction publique internationale, de recevoir une médaille de reconnaissance de la municipalité. Pour services rendus, rapporta l'édition locale du Dauphiné libéré. Gilbert avait sans doute financé la restauration d'une fontaine, ou offert un nouveau vitrail pour l'église malmenée un jour de forte bise. Il crut que ce dévouement vaudrait reconnaissance, se présenta aux élections municipales suivantes – mais il choisit de s'accoupler au mauvais cheval, et sa performance

au sein de l'attelage fut médiocre. Grilly est si petit que le décompte des voix¹⁸ s'effectue par personne, et non par liste ; Gilbert non seulement ne fut pas élu, mais il récolta moins de suffrages que la moyenne de sa liste.

Grilly avait muté pendant qu'il s'échinait à Genève. À voir les photos qui, dans les réceptions d'anciens fonctionnaires, le montrent chaque année plus hâve, plus seul, plus triste, il ne l'accepte pas, et ce changement le ronge.

¹⁸ En France, dans les communes de moins de 1 000 habitants, les conseillers municipaux sont élus au scrutin plurinominal (et non de liste) avec possibilité de panachage (l'électeur peut rayer certains candidats d'une liste et/ou les remplacer par des candidats pris sur d'autres listes).

129. Les Corbières

André Mallet, il insistait pour qu'on l'appelle Dédé, clin d'œil à un petit nom du sud¹⁹, était un autre de ces soutiers de l'AISS. Dédé nous venait des Corbières, un presque catalan français né à quelques kilomètres à vol d'oiseau d'Arles sur Tech, là où vagit mon père, mais du mauvais côté de la barrière linguistique – dans l'Aude, on baragouine un patois occitan, ce sont des gavatx, littéralement des couards, terme charmant dont les Catalans désignent tous ceux qui ne sont pas eux mais tout de même des voisins proches.

Outre le fait d'être expatrié, Dédé présentait quelques différences notoires avec ses compagnons de chaîne, les forçats de l'AISS. D'abord, de type indiscutablement méditerranéen, il était plus petit, plus sec, plus brun, plus nerveux que le paysan gessien. Ensuite, Dédé possédait un vrai métier en plus de celui de la terre, il était typographe, et c'est en tant que tel qu'il officiait dans des sous-sols de l'AISS à peine salubres pour de telles tâches en dépit de leur construction récente, ils manquaient d'aération et de volume à la mesure des quantités d'encre, de solvant et de chaleur qu'il fallait manipuler ou créer à longueur de journée pour satisfaire la voracité documentaire d'un monde de la sécurité sociale en plein essor – on était loin encore d'Internet et de la dématérialisation.

Chaque jour de la semaine, huit heures durant, de très tôt à pas trop tard, parfois le samedi s'il y avait urgence, les heures supplémentaires étaient juteuses, Dédé calait des clichés sur l'offset, sollicitait le banc d'assemblage, appuyait sur les boutons qu'il fallait, et veillait au bon grain de l'impression, du pliage, du brochage, de la reliure, tandis que son grouillot – peut-on dire sa grouillotte ?

¹⁹ Voir du même auteur CCCCD-Prémices, ch. I – 7.

Danièle était très féminine, je saurai en témoigner²⁰ ! – prévenait les alarmes, les bourrages, les déchirures malencontreuses. Quand il appuyait sur le bouton vert, le rouge, c'était l'arrêt d'urgence, de son monstre rotatif, Dédé comptait peut-être les ducats que chaque tour de rouleau faisait tomber dans son escarcelle. Car, s'il savait se montrer bon compagnon, et n'hésitait pas à approvisionner en chopines de Lézignan nos sauteriers d'après labeur, Dédé ne faisait pas mystère qu'il n'avait aucune intention de s'acclimater aux bords du Léman. Son objectif, c'était d'accumuler suffisamment pour pouvoir acheter son lot d'arpents de qualité du côté de Banyuls ou de Rivesaltes, assez pour pouvoir se consacrer passionnément et lucrativement aux pampres et aux ceps. Issu d'une famille de vigneron, Dédé n'aspirait qu'au vignoble.

Cela se ressentait dans sa façon de vivre. Il s'était déniché un appartement dans une HLM de Ferney-Voltaire, excitant des faibles ressources de son épouse, vacataire à temps partiel dans telle entreprise gessienne de services, lui-même estimait ne pas avoir à déclarer ses gains, se fondant sur l'adage traditionnel du « Pas vu pas pris ». Pris, il faillit l'être en une occasion où les gabelous suisses effectuaient aux aurores un de leurs rares, mais stricts, contrôles aux frontières. L'AISS n'étant ni pleinement internationale, ni vraiment d'assise helvète comptait sur le BIT pour recruter ses collaborateurs, un effectif qu'elle complétait de citoyens suisses ou d'étrangers nantis de permis de travail enrôlés lorsque la maison-mère insistait trop pour l'accabler, par voie de transfert, de rossignols bancals dont on souhaitait se défaire. Pour accéder au Graal, Dédé avait un peu enjolivé sa situation, et convaincu le préposé au recrutement d'alors qu'il disposait du précieux sésame, ou du moins était sur le point de devenir, incessamment, sous peu, « *Suisse ou permis C* ». Cela fonctionna une bonne dizaine d'années, des horaires ultra-matinaux lui permettant de passer en dessous des radars à l'aller, on ne

²⁰ Au chapitre suivant, ch. V-130, Danièle.

demandait jamais rien en sortie de douane, jusqu'à ce fameux contrôle. Ce jour-là, Dédé arriva au Bureau plus tard qu'à l'habitude, je fus surpris de le voir dans le même ascenseur que moi, le front barré d'une ride supplémentaire, la rocaille taciturne. Il joua des pieds, des mains, de toutes ses relations, obtint un sursis de six mois, finalement considéra qu'il avait assez accumulé pour s'en aller dès maintenant planter son rêve entre Canigou et tramontane.

Dédé s'en est donc allé sans tambour ni trompette. Son épouse abandonna le club de rugby féminin du pays de Gex qu'elle avait fondé avec quelques Comoriennes de sa cité – j'ignorais jusqu'alors que les femmes jouassent au rugby. J'ai rencontré Mme Mallet une fois ou deux, et compris à sa carrure que le petit bonhomme, chez lui, devait filer plutôt doux – et leur fille, encore en dents de lait, délaissa un accent genevois qui commençait à peine de lui nasaliser les voyelles.

Depuis, j'ai dégusté chez Guy l'une ou l'autre bouteille de la coopérative des vigneronns catalans, achetée lors d'un passage dans les caves du migrant en retour. Devenu *persona non grata* à Genève, Dédé a réalisé son rêve à Thuir, entre Millas et Trouillas, dans ce qui est devenu pour lui le temple de la Dive Bouteille. Trink !²¹

²¹ François Rabelais, Le Cinquième Livre.

130. Danièle

Danièle Bourgeois était la grouillotte de Dédé Mallet. Quand je la rencontrai à ma première incursion dans les sous-sols où elle officiait, ce fut comme une illumination. Seule femme dans un univers masculin de lumière et de chaleur artificielles, elle se tenait au pied d'un gigantesque banc d'assemblage vertical, blouse à manches courtes sur des bras encore bronzés des plages de l'été, cheveux longs enqueutés, quelques clips sur le devant pour éviter tout risque de s'agripper la mèche, le front haut sur un sourire de grandes dents qu'elle m'adresse, gratuitement, par plaisir de sourire, c'est comme une madone éclairant les bergers.

Depuis, lorsque j'évoque Danièle, les presque cinquante années écoulées n'y changent rien, c'est ainsi que je me la convoque. Une madone ouvrière, solide, femelle en diable, avec ce je-ne-sais-quoi de prognathie supérieure, la lèvre du dessus chouïa devant celle d'en bas, comme une quête subtile du baiser que j'aime y déposer, dans le soleil qui filtre au travers des lamelles du store métallique abaissé pour couper du regard des passants quittant le bâtiment par une tranchée de cheminement le local qu'elle occupe désormais, l'air est tellement sec que nos lèvres crépitent, longs les cils de Danièle, brune la crinière mais si blond le duvet.

Car avec le départ de Dédé, Danièle a pris du galon, et nos attirances peuvent désormais s'exprimer dans un cadre un peu plus intime, le bureau du chef qu'elle est devenue. Entre nous, ce fut un coup de foudre d'électricité statique. Le paquebot BIT contenait assez de moquette et de ventilation d'air pour décharger à tout va, d'autant que la poignée de main ou la bise libératoires du matin n'avaient pas cours dans les travées internationales. En bonne Suisse romande

accueillant un voisin gessien, Danièle lors de notre première rencontre s'en vint m'en claquer deux, un sur chaque joue, et cela crépita. Ce qui nous fit sourire, et nous dévisager à longueur d'étincelle, puis nous envisager.

Je connaissais déjà par ouï-dire la précocité des horaires de départ de Dédé. Je me disais que la grouillotte resterait quelques minutes plus tard que son patron, ne serait-ce que pour doucement huiler les rouages de machines haletant encore leurs pigments à l'issue d'une rude journée de labeur. Seize heures trente, départ des cols bleus. Seize heures trente-cinq, la porte du monte-charge s'ouvre sur un palier déjà obscur, un rai filtre de l'atelier, elle est là qui n'a pas l'air surprise de me voir, comme si elle s'attendait à une resucée.

Nous avons exploré ce qui se présentait, sa poitrine est vaste, chaude, généreuse, et je darde bien fort. Cela dura autant que mon contrat avec l'AISS. Chaque jour, ou presque, nous jouions les voluptés vespérales. Les midis, en bande ou en solo, nous nous en allions joyeux goûter les plats du jour de la galerie commerciale. J'étais parfois absent, alors Danièle prenait congé, en revenait délicieusement ambrée à la gorge laiteuse.

Mais rien qui nous menât au-delà du lutinage de bon aloi. Ni moi, ni surtout elle, ne ressentions le besoin d'excéder l'exutoire. En fait, Danièle était mariée, et de ce qu'elle me disait, heureusement mariée, depuis quelques années. Henri Bourgeois, son aîné de dix ans, avait été son mentor au bowling, ils sont allés ensemble jusqu'aux championnats fédéraux, double mixte, l'ivresse des victoires les avait rapprochés, elle l'aime, il la rend heureuse dans leur appartement traversant des hauteurs du Lignon.

Danièle n'était pas destinée à devenir ouvrière. Elle a fait ses Humanités, comme on dit par là-bas, lettres classiques, allemand comme de bien entendu, anglais, espagnol courants, elle eût pu aspirer à bien d'autres carrières. Cela, cependant, aurait imposé d'autres horaires, d'autres contraintes, le maniement des quilles en aurait trop pâti. Bien sûr, au sein des organisations internationales,

elle aurait pu viser plus haut que le M3 et les vapeurs de solvant. On sait que le BIT tolère une certaine flexibilité dans les horaires – j’euphémise. Seulement, voilà, la mère de Danièle, Jeanine, Jeanine Werlen, Bourgeois, c’est le nom d’Henri, émerge déjà aux registres de l’organisation, et des règles sont là qui empêchent le népotisme. Même si ces règles, il est parfois facile de les transgresser²², Jeanine Werlen occupe de hautes fonctions au Syndicat dont elle vient de devenir la première Présidente issue des rangs de la classe ouvrière, elle est secrétaire et a une trop haute opinion de l’éthique pour se risquer à des passe-droits.

L’AISS, c’est autre chose – un contrat de droit suisse, pas d’anguille sous roche, je puis dépoitrailler à loisir sur la table métallique, entre deux piles de documents de conférence, une houri bienveillante et malgré moi fidèle à son Henri d’époux. Alors Danièle n’est plus la Madone aux bergers, elle devient l’espace d’une étreinte la femme implorant le sultan dans le tableau de Vernet, je rêve possession mais respecte la prise²³.

Quand de retour du Gabon, cinq ans d’interruption, je revins la visiter dans son antre, le charme était un peu rompu. Danièle et moi avions pris de la bouteille, physiquement comme professionnellement. Le nouveau Secrétaire général, que tous deux nous connaissions comme un bel et charmant ami, lui savait des talents et des capacités. Il l’avait chargée de bien plus que d’imprimer, planifier, mettre en page, négocier, elle avait peu de temps pour badiner encore. Ce fut donc amical sans plus de phéromones, à peine de temps à autre nos lèvres s’effleuraient pour crépiter les souvenirs.

La retraite venue, Danièle s’en est allée, toujours avec Henri, ils n’ont pas eu le temps de se faire des enfants, bronzer presque à temps plein du côté d’Alicante. Face Book me fait parfois miroiter sa

²² Comme dans le cas de Roger et Rosy, ch. V-118 & 119.

²³ Tableau de Horace Vernet, La prise de la smalah d’Abd El Kader par le duc d’Aumale à Taguin, le 16 mai 1843 (collections du Château de Versailles).

piscine, me la montre souriante telle je la vécus, Danièle n'a guère changé au soleil valencien. Une photo, assise à table, parasol, granité avec une paille, elle porte sur son maillot noir une blouse à manches courtes. Faire encore une fois basculer les bretelles, pour sous le mordoré goûter au lait d'une gorge qui n'aura pas plissé.

131. Donate

J'hésiterais à démentir qui prétendrait que Donate m'était l'antithèse de Danièle. Alors que, dans la caverne de l'une, je disposais en somme de l'exclusivité sensorielle, près du pinacle de l'autre les soupirants s'agglutinaient comme moucherons autour d'une lanterne dans l'espoir que la belle un jour les appelle à venir se consumer les ailes ou le reste aux feux de son soleil.

Il faut dire que Donate avait de quoi impressionner. Mon aînée de quelques années, très blonde, très grande, très mince – elle avait été boulimique et obèse, mais une prompte thérapie la sveltisa avant mon arrivée, seules séquelles des plis de peau mal retendue autour de l'ombilic, arborés comme des trophées de son retour en grâces. Elle siégeait dans un bureau personnel au neuvième étage, privilège qu'elle devait à son antériorité dans la maison où elle était entrée sous couvert de son père, Wilhelm, lui-même grand manitou de la sécurité sociale dans les années cinquante du XX^e siècle, dont la mort subite l'avait amenée à intégrer l'internationale de la sécurité sociale comme pour perpétuer une tradition familiale.

Le père en effet était mort jeune, à peine soixante-trois ans en 1965, laissant la jeune Donate fraîche émoulue des universités genevoises seule avec Maman dans leur grand appartement de la rue de Chantepoulet, les beaux quartiers d'antan, qu'elles ne devaient plus quitter.

Car Donate, malgré tous ses attraits, était restée célibataire et devenait vieille fille, peut-être par choix, aucune chaussure ne lui allait au pied, peut-être par nécessité, sa veuve de mère mobilisant son attention prioritaire. Pourtant Donate n'était pas une prude ni une timide jouvencelle, tant s'en fallait. Sa figure haut perchée, maquillée, riant très fort, très clair, ou pestant toujours aussi fort,

aussi clair, contre les errements d'un Secrétaire général qu'elle n'appréciait guère - il avait été élu contre un candidat ami de sa famille, un autre allemand qu'elle considérait parfois comme un père de substitution, il officiait comme chef interprète au sein du BIT - animait les couloirs d'une silhouette enveloppée, l'été jusque tard dans l'automne, de robes vaporeuses du plus bel effet en contre-jour dont nous, mâles en demi-rut, jouissions qu'elle jouât.

Nous étions voisins d'huis au neuvième étage. Je ne sais pas trop ce qui nous rapprocha au point de devenir en quelque sorte intimes. Peut-être son dévolu jeté sur Sviatoslav²⁴, beaucoup le désiraient dans la gent féminine, qui ne fut payé en retour que d'une affection soviétique mais sincère, l'amena-t-elle à jeter l'œil sur le cooccupant que j'étais, peut-être notre commune tendance à rester tard le soir, ni elle ni moi n'étions du matin, le désert du couloir l'amenant parfois, au sentir des arômes grillant les alentours du fourneau de ma bouffarde, Amphora rouge, à venir partager quelques volutes, elle faisait dans la Stuyvesant Menthol, King size, lui fournit-elle ce sentiment d'habitude qui cimente les couples, peut-être mes prétentions à l'intellectuel, alliées à un sens que je voulais acéré de la dérision pour moucher en coulisse ceux que nous n'aimions guère, j'étais devenu champion en pastichage de circulaires, la persuadèrent-elles d'avoir enfin trouvé une âme digne de ses cimes, peut-être, sans doute, un peu de tout cela. Pour moi, qu'importait. J'étais sous le charme de cette walkyrie. Elle incarnait à mes yeux ébaubis l'une de ces monumentales matrones de la combourgeoisie de Genève et la Suisse trônant au Jardin anglais, celle dont le bras enserre la taille de l'autre, je me féminisais pour trouver ma place à ses côtés sur le piédestal que nous partagions. Je ne me lassais pas de l'écouter parler, encore, toujours, ses mâchoires lâchant des flots dont la musique seule m'occupait tous les sens, une voix un peu

²⁴ Ch. V-115, Sviatoslav.

rauque, un français si parfait, si pur académique, qu'il n'avait nul accent qui pût l'identifier.

Notre déclin survint un soir d'anniversaire. Pas le sien, ni le mien. Celui d'une collègue, elle aussi m'était chère, qui venait de quitter l'AISS avec quelque fracas²⁵ et dont Petite Maman²⁶ souhaitait, réunissant pour une soirée quelques-uns de ceux ayant su exprimer leur compassion, leur désarroi, leur affection, lui relustrer le poil et lui raviver l'âme. Happy few, donc. J'en fais partie, Donate aussi. Petite Maman me chauffe au lieu de plaiser, Donate choisit de garder le contrôle de ses mouvements, elle conduira seule, l'endroit lui est familier.

La verrée de fin d'après-midi se prolonge en soirée, petits fours, fendant. Pour moi qui viens de subir une de ces vaccinations qui protègent le voyageur international des miasmes exotiques, je suis au régime sec et pour une fois lucide dans la nuit qui descend, j'alterne l'eau et le thé. La musique est douce, prégnante, je vois au travers des volutes de fumée Donate qui se livre sur les tapis de l'appartement où nous célébrons notre hôtesse à des simulacres de danse, son grand corps qui s'étire, les bars tendus, la jambe ferme. Et me voici à ses côtés, en grotesque Noureev, danseur qui ne sait pas danser mais s'échine quand même, je me pandicule, je tourne sur un genou, je la frôle, j'arabesque. Nulle ne rit alentour, il est passé minuit, les bouteilles échues mettent les critiques au repos. Donate non plus ne me repousse pas. Si bien qu'à la fin du morceau, lorsque nous nous levons de la pantalonnade, elle dit simplement : « *Il est tard, que je te raccompagne* ». Nous voici dans la BMW garée entre deux lampadaires, la rue est déserte. Genève la parpaillote est tranquille derrière son bastion. Sièges avant, le levier de vitesse ne gêne pas lorsque Donate s'incline le dossier et s'écarte les jambes en une invite claire à l'explorer du doigt.

²⁵ Ch. V-132, Brigitte.

²⁶ Ch. V-122.

Doigter, ça, je sais faire. Et je doigte, doigte, doigte, la conque est bien humide mais pas vraiment d'extase. Donate sent bien que mes phalanges lassent. Elle dit : « C'est curieux, d'habitude, après mes règles, je jouis assez rapidement », me raccompagne à Ferney-Voltaire, il est trois heures du matin. Monique m'accueille en courroux soulagé, j'avais eu le temps de la prévenir que je ne rentrerais pas dîner pour cause d'anniversaire, mais quand même... Le lendemain, alors que je me demande quelle attitude tenir envers Donate après mes exhibitions peu glorieuses de la veille, la voici qui rentre dans mon bureau. Souriante sous un air malgré tout un peu las, elle pose sur la table une poignée de pièces et deux ou trois trombones, précisant : « *Tu as dû laisser tomber cela dans ma voiture* », s'en retourne vaquer.

Nous n'avons pas renouvelé d'exploit érotico-physique – non que je n'aie pas insisté, mais elle ne voulait plus, l'heure était passée des vaines cabrioles. Pourtant, nous avons conservé tant de complicité, de sourires, de chuchotements, de dîners en tête à tête les soirs où, en mission, nous nous étions réservé des moments d'intime, parfois dans la même salle de restaurant que d'autres membres de l'équipe, mais nous faisons bande à part avec dans le regard assez de sérieuse tendresse pour pousser nos collègues à fredonner « C'est l'amour » à notre seule intention.

De l'amour, Donate n'en recevait ni n'en donnait beaucoup. Mais elle me racontait, à l'occasion, ses aventures d'un soir avec tel délégué parvenant à tromper la vigilance d'étage des matrones soviétiques pour la rejoindre, je le trouvais fort peu appétissant, j'étais plus surpris que jaloux de sa bonne fortune, ou tel éphèbe de la côte Adriatique escaladant des remparts pour mieux la conquérir.

Et puis le temps passa, ce fut le Gabon, mon retour à Genève dans une autre unité, nous ne nous croisâmes plus que de hasard. Un jour, dans l'ascenseur que nous partagions, elle me dit : « Fais attention, tu as pris beaucoup de poids, ce n'est pas bon ». Alors j'ai su que Donate avait vraiment rayé mon nom de son livre des possibles.

J'ai appris il y a quelques mois son départ subit de ce monde. Jeune encore pour s'effacer. Le faire-part est sobre. Il mentionne son second prénom, qu'elle avait su cacher. Magdalena. Un nom d'antan, un nom de vraie solitude, qui a fini par triompher du rire de Donate.

132. Brigitte

Brigitte, ce n'est ni Danièle ni Donata. Pourtant elle est allemande elle aussi, nom de naissance Kauffman, Haz par mariage avec un Équatorien rencontré à Genève, pourtant elle aussi émarge de la classe laborieuse, elle est secrétaire à l'AISS. Mais Brigitte avait ses côtés bien à elle. D'abord, rien d'Aryen au physique. Pas très grande, brune au teint mat, une crinière presque d'étoupe qu'elle aurait pu natter à l'africaine, des yeux noirs solidement enfoncés dans un visage carré, des sourcils abondants proches du trait unique sous la fine monture de ses lunettes. Cependant, tout de Teuton dans le caractère – rigoureuse, précise, ponctuelle, d'une franchise et d'une honnêteté déconcertantes, détestant parler. Son bureau qu'elle partageait alors avec deux autres collègues était voisin du mien, non qu'à l'AISS il y eût des postes de travail fort éloignés des autres dès lors qu'on se situait au même étage, mais enfin je veux dire à trois, quatre portes de distance, nous nous croisions donc assez régulièrement, bonjour, bonsoir, Brigitte n'était pas de celles ou ceux qui perdent du précieux temps de travail à bavasser matin et soir devant d'interminables tasses de café, mais elle savait être polie et aimable dans des salutations dépourvues de salamalecs.

Lorsque, au printemps de 1978, j'appris que ce serait à elle d'officier comme principal soutien lors de la première mission réelle qui m'ait été confiée, une séance sur trois jours à Strasbourg pour mettre les parlementaires au fait de tous les détails techniques d'une Convention européenne de sécurité sociale particulièrement exhaustive et complexe qui venait d'entrer en vigueur pour les cinquante et quelques pays membres du Conseil de l'Europe, je me réjouis de pouvoir me reposer sur le professionnalisme intransigeant

que chacun lui reconnaissait. C'est donc l'âme tranquille qu'en compagnie de mon chef direct, Vladimir dit Réticule²⁷, je débarquai la veille de la réunion à l'hôtel Ibis auquel nous confinait la pingrerie du Secrétaire général, cette fois c'était l'Association et non l'hôte qui défrayait, il s'agissait d'une réunion de prestige destinée avant tout à faire valoir l'AISS auprès des politiques européens. Nous arrivions une journée plus tard que nos petites mains – il leur fallait bien vingt-quatre heures de préparatifs pour reconnaître les lieux, finaliser l'impression des documents, les ensacher nominativement pour chacun des délégués.

Je convaincs mon supérieur d'aller jeter un œil aux lieux de conférence avant de rendre hommage à la cathédrale et à la place Kléber. Il accepte en grommelant un peu et nous voici un bon kilomètre plus loin devant une immense table autour de laquelle Brigitte et deux autres trotteurs s'affairent, échafaudant des liasses de formulaires de toutes langues et toutes couleurs, les trimbalant ensuite dans un coin où s'empilaient les serviettes à remplir, chacune portant le nom du récipiendaire, son titre, et sa langue de prédilection. Un travail de titan. Il y avait des centaines de participants préinscrits, les travaux préparatoires dureraient jusque tard dans la soirée.

À peine arrivé, les collègues tout juste saluées, Réticule constate que tout roule, et qu'il est temps pour lui de prendre congé. Je lui réponds vouloir m'attarder un peu, humer l'atmosphère, à nous revoir demain pour l'ouverture. Puis je pose ma veste sur le dossier d'une chaise, me retrousse les manches, et me mets à la disposition de Brigitte, que faire pour vous aider ? Elle me regarde, interloquée de mon incongru, plus tard elle me confiera que jamais, à sa connaissance, un grand chef comme celui que j'étais en passe de devenir n'avait condescendu à travailler à la chaîne, me confie une tâche de tri où je ne risque pas de commettre trop d'impairs.

²⁷ Ch. V-114, Secrétaire général.

Les préparatifs, malgré mon apport, ont duré bien tard. Il fait nuit, une douce nuit de mai, lorsque nous quittons l'Assemblée parlementaire. Les deux locales s'en retournent chez elles par leurs propres moyens, Brigitte et moi marchons un peu au hasard le long de l'Ill, rien ne presse désormais. Nous bavardons langoureusement dans la tiédeur mussetière, lorsque j'allonge ma main pour effleurer la sienne, celle-là ne se rétracte pas, je puis lui enserrer les phalanges, lui effleurer la paume, lui enlacer les doigts. Nous ne nous regardons pas dans la nuit qui s'avance, un geste trop brusque, un élan trop rustique, et la magie de notre bel équilibre serait rompue. Nous rejoignons l'Ibis, de la pizza froide reste sur le buffet, chaste vœu de bonne nuit.

Il n'y eut pas d'après. Le lendemain, lorsque je descendis me petit-déjeuner, Brigitte était déjà partie au lieu de réunion. Le soir, il y avait réception puis dîner de gala, j'avais trop à faire en relations publiques pour aller lui cueillir des fleurettes pour conter, et le surlendemain, Monique arrivait depuis Genève en voiture avec Gwenaël, pour prolonger Strasbourg par une visite à Prague où j'avais proposé que nous allions rencontrer le père de Jan²⁸ afin de lui donner des nouvelles de son exilé de fils, sot que je fus !

Le temps passa un peu. Je montais en assurance de réunion en réunion. Lorsque j'appris qu'au mois de septembre 1978 ce serait Brigitte qui à nouveau m'assisterait pour un bijou de conclave organisé à Moscou puis Kiev par les Syndicats soviétiques, membres de l'AISS en tant que gestionnaires de l'assurance santé, on ne parlait pas de maladie en URSS, je me dis que cette fois-là serait la bonne. Même la venue de Monique qui, sans trop me le dire, avait su convaincre Sviatoslav²⁹ de lui faire tenir une invitation, Gwenaël serait confiée à la garde de Sylvia³⁰, ne me préoccupa pas outre mesure, elle serait bien trop occupée à visiter des lieux d'histoire et à

²⁸ Voir CCCCCD – Prémices, ch. IV-112, Jan.

²⁹ Ch. V-115.

³⁰ Ch. V-125.

dérouiller son cyrillique pour se préoccuper de mes fredaines semi-professionnelles. Las, au moment d'embarquer, à Cointrin, l'aéroport de Genève, je me rends compte que Miguel, le mari de Brigitte, n'est pas venu seulement pour lui souhaiter bon voyage. Il sera de la partie et, jaloux comme un tigre, elle me l'a rapporté, ne lui laissera pas le moindre pouce de bride sur le cou.

Second échec, bientôt troisième espoir – une réunion à venir en Principauté d'Andorre, juin 1979, le temps passe, il est temps de conclure, Brigitte en sera. Toutes les chances de mon côté – un hôtel bucolique avec des jardins pour y retrouver notre mano a mano au chant d'une cascade, et mon catalanisme pour lui faire découvrir Andorre-la-Vieille, son romantique roman, cette fois, cela ne peut pas rater.

À peine donc apprise la nouvelle de notre équipe reformée que je me hâte pour partager ma joie avec celle que j'estime heureuse élue.

Lorsque j'ouvre sa porte, le huis en était clos, je la vois cependant l'air défait, entourée de Petite Maman et de Donat. Sous pression de son mari, exaspéré par ces missions qui l'insupportent, Brigitte vient de demander au Secrétaire général de la dispenser de déplacements, dont celui en Andorre. Vexé que l'on puisse ne pas s'enthousiasmer à l'idée de porter au loin la belle parole de l'AISS, celui-là a refusé. Brigitte lui a donc jeté sa démission au visage, en fait elle retourne par transfert au BIT dont elle est issue.

Elle est blême encore de colère refoulée, je suis anéanti d'une autre occasion manquée. À ce moment, je hais l'Équateur, et les Équatoriens !

133. Viktor

J'avais raison de penser que Monique ne représenterait pas un réel obstacle à mes fantaisies d'émancipation lors de notre premier voyage en Union soviétique. En fait, c'est un peu moi qui ai failli lui contrecarrer les projets.

Les Syndicats soviétiques, hôtes de l'évènement, avaient bien fait les choses, accueillant d'abord à Moscou une trentaine de délégués, le secrétariat et les conjoints des uns ou des autres pour une visite guidée de deux jours, avant de se déplacer vers Kiev, siège effectif d'une réunion de 3 jours, pour ensuite rejoindre Sotchi, week-end de détente balnéaire avant retour à Moscou et égaillement des troupes. Tout ceci bien entendu tous frais payés, chacun avait en outre reçu lors de l'accueil à Cheremetievo un maroquin incluant tous les détails du programme, les documents de travail, des dépliants touristiques sur les lieux à visiter et une enveloppe remplie de roubles pour d'éventuels menus frais – ils allaient être peu nombreux, puisque tout était offert et que les touristes étrangers devaient en principe fréquenter des magasins spécialisés où les règlements s'effectuaient en devises convertibles, mais la manne s'avérait néanmoins conséquente.

Du côté Secrétariat, ceux qui venaient de Genève, c'était bien entendu Sviatoslav³¹ qui tenait les rênes, même si officiellement le Secrétaire général, qui avait fait le déplacement, faisait l'objet de toutes les attentions, et si, grâce à la sollicitude de celui dont à Genève je partageais le bureau, Sviatoslav, donc, je bénéficiais d'un traitement protocolaire très spécial sous couvert de mon titre ronflant de responsable des activités européennes qui cachait

³¹ Chapitre V-115, Sviatoslav.

opportunément la modestie relative de mon grade fonctionnel. Pour les Syndicats soviétiques, le factotum d'entregent, celui qui était à l'écoute des besoins des hôtes étrangers, accompagnait les sorties et arrondissait les angles, c'était Viktor Trofimenko. Viktor, je dois dire, portait bien mieux que moi le nom que nous avons en commun. Rien qu'à l'entendre, tri sinon quadrilingue, russe, allemand, anglais, français, rien qu'à le voir, solide sur sa taille moyenne, des yeux d'un bleu tranchant protégés de lunettes type aviateur aux verres juste assez fumés pour filtrer les rayons sans occulter la puissance du regard, un menton volontaire, des cheveux courts sur un front juste ce qu'il faut de haut, une tenue toujours impeccablement élégante, repassée de frais, on dirait maintenant smart casual, qui laissait deviner les muscles roulant sous chaque pli de tissu, on pressentait le leader, Viktor avait un côté KGB décontracté qui devait déjà être celui de Vladimir Poutine.

Pendant que certains d'entre nous étaient en train de plancher sur l'assurance maladie, qui servait de justificatif à cette débauche amphitryonique, Viktor cornaquait les autres pour un programme d'accompagnants, surtout d'accompagnantes, le seul masculin du groupe devait être le mari de Brigitte, dont le charme chétif ne pouvait rivaliser avec la séduction victorienne. Quand je retrouvais Monique pour le repas du soir, elle était enchantée, rêveuse et excitée tout à la fois en évoquant les visites ayant émaillé la journée des « plus un » dont elle faisait partie. La réunion bouclée, escale sur la mer Noire, Viktor pouvait désormais compter, pour veiller au bien-être de notre groupe, sur l'aide de tous ses camarades qui n'étaient plus tenus de dissenter officiellement sur les mérites respectifs des sanatoria et des preventoria. Il choisit donc de se consacrer à une poignée d'entre nous, dont Monique, et moi par raccroc, faisons partie. Viktor savait tout sur bien des choses, les disait simplement, à bon escient, avec élégance, il savait se montrer prévenant et décontracté, chapeau l'artiste, me disais-je.

Puis à nouveau Moscou. Dernier soir, dernier dîner de gala à l'hôtel Spoutnik, propriété syndicale où nous venions de passer la nuit. Monique et moi ne rentrons pas directement à Genève, nous avons planifié une escapade individuelle en train vers Riga puis Leningrad, d'où la Swissair nous rapatriera. La glace est définitivement rompue, la réunion et le séjour furent un grand succès pour la sécurité sociale et le prestige des Syndicats soviétiques. Foin du protocole, nous sommes assis, seuls occidentaux, à la table des cadres moyens du Syndicat, présidée par Viktor, où les toasts vont bon train, vodka, caviar, blinis. Le temps passant, le départ de notre train se situe un peu avant minuit, Monique se lève et dit : Il est temps de préparer les bagages, j'y vais ! J'acquiesce sans vraiment prêter attention, tout préoccupé que j'étais de parfaire mes connaissances en langue russe, malossols et esturgeon. Viktor, galant, se lève aussi, il va l'accompagner pour aider à descendre les bagages, à cette heure les camarades portefaix sont de repos.

Il leur a fallu une bonne heure pour boucler les valises. Ensuite, comme finalement nous avons pris du retard, la Zil qui nous était dévolue a dû jouer de la sirène pour rejoindre le quai de la gare de Moscou juste à temps pour des adieux aussi émus que rapides. Quelques minutes plus tard, avant de rejoindre nos couchettes, Monique me dira que cette heure-là, dans la chambre, au Spoutnik, elle et Viktor l'avaient consacrée à faire plus l'amour que notre paquetage, et que d'ailleurs, durant le programme des accompagnants, ils avaient eu aussi, parfois, des intermèdes poivrés, mais que cela ne comptait pas, tout maintenant est rentré dans l'ordre.

Encore anesthésié de caviar et vodka, je déglutis la nouvelle, enlace ma conjointe en signe de compréhension, et m'endors au bruit des essieux. Pendant deux ans, je n'ai plus entendu parler de Viktor. Octobre 1980, je rentre de Manille, une de ces grandes triennales de l'AISS, celle d'après Madrid. Monique m'attend à Cointrin. Nous devons partir le lendemain pour une semaine de vacances à Casablanca. Sur la route de Ferney, elle me fait rapport : « *Viktor est à*

Genève. Il m'a appelée, m'a dit vouloir me voir de toute urgence. Je suis allée à son hôtel, il a voulu me faire l'amour, j'ai refusé, alors il m'a dit qu'en fait c'est toi dont il avait besoin. Il veut quitter l'URSS, mais il a besoin de contacts pour émigrer dans les règles de l'art et te suppose l'entregent qui va bien. Tu peux l'appeler avant notre départ... ».

Je me secoue la tête. Pas trop de sympathie pour les traîtres à la patrie du socialisme. Je n'appellerai pas. À peine si je me réjouis de ce que, finalement, Viktor soit un perdant.

134. Bonjour !

Heureusement pour les gaietés de l'escadron, le Secrétariat de l'AISS comptait également des membres, disons plus perfectibles que ne l'était Brigitte. Jacqueline Bonjour était de celles-là. Son nom, claquant comme un défi à la morosité du temps qui passe, elle le devait à un époux haut cadre quelque part dans la nébuleuse financière suisse, plus âgé qu'elle qui me rendait déjà une dizaine d'années, dont elle vantait les talents de banjoïste qu'il exerçait en amateur dans une formation de vieux fourneaux type jazz Nouvelle-Orléans, je m'étonnais un peu que cette configuration ait survécu à la mode des années soixante qui me l'avait fait connaître au lycée Rodin.

Je ne connais pas le prénom du joueur de banjo, Jacqueline ne l'appelait pas autrement que « monsieur Bonjour ». Elle, elle était née Scaler, un patronyme dont je n'ai pu tracer l'authenticité genevoise, mais dont il m'amusa qu'un des sens en anglais fût « détartrage ». Cela convenait bien à Jacqueline – si dynamique sous ses boucles blondes, elle ne faisait mystère ni de la coloration ni du frisos électrique, admirant les volutes naturelles qu'un temps humide me faisait tortiller, de longues mandibules propres à forcer le rire pour vous maintenir sous l'emprise de l'anecdote, de la rumeur, de l'indignation ou de l'engouement qu'elle avait choisi de vous faire partager, jamais Jacqueline ne laissait son interlocuteur au repos. Un quart d'heure sous le feu de Jacqueline, et vous ressortiez l'âme ripolinée, un peu étourdi par tant de volubile, un parler de voix grave auquel j'associe la fraîcheur si subtile du patchouli dont elle avait l'usage, disait-elle, exclusif, Jacqueline parlait en gestes et cela embaumait.

Je lui dois de m'avoir initié en septembre 1978 aux secrets du Manhattan, bourbon, martini, angostura, c'est amer mais si chaud, révélé au coin sombre d'un bar de l'hôtel munichois où elle se relaxait avant de devoir affronter les affres de la préparation d'une grande réunion. Ses yeux verts éclairaient le noir d'alcôve, une buée ambrée nimbait sa silhouette en bretelles d'été, bronzage fin de saison, Jacqueline était myope mais n'aimait pas le montrer en portant des lunettes, ses pupilles toujours un peu perdues à la recherche du moindre indice de clarté proche faisaient partie de son charme, et son charme était fou, sacré Bonjour !

Je lui dois aussi quelques inquiétudes – car Jacqueline n'était pas un parangon de secrétaire. C'est avec elle qu'en débarquant à Kigali en 1980 nous nous sommes rendu compte que les badges pour les délégués étaient restés à Genève hors de l'imperturbable valise de mission. Il a fallu faire intervenir le ministère du Plan rwandais pour réquisitionner en ville tout ce qu'il fallait d'épingles de sûreté et de pochettes plastiques pour rattraper le coup durant la nuit.

Jacqueline en mission, c'était l'imprévisible, mais aussi la certitude d'une franche gaieté une fois l'obstacle franchi – car elle avait une capacité remarquable de résilience comme on dit maintenant, alors on constatait simplement qu'elle oubliait vite la faute et son contournement. Sur le vol du retour de cette même Kigali, l'avion de la Sabena, aux trois quarts vide, nous laissait tout loisir de vaquer à notre guise sans le regard soupçonneux d'hôtesse somnolant dans leur carrée, je sus la faire rire à gorge déployée, la sienne était menue mais offerte au regard qui savait y plonger, en lui comptant l'histoire de Rapolako et Rapolaka, que je gribouillais en frises maladroites pour endormir le soir Gwenaël puis Madenn, bercées des aventures de gentils monstrouillets.

Jacqueline s'en est allée, l'année de ses quatre-vingts ans, l'on était en COVID. Je sais qu'elle aura ri, le jour de la Camarde. Elle riait si bien !

135. Alice

L'AISS comptait un nombre impressionnant de secrétaires, mais toutes n'émergeaient pas à la même catégorie. Pour dire les choses simplement, il y avait les internationales, et les autres. Non que les internationales ne puissent pas être suisses, Petite Maman en était un exemple, ni que les autres fussent l'être, il suffisait d'un permis de travail en bonne et due forme. En fait, l'AISS se plaçant délibérément dans l'ombre du BIT pour bénéficier des privilèges qui allaient avec ce rattachement, comme l'exemption fiscale, les facilités de voyage liées aux conventions internationales ayant accompagné la création des Nations Unies, le statut diplomatique pour ses cadres supérieurs ou, plus prosaïquement, l'hébergement à un prix de faveur dans les locaux de la maison-mère, celui-là attendait en retour que sa fillotte dévouée accueille en son sein certains éléments pour lesquels un recyclage urgent s'imposait par voie de transfert, qu'il y ait eu friction avec un supérieur hiérarchique, suppression de poste ou doutes sur la capacité de la personne à bien cocher toutes les cases faisant l'excellence du fonctionnaire international. Certes, dans la très grande majorité des cas, la secrétaire transférée du BIT vers l'AISS le faisait sur une base volontaire, elle avait candidaté et été retenue à l'issue d'une procédure de concours assez transparente et exigeante, mais il y avait toujours un risque de se voir imposer un mouton noir. À chaque fois qu'un poste était déclaré vacant, une sueur froide devait donc parcourir l'échine du Secrétaire général... Comme de surcroît le ou la fonctionnaire type, avec tous ses à-côtés statutaires, revenait fort cher à rémunérer au regard des conditions de droit commun sur le marché du travail, fût-il genevois, l'habitude avait été prise de procéder en parallèle à des recrutements directs de collègues

qui ne bénéficiaient pas du statut de fonctionnaire international, n'ouvraient donc pas droit à l'allocation de modules de bureau supplémentaires par le BIT mais que l'on trouvait toujours à loger, la dotation individuelle en mètres carrés par position officielle étant généreuse pour peu que l'on sache bien présenter la demande d'occupation des sols, et le comptable maison, Paul Buehler, pur Suisse alémanique, savait y faire.

Bref, l'ensemble sécrétarial de l'AISS se divisait en gros pour moitié entre gents obscures et collègues de pleine lumière, les secondes étant de surcroît seules habilitées à conduire des missions officielles. Il était considéré comme risqué, sans la protection spéciale des conventions appropriées, de faire se déplacer des collègues dans des pays parfois à la limite de l'ébullition, la présence d'un régime de sécurité sociale ou la tenue d'une réunion de l'AISS ne permettant pas de garantir la stabilité gouvernementale ou la paix civile. Cette distinction dans les tâches rendait d'autant plus difficile l'établissement d'une complicité allant au-delà du bonjour-bonsoir lors de croisement au hasard d'un couloir ou d'un ascenseur, et du tchin-tchin de la verrée anniversaire du vendredi soir, que ces collègues travaillaient souvent à temps partiel, par choix ou par nécessité budgétaire. Je n'ai donc que des souvenirs fugaces de ces dames, qui s'appelaient Bardoux, Magnin, Dosso, Biset, Verdu, Staehli ou Dufournier.

Parmi les autres, celles relevant de la prestigieuse fonction publique internationale, il en est aussi dont la fréquentation ne me fut qu'épisodique et lémanique. Lorsqu'en effet m'était confiée, en tout ou en partie, la responsabilité d'une réunion, les mystères de la désignation par le Secrétaire général des secrétaires officiantes faisaient que telle ou telle n'apparaissait jamais au tableau, sans que l'on sût vraiment les raisons de cet apparent ostracisme.

Il en est ainsi d'Alice, avec qui je n'ai jamais voyagé. Alice Benedik, autrichienne, une petite quarantaine lorsque j'entamais mes trente, un visage peut-être trop petit pour qu'on lui trouve du charme, des

yeux agrandis par l'épaisseur de ces verres qu'on pouvait alors qualifier de double vitrage, il fallait de très larges montures pour enrober la lame, un soupçon de duvet dont le maquillage, léger, dissimulait parfois mal l'inexorable regain. Alice ceci dit avait l'air très douce, très gentille, ne demandant qu'à être aimée mais trop timide pour se lancer. Tout cela, je l'ai découvert non pas dans les couloirs du M3 m'en allant visiter Danièle – Alice était recluse au même étage, Service de Recherche – mais un hiver de la fin des années septante où, la tempête ayant coupé l'accès au télésiège du chalet des Nations Unies à Planachaux, entre Champéry et les Dents du Midi, je ne pus rejoindre dans la vallée les pistes de ski de randonnée, me contentant sur le plateau ensoleillé de dessus les nuages de tracer de molles boucles sur les pistes les moins ardues ouvertes au ski alpin. Je vis venir vers moi une silhouette en combinaison intégrale d'un superbe vert fluo, une silhouette vaguement familière, mais d'où, de quand, de qui ?

C'était Alice, que le hasard avait amenée à réserver en même temps que nous, Monique, Gwénaél et moi, pas encore de Madenn sur les pentes, dans un chalet si isolé, si intime, que des liens d'amitié le soir s'y sont tissés à la chaleur des bûches, de la fondue et du fendant. Notre amitié ne s'est pas vraiment exprimée par la suite, une fois évacué le cocon congère de Planachaux. L'expérience ne s'est pas non plus renouvelée puisque, dès l'année suivante, l'ONU vendit son chalet au plus offrant. Mais il nous est resté comme une complicité, nous Facebookons un peu, émargeons au même groupe d'anciens de l'AISS.

Alice est donc toujours, pour moi, une personne vivante autant qu'un souvenir. Et cela est bien.

136. Sam

Sans vouloir faire aucunement offense à Alice, l'autre personnage qui me vient spontanément à l'esprit quand la neige s'évoque, c'est Sam, le chien de Guy³². Sam était un superbe berger allemand, tout jeune, peut-être un an, lorsqu'avec Monique nous fîmes sa connaissance. Pas bégueule envers les chiens, j'avais cependant jusque-là une réticence inavouée envers les bergers allemands, sans doute inconsciemment due à Jean Ferrat³³. Sam m'a libéré de tous mes préjugés.

Certes, il savait défendre son pré-carré et certain chat gessien a payé de sa vie l'audace d'aller mettre la patte du mauvais côté du grillage entourant le jardin que Sam, à bon droit, considérait comme son espace privé. Autrement, pour qui lui avait été dûment présenté, Sam était la crème des chiens. Lorsque nous passions impromptu rendre une visite à Préveessin mais que les hôtes humains étaient de sortie, Sam s'en venait nous saluer, gardien pour une fois débonnaire et se laissait volontiers caresser par Monique au travers du grillage naguère fatal à la gent féline – je ne m'y risquais pas. Lorsqu'à notre prochaine rencontre nous relations cet accueil, les propriétaires se récriaient, disant que tout de même, c'était prendre des risques, mais cela n'empêchait pas Monique, à l'occasion suivante, de passer à nouveau ses doigts entre les maillons de la barrière, ni plus tard Madenn de faire plein de bisous au museau du chien qui lui faisait face de l'autre côté de la grille – Gwenaël était plus réservée.

³² Ch. V-127, Guy.

³³ Dans la chanson *Nuit et Brouillard*, Ferrat dit notamment, concernant la manière dont les gardiens des camps traitaient les déportés « *Votre chair était tendre à leurs chiens policiers* ». Ces mots ne s'appliquent évidemment ni à tous les Allemands, ni à tous les chiens, mais ils m'avaient fortement impressionné lorsque, pour la première fois, je les entendis à Discorama un dimanche qu'en famille nous déjeunions à Dannemois.

Sam savait se tenir bien parce qu'il était allé à l'école des chiens. Son enseignant, ce fut un douanier suisse, que Guy avait rencontré au hasard d'un franchissement à la hussarde de la frontière qui serpente dans les bois de Versoix au gré des rus et des nants. Transgresseur et verbalisateur avaient sympathisé devant une chopine, et plus tard c'est dans la cour de cette maison aux volets à chevrons que Sam apprit les bonnes manières.

J'en viens à la neige... L'hiver 78 fut bien enneigé. Guy et moi sortions chaque week-end pour de longues balades en ski de fond par les combes du Jura. Cette après-midi-là de février ou déjà mars, grand beau temps, il conduit sa GS, une voiture à la réputation méritée de ne jamais déraiper, jusqu'au cœur de la forêt dont nous pensons faire le tour, l'allée est vaste, solidement tassée, il se gare pour ne pas entraver la progression d'autres téméraires, et le fragile pont de neige qui camouflait le fossé du bas-côté lui cède sous les roues, nous voici de guingois. Comme la nuit vient vite en cette saison, et qu'il faut profiter du moment avant de chercher à remédier aux déboires, Guy décide de ne rien changer aux plans, ouvre donc le hayon pour libérer son chien. Sam en avait sans doute assez de mariner dans le coffre, il avait senti la voiture vaciller, était heureux de retrouver sous ses pattes un sol plus stable. Il se lance donc à vastes foulées explorer les lointains de l'allée cavalière. Vingt mètres, cinquante, cent, le chien trace sa route vers l'horizon qu'il veut. Guy craint de perdre le contrôle, me dit qu'il va le rappeler. Mais pas de hurlement, pas de sifflement, pas même un claquement de laisse en guise de mèche de fouet, il chuchote d'une voix si calme et si ténue que je l'entends à peine « Sam, retour ! ». Et le chien, déjà bien au-delà des fameux cent mètres valant divagation, de tendre l'oreille – il en avait une un peu cassée, souvenir de jeux d'enfants auxquels il se prêta –, et aussitôt de se rapatrier ventre à neige jusqu'aux pieds de son maître.

J'ai admiré ces duettistes. Je me suis promis qu'un jour moi aussi j'aurais un chien instruit qui saurait comprendre ce que j'essayerai de lui faire passer. Ulysse³⁴ m'est témoin que promesse fut tenue !

³⁴ Voir ch. XIV-500, Ulysse, dans CCCCC – Sénescence, à paraître.

137. Ingrid

Ingrid n'est pas la femme de Guy, ou la co-maîtresse de Sam, Ingrid est Ingrid. C'est dire qu'elle sait, qu'elle veut exister en dehors, au-delà des circonstances sociales l'ayant amenée à devenir résidente de Prévessin-Moëns, elle qui avait quitté sa Bavière originelle pour devenir jeune fille au pair en Genevois, qui avait abandonné le bassin lémanique pour aller titiller le koala, avait tenté une réacclimatation de couple du côté de la porte de Brandebourg avant de s'arrimer à nouveau entre Alpes et Jura. Certes, l'essentiel de ce parcours, elle l'a fait avec celui qui est demeuré son compagnon à vie, avec Guy, quelques dissemblables qu'ils puissent paraître. C'est lui qu'elle a choisi encore davantage qu'il ne l'a entreprise, et sans la persistance de cette union, son destin aurait à l'évidence revêtu d'autres formes, mais elle n'aurait pas moins, en dépit des apparences qui la représentent sous les traits d'une sorte de gregaria familiale, mené sa barque avec le même calme, la même sureté pour en tenir le cap, que ce que j'ai connu.

J'ai rencontré Ingrid ce fameux soir où ma 2 CV a vaillamment fendu l'hivernal brouillard gessien pour rapatrier Guy jusqu'à ses pénates de Peron aux portes de la Valserine³⁵. Ce n'est pas une beauté classique qui ouvre la porte – grande, mince, jeune bien sûr (elle est ma quasi-jumelle, il s'en faut de quelques semaines), le visage au triangle ponctué de rides bien marquées, une coiffure à la Stone, à la Jeanne d'Arc, à la Mireille Matthieu, à la Danièle Gilbert, j'hésite à qualifier l'inspiration, la couleur aussi est variable, entre noisette et roux, presque auburn, mince de taille, une minceur que souligne une large ceinture prélude à l'évasement d'une jupe dans laquelle

³⁵ Voir ch. V-127, Guy.

s'enfouit à moitié Stéphanie, première des deux enfants et seule alors à être née, déjà en pyjamas, nounours au bout des doigts, il faut aller dormir pour laisser vaquer les grandes personnes.

Ingrid est une hôtesse charmante – la chère est bonne, le vin bienvenu, la pièce agréablement chauffée d'une vaste cheminée, l'on est au cœur du rural jurassien. Elle a de la répartie, un grand rire sincère, l'œil brillant de celle qui apprécie mon incursion dans l'isolement d'une existence sans doute un peu trop campagnarde pour cette fille d'une famille ouvrière – son père, son frère travaillent dans la production, chez Siemens, le poumon d'Erlangen. La soirée se prolonge dans la gaieté et les vapeurs. Je dors sur place, Ingrid m'étale un matelas dans la pièce principale, dévêtu je m'enroule dans une couverture pour un sommeil mi-juste mi-ivrogne. Le lendemain, quand j'ouvre un œil, le soleil qui a finalement eu raison des miasmes de saison me signale que je ne suis pas en avance. Ingrid qui m'aura entendu remuer entre alors dans la pièce pour me le confirmer : Guy est parti récupérer sa voiture au garage puis directement au bureau, ses fonctions sont trop subalternes pour tolérer des excès de retards. Puis, comme si de rien n'était, elle est proche de la couche où je suis accoudé, elle saisit la bosse que le matin, ou était-ce sa présence, a fait jaillir sous le plaid, en empoigne la hampe, coulisse deux trois fois avant de soupirer en relâchant l'étreinte – Stéphanie n'a pas école et lance son appel à l'attention maternelle.

Ingrid m'aura ainsi inexorablement séduit dès notre première rencontre. Nos relations dès lors, pour la partie qui en sera bilatérale, tourneront pendant les années puis les décennies qui suivirent autour de cette vaine quête que j'ai menée pour retrouver la magie de ce matin de fin d'automne. Je puis affirmer que, depuis bientôt quarante ans, je m'évertue à faire succomber Ingrid aux assauts timides d'une cour assidue. Malgré mes efforts ou plutôt malgré mon désir que je n'ai pas su ou voulu mettre en œuvre ces relations pourtant sont restées platoniques. Une fois ou l'autre, certes, j'ai entrevu quelque avantage que j'aurais pu pousser, mais jamais, en fait, nous ne sommes allés bien loin. À peine quelques papouilles, des doigts pour

s'effleurer, un peu de dénudé dérobé une après-midi de grand printemps. Lorsque peut-être elle aurait accepté, nous étions vers le début de notre communauté, je n'ai pas trop poussé les feux, comme si j'avais craint que la réalité ne brise le cristal de mes rêves. Puis quand, plus tard, retour d'Afrique, j'aurais tant voulu qu'elle me dise Oui pour me rassurer, après ma prise de conscience au retour que l'expatriation m'avait mal fait vieillir, elle me dit sans ambages, écartant une main qui s'égarait dans l'échancrure de son corsage d'été, que je venais titiller trop tard, qu'elle n'était plus d'humeur. Dès lors, je demeurai amoureux mais transi. Je lui faisais livrer des fleurs sous de nobles prétextes, son anniversaire, sa guérison d'une grippe, la venue du printemps, pour signaler la continuité d'une flamme romantique, elle reconnaissait la qualité de l'hommage et me faisait savoir qu'il était apprécié. Guy ne s'offusquait pas, il avait trop confiance ou savait risquer gros s'il reprochait à cette conjointe somme toute exemplaire des velléités amoureuses auxquelles elle s'était refusée. Quant à Monique, elle faisait semblant de ne pas remarquer. Elle-même d'ailleurs avait quelque peu lutiné Ingrid et dégorgé l'époux lors d'une de ces soirées où nous buvions encore sans souci du lendemain. Il n'y avait qu'une chambre parentale dans la maison de Prévessin, tandis qu'un des couples s'y était isolé brièvement pour soulager la tension, Ingrid et moi, restés seuls au salon, restions désœuvrés, sans trop nous décider vers une initiative, cela serait gênant de se laisser aller alors que les deux autres après avoir conclu seraient sur le retour nous observant du seuil, et puis, n'est-ce pas, nous ne sommes pas pressés, nous avons de l'avance, nous aurons notre tour pour creuser la question.

C'était un soir d'été de 1980, et nous n'avons jamais, depuis, vraiment creusé. Le roux d'Ingrid est devenu un peu gris. Mais sa taille reste fine, ses rides sont les mêmes. Lorsque nous nous voyons, cela arrive rarement mais tout de même un peu que je l'embrasse, mes lèvres vers sa joue, mes mains au creux de ses hanches, c'est un peu de désir pas vraiment fraternel que je viens lui transmettre.

138. Kay

Kay, je l'ai appris sur le tard, c'est le diminutif de Catherine. J'ai un peu regretté semblable platitude, moi qui associais cette anglaise gironde au moine ermite breton que les colonisateurs culturels ont rebaptisé Quay. Quant à son patronyme, Turnbull, celle qui fait dévier la course du taureau, il convenait bien à ses fonctions, puisque Kay occupait celles de secrétaire particulière du Secrétaire général, dont elle savait comme personne calmer les fureurs aveugles qui parfois menaçaient de l'emporter.

Petite, ronde un peu, le nez retroussé, fossette au menton, un rire empreint d'un accent britannique dont des années à Genève n'avaient pu effacer les outrances – Kay ignorait la fermeture des U, sa gorge ne raclait pas les R et elle refusait toute nasalisation. Cela donnait un charme birkinien indéniable à sa conversation, dont nous nous amusions à reproduire les sonorités sans d'ailleurs qu'elle s'en offusque le moins du monde, Kay était bonne pâte, de charmante compagnie.

Le seul reproche qu'on aurait pu lui faire, c'était de se situer trop près du soleil. À chaque fois que, au hasard d'une lettre qu'elle transmettait ou d'instructions qu'elle faisait passer, ses pas l'amenaient au contact d'un de nos petits groupes si volontiers frondeurs, persifleurs, titilleurs, elle ne s'attardait que d'une oreille ou du bout des lèvres, toujours en crainte d'être surprise à baguenauder plus loin que la dignité de sa charge lui permettait d'aller, courant vers son bureau déserté dès qu'elle entendait grincer la porte du sas qui le séparait de l'antre du Secrétaire général.

Du temps que j'exerçais à l'AISS, Kay ne fut donc pour moi qu'une camarade de hasard, avec qui les aléas du *Quia nominor Leo*³⁶ rendaient plus que difficile l'approfondissement de contacts au-delà d'une superficielle intermittence. Je regardais ainsi vaquer la petite anglaise, qui semblait se satisfaire, célibataire impénitente, des hommages d'amoureux transi que lui dédiait un collègue africain du département voisin du BIT, poète à ses heures et fou amoureux, qui cependant quitta Genève pour un éphémère poste de sous-ministre dans son pays d'origine sans être aucunement parvenu à entraîner notre Kay vers les rives de Cythère. De son côté, c'est à peine si elle m'envisageait, maintenant on dirait qu'elle ne me calculait pas, et je m'étais fait une raison de cette indifférence.

Les choses ont changé du jour que, n'étant plus fonctionnaire de l'AISS, me fréquenter ne risqua plus de l'entraîner dans je ne sais quel conflit d'éthique ou de loyauté. Nous sommes en 1983, à Lusaka. Une conférence africaine y réunit l'AISS. La munificence des autorités gabonaises, avec lesquelles je collabore depuis maintenant deux années, m'a doté d'un billet d'avion pour y représenter le BIT, mon périple devant se poursuivre à Madagascar où je dois dispenser quelques heures de cours à des cadres subsahariens de la sécurité sociale soucieux de parfaire leur bagage technique.

Je n'ai pas grand-chose à faire de mes journées zambiennes, la représentation ne fatigue pas trop le fonctionnaire international. C'est donc fort détendu et disponible que, lors du banquet de clôture, je me retrouve partager avec Kay et ses homologues du secrétariat local une table discrète dans un coin de la salle des banquets de l'hôtel qui nous héberge le temps de la réunion. Demain, ce sera la débandade, elle s'en retournera vers Genève en fin d'après-midi, tandis que je rejoindrai Nairobi, escale sur la route d'Antananarivo. C'est la détente. Kay a pu échapper au protocole et aux serres d'un

³⁶ « *Parce que mon nom est Lion* », formule latine tirée d'une fable de Phèdre s'appliquant à celui qui abuse de sa force dans ses rapports avec les faibles.

Secrétaire général occupé à conclure, à sa table officielle, quelque ambitieux projet de collaboration dont nul parmi nous, menu fretin, n'a à connaître. Nous badinons donc, et il faut croire que ce badinage lui est agréable, puisque, lorsque les lustres s'éteignent dans la grande salle des fêtes, nous sommes les derniers à quitter les lieux. Il est encore tôt, il n'est pas encore tard, l'heure d'un dernier verre, Kay a justement dans sa chambre une bouteille de moussoux, délicate attention de nos hôtes envers celle dont la proximité avec le grand manitou justifie qu'on cherche à s'en attirer les bonnes grâces, elle m'invite à venir la dégorgier avec elle, cela ne se refuse pas.

Nous avons l'âge de jouer aux trente et quarante, ce fut tout naturellement que nous parvînmes à la bête à deux dos. La transition se fit en douceur, je crois bien, au moment suprême, lui avoir demandé si je pouvais, je crois bien qu'elle m'a dit oui, je sais l'avoir ensemencée, ce qui, alors que post-coïtum nous reprenions souffle, lui fit souci, elle a été surprise par mon lâcher, espère ne pas avoir été fécondée, je trouve à peine le temps de la rassurer en bêtifiant « *Si c'est une fille, on l'appellera Lusaka* », que nous nous endormons, imbriqués, satisfaits. Il n'y eut pas de suite à cet écart zambien. Pas même de resucée matinale, peut-être ai-je craint de la décevoir par une pénétration diurne dépourvue de la magie incongrue de notre veille au soir. Je nous tire du lit, fin de matinée déjà, une voiture mise à sa disposition nous amène au club house du personnel de la sécurité sociale, raffinement britannique, où un gin tonic du meilleur aloi nous permet de trinquer à la belle surprise que nous nous étions ménagée.

J'ai revu Kay quelques années plus tard, à Marrakech, à l'occasion d'une autre conférence. Nous avons passé deux longues soirées ensemble, mais elle n'était pas seule, une jeune collègue veillait à ce que nul, surtout pas moi, n'importune la rejoneadora britannique, pas moyen de franchir sa porte. J'avais trop bu, de toutes façons, pour espérer conclure, la fougue de la jeunesse m'avait délaissé, nous étions davantage dans la sagesse du quarante et cinquante que dans la fraîcheur de nos primes années.

Et c'est tout. J'ai bien essayé, sur le tard, de forcer le contact, de reprendre langue, de retrouver un peu de notre divinité, mais rien n'y fit. Kay vit en quasi recluse dans une grande maison du pays de Gex qu'elle partage avec une collègue, elle aussi retraitée désormais, toujours anglaise et définitivement célibataire. Le grand âge l'a affectée, m'a-t-on dit, Kay a du mal à prétendre que la vie pourrait encore l'étonner. Je lui ai fait passer, par sa garde-malade, un cliché de hasard, pris au lendemain de notre splendeur africaine. Nous allons monter dans les autocars nous convoyant vers l'aéroport qui ne s'appelle pas encore Kenneth Kaunda. Elle a les cheveux bouclés, de vastes lunettes de soleil, une robe d'été qui souligne ses charmes, sa main prend appui sur mon avant-bras, je regarde d'un air mi-courroucé le photographe dont l'objectif trouble la quiétude de nos derniers instants.

Il me fut rapporté que la vue de ce cliché amena un sourire sur ses lèvres trop sèches. Ainsi elle aura su que je pensais à elle, que Lusaka fut belle, et qu'elle aussi l'était.

139. Le Néobelge

L'AISS disposait de quelques bases en dehors de son centre genevois. Il s'agissait de représentations régionales hébergées par une institution membre, il y avait ainsi le bureau de Buenos Aires, depuis très peu de temps celui de Lomé, pas encore celui de Manille, moi-même j'occupais à Genève le poste de représentant pour l'Europe. Et puis il y avait, à Bruxelles, une sorte d'incongruité, le bureau du Conseiller informatique.

Celui-là s'appelait Vitezslav Velimsky, un nom qui laissait peu de doute quant aux raisons de sa présence au sein du Secrétariat, indéniable influence tchécoslovaque. Vitezslav, comme prénom, ce n'est pas facile à porter – « Gloire au vainqueur », ce n'est pas précisément l'expression qui m'est venue à l'esprit la première fois que j'ai rencontré M. Velimsky. Il penche dangereusement du côté de la soixantaine, un crâne fort dégarni, un visage tout en longueur avec à peine un léger rebondissement du côté des joues, des lunettes à monture si épaisses qu'elles semblent former une charnière entre la calotte et les pommettes, les minions n'existaient pas encore, mais Vitezslav aurait pu leur servir de modèle. Il aimait bien son prénom, et n'aimait pas qu'on l'adoucisât par son diminutif habituel, Vitek. Seule son épouse, je l'ai rencontrée une fois dans leur appartement de la banlieue bruxelloise, se risquait à l'employer, elle ressemblait un peu à la grand-mère de Titi et Gros Minet, petit chignon, rondeurs et tablier.

Si le bureau de Conseiller informatique de l'AISS avait été installé en Belgique, ce n'était pas que les institutions belges de sécurité sociale aient été particulièrement pionnières dans ce domaine ; il s'agissait plutôt du fait que les hasards de l'exode avaient conduit Vitezslav dans ces parages, et qu'il fallait lui trouver un emploi permettant de

renouveler son permis de séjour. J'imagine que cette position d'informaticien maison, un domaine alors tout nouveau pour la sécurité sociale, résultait d'obscur tractations entre le futur Secrétaire général et le futur président³⁷. Quant à savoir ce qui valut à M. Velimsky d'ainsi bénéficier de la protection de l'aigle slovaque, nulle rumeur à cet égard. Je l'imaginai certes mieux en charentaises qu'en brodequins à la Masaryk, mais il a bien fallu que quelque chose se passe, pour l'amener à désertier la Bohême – Moravie à laquelle, même en exil, il demeurait attaché au point de conduire par les routes wallonnes une Skoda directement importée d'au-delà du rideau de fer. Malgré sa fidélité à ses origines slaves, Vitezslav recherchait la stabilité. Il se trouvait à Genève lorsque son épouse lui fit passer par téléphone la mirifique nouvelle : leur demande de naturalisation avait été acceptée. L'ex-apatride ne put contenir sa joie. Il s'en fut arpenter les couloirs du neuvième étage en apostrophant qui voulait bien l'entendre d'un retentissant « *J'ai ma carte de Belge !* » dont il s'offusqua que cela nous fit sourire, nous autres les francophones bon teint.

Vitezslav était en effet inquiet par nature. Ne disposant pas de compétences exceptionnelles dans le domaine qui lui avait été imparti, comment aurait-il pu en avoir, l'informatique administrative n'existait pas encore quand il quitta la Tchécoslovaquie, conscient des multiples handicaps qui le désavantageaient vis-à-vis de la jeune garde envahissant désormais toutes les ramifications de l'AISS, plus vieux, moins proluxe, moins élégant, mal à l'aise chronique en société, et de surcroît ancien fugitif, à la merci d'un prince, le Secrétaire général, qui lui inspirait autant de crainte que de reconnaissance, Vitezslav était sans arrêt sur le qui-vive, prenant à mal tout clin d'œil, tout chuchotis dont il craignait de faire l'objet, son front s'emperlait vite d'une sueur d'appréhension qui lui dégoulinait au long des lobes, il avait l'oreille vaste mais poilue.

³⁷ Voir ch. V-123, Président.

M. Velimsky passait ainsi son existence bureaucratique entre Bruxelles et Genève, à se lécher des plaies que nul ne songeait à lui infliger, à collecter scrupuleusement des données indigestes sur une informatisation qui, même balbutiante, nous dépassait tous, et à attendre une retraite pendant laquelle, nanti de sa carte de belge, il pourrait enfin diriger ses yeux de myope vers les grands textes, la littérature, les arts, le romantisme³⁸, dont les tumultes sournois de la guerre froide l'avaient trop longtemps détourné.

³⁸ Après sa retraite, à la fin des années mille neuf cent quatre-vingt, Vitezslav Velimsky a notamment collaboré à la Revue d'Études comparatives Est-Ouest, qui traitait bien davantage de culture et de philosophie que d'informatisation.

140. La Belle

Lorsque j'appris que pour la grand-messe des informaticiens de la sécurité sociale qui devenait se tenir à Munich en septembre 1978 la secrétaire de M. Velimsky viendrait renforcer l'équipe de Genève dont j'assurais la coordination, je m'attendais en vertu du poncif selon lequel qui se ressemble s'assemble, du truisme affirmant que les chiens ne font pas des chats et de la niaiserie de l'aphorisme posant que tel maître, tel valet, à voir apparaître à ses côtés une créature falote, timide, bureaucrate empoussiérée au fort relent d'Europe centrale.

Mes collègues, qui avaient déjà rencontré Anne, elle avait rejoint la représentation bruxelloise de l'AISS peu de temps après que son beau-père y soit devenu Président, coïncidence trop belle pour en être vraiment une, me l'avaient décrite comme gentille, aimable, bonne camarade, mais cela ne fait pas un portrait, et surtout ne rendait aucunement justice à la superbe créature qui venait à notre rencontre, traversant le hall du Hilton d'une démarche de déesse mannequin. À peine la trentaine, un bon mètre soixante-dix, svelte mais aux formes certaines, des yeux d'un brun si clair qu'on les dirait dorés, cheveux bouclés sur des traits d'une rare harmonie, on croirait un modèle pour peintre flamingant. Anne éblouit dans sa tenue de fin d'été, pantalons mi-moulants mi-s'évasant vers les chevilles, chemisier d'un blanc échancré donnant envie de s'incliner vers la main qu'elle me tend.

Anne est belle, elle est charmante, elle plait, elle le sait mais elle se méfie. Elle se méfie des hommes qui s'enhardissent trop volontiers à la courtiser, elle n'aime pas ce rôle de proie sexuelle que des mœurs immémoriales voudraient faire jouer à sa beauté. C'est sans doute pour cela, je veux dire, en raison de ma timidité, de mon incapacité à mener

l'assaut de telle cariatide, que je finis par trouver grâce à ses yeux, qu'elle me consentit une place à ses pieds puis, plus tard, à ses côtés³⁹.

Anne souffrait de n'être trop souvent qu'un trophée qu'on exhibe ou que l'on convoite. Alors, elle se libérait de cette aliénation en s'octroyant, parfois, furtivement, brièvement, des remontées de désir qu'elle aimait assouvir à la hâte pour, une fois les tensions apaisées, pouvoir un peu s'attendrir à deux, se laisser mollement aller vers des parages de tendresse naïve dont l'excluaient autrement les chasseurs forcenés éventrant ses halliers.

Je m'honore d'avoir figuré au nombre des rares élus de ses laisser-aller, et suis encore plus fier d'avoir pu lui tenir par deux fois la chandelle – car après Munich, où mes soupirs balbutièrent, il y eut Manille, trois années de silence et d'absence plus tard, pour me combler d'extase aux côtés de la Belle pour près d'une semaine.

Puis, lorsque nous nous sommes séparés, aéroport de Genève, elle poursuivait vers la Belgique, bien décidée, me dit-elle, à rompre les liens qui la maintenaient sous la coupe d'un époux pour qui elle ne représentait guère plus qu'un bibelot délicat, elle me fit promettre de ne pas chercher à la contacter, ne pas éveiller de soupçons qui risqueraient de faire obstacle à ses velléités d'émancipation.

J'ai tenu parole, discret suffisamment longtemps pour qu'Anne trouvât la force d'un nouvel envol, comme en a témoigné sa soudaine disparition de la liste des collaborateurs de l'AISS – à mari déchu, présailles envers la bru.

Je me réjouis pour elle, mais me trouvai moi aussi comme répudié, dans l'incapacité de retrouver sa trace, j'ignorais tout de ce qu'elle pouvait être sous le nom retrouvé de son papa à elle. Et comme j'estimais risqué pour elle, risqué pour moi, de m'ouvrir auprès du gnome néobelge qui n'était plus son chef de mes regrets d'adultère

³⁹ Voir dans Hoopoe (même auteur, même éditeur), *Réminiscences*, p. 30 & sqq., plus de détails à peine romancés sur les circonstances de ces rencontres.

ou de ma soif d'y replonger, Anne disparut de mon horizon du jour qu'elle quitta son mari.

Amertume heureusement vite balayée par les senteurs poivrées qu'apporta le Gabon.

141. L'interprète véreux

Ce n'est pas au Gabon, mais un peu plus haut, au Togo, que je fis la connaissance d'un des êtres les plus extraordinaires que le BIT ait porté dans ses flancs. Hans Eberstark avait alors une cinquantaine d'années. Une tête assez grosse pour y empiler toutes les connaissances dodelinant sur un corps à la fois massif et replet, il pesait lourd au point d'éprouver des difficultés à se déplacer, son chef ballotant au rythme de phrases qu'il semblait avoir du mal à articuler tant sa parole était lente quelle que fût la langue qu'il employait – Eberstark en maîtrisait quelques dizaines, certaines aussi exotiques que le créole du Surinam ou l'albanais, et était aussi connu que le plus blanc des loups pour sa faculté à apprendre puis maîtriser un nouvel idiome à la même vitesse que la marée montant à l'assaut du Mont-Saint-Michel.

Hans Eberstark était interprète pour le BIT, et c'est à ce titre qu'il fréquentait les réunions de l'AISS. Le personnage était fascinant. Dès qu'il pénétrait dans la cabine d'interprétation, toutes ses maladroites disparaissaient, et c'était un véritable plaisir de découvrir toute la palette des mystères de la sécurité sociale au travers de sa voix qui se faisait précise, douceuse, insistante au gré de la force de conviction du locuteur original. Ce phénomène était le seul fonctionnaire du BIT à disposer de deux bureaux pour son usage personnel – l'un pour abriter son immense fonds documentaire, l'informatisation des sources n'avait pas encore cours, l'autre pour y préparer ses interventions ou s'acquitter de tâches imposées entre deux séances d'interprétation, Hans était aussi traducteur en tant que de besoin.

Comme beaucoup de grands esprits, et le sien était immense, Eberstark avait ses côtés surprenants. Il adorait manger. Je le

constatai lors du banquet clôturant notre réunion togolaise, lorsqu'il se fit remettre par nous autres convives assis à la même table toutes les portions de dessert sucré que nous ne pouvions avaler, repus de manioc ou de plantain et ivres de chaleur.

Puis, après qu'il eut englouti une demi-douzaine d'entremets au chocolat, nous le vîmes sortir de sa poche une boîte d'allumettes, en pousser le chariot pour en extraire de deux de ses gros doigts quelque chose qu'il s'enfournait avec un soupir d'aise. Comme nous étions curieux des mœurs du grand ogre, il nous montra la boîte. Elle servait de demeure à quelques gros vers blancs dont, à l'issue de chaque repas, Hans avalait un exemplaire pour, disait-il, l'aider à digérer ses aliments, car il avait conscience de trop, de mal manger, et souhaitait, par cette ingestion d'une machine à assimiler, atténuer les dégâts de l'excès de nourriture et de poids sur son organisme, voulant rester en vie et alerte pour demeurer le plus longtemps possible aux côtés de sa famille, de son épouse et des deux superbes filles qu'il avait procréées, je les ai croisées un soir de réception, deux créatures aussi belles et lumineuses que paraissait pataud le balourd de leur père, un père qu'à l'évidence elles chérissaient et entouraient d'une tendresse qui, ce soir-là, le faisait rayonner dans un smoking trop étroit.

Hans Eberstark a quitté ce monde la veille de Noël 2001, il n'avait pas encore 73 ans. Dans ses derniers moments, je ne sais à quoi il s'occupait l'esprit – peut-être se récita-t-il, pour conjurer le sort, quelques milliers de décimales du nombre π , son record était de 11 944.

Il avait sans doute oublié cette séance d'ouverture d'une réunion en Andorre, où je l'entendis, interprétation directe et simultanée, traduire vers l'islandais, seule langue que maîtrisait vraiment le directeur général du Tryggingastofnun tout juste débarqué de Reykjavik, le discours en catalan du Président de la réunion. Pendant que je bavais des ronds de chapeau, Eberstark, les yeux mi-clos, le

chef hoquetant mais la parole assurée, donnait une vie de troll aux quatre pals de gueules⁴⁰.

Comme je l'admirai alors, et comme je me félicitai de ne pas avoir à supporter la rançon d'un tel génie, ces disgrâces qui chaque jour entravent l'existence !

⁴⁰ Le blason de la Catalogne est dit « *d'or avec quatre pals de gueules* », ce qui en héraldique signifie qu'il arbore quatre barres rouges sur fond doré.

142. M. Lang

Les interprètes et les traducteurs forment un rouage essentiel de toutes les organisations internationales. Certains embrassent cette profession par idéal, bardés de tous les diplômes et de toutes les connaissances requises par une guilde soucieuse de préserver la qualité des impétrants – ce qui supposait la mise en place de règles incontournables, telle la limitation à la langue maternelle de l’idiome vers lequel on pouvait légitimement traduire, la présence d’au moins deux interprètes par poste de travail ou la contrainte d’une durée relativement courte pour les présences quotidiennes en séance.

D’autres devenaient traducteurs par hasard, par défaut ou par nécessité. André Lang relevait de cette catégorie. Pur Helvète de souche genevoise, André était journaliste de profession. Il avait passé les plus belles années de sa carrière à hanter la salle de presse de la Société des Nations, ce précurseur des Nations Unies qui de 1920 à 1939, entre la fin de la première guerre mondiale et le début de la seconde qui lui sonna le glas, représenta la quintessence de l’internationalisme gouvernemental. Encore jeune au sortir du conflit, André Lang put intégrer le service presse du BIT dont l’équipe devait se reconstruire à Genève au retour d’un exil volontaire de quelques années à Montréal.

Lorsque je l’ai connu, vers la fin des années 1970, André, qui était né avec le XX^e siècle, vivait d’une chiche pension des Nations Unies. Ses années éligibles se comptaient sur les doigts des deux mains, complétées de quelques subsides versés par la ville de Genève, les Suisses de cette génération n’avaient jamais cotisé à l’assurance pension publique dont le premier pilier ne fut inauguré qu’en 1948. Comme cela ne suffisait pas à faire bouillir sa marmite et celle de son

épouse, André s'échinait à compléter ses revenus en multipliant les traductions pour le compte de l'AISS. L'Association mettait à sa disposition un bureau au neuvième étage d'où, derrière sa porte toujours fermée, André crachotait à longueur de journée la version française d'un nombre incalculable de lettres, de brochures, de rapports et d'articles pour la Revue internationale de la sécurité sociale.

Sa façon de travailler était singulière. Au contraire des autres traducteurs, André ne tapait pas ses textes. Il les dictait sur de minuscules cassettes qu'une secrétaire d'un âge au moins aussi canonique que le sien transcrivait ensuite sur papier pour remise au commanditaire, dont le locuteur et la copiste se partageaient les prébendes. André fumait, des gitanes sans filtre dont il crachait régulièrement des brins de tabac, et il postillonnait fort, si bien que l'AISS devait régulièrement remplacer le petit micro qui l'unissait au magnétophone support de son labeur, la boule du ci-devant étant tellement encombrée de résidus nicotiques et d'expectoration que la voix du traducteur en devenait inaudible.

Cheveux blancs de neige, coiffure léonine, un visage trop grand, buriné, creusé des rides qui font l'envoyé spécial, des oreilles dont la longueur du lobe aurait fait envie à Bouddha lui-même, symbole de sagesse et de longévité, un regard tout en douceur qui me faisait parfois penser à celui de Droopy⁴¹, se voulant toujours tiré à quatre épingles dans un costume immuablement bleu pétrole couvrant une chemise à fines rayures, boutons de manchette et cravate impeccablement nouée, les épaules couvertes de pellicules et autres desquamation que sa main tachée de brun ne prenait plus la peine de balayer, la vieillesse est un long naufrage, je fréquentai André à longueur de journée, de semaine, de mois puis d'année, chaque jour

⁴¹ Droopy est un chien anthropomorphe de dessin animé créé par Tex Avery en 1943.

à midi précise, rendez-vous à la table que le restaurant du BIT lui réservait à l'année.

Nous étions deux, trois ou quatre à partager cette table. Outre André et moi, j'ai oublié la raison pour laquelle je fus admis à approcher une chaise de cette crédence prestigieuse, les convives les plus fréquents étaient Willy Longerich, un Allemand imposant, d'une grande culture, chef puis ancien chef des interprètes du BIT, et un collègue hongrois, fonctionnaire de ce qui s'appelait alors le GATT, General Agreement on Tariffs and Trade, prédécesseur de l'Organisation mondiale du Commerce, exilé de 1956. Du temps qu'il correspondait pour la presse genevoise, André avait occupé pendant plusieurs mois un poste de correspondant dans la Budapest d'avant-guerre, où il avait appris une langue dont il aimait les sonorités et le baroque de la syntaxe.

Le jour où Willy Longerich mourut, encore jeune, d'une implacable tumeur cérébrale, André et Donat⁴² en furent très affectés, l'une perdait un second père, et l'autre un quasi-fils qui le traitait en frère. André assista aux adieux, qui eurent lieu en fin de matinée. Je m'abstins de participer, je n'aime pas ces cérémonies. Comme j'arrivai le premier à notre table, dont un siège désormais resterait cruellement vide, je commandai à l'avance un double whisky pour notre vieux compagnon. Lorsqu'il revint enfin de la cérémonie, c'est d'une main qu'il souhaitait ferme qu'André saisît le verre qui l'attendait. Mais la larme qui perla au bord de sa moustache, elle ne provenait pas de la fonte des glaçons.

⁴² Voir ch. V-131, Donat.

143. Une grande sirène

Parmi les anciens qui continuaient de hanter les couloirs de l'AISS alors que nous, la jeune garde, commençons d'y prendre nos quartiers, tous n'avaient pas connu les heurs et les malheurs d'un André Lang, même si leur parcours ne manquait pas de piquant, ni de pittoresque.

La première fois que je m'enquis auprès de Petite Maman⁴³ de l'identité de cette grande femme, aux cheveux argent coupés à la garçonne style Ingrid Bergman inspirée par Victor Fleming⁴⁴, des yeux bleus à moitié cachés par le fumé de ses verres dans l'obscurité persistante d'une fin d'automne, une immense bouche riant à profusion de dents à faire pâlir d'envie Julia Roberts, une silhouette certes mature, mais néanmoins sculpturale, je fus surpris de la déférence quasi religieuse avec laquelle on me la présenta. Kirsten Hertz, nationalité danoise, en la comparant à Ingrid Bergman je n'étais pas tombé si loin, était la secrétaire particulière et l'amante de longue date sinon la compagne de celui qui précéda dans ses fonctions l'actuel Secrétaire général, Leo Wildman donc qui à la veille de prendre sa retraite souhaita user de son pouvoir discrétionnaire pour doter sa dulcinée d'un statut international, promotion on ne peut plus canapé, comme responsable d'un secteur de l'AISS qui avait l'avantage de tourner tout seul, l'hygiène et la sécurité au travail, domaine pour lequel l'Association se contentait de mettre ses pas dans ceux de son grand frère, le Bureau international du Travail.

⁴³ Voir ch. 5-122, Petite Maman.

⁴⁴ Joan of Arc, un film de 1948, le dernier du réalisateur de Autant en emporte le vent.

Kirsten à peine promue, Leo était à peine retraité qu'il mourut de ne plus devoir agir. Lui qu'une inlassable activité avait conduit au travers de deux guerres mondiales reposait désormais dans un petit cimetière des bords du Léman. Quant à Kirsten, cariatide veuve morganatique, elle venait de recommencer d'arpenter les couloirs pour justifier son salaire. Son deuil était encore tout récent lorsque je rejoignis l'AISS, plus jeune que Léo de seulement quelques années, sa retraite à elle aussi l'attendait au tournant du corridor.

Cependant, elle vaquait, ou prétendait vaquer, à nouveau souriante, sans maquillage ni fanfreluches, l'âge ne lui nuisait en rien. Elle soignait le pigeonnant de ses chemisiers dont on avait l'impression qu'ils étaient sur le point de perdre leur premier bouton fermé, le troisième, sujet à toutes les tensions. Sa beauté un peu rude, sculpturale, faisait que malgré soi l'on tournait la tête pour admirer son passage. Elle qui s'en rendait compte puisque s'y attendant vous remerciait d'un sourire aux dimensions de fjord.

Sacré Léo !

144. Pas belle, Hélène

Un parcours identique peut être le fait de personnes bien différentes. C'est du moins ce que me souffla une conscience guère innocente lorsque les hasards des battements de porte de l'AISS me firent connaître Hélène Ferrero.

Elle aussi, appris-je, faisait à l'origine partie du noble corps des secrétaires, et avait dû à la protection d'un hiérarque, nul ne savait plus exactement lequel, cela remontait à loin, d'émarger désormais au corps professionnel. La niche qu'on lui avait trouvée était celle de la Réadaptation fonctionnelle, une discipline qui, à l'époque, ne motivait parmi les caisses de sécurité sociale membres de l'AISS que celles représentant l'Union soviétique et ses séides du Pacte de Varsovie – autant dire qu'il n'y avait pas grand-chose à faire au sein du groupe d'étude ad hoc pour lequel, cela s'ajustait à merveille, Mme Ferrero – elle devait ce patronyme méditerranéen à un lointain mariage dont ses collègues avaient perdu la trace et la mémoire – parlait, lisait et écrivait parfaitement la langue russe, héritage d'une émigration familiale survenue lors de la génération précédant la sienne.

Ces traits de carrière traçaient la limite des coïncidences entre la grande sirène danoise et celle que je ne pouvais m'empêcher de qualifier in petto de Pas belle Hélène. Mme Ferrero – on lui donnait toujours du « Madame », alors que Kirsten Hertz, c'était Mademoiselle, en hommage inconscient à la Grande mademoiselle, dont le roi était réellement le cousin⁴⁵ – était petite, une grosse tête sur un corps menu, volontiers bougonnant sous des bésicles perchées sur l'arête d'un nez qu'elle avait fort, soixante ans proches de sonner,

⁴⁵ Anne-Marie Louise d'Orléans, cousine frondeuse de Louis XIV.

pantalon droit qu'aucune forme ne venait bomber, col roulé sur une poitrine trop opulente pour sa taille, elle avait beau la cacher, on avait l'impression lorsqu'elle trottnait les couloirs qu'un jour ou l'autre un déséquilibre lui ferait vaciller la silhouette, elle représentait pour moi qui débutais dans la carrière toute la tristesse d'une génération de fonctionnaires internationaux dont le rêve de paix et de fraternité s'était écroulé avec la débandade de la Société des Nations.

Elle participait sans trop y être aux soirées et autres célébrations que les plus jeunes organisaient, tenant d'un air mi-morose, mi-sceptique un verre de vin blanc dans lequel elle trempait à peine les lèvres.

Affairée sans raison ni sourire, Hélène Ferrero, c'était comme les soirées chez l'Ambassadeur quand les bougies des lustres commençaient de se faire moucher...

145. Le Quaker

Parmi ces collègues exhibant pour beaucoup qui un brin de folie douce, qui une solide misanthropie voire un mépris affirmé pour leurs semblables, Dalmer Hoskins offrait le calme et la fraîcheur d'une véritable oasis sociale. Dalmer est arrivé à l'AISS au tout début de 1980 ou plutôt, il avait fait partie d'une des premières vagues du programme américain⁴⁶, il y est revenu comme chef de la section de recherche de l'Association, un titre prestigieux qui devait, quelques années plus tard, lui permettre d'accéder au pinacle, Secrétaire général.

Lorsqu'on le rencontrait, grand, déjà victime de l'embonpoint de sa quarantaine à peine entamée, toujours tiré à quatre épingles, élégant sans ostentation, des yeux qui derrière ses lunettes à monture noire carrée ne déviaient pas de votre regard lorsque vous échangez, Dalmer écoutait vraiment ce que vous lui disiez, il hochait la tête en signe d'assentiment, il souriait pour vous encourager à poursuivre, que la conversation porte sur la dernière réforme moldo-valaque, le menu de la cantine ou le plaisir de trinquer avec un dé à coudre de Dézaley, s'intéressant au thème puisqu'il avait motivé son interlocuteur. Une politesse exquise dans les relations humaines, que vous le connaissiez depuis dix ans comme certains d'entre nous, ou depuis dix jours comme cela fut mon cas, il était impossible de ne pas tomber sous son charme.

Dalmer était quaker, ne s'en cachait pas mais n'y insistait pas non plus. J'ai appris depuis que cette religion ou cette secte comptait aussi peu d'adeptes qu'elle était tolérante. Le quaker respecte absolument l'opinion d'autrui, y compris au sein de l'église, si l'on peut parler

⁴⁶ Voir ch. V-120, EKK.

d'église les concernant, et place l'écoute et la compréhension mutuelle au-dessus de toute valeur humaine.

Nul doute que Dalmer était un bon quaker ! Pour ce second séjour à Genève, dont il pressentait qu'il serait de longue durée, en fait il s'est agi de plus de vingt ans, Dalmer avait acquis une très belle villa à quelque distance de Genève dans la campagne vaudoise, précisément à Mies, dans la région dite de Terre sainte, ce nom ayant peut-être inconsciemment guidé le choix du chef d'une famille désormais néo-myarolanne.

Car Dalmer s'était déplacé en famille, avec son épouse Irène et leurs deux enfants. Irène était autrichienne, solidement charpentée, un peu, me semblait-il, du type de ces Flamandes que chantait Jacques Brel. Elle militait dans des organisations dédiées au bien-être gérontologique où elle occupait des positions d'influence. Mais au-delà d'affinités intellectuelles évidentes, l'heure de la retraite sonnée Dalmer rejoignit Irène dans son sacerdoce de lutte contre les naufrages dus à l'âge, le couple me semblait plutôt mal assorti – Dalmer aristocrate plébéien jusqu'au bout de ses ongles manucurés, Irène comme enchâssée dans une paysannerie d'origine dont la fréquentation internationale ne parvenait pas à briser la cangue. J'avais tort, évidemment, puisque les deux demeurèrent unis jusqu'à ce que la mort les sépare il y a quelques années.

Lorsque Dalmer fut élu Secrétaire général de l'AISS, ce fut au sein du Secrétariat la joie, l'allégresse, l'hosanna des croyants et des athées célébrant ensemble la venue du messie.

Ces pieuses réjouissances ne tenaient pas tellement au fait que Dalmer remplaçait un sortant⁴⁸ dont chacun était las de la vulgarité parfois brutale. Elles exprimaient simplement l'amitié et la confiance qui régnait parmi tous ses collègues – pour dire le vrai, je n'ai pas entendu, jamais, nulle part, le moindre dénigrement à l'égard de ce quaker international.

⁴⁸ Ch. V-114, Secrétaire général.

Lorsque Dalmer quitta ce monde, il avait 77 ans, l'âge de l'éternelle jeunesse, et était revenu au pays pour servir dans l'administration du président Obama, ce fut grande tristesse. Là encore, unanime.

Les quakers, paraît-il, se nomment entre eux comme Ami, ou Amie. Dalmer, c'était notre Ami, notre ami très cher.

146. M^{me} Cockburn

Quand Vladimir Rys, ci-devant chef du service de recherche de l'AISS, fut élu, presque contre toute attente, Secrétaire général de l'Association – le candidat pressenti par le prédécesseur historique pour reprendre le flambeau s'étant, au dernier moment, brouillé à mort avec son mentor, ce dernier changea de monture au milieu du gué et fit l'élection de l'un comme il défit celle de l'autre –, il fallut procéder de manière impromptue à son remplacement. Dans les organisations internationales, l'attribution de positions considérées comme de haut rang relève d'une alchimie qui requiert de longues tractations pour respecter des équilibres précaires mais essentiels. En attendant donc qu'un candidat naturel émerge du lot et apparaisse à tous comme un choix d'évidence, le tout nouveau patron eut recours au subterfuge favori de qui souhaite gagner le temps qu'il entend donner au temps. Il tira de sa manche un intérimaire, ou plutôt une intérimaire, tout juste retraitée des cadres onusiens.

Madame Cockburn, rares étaient ceux qui se permettaient de lui donner du Christine, était une délicieuse vieille dame, aux cheveux argent bleuté, juste assez fardée pour dissimuler la profondeur de quelques rides. Elle fleurait bon la poudre de riz. Lorsque j'entrais dans son bureau aux fenêtres toujours closes par crainte des courants d'air, c'était ma madeleine à moi, je me retrouvais dans la petite salle à manger rue de Buzenval⁴⁹, quand ma grand-mère se préparait pour les courses de fin d'après-midi et se fardait pour achalander avec classe.

Britannique jusqu'au bout d'ongles impeccablement vernis, Mme Cockburn c'était la classe tous les jours, à tous les moments.

⁴⁹ CCCCCD Vol. I, Prémisses, ch. I-3, Pépère et Mémère.

Kay⁵⁰, l'autre britannique de service, aimait à prendre son plus bel accent cockney pour évoquer avec admiration comment cette aristocrate dans l'âme avait coutume de la présenter à des tiers, elle qui en somme n'était qu'une secrétaire à peine sortie des brouillards londoniens, « *My friend and colleague* », mon amie, ma collègue.

Avec Mme Cockburn, tout se passait dans la douceur et le feutré. Les retraités Nations Unies de la première époque détenaient souvent, il est vrai, le charme désuet de la diplomatie dont on pouvait qualifier son dépositaire de Vieille France, quelle que soit par ailleurs sa nationalité.

Vieille France, donc, Mme Cockburn, qui dès que Dalmer put enfin se libérer de ses occupations d'outre-Atlantique et accéder au tremplin de chef de service, ramassa son poudrier, épinglea son caraco, remisa ses cigarillos de fin d'après-midi pour s'en retourner hanter les greens du golf de Divonne les Bains, ses mains gantées maniant le fer 4 avec la même élégance que d'autres le baisemain.

⁵⁰ Ch. V-138, Kay.

147. Robert & Nicole

Le Secrétaire général d'outre Tatras pouvait être affublé de sobriquets tous moins flatteurs les uns que les autres et faire l'objet d'un mépris quasi unanime de la part de ceux pour qui il était et resterait un arriviste suceur de roues et du sang de la sécurité sociale, sa gestion n'en demeurerait pas moins dynamique et efficace. Sous sa houlette, l'AISS a crû en influence, en effectifs, en entregent bien plus que tout au long des cinquante années alors écoulées depuis sa création.

C'est ainsi que Robert Bédard nous débarqua un soir d'hiver, glissant hors des frimas des Laurentides pour rejoindre le brouillard genevois. Robert était tout en rondeurs. Une jeune trentaine, mais déjà le front dégarni à l'avant d'un chef tout sphérique, des moustaches encerclant des joues rebondies, une bedaine avantageuse à l'avers, callipyge au revers, des avant-bras en forme de gigot, des cuisses à l'avenant, on aurait pu le dessiner tout entier au compas.

Par contraste, Nicole, Robert n'était pas seul à débarquer, il avait su se trouver, entre Lachute et Mont-Blanc, une compagne de vie, c'était la quintessence angulaire – grande, mince, disons maigre, presque émaciée, coiffée d'un chignon qui lui allongeait les pommettes, plate devant, plate derrière, ils formaient un de ces couples si peu assortis qu'à les voir et les constater ensemble on ne saurait douter de la force du lien qui les a réunis.

Les deux étaient à l'aise, vivaient sur un train de vie bien au-delà de ce qu'auraient permis les seuls émoluments, si généreux fussent-ils, de la fonction publique internationale. Les Bédard avaient du bien sous leurs arpens de neige. Ils occupaient un très bel et très vaste appartement dans un immeuble très bourgeois du très bobo (on

disait alors « *artiste* ») quartier des Pâquis. Leur loyer devait représenter une bonne moitié du salaire de Robert, et les vacances de Nicole ne devaient guère contribuer à faire bouillir la marmite – elle prodiguait, sous leur plafond à caissons, des cours d’art plastique à quelques enfants de la bourgeoisie du voisinage. Les deux vivaient donc en apparence simplement, lui dans une immuable chemise blanche à manches courtes, condescendant les jours où la bise pinçait vraiment fort à la veste de tweed aux coudes renforcés, elle comme il se doit tenue artiste, pantalon et col roulé, robe droite de laine pour les occasions d’hiver. Ils étaient assidus aux expositions, aux spectacles vivants, aux réunions entre collègues, entre amis.

Car Robert et Nicole, Nicole et Robert étaient de toutes les sorties, de toutes les excursions, de toutes les sauteries, ils apportaient, avec une ou deux bouteilles de bon vin, la gaieté et l’insouciance aux pince-fesses parfois un peu compassés qui s’organisaient chaque fin de semaine, et réciproquaient volontiers, le Québécois est jovial, hospitalier, boute-en-train.

La retraite a sonné pour lui depuis longtemps, mais ils sont restés à Genève, l’âge les ayant fait migrer vers un quartier moins bohème, mais encore plus rupin, du côté de la Tourelle. Et pour bien témoigner de son enracinement, Robert veille au grain des anciens de l’AISS, les anciens de mon temps, de son temps. Parfois, au hasard de Facebook, je les vois, Nicole et lui, portrayés à l’occasion d’une réception au BIT. Il semble que le temps n’ait de prise ni sur ses rondeurs à lui, ni sur ses angles à elle.

Nicole sourit de toutes ses dents, qu’elle a grandes et bien alignées, Robert a gardé son regard de myope un peu perdu derrière les cercles de métal de ses bésicles. Je leur fais signe au travers de ces clichés, par eux c’est de l’éternité de notre jeunesse que je puis me réjouir.

148. Tara

L'exotisme, dans le milieu genevois, obéit à ses règles propres. Alors que les Bédard, au patronyme si profondément francophone, apportaient par leur culture du froid une indéniable touche allogène à notre microcosme, Nayantara Pathmarajah Banna s'avérait être un pur produit de la cité de Calvin. Tara, c'est ainsi qu'elle nous encourageait à l'appeler pour ne pas nous perdre au détour d'un excédent de syllabes, avait beau détenir un passeport du Sri Lanka, elle avait fait toutes ses études sur la rive nord du lac, son père ayant pendant de nombreuses années occupé un poste éminent à la CNUCED, une prestigieuse commission des Nations Unies hébergée place des Nations. D'aspect, Tara était Tamoule. Sa peau d'un noir bleuté quasi parfait illustre parfaitement ce phénomène dont la description nous intriguait si fort lors des cours de géographie, la race blanche, dans les années soixante ce genre de vocabulaire demeurait officiel, qui par le continuum indo-européen s'étendait jusqu'aux frontières de l'empire du Milieu, se déclinait sur une vaste palette de couleurs allant du rose pâle au jais de l'antracite. De culture, de société, Tara entrait parfaitement en résonance avec les boutiques qu'elle fréquentait assidûment rue du Rhône, de Gucci à Louis Vuitton en passant par Davidoff et Petrossian. Quant à son babil, s'il gardait quelque trace de l'accent chantant qu'elle possédait encore lorsque ses parents devinrent lémaniques, il trahissait la parfaite francophone dont les humanités furent tout du long abritées par l'École internationale.

Tara avait bien conscience que, pour chacun, son incorporation à la petite troupe de l'AISS devait beaucoup à l'entregent paternel. Sa préoccupation de tous les instants, du moins dans les années de sa prime jeunesse, lorsqu'elle nous rejoignit, en 1979, elle ne soufflait

guère plus de deux douzaines de bougies, fut donc de démontrer que ses qualités étaient suffisantes pour justifier qu'elle émarge de l'élite. Même si, pour dire le vrai, Tara ne connaissait pas grand-chose à la sécurité sociale, elle apprenait vite, travaillait fort, et réussit la gageure de monter de toutes pièces un programme de formation de qualité à l'intention des cadres asiens de la protection sociale.

Son avenir assuré par la valeur de ses prestations, Tara cessa d'être obnubilée par le travail pour s'ouvrir un peu plus au monde qui nous entourait. C'est là que se compléta notre connaissance mutuelle. Nous nous fréquentions professionnellement depuis ses débuts, elle occupait un bureau proche de celui de Donate⁵¹, travaillait elle aussi tard le soir et sollicitait en tant que de besoin l'avis de son aînée, qui lui rendait années et centimètres, Tara était plutôt de silhouette ramassée, aux formes généreuses, avec un visage large, aux yeux en amande, lèvres charnues rehaussées des rouges les plus vifs, un visage qui me faisait penser à celui que Tintin s'évertue à amadouer dans des souterrains andins avant de se rendre compte qu'il fait du charme à un masque funéraire⁵². Lorsque les deux (Donate et Tara, pas Tintin et son masque) hésitaient sur la conduite à tenir, ou lorsqu'elles se lassaient d'occuper seules leurs solitudes, elles se tournaient vers moi, qui à part ces deux-là restais dernier occupant de lieux devenus le royaume nocturne des techniciens de surface.

Tara m'avait donc à la bonne, et nous nous entendions, je crois, assez bien. J'aimais son naturel, son enthousiasme à découvrir les arcanes du social, j'apprenais à son contact quelques codes du raffinement qui devaient me servir lorsque je fus appelé à de plus hautes fonctions. Elle, elle appréciait de savoir dans le doute compter sur mon soutien, sur ma présence quand elle ne voulait pas apparaître seule en public, elle craignait toujours que l'on ne s'avise d'essayer de profiter d'une faiblesse putative de belle plante solitaire,

⁵¹ Voir ch. V-131, Donate.

⁵² Hergé, Les aventures de Tintin, Le Temple du Soleil, page 45.

certes elle était de taille à se défendre, mais tout esclandre fait mauvais genre. De temps en temps, elle m'invitait à l'accompagner dans telle boutique de luxe à la pause de midi, cherchant mon approbation ou mon avis pour cette paire de bottes ou de boucles d'oreilles qu'elle avait décidé de s'offrir. En 1980, pour l'Assemblée générale de Manille de notre Association, elle avait obtenu à l'avance mon accord pour l'accompagner au casino flottant. Elle savait que je ne jouais pas, mais m'avait fait valoir pour me convaincre de l'aider à jeter des jetons sur les tapis verts au large de Luzon le caractère exceptionnel des homards en dégustation entre blackjack et baccara.

Le casino fut détruit par le feu avant notre arrivée, mon initiation à la luxure crustacée n'eut donc pas lieu. J'étais fort occupé à d'autres rencontres. Curieusement, entre Tara et moi, il n'y eut aucune tentative ni tentation de nature sexuelle, cette absence d'ambiguïté fondant, elle me le dit un jour, la confiance qu'elle avait en moi. Ainsi, lorsque le dernier jour de notre séjour philippin, elle se trouva face au dilemme de devoir choisir entre le dîner qu'un Secrétaire général triomphant et réélu offrait aux membres du Secrétariat, et une soirée romantique avec le Directeur général de la sécurité sociale brésilienne sur lequel elle avait jeté son dévolu en se laissant séduire par ses approches, il s'appelait Schubert, très grand, très blond, très teuton, c'est à moi qu'elle demanda conseil. Je la rassurai du mieux que je pus : *« Nous serons une bonne trentaine autour de la table, avec un Secrétaire général si grisé de son succès et imbu de sa personne qu'il ne remarquera pas l'absence en bout de table, fort loin de son soleil, d'une tamoulette si piquante soit-elle »*.

Le soir venu, elle avait choisi le tête-à-tête romantique, elle m'appela dans sa chambre un quart d'heure avant la cloche des agapes collectives pour une dernière revue de détail – il fallait la rassurer qu'elle ne se mettait pas en péril en préférant les plaisirs à deux à l'exutoire collectif, je la rassérenai du mieux que je pus. Elle voulut alors avoir mon avis sur sa tenue, n'était-ce pas trop osé, elle s'était fardée du plus beau maquillage, œil de Kali grand ouvert dans

son milieu de front, nombril accrocheur entre deux pans d'un sari mordoré d'où débordaient quelques reliefs de son anatomie – je lui dis, elle ne demandait qu'à me croire, qu'aucun brésilien ne pourrait résister à tant de grâce pulpeusement offerte, et j'acceptai avec reconnaissance le congé qu'alors elle me donna, son hôte n'allait pas tarder.

Le Schubert en question venait, émoussillé peut-être par Tara, d'inviter l'AISS à tenir au Brésil son assemblée suivante. Son successeur cependant n'honora pas cet engagement, évitant sans doute à Tara l'embarras d'une rencontre sur des terres où son amant d'un soir aurait eu plus de mal à échapper à la vigilance sociale. Quant à moi, j'avais hâte de retrouver le banquet, d'occuper la place qu'Anne la Belle m'aurait réservée à son côté⁵³. Heureux dans mes plaisirs, je ne m'enquis pas le lendemain de ceux de Tara. Elle vient à son tour d'accéder à la retraite. Elle habite toujours à Chêne-Bougeries, n'a pas changé de nom. Quelques fils blancs émaillent désormais l'opulence de sa chevelure. Elle a minci. Le sari doit maintenant lui aller à ravir.

⁵³ Voir ch. V-140, La Belle.

149. L'éditrice

L'environnement international a ceci de particulier que, par essence ou par définition, il transcende les cultures et les us nationaux. L'organisation du milieu de travail n'échappe pas à cette tautologie. Ainsi, du fait que le premier Directeur général du BIT, Albert Thomas⁵⁴, honoré soit-il, était français, le Bureau a établi comme une tradition d'évidence la nomination auprès de son chef suprême d'un Cabinet dirigé par un Directeur, institution ignorée des pays anglo-saxons. À l'inverse, comme les séides de la perfide Albion mirent rapidement la main sur les rouages essentiels du Bureau, celui-ci pratique la recherche à tire-larigot, alors que cette notion n'a guère de sens en France dans le domaine du travail ou des lois sociales. Le Bureau ne saurait en outre envisager de publication qui ne fût tamisée, améliorée, policée par un éditeur, profession peu connue dans le domaine des périodiques francophones, où l'on se contente de rédacteurs, fussent-ils en chef.

Bref, l'AISS qui publiait trimestriellement une Revue jouissant d'un certain prestige dans le monde de la sécurité sociale, se devait de compter un rédacteur ou une rédactrice pour veiller à la bonne qualité de l'ouvrage. Lorsque la titulaire quasi historique du poste, Marie Josée Félicité Ibañez, une Franco-Espagnole d'une remarquable tolérance envers les auteurs, jamais une demande pour venir troubler la molle quiétude de notre satisfaction d'avoir commis

⁵⁴ Albert Thomas, né à Champigny-sur-Marne le 16 juin 1878 et mort à Paris le 8 mai 1932, est un homme politique français qui se distingue lors de la Première Guerre mondiale comme organisateur de la production d'armements et du travail ouvrier en temps de guerre. Il devient en 1920 le premier Directeur général du Bureau international du travail à Genève.

et de devoir être publiés, ce fut du monde anglo-saxon que nous vint la succession. Les choses prirent alors une autre tournure. Christine Smith, peut-on rêver d'un nom davantage sauce à la menthe, avait la trentaine studieuse. Lunettes de lettrée, grands carreaux, large monture, coiffure en baguettes, un tantinet Mireille Mathieu avec la frange mangeant moins les sourcils, le menton décidé, la bouche entrouverte sur des dents du bonheur qui avançaient juste assez pour la faire joliment chuintier lorsqu'elle s'exprimait en français, ce qu'elle faisait d'ailleurs avec beaucoup de distinction, Christine était une bonne camarade, mais un réviseur exigeant pour nous, auteurs d'occasion. Elle nous enseigna la rigueur, la précision dans la citation des sources, l'art de ne rien affirmer que nous ne puissions prouver.

Christine était discrète sur la vie que, sans aucun doute, elle menait en dehors du travail. C'est ainsi que nous apprîmes un jour, preuve oculaire, qu'elle attendait un heureux événement, ce dont une Party de vendredi après-midi se félicita comme il se devait. Congé maternité, on respectait les lois sociales au BIT, et la terrible nouvelle, enfant mort-né, étranglé dans les eaux du ventre de sa mère par son propre cordon, il paraît que cela arrive plus souvent qu'on n'y pense.

Il fallut plusieurs mois avant que Christine ne revienne au BIT. Ses cheveux avaient grisonné tout soudain, des plis amers striaient son front toujours bombé, toujours vaste, mais qui ne surplombait plus de gaieté dans les yeux de l'éditrice. Comme si elle rendait l'AISS responsable de son deuil, Christine avait changé de service. Elle était devenue editrice de la revue du BIT, un poste au prestige encore supérieur. Comme le mien, de prestige, montait aussi un peu, je l'ai fréquentée dans ces nouvelles fonctions – un autre enfant lui était venu, dont aucun lasso n'avait enserré le col.

C'était comme une petite revanche sur le malheur pour Christine, mais elle demeurait triste à l'intérieur, le regard désormais si amèrement lucide qu'on ne se voyait pas lui baguenauder le temps libre. Elle errait un peu telle une âme en peine, la gaieté qui parfois encore éclairait ses yeux d'une douceur gris-vert, on la sentait venir

du monde extérieur, Christine ne fréquentait plus nos couloirs que par sens du devoir.

Elle fut remplacée aux manettes de la revue de l'AISS. Par un homme, ci-devant responsable de la feuille de chou d'une organisation encore plus petite. Bien entendu, il était anglais, et sentait fort la brillantine. Pas la classe de Christine, mais lui, au moins, ne nous faisait pas nous sentir coupables d'une affliction à laquelle nous n'aurions dû avoir aucune part.

150. Ewa

Pour le monde extérieur, la mission primordiale qui nous incombait, à nous autres membres du Secrétariat de l'AISS, c'était de permettre à des délégués en provenance de toutes les régions du monde de voyager par ce dernier dans les meilleures conditions possible pour prendre part à des réunions dont le plus grand intérêt était le lieu où elles étaient organisées.

Parmi les délégués, j'en aurai croisé des milliers durant les cinq premières années de mon internationalisme professionnel, il en était de plus égaux que d'autres. Ewa Borowczyk, une représentante polonaise, faisait partie des petites mains. En fait, le grand manitou qu'elle accompagnait, président de ce que l'on appelait déjà ZUS, la caisse polonaise de pensions, avait été élu à la tête d'une importante commission internationale dont il était chargé d'animer les réunions, alors que hormis le Polonais il était sourd et muet dans toute autre langue de communication.

Ce grand homme chenu rejoignait donc le pinacle avec dans son sillage la toute jeune Ewa, son assistante, parfaitement à même de converser en français, en anglais et dans toute une batterie de langues slaves. Le grand chef débitait son texte d'introduction dans un polonais monocorde auquel Ewa donnait vie et enthousiasme en français ou en anglais, selon son humeur du moment. L'introduction, traduction simultanée comprise, durait 5 minutes, après quoi le grand homme reculait son fauteuil, fermait les yeux, et laissait Ewa diriger les débats en son nom, une tâche dont elle s'acquittait avec un brio des plus élégants.

La performance d'Ewa me fascinait. Et je prenais autant de plaisir à la voir qu'à l'écouter présider. Plutôt petite, solidement campée

dans une jupe droite presque toujours gris clair, cheveux courts à la garçonne, une petite cicatrice atténuant ce que son menton aurait pu avoir de trop volontaire, c'était un sacré bout de femme.

Je n'ai jamais osé le lui dire aussi crûment, mais comme elle était pratiquement de toutes les réunions auxquelles je participais, nous avons fini par tisser des liens de quasi-amitié. Ewa se liait facilement, d'autant plus librement que, en raison de son grand âge, le manitou dont elle portait la parole se couchait avec les poules, la laissant libre de ses mouvements parmi les festivités d'après séance dont l'AISS était friande.

La rigueur des pays socialistes, ma déférence envers les délégués, après tout c'était grâce à eux que nous percevions des salaires mirifiques, éviter tout faux pas pouvant les mettre dans l'embarras et risquer de nous compromettre le quotidien et son avenir, m'ont arrêté au bord de l'intime dans nos relations.

Bien des années plus tard, j'ai appris sans en être autrement surpris qu'Ewa avait apparemment passé sans encombre la tourmente de Solidarnosz et celle de la désocialisation du régime politique de son pays. Je l'ai croisée dans les couloirs du Conseil de l'Europe, comme au hasard de collaborations bilatérales ou multilatérales avec la Chine.

Salutations cordiales, mais nous n'avions plus, je n'avais plus, le goût de trop peu qui épiçait nos rencontres précoces. Ewa, je trouvais, avait beaucoup vieilli. Ses cheveux toujours aussi courts cachaient sous un rouge presque flamboyant de trop nombreuses mèches grises, son menton était certes toujours volontaire, mais la cicatrice était maintenant cachée dans les replis de chairs un peu tombantes, du plâtre sur les joues, des lèvres carminées jusqu'au débordement, sa silhouette trapue qui ne s'était guère allongée.

Paille dans l'œil d'Ewa mais poutre dans le mien – elle non plus ne s'est pas jetée à mon cou, car nul ne bonifie au vieillir mutuel.

151. Alter Ego

Si le goût de l'aventure m'avait amené sur les rives du Rubicon du Tendre en présence des déléguées aux réunions de l'AISS, la différence d'âge aurait en général suffi à me retenir de franchir le pas. La cautèle voulait par ailleurs que nous fassions preuve d'une certaine retenue envers celles dont, après tout, notre statut dépendait de leur satisfaction. Nous nous retrouvions un peu à leur égard dans une situation de dépendance quasi hiérarchique. Semblable prudence ne s'appliquait pas à l'égard de nos homologues, nos alter ego, les membres du secrétariat de l'organisation hôte. Des contacts se nouaient, pour ce qui me concernait, d'autant plus aisément que ceux-là étaient souvent aussi jeunes que moi, et encore plus souvent de la gent féminine, la sécurité sociale réelle comptant aux postes d'exécution beaucoup plus d'agentes que d'agents, quel que soit le pays.

Il y eut donc presque autant de flirts tentés que de réunions à l'organisation desquelles je participai au long de mes cinq années de service, mais je dois à la vérité de reconnaître la rareté des tentatives abouties. Les raisons de ces avortements furent diverses. D'abord, la brièveté du temps que nous pouvions allouer à la bagatelle constituait un réel obstacle pour qui, comme moi, n'a pas la spontanéité ardente de don Juan, puisque, en dépit des apparences qui pouvaient tromper certains contempteurs des organisations internationales, nos emplois du temps étaient plus que chargés durant les réunions, de tôt le matin jusqu'à tard le soir, nos espaces de liberté se concentrant sur la dernière soirée, celle suivant la dernière séance et précédant le vol retour du lendemain. Ensuite, si tentante que puisse être la chair fraîche des circuits courts, une sauterie éventuelle ne connaîtrait en

principe pas de suite ; or j'aime la stabilité même dans le chaos, et mes tentatives de fraternisation bilatérale étaient parfois abandonnées au profit d'un dialogue un peu plus appuyé avec telle dont je savais que je la retrouverais dans mes corridors d'habitude pour poursuivre le dialogue, voire davantage si affinités.

Il me reste cependant, dans mon carnet de bal, quelques fruits savoureux de mon premier quinquennat international.

À Helsinki, en septembre 1980, cette Finlandaise brune, front bombé, natte sage, yeux grands ouverts derrière de vastes verres, une robe d'encore été, l'arrière-saison était belle, boutonnée tout du long qu'elle portait court, aussi désœuvrée que moi passée la première journée, nous passions le temps assis côte à côte dans de grandes salles à moitié vides de participants, sans se dire un mot puis, la journée finie, je la raccompagnais par une douce promenade jusque vers son domicile, elle me quittait sur le seuil d'un immeuble où l'attendait son fils en bas âge et en nourrice, elle me souriait gravement, me disait à demain, il y eut trois lendemains, jamais je n'ai pensé à lui demander son nom.

À Munich, c'était deux années plus tôt, elle s'appelait Élisabeth, ou Christine, peut-être Irma, de cinq à six ans plus âgée, nous avons passé la journée ensemble à préparer matériellement l'accueil de centaines de délégués, en soirée on se relâchait un peu, la sécurité sociale allemande logeait ses fonctionnaires dans l'hôtel du colloque, le Hilton régalaient, minibar en libre-service, dès le premier soir des brides se sont lâchées, je ne parlais guère l'allemand, elle baragouinait à peine l'anglais, mais qu'importe, elle me laissa l'explorer un peu, l'alcool était trop fort, on conclurait le lendemain, rendez-vous autour de la piste de danse vers les 21 heures. Hélas, je supportais déjà avec quelque difficulté les lendemains de beuverie excessive, et la sieste que je m'octroyai entre la fin de la réunion et le début de soirée m'amena à manquer l'heure du rendez-vous. Quand je rejoignis l'arène, Irma, Christine ou Élisabeth était déjà entre d'autres mains, suisses et célibataires, bon choix pour elle, cette rencontre fortuite

permise par mon retard se prolongea par un mariage dont je me plais à croire qu'il fut heureux même si, pour l'heure d'alors, le spectacle de ma propre inconséquence m'affligea.

À Londres, octobre 1980, mon homologue était une Anglaise dont j'aimais le dynamisme. La réunion tirait vers sa fin, j'étais libre pour le dernier déjeuner, j'ose lui proposer de profiter de la pause méridienne pour partager quelques sandwiches, elle accepte, je me réjouis, lorsque, patatras, le Secrétaire général me fait savoir lors de la pause-café qu'il aura besoin de mes services à déjeuner, planification, évaluation, circonvolutions avec nos hôtes au plus haut niveau. J'ai juste le temps d'informer Barbara – Ann – Margaret que nos plans sont à l'eau en ajoutant, regrets dans une voix dont je m'étonne de la hardiesse, à quel point j'étais désolé qu'elle ne soit évidemment pas libre pour le soir, je la savais mariée. Margaret – Ann – Barbara était libre, ce fut pratiquement elle qui me força à la consommer, par-devant, par-derrière, prenant tout juste le temps de donner un nom à mon vit dont je fus bêtement fier qu'elle le trouvât de bonne taille avant que, dans le petit matin, je ne rejoigne mon hôtel par train de banlieue suivi d'autobus à impériale, juste à temps pour la tasse de thé d'avant petit déjeuner, puis boucler mes valises.

Il y en eut quelques autres, à Kiev, celle qui m'apprit à frauder dans le métro, celle à Gdansk, qui me montra ses seins au lever précoce d'un soleil de solstice, celle de Kigali, où je me rendis compte des ravages de l'excision, celle de Prague où je découvris qu'elle était encore il...

Ces brèves rencontres me réjouissaient l'âme, en chatoyant le monde des couleurs du hasard. J'espère, naïf, sans preuve mais sans dénégation, qu'en face également ce *fatum* couvrit au moins pour un instant les grisailles du devoir avec de l'insouciance un coin de voile léger.

152. Joseph

La première fois que j'entendis parler de Joseph Ewane Ejuba, mon ancienneté avec l'AISS n'atteignait pas la quinzaine de jours. Nous étions à Madrid, j'avais été réquisitionné par le Secrétaire général pour jouer le rôle d'interprète chuchotant au sein d'une réunion de caciques africains pour décider de l'avenir du Bureau régional que l'AISS voulait, pour la première fois de son histoire, ouvrir sur le continent qu'on disait encore noir. Étant camerounais, Joseph, jusqu'ici petit cadre provincial au pays d'Ahidjo, était le seul candidat susceptible de se faire comprendre dans les deux langues considérées comme majeures au sud du Sahara, le français et l'anglais. Comme sa provenance géographique le faisait ressortir de la sphère linguistique britannique, le siège du bureau africain se devait, équilibre obligeait, d'être situé dans un pays dit francophone. Ce fut le Togo qui s'y colla et ce fut à Lomé qu'un peu moins d'une année plus tard, à l'occasion de son intronisation, je fis la connaissance physique de ce petit homme tout en rondeurs, en rire et en dents. Dans son costume sombre, la veste strictement boutonnée sur des chairs débordantes, les pans arrière flottant dans un incompressible écartement postérieur, Joseph rayonnait, qui n'avait jusqu'alors jamais été à pareille fête, il était rarement sorti de Bafoussam, son fief, sauf pour rendre grâce et hommage à la présidence recroquevillée sur Yaoundé, la capitale.

À peine terminée la cérémonie de son investiture, Joseph nous rejoignit à Genève pour un stage de plusieurs mois destiné à lui inculquer les indispensables de la sécurité sociale internationale ainsi que les bonnes manières du fonctionnaire onusien qu'il était devenu. Comme j'exerçais une sorte d'intérim informel pour les programmes

d'Afrique francophone⁵⁶ je fus amené à fréquenter assidûment cette boule de rire et de fraternité qui campait à deux pas dans une chambre de bonne à peine plus grande que le bureau qui lui avait été assigné à Lomé. Joseph avait beaucoup à apprendre, y compris lorsqu'il s'agissait de déceler les remarques sournoises, les allusions perfides que lui valaient sa taille, sa naïveté et son rire parfois trop sonore pour le sérieux dont certains souhaitaient peindre les murs de nos couloirs.

Joseph appréciait, je crois, la sincérité de mon encadrement. Lorsqu'il fut retourné en Afrique, qu'un coup d'État administratif fit sauter la direction togolaise bienveillante au profit d'un leadership peu désireux de continuer d'entretenir ce que d'aucuns décrivaient comme la danseuse africaine du Secrétaire général, que ces circonstances l'amènèrent à prendre un nouveau départ auprès de la Caisse de sécurité sociale de Côte d'Ivoire, il insista très fort, à la première occasion de réunion tenue près de ses nouveaux pénates, pour m'inviter à dîner chez lui, honneur insigne montrant qu'il ne me voyait pas tout à fait comme un blanc ordinaire. Joseph prenait très au sérieux son rôle d'amphitryon directorial. Il avait à l'évidence gagné en assurance et pris l'habitude de recevoir, au point de me proposer, à part lui j'étais ce soir-là le seul convive d'importance, une carte des vins écrite de sa main pour me laisser la tâche délicate de choisir l'élixir qui accompagnerait un repas dont j'ignorais les mets. La cave de Joseph avait de la bouteille – je savais ne pas prendre trop de risque en retenant un beaujolais Dubœuf dont je presentais d'expérience qu'il serait servi glacé, tout droit sorti du frigidaire.

Cette volonté de tout faire bien peut prêter à sourire, comme m'avaient fait sourire les tentatives de Roger⁵⁷ de convaincre Joseph de choisir la bicyclette pour ses déplacements genevois, je le dissuadai alors facilement de se transformer en Idi Amin Dada lémanique, les

⁵⁶ Voir ch. V-117, Balma.

⁵⁷ Ch. V-118, L'Écossais.

vélos helvètes n’avaient pas la solidité chinoise⁵⁸ requise pour supporter son poids sans fléchissement d’un cadre qu’il aurait eu bien du mal à enfourcher. Je dois dire cependant qu’après avoir souri, je repris un temps à mon compte l’idée de Joseph, pour à l’occasion proposer à nos hôtes ferneysiens une carte des vins bien fournie, habitude qui surprenait mais dont je ne manquais jamais de citer le promoteur.

La dernière fois que je fis réunion commune avec Joseph, ce fut à Manille, fin 1980. Sur le vol du retour, dépassé par la longueur du trajet, abasourdi par le décalage horaire, il arpentait la carlingue à moitié vide, de long en large, de large en long, sur ses épaules un plaid trop long pour son demi-muid censé le protéger des affres de la climatisation, il trébuchait tous les dix pas, s’emmêlant dans des plis traitreusement cachés par le clair-obscur de la cabine.

Je me rendis compte alors à quel point il demeurait seul, vulnérable malgré son ancienneté. Joseph travaillait bien et son contrat ne fut jamais remis en cause. Si je n’avais alors été occupé à d’autres papouilles, je serais bien allé le rassurer, lui dire qu’il n’était pas seul – je m’abstins pour ne pas quitter la chaleur des bras de ma Belle⁵⁹, et n’en suis pas très fier.

Joseph a pris sa retraite, il est revenu du côté de Bafoussam. De temps en temps, il poste sur Facebook des photos du cacique qu’il est redevenu. Désormais, ses rondeurs inspirent le respect.

⁵⁸ Idi Amin Dada, Maréchal Président à vie de l’Ouganda autour des années 1970 s’était un temps entiché des rustiques bicyclettes de fabrication chinoise parfaitement adaptées, selon lui, à la réalité des routes africaines.

⁵⁹ Ch. V-140, La Belle.

153. Tharcisse

L'ouverture d'un bureau régional était destinée à montrer aux membres africains de l'AISS, dont le nombre et le poids électoral croissaient plus vite que ne fondait la neige au soleil, à quel point le Secrétaire général aimait et respectait leur continent – dont en fait il se méfiait comme d'une peste abhorrée mais impossible à éradiquer. Flattés d'abord par cette sollicitude, lesdits membres africains se sont vite rendu compte que le gage fourni en échange de leur précieux soutien était de piètre valeur, ne concernant qu'une position de faible niveau hiérarchique, sise de surcroît très loin du saint des saints, Genève l'helvétique, paradis des banques et des carrières.

Il fallut donc trouver de quoi mieux les satisfaire dans le cadre des règles strictes du BIT relatives aux embauches. Le Secrétaire général eut alors l'idée qu'en toute modestie il trouva de génie de créer une sorte de bourse d'études permettant à un jeune africain ayant réalisé un essai scientifique de qualité sur la sécurité sociale de passer quelques mois en tant que stagiaire dans un bureau du neuvième étage du bâtiment du Bureau international du Travail. La sélection du lauréat était confiée aux organisations africaines elles-mêmes. L'idée était que, englués dans des querelles fratricides, les juges ne pourraient se mettre d'accord, permettant à l'Association de se doter à très bas prix d'une bonne conscience en matière d'aide au développement.

Par malheur pour le calculateur, par hasard ou par inadvertance les membres africains surent se mettre d'accord sur un nom, peut-être était-ce celui du seul candidat remplissant les conditions requises d'âge pas trop mûr, d'emploi dans la sécurité sociale de son pays, de bilinguisme franco-anglais et de production d'un mémoire pas trop bancal sur le thème imposé, la protection de la santé. Voici donc Tharcisse Nkanagu

qui débarque à Genève pour ce qui devait être un stage de six mois. Tharcisse venait du Burundi où, proche par sa famille de la caste dirigeante, il occupait des fonctions plus honorifiques que lucratives de conseiller auprès du directeur général de la Caisse de sécurité sociale. À peine débarqué, le jeune Bujumburais se rendit compte que la vie de stagiaire n'avait rien du pactole qu'il s'était imaginé. Il percevait les indemnités en vigueur au BIT, c'est-à-dire pas grand-chose, même si c'était beaucoup plus que dans d'autres agences de la place, de quoi payer une chambre en cité universitaire et quelques repas dans un restaurant du même nom. Le Tutsi né une cuillère d'argent dans la bouche se trouva fort dépourvu passées les premières semaines, et fit dès lors des pieds et des mains pour trouver un remède à sa précarité. Il dut savoir s'y prendre, puisque dès la fin de son stage il décrocha le fameux sésame lui permettant de s'installer solidement à Genève, un contrat du BIT en bonne et due forme pour continuer de servir à l'AISS.

Il fit alors venir sa famille, épouse, enfant, cousine et nièce dont on ne savait pas trop, pour les deux dernières citées, s'il s'agissait de parentèle ou de domesticité sans gages ni liberté de mouvement – de méchantes rumeurs coururent sur le statut de ces parentes, des rumeurs suffisamment insistantes pour que leur oncle-employeur les renvoie à la bananeraie familiale avant que les autorités genevoises ne mettent un nez trop curieux dans ses affaires.

Même s'il ne connaissait pas toujours toutes les subtilités de la déclaration universelle des droits, Tharcisse n'était pas le mauvais bougre. Il avait suivi de solides études dans les établissements missionnaires de son pays puis dans une université libre de Belgique, était très gentil avec les enfants, et Monique et moi l'invitions de temps en temps à partager notre temps libre, y compris dans des résidences de moyenne montagne que nous louions à proximité de Genève pour s'y détendre en soirée le temps des vacances scolaires.

C'est à l'occasion d'un de ces séjours, on était rendu aux Pâques de 1980, que, dans un de ces chalets de Saint-Cergues fleurant bon le bois, la raclette et le fendant, Tharcisse fit la connaissance de la plus jeune

sœur de Monique, Maryline⁶⁰, qui venait célébrer avec nous son seizième anniversaire. Ce fut un coup de foudre du moins de son côté, au point que le lendemain il me demanda d'intercéder auprès de la jeune fille pour qu'elle accepte de devenir sa seconde épouse, une vie paradisiaque lui serait réservée, là-bas, au pays des Grands Lacs.

Je lui expliquai comme je pus que les choses n'étaient pas aussi simples, et qu'il valait mieux pour lui renoncer à de tels projets, du moins s'abstenir d'en faire état publiquement s'il ne voulait pas risquer d'ennuis avec les autorités genevoises ou françaises. Nous avons dès lors modéré nos relations avec Tharcisse aux limites de la courtoisie. Je lui faisais cadeau des bananes plantain que mes contacts africains me faisaient parvenir par la valise diplomatique, j'acceptais sans les rendre ses invitations à dîner où l'on savourait des épinards, la mchicha préparée sous l'égide de son épouse légitime.

Tharcisse a vite compris qu'il lui fallait s'adapter ou déguerpir. Les coups d'État et les terribles massacres dont son pays a tant souffert l'auraient de toute façon confiné dans la première branche de cette alternative. Il a donc poursuivi une gentille carrière à l'AISS puis au BIT, a pris sa retraite sans plus quitter Ferney-Voltaire. Quant à la bourse qui lui avait permis de mettre un pied dans la porte internationale, elle fut remise en jeu une seule fois, au profit, derechef, d'un lauréat du Burundi. Théopiste Butare succéda comme stagiaire à Tharcisse Nkanagu. Le Secrétaire général ayant décidé de mettre un terme à cette domination tutsie, il n'y eut pas de troisième édition.

⁶⁰ Voir CCCCC – Prémices, ch. I-18, Maryline.

VI

GABONAIS

| | |
|-------------------------------|-----|
| Transition | 163 |
| 154. Oyouomi..... | 169 |
| 155. Yvette | 175 |
| 156. Luciane..... | 177 |
| 157. Mba Mintsa | 181 |
| 158. La Colas | 185 |
| 159. Immaculée..... | 189 |
| 160. Maronne | 193 |
| 161. Le cercle des Métis..... | 197 |
| 162. Les AF | 201 |
| 163. La Pédiatre..... | 205 |
| 164. Étienne | 207 |
| 165. Le Chirurgien..... | 209 |
| 166. L'Électrique | 211 |
| 167. L'Autre BIT | 215 |
| 168. Les Architectes..... | 219 |
| 169. Un Chinois | 223 |
| 170. Aïkido | 227 |
| 171. L'Aviateur..... | 231 |
| 172. Le Cuisinier | 235 |

| | |
|------------------------------------|-----|
| 173. Le DGA | 239 |
| 174. L'Escapade | 241 |
| 175. Deutsche Welle | 243 |
| 176. Relations officielles | 247 |
| 177. Laboratoire..... | 249 |
| 178. Manembeth..... | 253 |
| 179. Mélanie..... | 257 |
| 180. 6 ^e BIMA | 263 |
| 181. Tvrđy | 265 |
| 182. Yksi | 267 |
| 183. Sino | 269 |
| 184. Dircab | 271 |
| 185. M'Piankali..... | 273 |
| 186. Tchip' | 277 |
| 187. Douce Senteur de Prunier..... | 281 |
| 188. Lasseni-Duboze | 283 |
| 189. Le Chanteur | 285 |

Transition

Après quatre années passées à perfectionner mes connaissances théoriques et pratiques de la sécurité sociale, du monde international, de la malignité des hommes, des femmes et des choses, avec Gwenaël déjà lettrée et Madenn prête à marcher, il me sembla que les perspectives s’offrant à moi pour les trente années à venir s’avéraient quelque peu étriquées. Comme les ponts avec la CPPOSS avaient été définitivement rompus, rupture à l’amiable mais obligatoire du fait d’une convention collective limitant à trois années la possibilité de baguenauder sous d’autres cieux en gardant celle de se rapatrier en cas de mal du pays ou de heurts extérieurs, alors que la recherche d’une alternative d’emploi en métropole n’avait rien donné, j’affichais désormais par le fait du franc suisse trop fort des prétentions salariales bien plus élevées que ce qu’aurait pu me consacrer une institution française, je tournai mes regards vers le grand frère. Ce n’était pas compliqué. Il me suffit de traverser le couloir pour changer de moquette, et solliciter du directeur du département de la sécurité sociale du BIT, un actuaire italien nommé Giovanni Tamburi, il reviendra sur le devant de la scène⁶¹, un petit coin pour m’insérer sous son aile protectrice.

Je commençais d’être bien connu et je crois apprécié de mes collègues du BIT qui avaient participé aux réunions dont on m’avait confié l’organisation, avaient lu les articles et comptes rendus que j’avais eu la chance de publier dans la Revue internationale de la Sécurité sociale, m’avaient pour beaucoup déjà entendu intervenir dans des caucus syndicaux, la période était un peu agitée en raison du retrait des États-Unis de la cohorte des nations cotisant au BIT. M. Tamburi me reçut

⁶¹ Voir ch. VII-191, Tamburi.

donc fort aimablement et m'expliqua tout tranquillement, avec son accent qui traînait et chantait tellement que les drames les plus épouvantables relatés par sa voix prenaient des sonorités lyriques, que tout désireux qu'il fût de me compter parmi les membres de son personnel, la sur-représentation des Français à l'organigramme de la Maison rendait cette perspective irréaliste, du moins pour une embauche ou un transfert de but en blanc.

En revanche, il est toujours possible d'essayer de passer par la porte étroite, en occupant un poste de coopération technique non soumis aux quotas de nationalité le temps de s'y faire connaître de manière à, le moment venu, apparaître comme l'incontournable candidat, celui dont l'expérience et le talent justifieraient que l'on torde un peu le cou aux règles d'équité entre nationalités dans la répartition géographique des postes genevois.

Il ne me cacha pas que, par cette approche, le succès n'était nullement garanti, mais qu'il devenait cependant une possibilité, certes ténue, mais bien réelle. Ainsi appâté, je ne pus que lui demander quelles étaient les possibilités ouvertes dans ce fameux champ de la coopération technique. Il y avait, justement, un projet en or qui s'offrait au Gabon, pays d'Afrique, M. Tamburi savait que je fricotais sur ce continent sans peur ni réticence. Il s'agit d'y compléter la couverture sociale au-delà des salariés et des fonctionnaires, projet d'au moins douze mois, la famille peut suivre...

Je connaissais l'existence du Gabon, puisqu'il fournissait subsides et résidence depuis plusieurs années à une cousine⁶² de Monique qui, avec son mari, ne tarissait pas d'éloge sur ce joyau d'Afrique centrale.

Je demandai un délai de réflexion, 24 heures pour rendre ma réponse. Monique, je le pressentais, serait partante – l'aventure la tenterait, elle qui s'encroûtait un peu à Genève sans emploi autre que

⁶² Voir CCCCD – Prémices, ch. I-29, Annick et Pierre.

domestique, Monique à qui manquait la turbulence de la grande ville, de Nestlé, de ses intrigues, de ses secrets.

Notre pow-wow fut bref. Je transmis mon accord dès le lendemain, et quelques formalités plus tard me voici, dans l'antichambre du Directeur général de la Caisse Nationale de Sécurité sociale du Gabon, attendant de lui être présenté. Nous sommes début juin 1981, François Mitterrand vient d'être élu Président de la République française, le monde va changer de base, moi qui n'étais rien, je serai tout !

154. Oyouomi

Je fais donc antichambre au 7^e et dernier étage du siège de la Caisse nationale de Sécurité sociale, la CNSS, du Gabon. Faire antichambre est bien le mot qui convient, car mon postérieur est loin d'être le seul posé sur les banquettes moquettées enroulées autour de la cage de verre où la secrétaire-cerbère m'a indiqué devoir attendre, le temps qu'elle prévienne le ministre de mon arrivée.

Car le directeur général de la CNSS, Sylvestre Oyouomi, vient d'être nommé à la tête d'un tout nouveau département, celui de la Sécurité sociale et du Bien-être, créé tout spécialement à son intention par celui avec qui il est lié par famille et par destin, le président Omar Bongo. Il n'est pas encore tout à fait ministre, mais c'est tout comme. Délégué ministériel, la formalisation interviendra quelques mois plus tard, lors du prochain remaniement.

C'est bientôt mon tour de pénétrer dans un bureau si vaste qu'il ne peut avoir été conçu que pour impressionner. La surface couvre bien le quart de celle de l'immeuble, dix bons mètres avant que, depuis la porte en acier poli, on ne rejoigne la Sainte Table, un plateau de verre grand comme un vitrail à l'horizontale, des chemises de dossiers soigneusement empilées à deux des quatre coins. Derrière, dans un fauteuil de cuir sombre qui l'enveloppe avec majesté, un homme d'une quarantaine d'années, tête large et bien ronde, peu de cheveux, pas de lunettes, un brin lippu, moustachu à la Bongo, quand il se lève pour me faire signe de m'asseoir sur un des sièges tubulaires de facture plus classique destinés aux visiteurs, je le constate de taille aussi moyenne que la mienne, solidement charpenté, juste un soupçon de bedaine pointant sous la saharienne couleur sable. Une voix posée, claire, précise, avec cet accent chantant un peu qu'on a

sous l'équateur, Monsieur le Ministre Sylvestre Oyouomi, Directeur général de la Caisse nationale de Sécurité sociale du Gabon, sans doute une des personnalités les plus influentes du pays m'accueille avec la précision du professeur d'arithmétique qu'il a été avant que son protecteur ne l'appelle à de plus hautes fonctions. Rien que de très banal durant nos échanges – le ministre est pressé, son agenda est aussi plein que sa salle d'attente, mais il y a du charme dans la banalité de ses propos. C'est cela qui me semble maintenant caractériser le mieux le ministre Oyouomi – comme ses autres collaborateurs, je ne l'ai jamais appelé autrement, même abouché à des oreilles intimes – : un charme attentif, précis, exigeant.

Non qu'il ne connaisse pas les colères homériques qui secouent aussi, dit-on, le Président. Mais cette colère, il sait la faire retomber aussi vite qu'elle est montée, dès lors que celui ou celle à qui il l'adressait aura saisi tout le caractère redoutable de la menace et repris le droit chemin de l'obéissance, de la rectitude, du devoir à accomplir dont un moment d'égarement l'aura écarté. Le ministre ne peut cacher au coin bas de ses yeux, sur chaque pommette, les trois traits horizontaux, témoins scarificateurs de son initiation à la vie adulte. Comme tous les garçons batékés⁶³ élevés dans le respect de la tradition, le jeune Sylvestre avait appris à jouer de ses émotions pour

⁶³ Comme les autres pays d'Afrique qu'on ne dit plus noire, le Gabon abrite différents groupes culturels avec leurs propres traditions, langues et coutumes, que la colonisation a regroupés et scindés selon sa propre logique. Les principaux groupes, tous bantous, sont les Fangs au nord, les Obamba et les Tékés à l'est, les Mpongwé à l'ouest et les Punus au sud. Il y a de solides et persistantes rivalités ou divergences entre ces groupes. Le premier président après l'indépendance, Léon Mba, appartenait au groupe le plus nombreux, les Fangs. Soucieux d'équilibre, il avait pris pour second un ressortissant d'une autre zone géographique, Omar alors Albert-René Bongo, Téké par son père, Obamba par sa mère. Ledit Omar, quand il succéda à Léon, choisit comme Premier ministre presque perpétuel un Fang de la région de Libreville, lui aussi Léon, Mébiame de famille, afin de préserver un semblant d'équilibre, fût-il précaire, et cela fonctionna pendant des décennies.

faire corps avec des plateaux où la nature se montre à la fois généreuse et farouche.

C'est un plaisir que de travailler avec un tel personnage dont les directives sont à la fois précises pour les objectifs – il lui faut un texte de loi sur la généralisation de la protection sociale pour telle échéance, un discours à prononcer pour telle occasion, une note de synthèse pour le prochain conseil des ministres donnant sa vision de l'avenir du pays – et remarquablement souples quant aux moyens, très grande liberté de manœuvre au conseiller que j'étais devenu dès mon arrivée à Libreville, à moi d'imaginer, de ne pas importuner le ministre par de fréquentes questions de détail. Et lui de lire attentivement le premier jet, de simuler minutieusement la première approche, de gribouiller çà et là sur cette ébauche, d'un stylo rouge de maître d'école, l'une ou l'autre suggestion de telle manière que, presque imparablement, la seconde version était définitive.

Le ministre était un homme très occupé. Il brassait des milliards, en fait. La CNSS d'alors, florissante, encaissait des cotisations, déboursait des prestations avec une régularité d'horloge qui devait énormément à ses qualités de gestionnaire et à son flair pour savoir s'entourer de collaborateurs efficaces, chacun à sa place à faire ce qu'il savait faire, sous l'œil lointain et la férule du maître. Il aimait être entouré, plus précisément, il aimait à tenir sous la main toute la palette des talents dont il pensait pouvoir avoir besoin, n'hésitant pas à envoyer des estafettes à travers la ville quérir, au cas où, celui ou celle qui avait pris congé mais dont lui pensait que, peut-être, à l'issue de telle réunion, l'apport pourrait être utile. Et chacun appréciait d'être ainsi reconnu comme un membre de la garde rapprochée, une personne de confiance, un serviteur de la juste cause, celle du ministre Oyouomi, du Gabon et de la sécurité sociale. Puis, comme nous nous connaissions tous, pas plus nombreux que les doigts de deux mains de bananes plantains, nous savions que si le grand homme avait confiance en chacun d'entre nous, nous pouvions aussi compter les uns sur les autres. En d'autres termes, cette appartenance

à l'élite du premier cercle ne générait pas de la rivalité, mais un sentiment de solidarité, de connivence, qui souvent se teintait d'un quelque chose ressemblant fort à de l'amitié.

Ce pilier avait certes des côtés bien humains. De même que, selon Goethe, il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, de même Sylvestre Oyouomi devait beaucoup à sa secrétaire. Mme Delourme était une expatriée d'une bonne cinquantaine d'années, dont tant passées au Gabon qu'elle craignait le jour où elle devrait se rendre à l'Aviation pour rejoindre la métropole. C'est elle qui pressentait quand le ministre allait souffrir de son ulcère, elle qui savait lui proposer à point nommé une coupe de champagne, le ministre ne tolérait aucune autre boisson alcoolisée et restait très léger sur les bulles champenoises, elle qui filtrait les entrées et savait vider la salle d'attente des solliciteurs lorsqu'on anticipait un retour du grand homme harassé après une séance marathon à la Présidence, elle qui réglait en Salomon, avec la bénédiction de Dieu lui-même, toutes les menues affaires qui autrement auraient encombré sa table et son esprit au détriment d'objectifs plus nobles et plus importants. Mme Delourme signait les bons de commande, précisait les instructions ministérielles, rassurait l'un, tançait l'autre, exilait un troisième, bref faisait en sorte que M. Oyouomi (elle le fréquentait depuis si longtemps qu'elle seule ne se résolut jamais à lui donner du « *Monsieur le Ministre* ») qui savait si bien s'entourer soit également le mieux secondé possible.

Sylvestre Oyouomi avait donc à sa portée tout ce qu'il fallait pour réussir sa carrière, le talent, les équipes, l'entregent, et il la réussit indéniablement, jusqu'au jour où, j'étais reparti du Gabon, une promotion de trop l'amena hors de sa zone de confort. Le Président piocha son nom dans le chapeau de sa parentèle pour en faire un ministre de la Justice, garde des Sceaux, poste prestigieux certes, fort haut dans la hiérarchie gouvernementale, mais où il ne trouva probablement jamais ses marques.

Six mois à peine dans l'équivalent librevillois de la place Vendôme : ses équipes n'avaient pu suivre, Mme Delourme, le voyant partir,

s'était résolue à la retraite, le grand homme était perdu. Il démissionna donc de la Justice pour être nommé Ambassadeur en France, il n'y avait guère plus haut dans la hiérarchie de la Françafrique, un poste où sans doute il réapprit à nager dans les courants du pouvoir.

Cela lui valut d'être à nouveau affecté comme Directeur général de la CNSS, ce magnifique navire que ses successeurs avaient tant abîmé qu'il menaçait naufrage, d'y rester à nouveau plusieurs années avant que, l'âge venant, il accepte une sinécure d'apparat auprès d'un Premier ministre tout récemment nommé, qui précédemment avait servi sous ses ordres à l'organigramme de la CNSS, les ascenseurs, cela s'envoie et se renvoie.

M. Oyouomi a maintenant plus de quatre-vingts ans d'âge, de sagesse, d'expérience. Je l'avais revu une fois, presque trois lustres après mon départ du Gabon, visite de courtoisie à Libreville. Le bureau était toujours immense, la moquette profonde, le fauteuil enveloppant. La moustache grisonnant à peine de-ci de-là, le charme, le magnétisme encore.

Mais le feu dans l'œil, celui du capitaine dirigeant le navire qu'il est seul à pouvoir maîtriser, s'était opacifié. Oyouomi contemplait, mais il ne voyait plus l'avenir lui tracer un destin en lettres de noblesse. Son discours, « *les grandes choses que nous avons accomplies* », fut de nostalgie plus que de conquête.

J'aurais souhaité entendre à nouveau le clairon du Qui m'aime me suive, ce fut le ronronnement du Merci d'être venu...

155. Yvette

Yvette Atiga, c'était un peu l'antithèse de Mme Delourme, et pas seulement du point de vue ethnique.

L'une ayant largement dépassé la cinquantaine, l'autre hésitant encore à basculer vers la trentaine, l'une sérieuse comme un pape et raide comme la justice, l'autre en joie perpétuelle, aussi pulpeusement tactile que sait l'être une Gabonaise, tout les séparait. C'était pourtant à Mme Delourme que le ministre avait confié la tâche de préparer la gabonisation de son poste en formant Yvette à toutes les subtilités techniques et confidentielles du secrétariat de direction. La gabonisation des cadres, le président Bongo l'avait lancée au milieu des années soixante-dix, cela consistait à remplacer à l'organigramme d'une institution un expatrié, le plus souvent français, par un national, le premier étant dans la foulée immédiatement nommé conseiller du second dont il continuait d'assurer toutes les tâches exceptées celles dérivant du prestige du titre.

Les qualités d'Yvette pour occuper les éminentes fonctions auxquelles elle était destinée étaient faciles à circonscrire : altogovéenne⁶⁴, famille du ministre. C'est peu de dire que la Rêche eut du mal à dégrossir la Moelleuse. La seule chose dans laquelle Yvette excellait, c'était le déboucher de bouteilles de champagne et le service dans les coupes offertes, trois doigts enfoncés au fond de la piqûre, le

⁶⁴ L'Ogooué est le grand fleuve qui traverse le Gabon d'est en ouest. Le Haut-Ogooué, vers le Congo anciennement Brazzaville, c'est la province du Président. Le Moyen Ogooué, c'est Lambaréné et le bon (ou le fameux, c'est selon, il est dorénavant autant décrié qu'adulé) docteur Schweitzer. Le Bas Ogooué, c'est l'Estuaire du fleuve, et Libreville.

pouce stabilisant l'ensemble. Elle ne manquait pas de bonne volonté, cependant.

Chaque matin, elle se battait vaillamment avec sa machine électrique à boule tout fraîchement acquise par la CNSS, risquait de se salir les doigts en intercalant des feuilles de carbone dans une liasse rapidement froissée à rejoindre le chariot, trouvait l'interrupteur, heurtait par inadvertance une touche qui, suivant l'humeur du jour, constellait sa première page de §, de % ou de & malencontreux, renonçait finalement dans un grand rire par lequel tout lui était pardonné.

Avec la joie d'Yvette, qui lui mettait en mouvement tout le haut d'un corps qu'elle avait comprimé le matin dans un corsage ou des balconnets de robe entourant pour mieux mettre en valeur, j'ai compris ce que pouvait signifier l'expression « rire à gorge déployée ». Yvette était gironde, un tantinet aguicheuse, mais pour nous qui savions tous les signaux criaient danger. On ne touche pas à la famille du ministre. D'ailleurs, Yvette était promise, elle se marierait avec Nono, c'est ainsi que tout le monde l'appelait quand il venait l'attendre en fin de journée, un gentil garçon, sérieux, lui aussi de la bonne famille, promis à une belle carrière au sein de la Présidence de la République où il émargeait déjà.

J'ai revu Yvette quelques années après mon départ du Gabon. Le ministre ayant retrouvé son poste de Directeur général, la gabonisation avait joué, c'était elle qui désormais gouvernait le secrétariat. Un peu de sa pulpe lui était tombée sur les hanches, quelques stries qui lui ridaient le col, mais Yvette n'avait pas beaucoup changé.

Sauf qu'elle ne riait plus, tout occupée quand elle ne veillait pas à maintenir un semblant d'ordre dans l'aquarium salle d'attente à répondre au téléphone que le ministre n'y était pas surtout si, présent, il ne voulait sous aucun prétexte qu'un importun lui chamboule l'ulcère, tout en gardant un œil sur les deux ou trois dactylos qui saisissaient et ressaisissaient des lettres biffées de rouge pour en remplir d'impressionnants parapheurs.

156. Luciane

Du temps que le ministre empilait deux casquettes à la patère de son bureau du septième étage de l'immeuble de la CNSS, le secrétariat c'était un peu l'inverse du damier de Mexico 1968, deux blanches, une noire⁶⁵, puisque, outre Yvette et Mme Delourme, s'y était adjoint Luciane Terrier. Luciane, j'aimais bien ce prénom singulier, était venue du nord de la France. Une petite quarantaine, elle avait rejoint le Gabon avec son époux, un ancien militaire d'allure viking sportif, cheveux se raréfiant mais moustache drue tirant sur le roux, qui à l'instar de M. Delourme fricotait quelque peu dans les affaires du ministre comme négociateur, intermédiaire ou prête-nom, l'on ne savait pas trop.

Lorsque ce M. Terrier apparaissait aux portes de l'aquarium, on la voyait, Luciane, autrement gaie, curieuse, accueillante, comme recroqueviller sa longue carcasse, elle était grande et mince, si mince qu'elle en était maigre, émaciée jusqu'aux pommettes et au sourire découvrant joliment une jaquette argentée dans le coin supérieur, la dentisterie se portait encore ainsi à cette époque. Autant Mme Delourme, je le pressentais, portait la culotte domestique, autant Luciane, cela se voyait, craignait, se méfiait ou se soumettait.

Non qu'elle fût battue, la peau ambrée qui lui couvrait les os aurait marqué, elle portait froufrous et robes légères à manches si courtes et décolleté si dos nu que la moindre ecchymose ne s'y pouvait cacher, mais il est des violences qui ne sont pas physiques. Lorsque je préparais mon magnum-opus, un rapport d'une cinquantaine de pages signé du

⁶⁵ « *Trois blancs, cinq noirs – sacré damier !* », extrait d'une chanson de Francesca Solleville en hommage au geste symbolique de soutien au mouvement des droits civiques des Américains Tommie Smith et John Carlos avec le soutien tacite de l'Australien Peter Norman.

ministre destiné au Président, au Premier ministre et à la quarantaine de ses collègues dotés de portefeuille expliquant le pourquoi et le comment d'une extension du champ de la sécurité sociale, Luciane avait tapé chaque page ronéotypée, veillé aux tirages, et s'attela à l'assemblage dans la seule pièce permettant d'étaler autant de piles à portée de main, la grande salle du Conseil d'administration dont la table ovale fournissait, comme au casino le chemin de fer, une voie idéale pour y picorer l'une après l'autre les pages qui compilées partaient à la reliure. Je m'étais imposé à ses côtés pour remplir cette tâche ingrate, plusieurs heures péripates à venir, elle s'était réjouie de ma compagnie. Nous travaillions toutes portes fermées pour que la curiosité ambiante ne nous dérange pas, la salle du Conseil donnait sur le même couloir, fort achalandé, qui menait aux bureaux directoriaux, dans la douce pénombre climatisée d'une pièce trop grande pour nous, comme un cocon trop large dont nous longions les murs à mesure que se façonnaient les exemplaires. Luciane parlait en marchant, je la suivais, écoutant, acquiesçant, relançant, les pans de sa robe de mousseline voletaient au souffle de la ventilation, cela sentait bon la moquette profonde, le musc, l'eau de Cologne. Nous aurions pu – il aurait suffi que j'interpelle, et qu'elle se retourne, nous nous suivions de près, un arrêt, c'eût été collision, mais je n'osai pas. Trop de risques, à supposer que le directeur de cabinet ou pire, Mme Delourme, entre pour s'enquérir des progrès accomplis...

Par la suite, j'ai peu revu Luciane. Notre travail avait valu au ministre une promotion telle, qu'elle lui imposa de nous transférer dans un autre immeuble exclusivement consacré à ses fonctions gouvernementales, quelques kilomètres plus loin en bord de mer, direction camp de Gaulle. Mme Delourme fit le déplacement avec Yvette, pas Luciane, qui resta au service du successeur directorial de la CNSS.

Quelques années plus tard, une mission de suivi me ramène de Genève à Libreville pour quelques semaines. La Caisse avait bien fait les choses, un appartement m'était réservé dans l'immeuble de

rapport qui lui appartenait de l'autre côté de la Batavea, le ru-cloaque éponyme du quartier. Comme je venais d'exprimer mes civilités au nouveau Directeur général, un complice de longue date⁶⁶, j'échange quelques mots avec Luciane. Nous convenons qu'elle viendrait prendre le thé dans mes quartiers après le travail, dans trois jours, j'ai d'ici là quelques obligations, mais je bloque cette soirée-là, Monique ne m'aura pas encore rejoint.

Le jour et l'heure, Luciane froufroute sur mon palier. Fauteuils de rotin, table basse, Ceylan, nuage de lait, petits biscuits, rayons du soleil déclinant mordorant la peau de Luciane, qui m'explique que son mari l'a quittée, elle est libre désormais, si libre, si soulagée. L'ambiance est romantique, j'en ai le pantalon de saharienne qui se tend, je m'appête à lui tendre au-dessus du guéridon une main secourable qu'elle ne refusera pas, lorsque la sonnette de la porte stridule, inopinée, inopportune. Je m'en excuse auprès de ma future égérie, vais ouvrir. Une Gabonaise de poche, avec qui j'ai échangé des privautés la veille au soir en boîte de nuit, j'ai oublié son nom, mais elle passait par là, avait un besoin pressant, demande à utiliser mes toilettes...

Lorsque, commission faite, j'ai congédié l'importune, que je reviens auprès de Luciane, le charme est rompu. Elle est debout, sac en bandoulière. Elle s'est souvenue de courses urgentes à faire, le supermarché ferme bientôt. Elle ajoute « *Dommage* », pour bien me faire sentir les regrets que je suis en droit d'éprouver, mais qui sont de mon fait – on a son quant-à-soi, une Luciane ne prend pas la suite d'un amour de ruisseau.

Le lendemain, je vais quérir Monique à l'aviation. J'ai oublié Luciane, sa jaquette argentée et le soleil couchant sur la Batavea.

⁶⁶ Voir ch. VI-186, Tch'ip'.

157. Mba Mintsá

Le ministre avait une idée très précise de la manière dont devait se dérouler le début de ma mission. À peine me laissa-t-il le temps de m'installer, de récupérer à l'aéroport Monique en robe à fleurs, Gwenaël en perte de dents de lait et Madenn en poussette avant de m'expliquer qu'il convenait, pour bien appréhender la problématique de l'extension de la couverture sociale, de m'immerger dans le Gabon profond, on disait « de l'intérieur », fort éloigné du clinquant confortable de Libreville. Pour cela, il me laissait concocter un itinéraire de découverte à parcourir avec celui des cadres de la sécurité sociale qui aurait l'insigne honneur de m'accompagner et de me coacher tout au long de ce périple.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Daniel Mba-Mintsá. Fang comme ses noms l'indiquaient, Daniel Mba-Mintsá était à peu près de ma génération, une trentaine fraîchement entamée. Mince, de taille raisonnable, je veux dire comparable à la mienne, des lunettes à monture épaisse qui, mystérieusement, tendaient en permanence à lui glisser vers le bas du nez où le camus leur bloquait le pont, il portait courte une chevelure déjà parsemée de boucles grisonnantes, témoignage d'un vieillissement précoce dont, dès notre première rencontre, un matin sur le coup de dix heures, je compris la cause. Je me flattais, est-on sot à cet âge, d'être un bon buveur, ne rechignant devant aucun degré d'alcool, mais avec Daniel, on atteignait à d'autres envergures. Il buvait du matin au soir, avec une prédilection pour le cognac au début et à la fin d'une journée agrémentée de tout ce qui pouvait lui entretenir l'éthylisme.

Je n'ai jamais su ce qui avait pu déclencher cette maladie. Il était issu d'une bonne famille du Moyen Ogooué, terre de prédilection du

Dr Schweitzer et des missionnaires protestants qui avaient veillé en internat strict à sa bonne éducation. Après des études sans doute fort honorables et universitaires, il s'était trouvé un nid à la Caisse nationale de sécurité sociale. Il venait de rentrer, à l'instar d'autres jeunes cadres de l'institution, d'une formation de longue durée en France, dans une haute école spécialisée offrant aux élites africaines des programmes publics sur mesure pour les aguerrir dans leurs fonctions de futurs gestionnaires. Il avait au retour bénéficié d'une promotion à l'instar de ses camarades, avec, en raison de son penchant déjà avéré, une assignation au poste de responsabilité considéré du fait de sa faible assise financière comme le moins vulnérable aux absences directoriales, celui de grand chef des Risques professionnels, une sinécure lui laissant des loisirs pour boire et, incidemment, m'accompagner autour du Gabon.

Le Gabon a beau être relativement peu peuplé, son territoire est vaste, et les moyens de communication y sont parfois déficients. Pour apprécier la réalité des neuf Provinces, nous nous sommes donc concocté un itinéraire en deux phases, chacune décadaire. Le premier déplacement doit nous conduire, par des chemins ponctués de visites dans les antennes provinciales de la CNSS, au travers des savanes, jusqu'aux hauts plateaux limitrophes du Congo pour s'achever tout au sud, dans la plus méridionale des provinces côtières, loin en dessous de la ceinture équatoriale.

Première étape, donc, Lambaréné. Nous sommes heureux d'avoir survécu aux audaces de notre chauffeur qui, pressé sans doute d'être débarrassé du fardeau de notre convoi, a tout au long des 200 kilomètres de piste tutoyé les grumiers au travers d'interminables nuages de poussière, goudron ou pas sur la route, la latérite imprègne le paysage. Lambaréné, c'est encore la civilisation. Un repas confortable dans un hôtel lodge, nous entamons une calme soirée à nous imprégner doucement en tirant des plans sur la comète et les jours à venir. Comme les nouvelles vont vite et que les distractions, malgré tout, sont rares dans ces parages, deux jeunes produits locaux

viennent bientôt s'installer à la table que nous occupons dans la grande salle du bar-café-restaurant attenant à l'hôtel. Je ne sais qui les a sollicitées, comment elles furent sélectionnées, mais d'entrée de jeu les choses sont claires. Ces demoiselles de bonne famille sont là pour le plaisir, le nôtre et, si possible, le leur. Présentations faites en français, chacun se retrouve avec sa chacune à un bout d'une grande table pour des préliminaires propres à chaque couple. Alors que de mon côté les choses s'avèrent simples et rapidement décidées, essentiellement combien pour quelle durée, la nuit entière, une semaine d'équivalent salaire minimum, c'est raisonnable, je constate qu'à l'autre bout de la table les discussions semblent s'éterniser en longues litanies de langue Fang. Je m'en ouvre auprès de ma désormais compagne, qui m'explique que ce que Daniel est en train de dévider, ce ne sont pas des montants ou des conditions coïtales, mais tout l'écheveau de son ascendance, et que les réponses de son vis-à-vis sont là, tout aussi détaillées, pour remonter chaque branche de leurs arbres généalogiques et s'assurer qu'aucun ancêtre commun ne viendra s'interposer, qui risque de transformer leur copulation en violation d'un interdit formel⁶⁷. Comme cela en somme ne me regarde pas, et que mon vis-à-vis comme moi-même sommes convaincus qu'aucune consanguinité ne nous lie, je laisse Mba-Mintsa à ses atermoiements pour nous retirer à l'étage vers nos propres découvertes.

Le voyage m'a fourni d'autres occasions de constater les doutes qui semblaient ronger mon homologue – comme si ce jeune homme dont en somme la réussite sociale était avérée passait sa vie à attendre le moment où un pan du ciel lui tomberait sur la tête, acceptant comme inévitable, incontournable, insurmontable tout obstacle qui ne manquait pas de se présenter et donc de s'accumuler. On s'habitue. Je pris donc en charge la résolution pour nous deux des

⁶⁷ La cosmogonie Fang, documentée dans le Mvet, à la fois saga et instrument de musique pour la conter, est particulièrement riche et complexe.

problèmes qui parsemèrent notre route, depuis ce pneu crevé sur une piste au milieu de nulle part, entre mine de manganèse et exploitation d'uranium jusqu'à l'absence de nos noms sur le manifeste des passagers devant embarquer sur le vol régulier d'Air Gabon au départ de Tchibanga, aéroport tellement lointain que le Fokker devait effectuer un premier passage à basse altitude pour faire déguerpir les éléphants de la piste où il allait se poser.

Il n'y avait rien d'ardu ou de désagréable à traiter ces impondérables, mais Daniel en était incapable. Cela relevait pour lui de la fatalité. Je ne le comprenais pas vraiment, mais le voir ainsi douter et souffrir fit naître en moi comme une tendresse envers ce grand dadais qui buvait pour ne pas avoir peur de ses propres terreurs.

Nous sommes restés en contact tout au long de mon séjour. Lorsque la nouvelle organisation de la sécurité sociale issue de mes travaux et de la volonté politique résulta dans la création d'un second organisme, Daniel y fut promu. S'il fut choisi, c'est sans doute parce que nul autre alors n'accepta de lâcher la proie de l'organisme existant où il se repaissait du produit de cotisations, pour l'ombre d'une création à la merci de coupes budgétaires. Daniel fut pressenti, il ne savait pas résister au destin, il accepta le poste.

C'est là qu'il s'est éteint, à peine âgé de quarante ans, rongé par le doute et le distillat. Je l'appris par son petit frère, Alain, un être de grâce, calme, sobre, beau, grand, libre de remords et de doutes, heureux dans un poste subalterne mais utile dans un obscur rouage informatique. Les deux frères Mba-Mintsa, ombre et lumière équatoriales.

158. La Colas

C'est aux 21 mois de Madenn que nous devons l'amitié d'Alain et Marie Prenoï. Monique doit me rejoindre au Gabon avec un décalage de quelques semaines, le temps de laisser se finir l'année scolaire et se commencer le premier mandat de François Mitterrand. Elle voyage donc seule depuis Paris, l'au revoir aux grands-parents justifiant le détour depuis Genève, avec deux enfants en bas âge, l'une payant, l'autre pas mais non titulaire d'un siège et trop grande déjà pour être couffinée. Les Prenoï, petite trentaine eux aussi, étaient ses voisins de rangée, de retour de congés annuels calés sur la fin de la saison des pluies, Alain œuvre à la Colas dans les travaux publics et les mois dits en Europe d'été, de grande saison sèche sur l'équateur, sont les moins perturbés climatiquement pour les travaux de voirie dont il assume l'encadrement, y compris pour le matériel dont il supervise la maintenance. Il est Berruyer, blond et calme comme les blés de Bourges. Marie, elle, est toute brune, d'ascendance portugaise, ses parents sont venus s'employer à la ferme quand il faisait faim sous Salazar. Elle pétule à tout va et sait tout faire, coiffeuse, jardinière d'enfants, couturière, cantinière. Christelle, leur unique, leur trésor, sa venue au monde a failli se traduire en drame pour elle et sa maman qui en porte encore la trace cicatricielle, c'est Gwenaël en plus large, avec de grandes lunettes roses qui accentuent encore son côté intellectuel précoce. Cette double famille occupe toute une rangée centrale du 747 d'UTA. Très vite, Marie se rend compte de l'embarras dans lequel Monique se trouve plongée, pour maîtriser une Madenn peu soucieuse de partager un siège avec sa sœur, qui souhaite d'ailleurs des coudées plus franches pour lire ses livres, et échanger avec sa nouvelle copine. Elle prend donc les choses entre ses mains

d'assistante maternelle. Accoudoirs relevés, elle improvise avec trois oreillers et une couverture, un espace crèche couvrant deux sièges et le tapis de sol. Les enfants circonscrits, le voyage s'est déroulé dans la paix du ciel, les adultes ayant tout le temps de sympathiser au long des six heures de vol qui leur restaient.

Sympathie certes, il y eut. À peine débarquée, Monique me fait savoir que nous devons absolument revoir Alain et Marie. Elle a leur téléphone, leur adresse, ils sont établis au Gabon depuis quelque temps déjà, provenance de Mauritanie, ou de Côte d'Ivoire, ils sont charmants. Les trois années que nous passâmes ensemble à la capitale furent donc d'échanges incessants, dîners croisés, surtout ne pas oublier le pain, Alain ne peut vivre sans brignolet, sorties à la plage, Marie a trois seins comme Madenn, le troisième tout rikiki, mais enfin il est là, elle monokinise sans façon quand personne ne regarde, pour elle je suis Personne, ou plutôt je suis quelqu'un dont le regard ne saurait salir ni concupiscer puisqu'en somme nous faisons partie de la famille élargie.

J'avais certes pensé, au tout début, que je pourrais enfoncer un coin de lutinage dans ce couple si uni. Au lendemain de notre premier réveillon, je savais Alain sur le chantier, je m'étais échiné à monter à vélo la côte des Hauts de Gué-Gué pour y trouver Marie sur le seuil d'une porte qu'elle ne m'invita pas à franchir. Si âne bâti que je fusse, je me compris alors que tenter serait aussi vain que nocif. Je renonçai sans échec, en ressentis d'ailleurs comme un soulagement, je m'en serais voulu de salir notre mur commun. Dès lors tout fut clair, tout fut simple. Discussions à n'en plus finir, Marie me coupait les cheveux, j'essayais de convertir Alain à la politique, il me parlait de la condition ouvrière, la sienne, celle des chantiers, bref, nous vivions. Parfois, Pierre et Annick⁶⁸ étaient de la partie, les Noëls en commun, les pistes en partage, crabes, tortues et cocotiers.

⁶⁸ Voir CCCCCD – Prémices, ch. I-29, Annick & Pierre.

Ces deux-là, Marie et Alain, jamais on ne les prit en défaut d'orgueil, de jalousie, de suffisance. Et ils s'aimaient, comme ils s'aimaient et comme ils s'aiment encore ! Main dans la main, étoiles dans les yeux, lui tout entier au bonheur qu'elle ait survécu au mal d'accouchement qui faillit l'emporter et lui rongea les chairs, aurait-il survécu si elle l'avait laissé, elle, tout à la joie de susciter tant d'amour, de tout son cœur déborde la gratitude, aussi brune qu'il est blond, aussi explosive qu'il peut être taciturne.

La joyeuse complicité de Libreville s'étiola lorsque la Colas décida que les services d'Alain étaient indispensables pour mener à bien un chantier d'importance lié au chemin de fer transgabonais. « *C'est à Ndjolé, plutôt vers Ndjolé, une ville temporaire, le temps des travaux, venez nous voir, 160 kilomètres ce n'est rien, et il y a le train* ». Nous nous y sommes rendus une fois, le temps d'une soirée, d'une excursion jusqu'à la pancarte « *Vous passez l'Équateur* », la voiture d'Alain qui tombe en panne précisément à cet endroit, le mécanicien chef de chantier n'y peut mais, il est un peu vexé, la nuit de dix-huit heures va tomber et les moustiques s'aiguisent les stylets. Heureusement, il y a une tête de pont à portée de talkie-walkie, le chef de poste vient récupérer notre groupe avant même que l'inquiétude ne nous ait saisis.

Un peu plus tard, Alain avait gagné suffisamment de galon pour être nommé gourou métropolitain en charge d'un secteur géographique lui permettant d'établir résidence à Douarnenez, les échanges ont repris sous le ciel breton. Arriver dans leur villa des hauts de Tréboul, c'était un peu comme retourner en Afrique. Des pièces très grandes, des baies vitrées à l'avenant, dans chaque coin, une pierre de Mbigou, un masque Fang, une table en okoumé. La simplicité gabonaise leur manquait, le retour en métropole les recroquevillait un peu. Davantage sans doute que moi dont les horizons s'étaient élargis avec l'âge, Alain avait peut-être reçu trop jeune son bâton de maréchal. Les conversations, me semblait-il, languissaient un peu que nous les visitions en Cornouailles ou qu'ils nous rendent la politesse du côté du Poher. Mais je sais que la complicité avec Marie, cette gaieté, ces fous rires qui leur venaient, sans

raison ni préavis, cela manquait à Monique, pour qui la soupe introvertie que je lui servais au quotidien devenait sans doute un peu fade.

Ils sont venus aux noces de Madenn, invités par la mère de la mariée, un concours de grimaces entre les deux femmes témoigne de leur plaisir à se retrouver. Puis ce fut de temps en temps, finalement, quand Monique nous quitta, ce ne fut plus que par cartes postales de vacances. Ils voyagent encore, chaque année elle grisonne, chaque année il se vouète un peu, mais toujours main dans la main, cœur à cœur, ils parcourent des terres lointaines en touristes désormais retraités partageux de clichés. Quand j'appris par Facebook que Christelle était devenue une belle jeune femme, mais une jeune femme politisée à droite, adjointe au maire de Bourges, je renonçai à amener Alain sur l'autoroute du social, à replonger Marie dans des brassées d'œillets⁶⁹. Leur image est trop belle aux lumières de l'Estuaire pour permettre qu'une réalité vieillissante et ronchon ne vienne la ternir.

⁶⁹ Au Portugal, le mouvement d'officiers progressistes qui, en 1974, mit fin à cinquante années de dictature s'appelait la Révolution des œillets.

159. Immaculée

Il était de bon ton, dans la société librevilloise expatriée, on disait « *de métropole* », de s'attacher des services domestiques, au moins un factotum, des expressions comme « *boy* » ou « *boyesse* » n'étant plus de mise, on disait ménagère, comme l'assortiment de couverts argentés. Notre ménagère, tout au long du séjour, ce fut Immaculée. Fang originaire de la Guinée équatoriale voisine, Immaculée doit son prénom au colonisateur espagnol, et son recrutement à l'entremise de Jean-François, un Gabonais que son âge très respectable avait promu gardien de la cour dite de l'ancienne Caisse, un vaste enclos au bord de l'Estuaire entouré au rez-de-chaussée des anciens bureaux de la CNSS, désormais espaces de stockage et ateliers, surmontés de trois vastes logements au premier étage, naguère destinés respectivement au Directeur de la Caisse, jusqu'à l'indépendance et quelques années plus tard un monsieur Bayard dont certains cadres chenus parlaient encore avec dans la voix une respectueuse émotion, son adjoint, un Gabonais, qui lui succéda, Jean Dendé, et l'agent comptable dont l'histoire n'a pas retenu le nom. Lorsque les bureaux furent transférés dans un immeuble voisin, symbole dressé de la puissance nationale, que les cadres furent tous logés dans des villas modernes réalisées aux frais de l'employeur sur une friche réhabilitée à cet effet, les trois logements furent attribués un peu au hasard à des expatriés, et Jean-François devint le préposé à la sécurité de ce petit monde, hébergé dans une case de plain-pied, un ancien local d'entrepôt qui semblait lui convenir, d'où il surveillait tous les alentours devant et après la grille qu'il ouvrait lentement à intervalles très réguliers de 12 heures, selon le rythme immuable du soleil d'équateur. De son poste d'observation, il connut Immaculée,

un temps cantinière de rue pour les ouvriers d'un chantier en cours, sympathisa avec la roulante, Fang comme lui, et nous la présenta dès lors qu'il eût appris, tout se sait, que nous cherchions une ménagère, à moins que, les choses étant ce qu'elles devaient être, il n'ait pressenti que nous allions avoir besoin d'une ménagère et se soit empressé de combler nos attentes avant que nous ne les ayons exprimées.

Immaculée est plutôt petite, plutôt jeune, plutôt cambrée comme on sait l'être en Afrique centrale. Elle parle un peu français, un français, appris dans la rue, qu'elle zozote et c'est charmant. Elle parle aussi un peu l'espagnol, elle est allée quelque temps à l'école du côté de Malabo mais a presque tout oublié. Elle a un fils, Kiké, de l'âge et de la taille de Madenn, ces deux-là grandirent ensemble. Je ne sais ce que Kiké reçut de la petite blanche, mais celle-là apprit de lui comment se dépouiller en un tournemain de tous ses vêtements, carcan encombrant du retour de classe, comment grimper au long du tronc des cocotiers et comment distinguer la papaye du manguiier ou du badamier.

Monique a tenu à ce que nous soyons de bons employeurs. Immaculée certes n'est pas logée, l'appartement s'il est vaste est dépourvu de quartiers pour le petit personnel, mais elle est rémunérée au SMIC majoré comme une Gabonaise – le Président Bongo, le premier, le père⁷⁰, ayant décidé que les nationaux avaient plus de charges que les immigrés en raison d'une nombreuse famille comptant localement sur le soutien matériel de leur salaire et devaient donc être davantage rémunérés, sous forme d'une prime dite d'assujettissement national à hauteur d'une bonne moitié du salaire minimum, elle est déclarée à la sécurité sociale, régime dit des gens de maison, ce qui lui permet de bénéficier de prestations relativement généreuses, on ne lésine pas pour la famille dans la protection sociale

⁷⁰ Le Gabon a connu deux Bongo comme présidents. Le premier, d'abord Albert-Bernard, puis Omar, exerça pratiquement de l'indépendance à 2009, le second, Ali, fils du premier, de la mort du père à sa propre chute en 2023, la corde sur laquelle il avait trop tiré s'étant rompue.

gabonaise, ainsi que de la gratuité des soins dans les établissements les plus modernes de la CNSS.

Bref, Immaculée ne se plaint pas, d'autant que le travail n'est pas trop pénible, et que les enfants l'adorent, y compris lorsque, quand nous sommes de soirée, elle les baby-sitte. Je me souviens de cette sortie demi-mondaine à laquelle Monique et moi étions conviés, je ne sais plus trop à quelle occasion. En bas de l'escalier, je me rends compte que j'ai oublié les clefs de notre Lada sur une desserte du salon, je remonte donc les chercher, cela fait, quoi, trois minutes que Gwenaël, 7 ans, et Madenn, 3 ans, ont été laissées aux bons soins d'immaculée accompagnée de son Kiké d'amour. Du palier, j'entends des rires et des cascades venant de la salle de bains dont la porte est ouverte. Tout ce petit monde est là, sous la douche à l'italienne, nues et nu comme des vers, à s'éclabousser en riant sans mesure. Je me rends compte alors qu'Immaculée est aussi proéminente à l'avant haut qu'à l'arrière bas, et je comprends pourquoi les enfants apprécient toujours la perspective d'être le soir gardées par elle. Personne ne m'a entendu rentrer, je prends les clefs, je m'esbigne et je souris.

Immaculée est restée avec nous les cinq années de notre gabonisation. Elle a un peu pleuré à notre rapatriement, a accepté la prime de fin de contrat que Monique lui a calculé au mieux, un mois de salaire par année de service plus tous les produits et ustensiles ménagers qu'elle n'a pas souhaité amener à Genève et dont la revente ou l'usage lui aura facilité de reprendre la roulante.

J'ai revu Immaculé deux ou trois ans plus tard. Une mission de suivi d'un mois, la Caisse me loge dans un appartement de fonction, pourquoi pas une ménagère, Jean-François est toujours là à faire semblant de garder la grille de l'ancienne Caisse où plus personne ne loge désormais, je lui demande s'il peut prévenir Immaculée de mon retour temporaire, il dit dans son sabir qu'il n'a plus de contact depuis longtemps, sans doute retour vers Malabo. J'embauche donc par défaut sa cousine gabonaise, discrète, efficace, sèche et indifférente. Le surlendemain, on sonne. Immaculée est là, avec Kiké

dans ses plus beaux atours. Il a bien grandi, il entre au collège. Jean-François a menti, il lui en veut, ascenseur pas assez ou mal renvoyé, elle peut travailler... Mais la place est prise. Je ne puis licencier sans motif, la mauvaise foi d'un vieux gardien affectant un tiers n'est pas une raison suffisante en droit du travail pour une rupture de contrat. Alors je dis mes regrets, et paye à Immaculée le mois de salaire correspondant à l'embauche que je ne puis lui proposer.

Elle me remercie, s'en va avec son rejeton. Je sens bien qu'elle est déçue. Certes, l'argent est là – mais elle, en venant me trouver, c'est quelqu'un de sa famille qu'elle sollicitait.

Et là, j'ai failli...

160. Maronne

L'informatique abritait le bastion le plus inexpugnable de la CNSS pour l'establishment postcolonial – ce qui se comprenait aisément par la nouveauté de la technique pour la sécurité sociale, ainsi que par la hauteur des ambitions affichées du ministre en matière d'automatisation, une technologie qui devait selon lui à la fois améliorer les performances de l'institution, et dissuader les fraudeurs de se manifester. Au début des années 1980, le département informatique de la Caisse reposait sur un triumvirat disparate. Comme chef d'exploitation, celui qui s'assurait que les machines machinaient, un quinquagénaire dont l'exposition au bruit incessant des déliasseuses, imprimantes et autres déchiquetières avait rendu plus qu'à moitié sourd, ce qui ne semblait aucunement affecter sa bonne humeur ni son goût pour le jeu d'échecs. L'amour de l'échiquier, M. Mercadal le partageait avec le chef de programmation, un Belge dans la trentaine dont il sera plus tard abondamment question⁷¹. Au sommet de la pyramide, Charles Maronne, Directeur informatique puis, Gabonisation oblige, Conseiller en titre d'un directeur nouvellement nommé dans l'entourage familial et géographique du ministre, lequel avait cependant tenu à ce que son parent, dûment diplômé de l'Institut gabonais d'Informatique, fasse scrupuleusement ses classes sous la houlette des Blancs locaux avant de les remplacer *de jure* sinon *de facto*. Charles Maronne portait allégrement une petite quarantaine. Brun au teint mat, toujours vêtu d'une simple chemisette à manches courtes d'où émergeaient biceps et drue toison, sanglé dans des pantalons noirs, svelte des hanches, large d'épaules, il me semblait représenter l'archétype de ce que l'on appelait encore les pieds noirs,

⁷¹ Voir ch. VI-164, Étienne.

ces colons de l'Algérie française qui, par mimétisme ou métissage, ressemblaient par bien des traits aux peuples maintenus sous leur joug.

Son côté méditerranéen était si prégnant qu'un midi où la question du jeu radiophonique par téléphone d'Africa n° 1 à laquelle Monique participait chaque jour, Tout-Libreville était à l'écoute, portait sur les Juifs convertis au christianisme dans l'Espagne du XV^e siècle, je lui fis répondre qu'ils s'appelaient des marrones⁷², cela fit beaucoup rire à l'informatique, et nul ne démentit. Charles Marrone était au demeurant, je l'ai constaté lorsqu'il s'est agi de transcrire en algorithmes les statuts de la nouvelle institution qu'il m'échoyait de mettre en place, un informaticien et un responsable hors pair. Il savait écouter, entendre, traduire, mener des dialogues patients et fructueux avec des responsables de services administratifs pas plus au fait que maintenant des subtilités et des contraintes de l'informatisation. Il savait aller au-delà des attentes, proposer des solutions pour surmonter des difficultés dont les cadres eux-mêmes n'avaient pas conscience, transposer au service du quotidien gabonais les expériences internationales dont je lui faisais part, bref, le meilleur choix possible pour faire de la sécurité sociale gabonaise ce dont chacun, dans les milieux dits autorisés, reconnaissait qu'elle était, une pionnière en matière d'automatisation.

M. Maronne était également un homme de cœur. Homme de cœur avec ses employés, le bataillon informatique était fourni en piétaille, qu'il respectait, coachait, motivait, au fait des petites et grandes histoires humaines qu'on voulait bien lui confier, capable comme nul autre de concilier une certaine nonchalance équatoriale avec l'efficacité attendue de l'outil informatique. Chacun d'ailleurs s'acquittait raisonnablement de ses tâches, qu'il soit convaincu par l'allant du Directeur Conseiller, ou bien soucieux de ne pas risquer de perdre le privilège d'œuvrer dans l'environnement le mieux climatisé de tout Libreville, tolérance zéro pour les pannes de

⁷² Il s'agit en fait des marranes.

réfrigération, il en allait de la survie du matériel. Homme de cœur aussi envers ceux qui relevaient d'autres hiérarchies, n'hésitant pas à mettre un tant soit peu en péril son propre avenir pour éviter que celui de son voisin ne tourne au cauchemar. Je l'ai vu ainsi, un jour que le ministre, nous étions seuls les trois dans le bureau de toutes les décisions, nous avait convoqués pour clarifier je ne sais plus quel point technique, prendre la parole pour souligner qu'à son avis, le dernier décret de nominations, celui des conseillers, où son nom figurait mais dont était absent celui du conseiller financier, également expatrié de longue date, dont récemment les performances avaient quelque peu souffert d'excès de vie nocturne, était un coup trop dur porté audit conseiller financier, dont la famille allait souffrir de ce licenciement – rapatriement, alors que lui, Maronne, était convaincu qu'ayant senti le vent du boulet lui siffler aux oreilles, une clémence a posteriori suffirait à la remotiver. Pour défendre le malheureux, Charles Marrone se mettait en danger – il osait critiquer un acte authentique, signé du guide suprême. Je n'aurais pas osé contredire ainsi la volonté du politique dans une affaire où, après tout, je n'avais aucun intérêt professionnel direct. Lui si. Et il portait dans sa parole posée, logique, simple, la conviction qu'il fallait. L'évincé fut réintégré, un décret supplétif réintégra celui qui n'avait pas encore eu le temps de vraiment être évincé⁷³.

Charles Marrone était également un homme d'affaires. Il avait créé, peu de temps après son arrivée au Gabon au début des années septante, le premier magasin local d'électroménager, avec une dominante audiovisuelle et un bel assortiment de microsillons. Les Librevillois modernes ayant les moyens de leurs loisirs, Gabon Musique fonctionnait à merveille, Charles Marrone prenant soin au demeurant de ne pas trop apparaître lui-même derrière le comptoir pour qu'aucune jalousie ne s'en vienne alléguer qu'il servait les chalands au détriment des assurés. Marrone avait aussi du flair. La

⁷³ Voir ch. VI-181, Tvrdy.

montée en puissance de Gabon Musique avait retenu l'attention de la première dame, Joséphine Bongo, une prédatrice impitoyable à qui aucune affaire juteuse ne devait échapper. Les fondatrices d'un club aérobic sur lequel dame Joséphine avait des vues venaient juste d'être expulsées, une manière expéditive et peu onéreuse de mettre la main sur leur compagnie, ses avoirs et sa clientèle. Le fondateur de Gabon Musique estima ne pas pouvoir résister bien longtemps aux appétits présidentiels. Il prit donc les devants, négocia, avantageusement, dit-on, la cession de son entreprise, et tira sa révérence avec la bénédiction de la famille Bongo.

161. Le cercle des Métis

Un des Bretons établis à Libreville à l'époque du roi Denis⁷⁴, ceux-ci sont de grands voyageurs, avait peut-être fait souche au sein de la grande famille des O'Wanleley ou de celle des Adiahenot, ce qui contribuerait à expliquer le choix de Yves comme prénom du directeur de la consommation pharmaceutique à la Caisse nationale de sécurité sociale. Yves O'Wanleley Adiahenot, il faut reconnaître que cela sonne bien. Ledit Yves, il est mon aîné d'un petit lustre, s'enorgueillit d'ailleurs du fait que, avant l'indépendance, les membres de sa famille avaient plein accès au Cercle des Métis de Libreville qui se trouvait, coïncidence, implanté là où se dresse maintenant le fier immeuble de la CNSS, un privilège soulignant tout à la fois l'honorabilité familiale, l'entregent et la solvabilité de la lignée.

J'ai rencontré Yves O'Wanleley un peu par hasard. Mon interlocuteur direct, celui qui devait veiller à me faciliter les contacts protocolaires qui dépassaient les compétences du Secrétariat se trouvait lors de mon arrivée absent de Libreville – des funérailles impromptues suite, comme on disait alors tout au long de l'Ogooué et du Nkomo, à la courte maladie d'un proche l'avaient appelé vers Mouïla, à quelques centaines de kilomètres de la capitale. Il fallait quelqu'un de rang élevé pour s'assurer de mon bien-être, c'était tombé sur O'Wanleley. Je dois dire que nos premiers moments ne furent guère chaleureux. De retour de France, diplômé des hautes études de la sécurité sociale, il avait été promu au poste nouvellement créé de Directeur de la consommation pharmaceutique, le ministre

⁷⁴ Denis Rapontchombo, dit le roi Denis, est un chef tribal des environs de Libreville qui, au XIX^e siècle, « *discuta* » avec les forces françaises de la colonisation de Libreville.

ayant décidé que puisque, pour approvisionner ses unités médico-sociales, le passage par les rouages de commandes d'état sous les règles et sous le contrôle du ministère des Finances n'était ni suffisamment fiable, ni assez rapide pour satisfaire aux attentes des assurés et des médecins, la Caisse devait gagner dans ce domaine comme dans d'autres une autonomie d'autant plus vitale que d'ambitieux projets de création de structures hospitalières, grandes consommatrices de médicaments, étaient en cours de réalisation. Directeur de la Consommation pharmaceutique, Yves O'Wanleley Adiahenot avait fort à faire à calmer les ardeurs des deux pharmaciennes placées sous ses ordres à la tête de la pharmacie d'approvisionnement, dont les mauvaises langues disaient volontiers qu'elle servait aussi à alimenter les officines privées que ces dames avaient ouvertes dans les quartiers populaires de la capitale. L'homme qui me reçoit derrière son immense bureau ne se lève pas pour m'accueillir. Tiré à au moins quatre épingles, cravaté d'un blanc cassé en harmonie avec son costume de bon faiseur, chevalières à plus de doigts que je n'en puis compter, lunettes sombres, il ne nous transfère pas vers le sofa qui s'impose, avec la table basse, dans tout bureau de haut cadre qui se respecte. Ainsi me fait-il sentir à quel point il regrette le temps précieux que ma présence lui fait perdre. De mon côté, je ne savais pas trop sur quel pied danser avec ce personnage visiblement peu intéressé par une mission dont il ne voyait pas comment elle pourrait lui apporter quelque crédit supplémentaire. Notre première entrevue fut brève. Je n'irais pas jusqu'à la qualifier de glaciale, mais la climatisation soufflait fort dans le grand bureau.

Nos relations se sont bien sûr beaucoup améliorées par la suite, lorsqu'il devint évident que ma mission n'était pas de traquer le malfaisant ou de dépister le corrompu. Sans devenir vraiment amis, nous entretenmes des relations cordiales et utiles. L'homme était brillant, un des rares parmi mes interlocuteurs à maîtriser l'anglais, ce qui aurait pu lui faire envisager la voie d'une belle carrière

internationale. Il considéra cette porte de sortie, s'en ouvrit auprès de moi, et renonça dès lors qu'il se rendit compte que le niveau de vie d'un Onusien ne parviendrait jamais à égaler celui d'un haut cadre à la carrière boostée par la gabonisation.

Dès lors qu'il connut le montant de mon traitement, Yves renonça à toute ambition new-yorkaise ou genevoise. Moi qui connaissais sa rémunération ne pouvais lui donner tort. Yves O'Wanley Adiahenot est donc demeuré au pays, montant avec la prudence du chat craignant l'échaudement des échelons devant le mener au plus près du soleil en second, puisqu'il finit sa carrière comme Secrétaire général des services du Premier ministre, on dit la Primature, après avoir pris la tête de l'organisme nouveau que mes travaux avaient permis de créer, la Caisse nationale de Garantie sociale, justifiant ainsi, à quatre ans d'intervalle, les dix minutes chapardées à son emploi du temps au mois de juin de l'année 1981.

162. Les AF

Marie-Louise Mboumba, on disait communément « *Mademoiselle Mboumba* » même s'il était notoire qu'avec son époux coutumier sinon légitime elle élevait leurs deux enfants dans une belle villa surplombant la cité de la Caisse entre Batterie IV et Nzeng Ayong, complétait le trio de jeunes cadres que l'ambition du ministre à garantir l'excellence dans la gestion avait détaché pendant toute une scolarité auprès de l'école supérieure française de la sécurité sociale. Mlle Mboumba était la seule femme du trio. « Mais quelle maîtresse femme ! », me dis-je à la contempler lors de notre première entrevue, quelques jours après mon installation.

Elle venait d'être nommée Directrice des Prestations familiales, un poste clef pour la crédibilité et les finances de la CNSS, et s'était en quelques mois taillé une solide réputation de gestionnaire intègre, scrupuleuse, efficace. Informée par le canal Radio couloirs de ma présence, c'est elle qui me fit passer le message qu'elle souhaitait une rencontre, demande à laquelle je m'empressai d'accéder, moi dont le plan de travail demeurerait alors un peu flou à mon gré pour ce début d'une mission dont le ministre attendait beaucoup mais qui ne semblait guère intéresser au sein de la Caisse, puisque, par définition, elle s'adressait d'abord aux non-assurés de l'heure, ces travailleurs hors emploi salarié souvent si démunis qu'on les nommait les Indigents.

Marie-Louise avait, elle, tout de suite compris qu'indigents ou pas la technique de sécurité sociale dont j'étais dépositaire s'appliquerait, et que discuter avec moi pouvait l'aider à résoudre certaines de ses difficultés de gestion pour lesquelles aucun de ses pairs ne représentait un interlocuteur valable, chacun gardait ses moutons ou

plutôt, comme se plaisait à le dire le président Bongo, chacun en tant que chèvre broutait où il était attaché, ce qui suffisait à l'occuper.

Tel est donc l'argument que développe, assise derrière un immense bureau dans une pièce directoriale du troisième étage, une femme au teint lustré, lèvres pulpeuses, pommettes hautes, quand elle s'est levée pour m'accueillir j'ai vu que, sur ses talons aiguilles, elle pouvait me regarder en face et même un peu de haut, robe bleue foncé, pois blancs, un châle sur ses épaules, la climatisation donne à fond, les pointes encadrent un décolleté d'une profonde tension, elle a quoi, trente ans, guère davantage, et déjà ce phrasé du leader, elle écoute, relance, transpose, conclut, agit, convoque séance tenante le directeur informatique lorsque les détails que je lui donne sur les techniques automatiques avancées de contrôle des possibles fraudes aux prestations familiales retiennent son attention, en attendant qu'il arrive, elle de parapher les notifications qu'une secrétaire vient de lui déposer, de s'enquérir de ma famille, de mes projets, de sourire à l'avenir. Lorsque, deux heures plus tard, ce premier tour d'horizon effectué, elle me tend une main gracieuse accompagnée d'un « *à bientôt* » de velours, je suis séduit, je suis conquis – et le demeurerai tout au long des cinq ans de mon séjour.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la séduction est réciproque, mais Marie-Louise m'avait plutôt à la bonne, sans cependant que cette complicité intellectuelle aille au-delà des limites d'une camaraderie de bon aloi. Elle veillait d'ailleurs à ce que rien, dans notre relation, ne puisse laisser à penser qu'il pouvait y avoir anguille sous roche voire périophtalme⁷⁵ dans les palétuviers. Marie Louise avait d'ailleurs raison de se méfier. Les chaleurs équatoriales, l'épice de mes succès mondains, la fougue de la jeunesse m'auraient volontiers conduit à des débordements inopportuns. Je me souviens

⁷⁵ Les périophtalmes, qui foisonnaient dans la rivière Batavea longeant l'assise de la CNSS, sont des poissons à pattes capables de vivre provisoirement à l'air libre, sur la vase, les rochers du bord de mer ou les branches de la mangrove.

encore de cette réunion africaine organisée à Lusaka par l'Association internationale de la sécurité sociale, elle y représentait le Gabon avec son compère O'Wanleley, j'étais en transit vers Madagascar pour y participer dans la foulée à un cours de formation. Les délégations avaient eu droit à une excursion avant le départ pour l'aéroport de ceux, dont les Gabonais, devant transiter par Paris pour rejoindre leur capitale. Marie Louise et moi avions bavardé et presque minaudent tout au long d'interminables allées plantées de sublimes jacarandas⁷⁶. L'heure est venue de se séparer, elle vers Charles de Gaulle, moi vers Antananarivo, nous nous reverrons dans dix jours à Libreville. Je me sens plein de tendresse pour cette grande et belle femme, je ne suis pas peu fier qu'elle ait daigné me consacrer sa dernière après-midi zambienne, me voici prêt à épancher toute mon affection, heureusement une pudeur m'arrête avant que d'enlacer, je lui demande : « *Je peux vous embrasser ?* », immédiate et cinglante, la réponse : « *Vous n'y pensez pas ! On nous regarde...* »

Telle était Marie-Louise, dont jamais mes lèvres n'approchèrent le satin. J'ai appris que plus tard elle avait quitté la Caisse où elle plafonnait au sommet, pour rejoindre la manne pétrolière du privé dans son Port Gentil d'origine. Elle rejoignit ensuite Libreville d'où, je viens de l'apprendre, elle a quitté ce monde au début des années COVID.

J'ai lu certains des hommages qui lui furent rendus. J'aurais souhaité, moi aussi, pouvoir alors au moins saluer sa mémoire et glorifier son image, sa grande, belle et chaleureuse image africaine.

⁷⁶ Le jacaranda est un bel arbre tropical qui possède des grappes de fleurs parfumées en forme de trompette de couleur bleu lavande.

163. La Pédiatre

La famille Vovan nous fut connue peu de temps après notre installation à Libreville en raison des besoins particuliers de Madenn et Gwenaël. Aux âges qui étaient les leurs, quoi de plus nécessaire, en effet, que de s'assurer les services d'un médecin pédiatre compétent et disponible pour ces visites de routine qui estampillent les carnets de santé tout au long de la petite enfance ? Le docteur Irène Vovan fut notre contrôleur de santé enfantine, un rôle qu'elle devait remplir pour toute la communauté expatriée librevilloise puisque, numérotée 195 sur la liste du Conseil de l'ordre des médecins du Gabon, elle y était le seul praticien libéral dans sa spécialité, la fréquentation du très moderne hôpital pédiatrique de la CNSS étant réservée aux cas les plus sérieux.

Notre approche aux Vovan aurait pu être différente. L'entrée aurait pu être celle de la cadette, Zelia, qui officiait en tant que dentiste à proximité de sa consœur, leurs deux cabinets étant implantés sur l'emprise du vaste domaine paternel qui, au cœur du quartier Batterie IV, à trois pas de l'Estuaire et de la Présidence, abritait aussi le très chic restaurant vietnamien tenu par Monsieur Vovan père. Du fait de notre penchant avéré pour la gastronomie, il n'y aurait rien eu d'étrange à ce que nous nous précipitions vers un endroit réputé être une des meilleures tables de la capitale – mais sans doute était-il trop chic pour ma perception de notre assise financière. Ce fut donc la pédiatre...

La famille Vovan devait sa bonne fortune gabonaise au fait que, entre 1958 et 1960, le chef de la famille, un vietnamien resté fidèle au colonisateur français, avait le temps d'un service militaire à rallonge contribué à la formation du jeune Albert-Bernard Bongo dont il permit l'accession au grade de lieutenant. Prestige d'une double

barrette facilitant l'ascension politique de celui qui, devenu Président de la République, sut ne pas se montrer ingrat envers son instructeur qu'il invita à s'installer au Gabon dans une superbe propriété où le soldat Vovan s'établit avec bonheur en tant que restaurateur.

Irène Vovan, la fille aînée, avait à peu près mon âge. Diplômée française, elle avait pressenti en rejoignant son père que le Gabon, fourmillant alors d'expatriés dont de nombreuses jeunes familles, lui fournirait une patientèle de choix. Pure beauté vietnamienne, longs cheveux soyeux, teint clair, un bridé de biche, Irène était une femme remarquable – mais elle savait, en tant que de besoin, se montrer réservée, serviable, aimable, lorsque le centre de l'attention se focalisait sur son époux, Guy, homme du nord dont j'appris beaucoup⁷⁷.

Le docteur Vovan connut au Gabon une longue carrière qui se poursuivit bien au-delà de l'existence terrestre de son père, une carrière que le décès du président Bongo vint interrompre en 2009. Le médecin qui allait alors sur ses soixante ans sentit que le vent allait tourner et se retira dans le nord de la France où elle se consacra à parfaire l'éducation de ses enfants, Diana et Alban, de superbes produits du métissage, mais aussi celle des rejetons du second lit de son volage d'époux qui ne survécut guère au chef d'État ayant fait la fortune de sa belle-famille.

Avant de quitter le Gabon en 2009, le bon docteur Vovan y avait été certifiée ceinture noire 4^e dan d'aïkido. Une redoutable belle femme que cette Irène...

⁷⁷ Voir ch. VI-171, Guy.

164. Étienne

L'ancien siège de la CNSS où nous étions logés s'étirait en forme de L face à l'estuaire de la rivière Nkomo. Nous occupions une grande partie de la branche majeure, avec une terrasse séparée par une balustrade d'un second logement dévolu à Étienne van Cauter qui, outre celle d'être notre voisin, agissait en qualité de programmeur en chef à la Caisse.

Belge comme son nom l'indiquait, Étienne était alors âgé d'une trentaine d'années. Grand, mince, blond, calme comme il sied à celui qui manipule des zéros et des uns défilant à la vitesse de la lumière, Étienne avait hérité d'un accouchement sans doute délicat un front bombé qui, sous une lumière rasante, lui faisait le crâne en forme de noix du Brésil, une particularité physique qui séduisait autant qu'elle surprenait.

Célibataire, Étienne ne manquait certes pas de sollicitations féminines. Nous étions les témoins privilégiés des visites qui, tard en soirée ou tôt le matin, amenaient un peu beaucoup d'animation dans les vastes pièces de sa garçonnière traversante. Les week-ends, cependant, Étienne faisait relâche. Le samedi après-midi, passée l'heure de la sieste, je mandatais Gwenaël. Elle enjambait la balustrade pour délivrer le message codé qui, invariablement, nous amenait la visite du voisin enfourchant à son tour la séparation d'entre nos terrasses avec autour du cou les bras rieurs de l'estafette. Le message était simple : e2e4, comme la notation algébrique du premier coup le plus fréquent des parties d'échecs. Car Étienne et moi nous étions découverts un goût commun pour ce noble jeu, et passions donc chaque semaine une après-midi entière à débattre autour de 64 cases, doté chacun d'une bouteille taille adulte de Regab, la bière gabonaise perlant le frais et l'écume.

Étienne, c'était le voisin parfait. Discret, disponible, charmant, serviable au point de prendre en charge la survie du chien Yksi⁷⁸ et de son frère le chat Owendo cet été où les sous-locataires pressentis pour la garde de l'appartement nous avaient fait défaut au dernier moment, sans préavis ni solution de rechange.

Parmi ses nombreuses visiteuses d'un soir, je crois bien que Monique en fut ou fut tentée d'en être, certaines duraient plus longtemps que d'autres. Il finit ainsi par privilégier une relation, une jeune femme du Gabon autrement gérante d'une de ces cases-boîtes de nuit qui parsemaient les rues de Libreville, permettant toutes les rencontres et diverses privautés entre noctambules aguerris, Étienne en était.

Lorsque je le revis à l'occasion d'une mission de suivi, quelques années après mon retour vers Genève, il avait été déguerpi, comme on disait au quartier, relogé par la CNSS dans une villa moins bien située mais plus conforme à son nouveau statut familial. Il était en ménage avec sa tenancière dont il élevait outre ses enfants antérieurs deux marmots de leur propre lit. Plus de Regab, il s'était mis aux boissons douces. Elle tenait simultanément plusieurs échoppes, lui laissant la charge de leur nombreuse famille recomposée, dans une atmosphère de cris, de fureurs et d'incessant bruit de fond télévisuel, TV5 Monde avait été créée et remplaçait la radio Africa N° 1 dans les foyers les mieux informés.

Facebook m'apprit ensuite, nous y sommes amis, plus exactement Étienne s'était déclaré ami de Monique dont il avait déniché la page, une liaison à laquelle je me suis raccroché, qu'une fois l'âge de la retraite atteint, 55 ans pour le régime gabonais, Étienne avait rejoint sa Belgique d'origine, poussé jusqu'à Waterloo par une santé quelque peu défaillante. Si j'en crois les détails fournis par Facebook, certains de ses enfants ont suivi, reconnaissants de tout l'amour que leur cocoulait ce curieux front bombé.

⁷⁸ Voir ch. VI-182.

165. Le Chirurgien

Le troisième appartement sur cour avec vue sur l'Estuaire sis dans l'ancienne enceinte de la CNSS du temps qu'elle s'appelait encore CGPS, Caisse gabonaise de Prévoyance sociale, avait été attribué à un médecin, le docteur Diané, « Docteur » lui servait de prénom, je ne l'ai jamais entendu appeler autrement.

Guinéen, de la Guinée dite Conakry, pas de l'Équatoriale voisine, le docteur Diané était chirurgien. Une petite cinquantaine poivre et sel. Le président de son pays, Ahmed Sékou Touré, celui qui avait convaincu son peuple de dire « *Non* » au Général de Gaulle⁷⁹ était donc son aîné d'une petite dizaine d'années. Il semblerait que le bon docteur ait fort déplu au président, ce qui l'a contraint à l'exil avec, après quelques années d'exercice dans les hôpitaux parisiens, un rapprochement du pays natal, dont cependant il restait banni sous peine, disait-il, de mort, son implantation au Gabon s'étant effectuée à l'occasion de l'inauguration de l'hôpital ultramoderne de la CNSS baptisé Fondation Jeanne Ebori du nom de la mère de l'autre président, celui de Franceville, une création qui, suivant de peu vers le milieu des années 1970 celle de l'hôpital pédiatrique d'Owendo, avait suscité une vague considérable de recrutements de personnels médicaux hautement qualifiés, le Gabon ne pouvant avec ses seuls enfants satisfaire à la moitié du tiers de la demande.

Le docteur Diané était sans nul doute un excellent chirurgien – il en avait du moins la réputation, et ses confrères expatriés, qu'ils fussent européens, canadiens, ou d'une autre diaspora, avaient toute

⁷⁹ Lors du référendum de 1958 sur l'union entre la France et ses colonies africaines, seule la population de Guinée a voté contre à une très large majorité, obtenant ainsi une indépendance immédiate.

confiance dans son talent même si, se conformant à une tradition encore solidement implantée parmi le corps médical équatorial, il ne crachait pas sur la bouteille et transpirait le whisky dès lors qu'il s'éloignait trop de la climatisation.

Mais le docteur Diané n'était pas qu'un médecin. Il se flattait d'avoir la bosse des affaires, était ainsi propriétaire de trois ou quatre taxis à Libreville. Les chauffeurs venaient quotidiennement s'acquitter auprès de lui de la somme sans doute rondelette dont ils étaient par contrat forfaitairement redevables envers le propriétaire de leur véhicule. Les taxis de Libreville fonctionnaient sur le principe de la course partagée : le chauffeur prenait un client ou une cliente en premier, encaissait la pièce correspondant à sa destination, et sur la route qu'il avait choisie pour la rejoindre embarquait au fur et à mesure d'autres voyageurs, chacun y allant de son obole pour un trajet qui pouvait fluctuer au gré des destinations des uns ou des autres. La course partagée valait 100 francs CFA, un taxi plein, 4 passagers, plus le chauffeur, c'était donc 400 francs d'encaissés, 8 francs métropolitains, un euro et demi. La dime quotidienne des chauffeurs s'élevait à au moins 10 000 francs CFA, c'était donc des kilos et des kilos de pièces qui chaque jour déformaient les vastes poches de la robe traditionnelle du docteur Diané.

Et puis le docteur Diané avait une épouse, visiblement plus jeune que lui, un parangon de grâce et beauté dont j'ignorais quelles pouvaient être les occupations mais dont je savais que, au coucher du soleil, sur le coup des dix-huit heures, elle apparaissait sur la terrasse, corsaire moulant, haut de bikini, sculpturalement accoudée à la rambarde pour tirer des bouffées langoureuses d'un immense fume-cigarette en regardant le soleil rouge plonger dans l'Estuaire.

Alors je remerciais Ahmed Sékou Touré, ce monstre sanguinaire dont les oukases m'avaient permis de jouir d'un tel spectacle.

166. L'Électricité

Sous l'impulsion de ses dirigeants, portée par une croissance économique génératrice d'emplois donc de cotisations sociales, la CNSS du Gabon était une grande entreprise, au moins à l'échelle du pays. Son patrimoine immobilier, bureaux, hôpitaux, logements, hôtels, mobilisait une main-d'œuvre aux qualifications bien éloignées de celles habituelles aux ronds-de-cuir de la sécurité sociale.

Soucieux d'excellence dans le domaine de la maintenance comme dans tous les autres relevant de sa responsabilité, le ministre Oyouomi avait fait appel à des expatriés pour encadrer ce qui se dénommait les Services techniques, un conglomérat d'électriciens, de plombiers, de menuisiers, de jardiniers, de mécaniciens répartis sur les différents sites d'opération, et notamment au rez-de-chaussée de la trilogie d'appartements hérités de l'ancienne Caisse.

La direction des services techniques relevait de la gestion interne. Elle ne faisait pas l'objet, au contraire d'autres positions jugées plus prestigieuses ou plus sensibles politiquement, de nominations en conseil des ministres, et avait donc été épargnée par la Gabonisation des cadres. Les deux Français qui veillaient au grain à la tête de leurs bataillons ouvriers n'avaient d'ailleurs pas de titre, ce qui évitait d'attirer l'attention, mais chacun les connaissait et respectait leurs prérogatives directement liées au bon vouloir du ministre.

Le numéro 2 était un jeune homme barbu d'une trentaine d'années que l'on avait logé dans un studio de l'immeuble faisant vis-à-vis à l'arrière de notre appartement. La largeur d'une rue séparait nos jalousies de la baie coulissante de chez les Besnard. Monsieur était marié à une ex-demoiselle que je trouvais délicieuse tous les matins où, sous prétexte de voir Gwenaël sagement traverser aux

aurores pour rejoindre la covoiturière qui la mènerait à l'école, je savourais la vue de celle qui, cheveux en bataille, aux lèvres encore le sourire des rêves, illuminait du bleu de ses yeux le tirer de rideaux dont elle enveloppait sa chaste nudité. Je n'ai jamais vraiment rencontré Mme Besnard, le couple n'était pas suffisamment important pour fréquenter les sauteries mondaines auxquelles nous étions conviés et ne noctambulait pas dans les bouges du voisinage que Monique et moi honorions régulièrement de notre présence. Mon vécu demeura donc celui d'un voyeurisme discret, matinal et régulier, jusqu'à ce qu'un jour, un an peut-être d'espionnage, les rideaux demeurent clos. Les Besnard avaient vogué vers d'autres horizons, plus prometteurs, en Martinique, ou en Guadeloupe, je ne sais plus.

Il ne fut pas remplacé, du moins par un expatrié, au grand dam de son chef. Celui-là, il s'appelait Burner, correspondait bien à ce qu'évoquait pour moi son viril patronyme. Une solide quarantaine, fort en gueule autant que son adjoint était discret, grand buveur, lui aussi avait une épouse, mais celle-là ne se couvrait pas de chastes voiles. Bikini du matin au soir, du moins ce dimanche que nous passâmes ensemble en bord de mer, dans ce qu'il appelait son cabanon, une construction en bois avec terrasse pratiquement sur la plage, tables et chaises, nous nous étions déplacés avec force munitions pour ce qu'il était convenu d'appeler une partie de campagne.

Je ne me souviens plus très bien des mets dans les glaciers, mais je sais qu'elles contenaient en outre des bières à foison, du whisky à gogo et bien des flacons de mateus rosé, ce vin portugais qui inonde tous les tropiques du produit de vendanges inépuisables. Nous avons donc mangé un peu, bu beaucoup, pris du soleil, des bains de mer, et discuté à bâtons rompus de tout et surtout de rien. Il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte, mais l'imprégnation au long de ce dimanche était telle que je me refusais à une séparation dictée par le crépuscule et la raison. J'invite donc les Burner pour un dernier verre dans notre appartement, ils sont partants, Monique ne peut que

suivre. Les gobelets continuent de se remplir et se vider, les formes plantureuses de Madame qui n'a ni quitté ni caché son deux-pièces de bain depuis la matinée m'attirent de plus en plus au point que, sous prétexte de la resservir, je m'extrais du sofa pour m'approcher un peu de son décolleté, l'alcool me faisait concupiscer flou à une distance d'un mètre cinquante. À peine debout que je vacille, pas le temps même de tituber, je m'effondre et d'une masse déjà respectable, quelques mois de Gabon c'était autant de surcharge pondérale, massacre le plateau de verre de la table basse, pièce centrale du salon offert par la CNSS à ses hôtes de marque. Les verres sont par terre, du verre il y en a tout autour, je ris sottement à ma bêtise, incapable de me relever. Il est temps, disent nos hôtes, de se retirer...

Nous n'avons plus revu les Burner autrement que dans des pince-fesses officiels. J'avais touché de près la limite du ridicule, et ne voulais pas risquer de compromettre à nouveau l'image respectable de Conseiller du ministre aux yeux de qui savait bien mieux que moi tenir l'alcool et le ferait savoir.

Le lendemain, les services techniques nous ont livré une nouvelle table basse. Son plateau était en métal.

167. L'Autre BIT

Je n'étais bien sûr pas le seul à œuvrer au Gabon pour le compte des Nations Unies. Même si une faible population ayant à disposition une part non négligeable de bien des richesses plus la sollicitude de la Françafrique et de ses rivaux tout disposés à payer leur écot pour se tailler une part du gâteau pétrolier ne réunissait pas la meilleure combinaison pour bénéficier de la manne de la coopération internationale pour le développement, Libreville et sa banlieue abritaient encore un certain nombre de projets confiés à l'UNICEF, à l'OMS, à la FAO, à l'UNESCO. J'étais cependant à deux doigts de représenter seul le BIT autour de cette table.

Après le départ d'un collègue colombien qui, porteur d'une double casquette Organisation internationale du Travail – Programme alimentaire mondial, avait organisé les sculpteurs de pierre tendre de Mbigou, artistes artisans de génie, leur apprenant à ne plus brader leurs œuvres pour une bouchée de pain mais à s'organiser en coopérative pour leur bien-être, pour celui de leur famille et pour le bon accueil des amateurs d'art dit primitif dont j'étais, ce collègue habitait en famille une jolie maison de bois au sein de ce qui s'appelait la Concession de l'ONU, un lotissement bord de mer que je considérais comme un petit paradis sur terre jusqu'à ce que, un jour où nous étions invités à déjeuner, nos hôtes renversent à moitié la table et le plat de frites de plantain qui venait d'y être posé pour échapper au mamba noir, serpent mortel friand des régimes de bananes, jouant l'incruste dans nos agapes dominicales, nous ne fûmes dès 1982 plus que deux à représenter au Gabon le monde du travail et de la sécurité sociale au sein de la grande famille onusienne.

Le second membre de cette espèce rare était belge, spécialiste de formation professionnelle. Il s'efforçait d'améliorer à lui tout seul les qualités du lycée technique Omar Bongo. Roland Warolus portait fort

bien son nom, me semblait-il. En effet, légèrement ventripotent, moustache épaisse, cheveux courts en brosse grisonnante, la pipe en guise de défense, placide en toutes circonstances, il me faisait penser à une sorte de morse⁸⁰.

Bien que marié de longue date, Roland menait à Libreville une vie de célibataire. Le célibat forcé était d'ailleurs son lot coutumier, son épouse ayant choisi de ne pas lâcher son poste de fonctionnaire fédéral pour le suivre dans des pérégrinations d'expert le baladant de pays en pays pour une, deux, trois années. Roland se sentait un peu seul à force de veuvage contraint. Il ne bénéficiait pas des suites de rencontres fortuites faites dans les boîtes de nuit de quartier qu'il ne fréquentait pas, étant de nature plutôt casanière. Il appréciait donc la compagnie que nous pouvions lui offrir, visitant les sites que nous ouvrait l'entregent de la CNSS. Il nous suivait fidèlement, de dimanche en dimanche, coiffé d'un casque colonial, saharienne manches et jambes courtes, godillots surmontés de molletières protectrices de toutes morsures, au bec l'éternelle bouffarde asphyxiant tous les moustiques alentour, heureux de ne pas être seul, savourant en silence ces moments de compagnie.

Un jour de saison sèche pourtant, je le sentis différent, soucieux, préoccupé au point de laisser s'éteindre son fardier de campagne. Il finit par avouer son souci. Mme Warolus venait de faire valoir ses droits à pension, elle le rejoignait sous quinzaine pour l'aider à boucler son paquetage, le projet s'achevait, il allait enfin jouir d'une vie conjugale en continu, et cela le terrifiait...

Que répondre à de telles angoisses ? Les vacances se profilaient, notre propre départ en congé m'évita de chercher les moyens d'un peu le conforter. Quand nous revînmes de Bretagne début septembre, la saison sèche était toujours là, mais Roland Warolus n'y

⁸⁰ « *I am the walrus* », « *Je suis le morse* », chanson fameuse des Beatles dans leur compilation *Magical Mystery Tour*.

était plus. J'étais désormais le seul représentant du BIT sur la place de Libreville.

168. Les Architectes

Le 24 octobre, la journée des Nations Unies est célébrée chaque année à travers le monde. L'évènement ne mobilise guère au-delà du cercle des fonctionnaires internationaux, mais il arrive que les choses soient bien faites. Cet automne, ou plutôt cette petite saison sèche de 1981, c'était le cas à Libreville. Le grand chef local des Nations Unies avait décidé d'organiser des jeux et des joutes sur la plage et sur l'eau dans l'enceinte du lotissement que le président gabonais avait réservé à l'administration onusienne locale.

Nous voilà donc sur le terrain Monique et moi, nous qui fraîchement arrivés et centrés sur la CNSS ne connaissons pratiquement personne encore parmi ces augustes fonctionnaires internationaux en tongs, bobs et marcel(le)s. Chacun est fortement encouragé à témoigner de son enthousiasme en participant à une des nombreuses épreuves émaillant la matinée. Après une brève invocation aux mânes de Caco Rufatti, mon premier entraîneur du temps que mon père m'obligeait à fréquenter les lignes d'eau du Paris Université Club⁸¹, je m'inscris pour le cent et quelques mètres en nage libre le long du rivage. Ces cent mètres m'ont semblé durer une éternité. Pas de ligne tracée que l'on suivrait au fond, pas de mur pour se relancer au virage, les vagues prises de travers sans que l'on sache quand elles vont revenir, j'étais loin de l'élégance à la Weissmuller⁸² dont j'espérais éblouir l'assemblée. Après avoir finalement réussi à franchir la ligne fictive d'arrivée, j'apprends que le vainqueur est un jeune Chinois. On me le désigne, je m'en vais pour le féliciter, il

⁸¹ CCCCC – Prémices, ch. I.2, Père.

⁸² Johnny Weissmuller, multimédaillé d'or de natation à divers jeux olympiques, célèbre surtout pour avoir incarné Tarzan au cinéma dans les années 1930 et 40.

m'entraîne avec Monique assister à ce qui devait être le clou de la journée, une démonstration de boxe chinoise par un membre de l'équipe de l'empire du Milieu formant l'ossature d'un projet de coopération financé par l'UNESCO pour la conception et la réalisation d'écoles au Gabon. Chacun s'attend à des surgissements spectaculaires de kung-fu, au débarquement des moines de Shaolin sur la plage de l'Estuaire. En fait il s'agit de mouvements plus lents les uns que les autres effectués par un quinquagénaire concentré mais davantage immobile que bondissant, du shadow-boxing ou qi gong, une sorte de yoga en reptation. La démonstration une fois achevée dans une indifférence polie, le vainqueur de l'Estuaire me présente à son chef et à toute sa suite.

Ils sont une dizaine d'architectes de Shanghai à avoir rejoint, par le truchement du programme des Volontaires des Nations Unies⁸³, le projet de l'UNESCO. Ils viennent d'arriver pour un séjour de quatre années et leur équipe comprend, outre les spécialistes, deux interprètes, l'un nageur émérite, l'autre boxeur au ralenti, ainsi qu'un cuisinier. Tous ensemble, ils occupent un vaste appartement dont ils se partagent les pièces en chambrées spartiates. Le responsable international du projet, un Suisse allemand, n'a que mépris pour ceux qu'il appelle « les Ouin Ouin », les laissant livrés à eux-mêmes, à leurs planches à dessin et au minibus qui leur permet de visiter des chantiers villageois qui, malgré le scepticisme initial, avancent mieux que ceux sous-traités par l'autorité de l'ex-puissance coloniale aux Bouygues, Lafarge et autres Colas.

Au début des années 1980, le Chinois expatrié maoïste est une denrée rare, et leur groupe n'a pratiquement aucun contact extérieur. Toute la bonne société des Nations Unies et de Libreville se méfie de

⁸³ Le Programme des Volontaires des Nations Unies (VNU) est une agence de l'ONU basée en Allemagne qui met à disposition des volontaires pour aider aux programmes et projets de coopération technique. Les Volontaires sont défrayés, et touchent un pécule comparable à une indemnité d'apprentissage.

cette clique rouge. Il y avait donc une place amicale à prendre, Monique et moi en avons bénéficié.

Dès lors, ce furent des échanges fréquents, le groupe chinois nous faisant visiter les autres projets bilatéraux Chine-Gabon des environs de Libreville : une ferme pilote tellement vaste que, outre les petits cochons incroyablement savoureux une fois devenus gros, elle abritait pagodes, lotus, arches à la Marco Polo, et même au sein d'une vaste salle de réunion une télévision connectée avec les programmes de Chine populaire, ce fut notre première expérience d'exposition aux aigus discordants de l'opéra de Pékin ; un hôpital traditionnel, tout y était gratuit, les Gabonais emplissaient les bancs des salles d'attente pour rencontrer d'éminents docteurs pratiquant avec bonheur décoctions, acupuncture, massages et moxibustion, Monique puis Gwenaël bénéficièrent de leurs services ; une toute nouvelle ambassade construite par des équipes et des matériaux entièrement importés, la première à s'installer au bord du boulevard Triomphal sur lequel le président Bongo avait tant de mal à attirer les représentations étrangères habituées à leurs somptueuses villas du bord de mer, une cité de tuiles vernissées et de jade qui resplendissait des mille feux d'artifice tirés au jour de son inauguration, le 1^{er} octobre de l'année suivante.

Nous recevions l'équipe, on poussait les meubles, on empruntait des chaises aux services techniques de la CNSS, des soirées dont nous comme, je crois, l'autre partie avons gardé des souvenirs émus. Quand, projet terminé, ils ont quitté Libreville, les adieux furent sincèrement tristes – peu de chance hélas de se revoir jamais.

J'ignorais alors que, une douzaine d'années plus tard, alors que j'exerçais à Pékin les nobles fonctions de représentant du BIT, le chef de l'équipe d'architectes me contacterait. Désormais super directeur d'une super banque d'État, M. Huang Jiehong avec Madame nous a conviés, Monique et moi, pour un dîner dans le restaurant privé au dernier étage de la tour financière sur laquelle il avait la haute main. Ce fut aussi simple, aussi naturel que sur une plage de Libreville. La chemisette blanche était certes remplacée par un costume plus

Armani que Mao, certes Madame portait vison pour nous accueillir au perron de la tour, certes il n'y avait plus d'interprète, M. Huang parlait un anglais fort honorable, mais les souvenirs étaient là, dont l'évocation lui débridait un peu le regard, la soirée passée avec ma mère à regarder un interminable film de Lelouch, la garde estivale de notre chien avec promesse de ne pas le faire cuire, le passage du groupe par Genève où Guy et Ingrid⁸⁴ leur firent en mon nom les honneurs de la ville, mon premier dictionnaire de chinois, dédié par ses soins en l'honneur du grand ami de la Chine dont il savait que j'allais le devenir, l'interprète nageur passant son temps entre Paris, Pékin et Shanghai, celui par qui tout est arrivé...

Encore M. Huang ne savait-il pas la moitié de ce qui était arrivé par la magie de cet interprète-là !

⁸⁴ Voir ch. V-127 et 137.

169. Un Chinois

Il s'appelle Zhu Ming, un peu plus de vingt-cinq ans, grand, Shanghaïen, bénéficiant d'une certaine autonomie, puisque, étant un des seuls deux du groupe à disposer d'un permis de conduire homologué Gabon, il peut en soirée disposer pratiquement à sa guise du mini-van du projet – l'autre conducteur, également interprète, doit être fatigué de ses entraînements de qi gong, il ne s'absente guère la nuit tombée, le repas avalé et les baguettes rangées.

Très vite, Zhu Ming fréquenta assidûment nos pénates. Il passait en soirée, deux, trois fois la semaine, nous bavardions de choses et d'autres, sa vie à Shanghai, ses parents, ses ambitions, faire des études supérieurement supérieures en France. Comme il fallait une raison justifiant auprès du sévère mais juste M. Huang ses escapades répétées, je lui proposai, alibi volontaire, de solliciter du chef de délégation l'autorisation pour son interprète de me dispenser régulièrement des cours de langue chinoise. Avec la bénédiction de son supérieur, Zhu Ming passa donc encore davantage de temps avec nous. Outre nos conversations et les cours qu'il me dispensait effectivement, c'est grâce à lui que, dans les premiers temps des années 1980, je me suis enduit les méninges d'une solide sous-couche mandarine qui dans les quarante et quelques années suivantes ne m'a jamais fait défaut pour bâtir quelques pièces dévolues à l'empire du Milieu dans ma tour de Babel, il en profitait pour s'initier aux arcanes des jeux de cartes et comparer les règles de nos échecs, il disait « *échec international* », avec celles des échecs dits chinois où les soixante-quatre cases sont agrémentées d'une rivière séparant les deux camps quand l'armée royale est renforcée de chariots à l'appui des tours, cavaliers et autres fous.

Et puis Zhu Ming aimait bien jouer avec Monique. Je l'appris un soir où elle me fit part de son inquiétude, retard de règles, et me demanda de ne pas trop être surpris au cas où nous viendrait un enfant doté de quelques traits asiatiques. Sans que j'aie besoin d'insister, elle me déroula son histoire. Tout avait commencé lors d'une garde de nuit qu'elle effectuait au laboratoire hospitalier de la CNSS. Chimiste de formation, Monique n'avait eu aucune peine à se faire embaucher comme technicienne supérieure dans cet établissement, les analyses de sang ou d'urine ont de nombreux points communs avec celles conduites chez Nestlé France. Zhu Ming était venu tout amicalement lui rendre visite, les nuits sont longues entre deux coups de sonnette. Il a suffi de fermer au verrou la porte du laboratoire, un bâtiment un peu isolé du reste de l'hôpital, et de laisser monter le désir. Ils se retrouvaient ainsi une fois par mois, au rythme des astreintes. Une fois d'ailleurs, ils avaient bien failli se faire prendre. Le Directeur général de la CNSS, ce n'était plus le Ministre mais un sien neveu, bien moins aimable et policé, s'était tant alcoolisé qu'il avait décidé d'une tournée sauvage d'inspection au cours de laquelle il avait peut-être l'idée de culbuter la blanche appétissante dont il avait entendu qu'elle serait seule, la nuit, au laboratoire. Il trouve porte close, frappe et refrappe, hurle ses qualités, ses prétentions à entrer, Monique derrière le huis, blottie contre son amant, de répondre qu'elle a instruction de n'ouvrir à personne qui ne soit dûment mandaté par les médecins de garde, l'autre de s'étouffer à moitié de rage mal contenue, qui finalement s'esbigne en promettant pis que pendre à la récalcitrante. Quand Monique m'avait raconté l'incident, dont elle disait craindre les conséquences, elle s'était bien gardée de mentionner la présence de Zhu Ming qui la retint d'ouvrir. Ce fut donc en toute bonne foi que je la tranquillisai, nul ne pourrait lui reprocher d'avoir suivi les consignes, et le directeur général a une telle réputation de brute avinée que le ministre saurait le remettre au pas si d'aventure il s'avisait de chercher noise à l'épouse modèle de son Conseiller. Entre deux

gardes, quand Zhu Ming passait ses soirées à la maison, Monique le raccompagnait en fin de soirée, avec en bout de laisse comme alibi le chien qui, me dit-elle ce soir de confession, se tenait bien sage dans un coin du mini-van alors qu'eux deux faisaient trembler les sièges. J'avais failli avoir la puce à l'oreille une fois que ma mère, qui nous avait rendu visite à Libreville, Zhu Ming ayant partagé notre dîner, Monique étant sortie promener le chien comme à l'accoutumée, me fit remarquer que sa bru mettait bien longtemps à remiser la laisse. À ce moment, je ne me mis aucun martel en tête. Il faisait beau, le chien avait besoin de se dégourdir les pattes – et d'ailleurs Monique venait d'ouvrir la porte. Cette soirée d'aveux, je suis tendre et fier en somme d'être l'époux d'une femme qui sait séduire et dépucela un fils du ciel, il avait tout à apprendre. Je ne critique ni ne crie, lui affirme que si enfant il y a et qu'il soit métissé, nous l'aimerons et l'élèverons aussi chaleureusement que ses deux sœurs aînées. J'étais sincère alors, et crois vraiment que le fruit de Zhu Ming serait devenu nôtre. Le flux revint cependant le lendemain, je n'eus pas loisir de mettre ma grandeur d'âme à l'épreuve de la vie.

Les nombreuses fois où nous nous sommes revus une fois passée notre coexistence gabonaise, Zhu Ming n'a jamais fait allusion à ces écarts de conduite. Une fois rentré à Shanghai, il en est reparti assez rapidement, titulaire d'une bourse lui permettant de se diplômer des Hautes Études Commerciales. Monique et moi sommes allés le voir et l'encourager sur son campus de Jouy-en-Josas. Puis, il est devenu salarié d'une petite entreprise parisienne spécialisée dans l'exportation vers une Chine en développement rapide d'équipements domestiques de pointe. Sa situation étant stable et confortable, il a fait venir auprès de lui Shengjia, une amie d'école que ses parents avaient promise aux siens il y a bien longtemps. Ils ont eu leur enfant, ancien champion universitaire de badminton, réalisateur free-lance pour les télévisions francophones. La carrière de l'interprète s'est si bien déroulée en France qu'il a pris sa retraite à Meudon. Il passe la moitié de l'année à Shanghai dans le petit

appartement près du Bund⁸⁵ dont il a hérité à la mort de ses parents. Monique et moi leur avons rendu visite au milieu des années 1990, Shengjia et Zhu Ming sont venus en Bretagne à l'occasion de la célébration des soixante-dix ans de Monique, leur différence d'âge, jadis abolie par la jeunesse, m'avait alors frappé, sept ans, ce n'est rien, et c'est tout.

Quand Monique nous quitta, ils étaient à Shanghai. Tous deux me sont revenus, visiteurs de Bretagne. Je ne crois pas que Zhu Ming ait su que je savais, je suis persuadé que Shengjia ne sait pas. Nulle allusion aux liens de chair. Jamais.

⁸⁵ Le Bund (« *rives boueuses* ») est un majestueux boulevard longeant le fleuve Huangpu, haut lieu touristique de la ville de Shanghai depuis le XIX^e siècle.

170. Aïkido

Le romantisme du hasard a bon dos. Si je me suis intéressé de très près à la langue chinoise depuis le début des années 1980, cela n'entretient avec les volontaires des Nations Unies qu'un rapport de second degré. La motivation profonde de ma sinophilie est bien plus prosaïque – il s'agit de jalousie, non pas jalousie provoquée par les relations entre Monique et un jeune homme qui me donnait des cours de langue bien avant que je n'apprenne l'usage qu'il en faisait, mais jalousie envers le coopérant français qui, début septembre 1980, est venu s'installer dans ce que je considérais comme « mon » bureau, au septième étage de l'immeuble de la CNSS, juste en face du Secrétariat du ministre. L'espace était bien assez grand pour deux tables, et j'avais appris à l'AISS à partager l'espace. Mais la venue de cet homme encore jeune, il a l'âge de Monique, svelte, presque émacié alors que je me dodufie de jour en jour, cheveux courts, collier de barbe impeccable, peut-on parler de blond vénitien pour un homme, yeux d'un gris profond, il vient tout droit du cabinet de Jean Mattéoli, ministre du Travail sous Giscard d'Estaing, l'arrivée de François Mitterrand, qu'il salua avec joie en tant que citoyen, l'ayant amené, en tant que haut fonctionnaire, à chercher une mutation que ses accointances avec le nouveau Premier ministre, Pierre Mauroy, leurs deux familles sont lilloises, lui permirent d'obtenir relativement rapidement.

Car, en plus d'être beau, sportif, intelligent, compétent, Guy Ramette, c'est de lui qu'il s'agit, l'époux du docteur Ramette-Vovan⁸⁶, notre pédiatre familial, est chez lui au Gabon grâce à l'entregent de sa belle-famille. Mandaté par le Gouvernement français pour aider à la croissance et à l'embellissement de la sécurité sociale gabonaise, Guy

⁸⁶ Voir ch. VI-163, La Pédiatre.

piétine une autre de mes plates-bandes, et cela m'irrite. Jusqu'ici, partout où je fréquentais, l'on me considérait comme un être d'exception en matière linguistique, et je me plaisais à égrener sur le bout des doigts la dizaine d'idiomes dont je me faisais fort de posséder au moins de solides rudiments. Patatras ! Guy remet en cause la seule position dominante dont je pouvais penser me prévaloir, il parle chinois – je m'en rends compte un jour où Mme Wang du restaurant Jardin de Bambous⁸⁷ vient avec sa fille discuter un point de paiement de cotisations, le secrétariat l'a orientée vers notre bureau comme il est devenu habituel pour traiter des questions soulevées par des expatriés, quelle qu'en soit la couleur. Guy accueille la dame avec des mots qui me sont totalement étrangers, ils échangent des politesses apparemment fort courtoises avant que l'enfant ne prenne sa place d'interprète-comptable. Ce phénomène parle chinois mandarin, il l'a appris à l'École des Langues orientales de Paris, après quoi il s'est offert un tour d'Asie de l'Est et du Sud-Est lui ayant permis de rencontrer son épouse, c'était au Vietnam, de devenir spécialiste des orchidées, c'était en Thaïlande, et de s'initier à l'aïkido, c'était au Japon, il vient d'ailleurs de fonder le cercle de Libreville, il est ceinture noire, on dit obi, troisième niveau, on dit dan.

C'en est trop. Trop de dominances. Il me faut choisir un défi que je pourrais relever, mes compétences supposées, les circonstances de mes relations librevilloises et les déficiences que je me reconnais facilitent le choix, le chinois sera le véhicule de ma moindre infériorité. C'est donc par dépit que je sinise depuis plus de quarante ans...

Que nul ne s'y trompe, si je ruminais ainsi, pestais contre mes insuffisances, je n'en faisais aucunement grief à Guy. Notre cohabitation s'est parfaitement organisée, jamais nous n'avons eu le sentiment d'empiéter sur les prérogatives de l'autre, bien au contraire, nous savions nous appuyer sur nos différences pour en faire des complémentarités. En gros, je théorisais, et Guy, qui

⁸⁷ Voir ch. VI-187, Douce Senteur de Prunier.

contribuait à finaliser la doctrine, mettait en œuvre. Il avait pour cela un dynamisme extraordinaire allié à un flegme peu courant dans tous les pièges de l'adversité. C'est lui qui a organisé toute l'opération de recensement des assujettis sans laquelle tout le vaste projet d'extension de la protection sociale serait demeuré, comme dans d'autres ailleurs, une ébauche de réforme. Il a recruté des dizaines d'agents recenseurs, des jeunes gabonais sans autre qualification que l'enthousiasme qu'il savait percevoir chez eux et sillonné à leur tête les forêts, les fleuves, les pistes, au long de trois mois d'un incroyable périple le menant dans le plus petit village où il savait débusquer jusqu'au dernier résident, la dernière mère de famille démunie que sa petite troupe enregistrerait pour prestations à venir. Une fois revenu à Libreville, avec quelque 150 000 fiches individuelles à saisir en informatique maronne⁸⁸, à peine le temps de souffler qu'il repartait, cette fois pour payer en espèces, de la main à la main, les premières prestations familiales de mémoire d'agriculteur de subsistance. Il manqua périr à plusieurs reprises au long de ce double périple, des fièvres, de courte maladie, de coups de machette, survécut pour accepter un poste de conseiller de droit gabonais auprès du nouvel organisme de protection sociale que nous avons contribué à créer, abandonnant sans regret ni remords une fonction publique française qui avait décidé de le rapatrier de ce Gabon dont il avait si bien mérité.

Alors il a quitté le bureau dont après la migration du ministre dans des locaux autres que ceux de la Caisse⁸⁹, il avait gagné le droit de disposer en propre. Guy s'y recroquevillait, veste au col relevé par-dessus la saharienne, il craignait les excès de la climatisation, passant ses journées à confectionner des grilles de mots croisés qu'il soumettait à ma sagacité devant une tasse de café filtre, nordiste, il ne pouvait vivre sans breuvage à disposition, de temps en temps

⁸⁸ Ch. VI-160, Maronne.

⁸⁹ Ch. VI-156, Luciane.

rédigeant des poèmes, il me lisait parfois quelques vers de son cru – j'avoue ne pas avoir pris très au sérieux cette vocation affichée de poète, comme je doutais un peu de ses qualités d'orchidophile. Pour les fleurs, je me rendis compte que je le sous-estimais ce jour qu'il m'invita chez lui où Mme le docteur Ramette-Vovan nous fit la popote avant qu'entre dessert et liqueurs il ne me fasse visiter sa serre, un vrai grand bijou empli d'une si grande variété que la page internet qu'il leur consacrait était devenue célèbre dans le petit monde des amateurs. Quant à la poésie, je viens à peine de réaliser qu'il a publié dans les années quatre-vingt-dix plusieurs recueils chez Barré & Dayez, un éditeur prestigieux. Je me suis procuré quelques-uns de ces opuscules, où j'ai retrouvé un peu du charme maudit qui me rendait Guy si attachant.

Car il n'avait pas que des qualités, ce ch'ti incrusté au Gabon. Il buvait fort, il baisait dru, au point de lasser l'impassible Dr Vovan qui finit par le divorcer au début des années 2 000 avant que trop d'excès ne finissent par le terrasser. Il m'avait fait part des premières attaques, dont il prétendait se rire, Facebook m'a appris un peu tard l'issue irrémédiable. Guy s'est éteint à Libreville dans sa 63^e année. Le docteur a fait revenir son corps, sa nouvelle veuve et les enfants du deuxième lit jusqu'à Saint-Quentin, le faire-part est celui d'une famille recomposée à titre posthume, Guy n'aura décidément jamais fini de me surpasser dans l'incongru.

171. L'Aviateur

Lors de ses pérégrinations au travers du Gabon, Guy Ramette et sa fine équipe avaient pu bénéficier, tout comme moi deux ans plus tôt à une échelle bien plus modeste, du soutien logistique auquel pourvoyait le réseau de centres médicaux sociaux de la CNSS. À partir des années 1950, la Caisse avait implanté dans chacune des neuf Provinces au moins un dispensaire dirigé par un médecin salarié doté d'un stock de médicaments essentiels. Ces établissements desservaient toute la population qui venait à eux, sans discerner entre ceux qui, salariés ou pensionnés, pouvaient sortir de leur besace la précieuse « *carte d'assuré* », la carte de sécurité sociale attestant de leur qualité d'affilié, et les autres, la grande masse de l'agriculture de subsistance. Les médecins de brousse confiaient d'ailleurs volontiers que, s'ils ne recevaient pas en consultation tous ceux qui venaient à eux, non seulement ils trahiraient le serment d'Hippocrate leur faisant obligation de soigner, mais encore ils se trouveraient fort désœuvrés, tant les salariés du secteur moderne étaient peu nombreux dans la plupart des provinces dites « *de l'intérieur* » où, de surcroît, les grandes entreprises soucieuses de la qualité de la main-d'œuvre dans le secteur minier, dans l'exploitation forestière ou dans les travaux publics fournissaient un accès direct aux soins pour leur personnel, sur la base des dispositions d'un Code du travail antérieur aux réalisations de la sécurité sociale.

Souvent, ces médecins n'étaient pas Gabonais. Ils venaient d'ailleurs en Afrique, attirés par les conditions qui leur seraient faites dans ce qui, au sud du Sahara, apparaissait comme un pays de cocagne. Ils consultaient beaucoup, étaient fort appréciés et, ne pouvant guère compter sur l'aide au diagnostic d'examen sanguins

ou d'analyses de fluides corporels, aucun laboratoire n'était implanté en dehors des deux capitales, la politique à Libreville, l'économique à Port-Gentil, étaient tous devenus des virtuoses de l'auscultation.

Parmi eux, le docteur Lasbleis était installé depuis des décennies à Port-Gentil, la ville phare des exploitations forestières et pétrolières, un port de haute mer situé sur un long cap coupé du continent par l'embouchure du fleuve Ogooué, entouré de multiples îles, îlots, îlets et lagunes parsemant un delta particulièrement diffus. Dernier des médecins de brousse européens, le docteur Lasbleis avait atteint l'âge canonique de soixante ans lorsque je l'ai rencontré à l'occasion d'une mission exploratoire que m'avait confiée le ministre – la CNSS envisageait la construction d'un vaste hôpital à Port-Gentil, et il fallait sonder les dirigeants de Elf, sans qui rien de solide ne se bâtissait à Port-Gentil, sur les complémentarités pouvant être envisagées avec leur propre réseau d'établissements sanitaires. Le bon docteur était breton, les compatriotes de Monique étaient nombreux au pays de Bongo. Sa spécificité, c'était le fait que, pour rendre visite à ses patients répartis sur une multitude de territoires dépourvus d'accès routier, il empruntait la voie des airs, pilotant lui-même un petit bimoteur mis à sa disposition par la CNSS.

Le lendemain de mon arrivée, après un dîner bien arrosé au domicile du bon docteur aussi célibataire qu'un curé de campagne, il m'invite innocemment à l'accompagner pour les rendez-vous qu'il doit honorer dans la matinée. Je le suis en toute confiance, et ne deviens quelque peu perplexe qu'au moment où sa Land Rover s'immobilise au pied d'un Cessna 310 (c'est écrit dessus) dont il m'invite à escalader l'échelle de coupée. Pas de formalités, à peine à bord que l'on décolle. Le bruit, les secousses, les frémissements, les trous d'air. Autant le pilote semble à son affaire, autant je n'en mène pas large, je dirais même que j'en mène très étroit, fesses serrées au maximum, me demandant ce que je suis venu faire dans cette galère dont j'espère qu'elle continuera de voler. Puis, les minutes passant, l'altitude de croisière étant atteinte, je me détends un peu et me

réjouis de la beauté du spectacle. Omboué, un gros village entouré d'eau est vite en vue. Le docteur amorce la descente, survole en approche finale une cocoteraie, entre deux troncs un hamac, sur le hamac une silhouette coiffée d'un vaste chapeau de paille qu'il ne soulève pas d'un iota pour saluer notre vrombissement, le docteur me dit, comme si cela allait de soi, que nous venons de survoler Monsieur Ping, un chinois de bientôt quatre-vingts ans, qui a décidé de s'installer sur cette île après avoir été recruté comme ouvrier dans l'exploitation forestière au début des années vingt, il a fait souche, son fils est dans la politique⁹⁰.

Les visites sont rondement menées. Lorsque nous regagnons notre appareil, le docteur Lasbleïs me dit regretter de ne pas pouvoir me présenter son compagnon habituel d'escapades aériennes, un Breton lui aussi – son piper s'est écrasé à l'atterrissage la semaine dernière, le pilote s'en est sorti, mais tout juste...

Je ne desserre pas les dents tout au long des trente minutes de la traversée, ce n'est que lorsque le bon docteur coupe les moteurs sur le tarmac de Port-Gentil qu'enfin je consens à reprendre mon souffle.

Il est des héros extraordinaires d'une vie ordinaire – le docteur Lasbleïs était de ceux-là, moi pas !

⁹⁰ Jean Ping, le fils de ce M. Ping, fut directeur de cabinet d'Omar Bongo, de nombreuses fois ministre, président de l'assemblée générale des Nations Unies puis de l'Union Africaine avant d'être candidat à l'élection présidentielle contre le fils de son ancien mentor.

172. Le Cuisinier

Les expatriés de toutes origines, de toutes qualifications, de toutes ambitions étaient légion à s'être mis au service de la CNSS du Gabon en ce début des années 1980. L'ouverture au public des hôpitaux de Libreville, HPO, l'hôpital pédiatrique d'Owendo dont Gwenaël et Madenn renforcèrent rapidement la patientèle, la Fondation Jeanne Ebori, hôpital général de classe internationale, il servait d'ailleurs de base de repli pour les cas graves affectant dans des pays limitrophes beaucoup moins bien lotis des blancs dotés d'une solide assurance ou d'un contrat de travail prévoyant la possibilité d'évacuation sanitaire, contribua largement à une inflation des effectifs mercenaires.

Médecins, chirurgiens, dentistes, comptables, laborantins, électriciens, ils avaient tous répondu avec enthousiasme aux appels à candidatures de la CNSS, beaucoup d'appelés mais peu d'élus, la soupe était bonne, réservée aux meilleurs.

À propos de soupe, j'appris rapidement que la jeune femme que je voyais chaque matin prendre seule son petit déjeuner dans la vaste salle à manger de l'hôtel Rapontchombo, un Novotel situé sur le môle du port juste en face de l'immeuble de la Caisse, était l'épouse d'une de ces recrues, un cuisinier en rupture de ban des hôpitaux de Paris sollicité pour faire de Jeanne Ebori une référence gastronomique dans le cercle de la restauration collective hospitalière. Nous étions au tout début de notre séjour. Monique et les enfants venaient de me rejoindre, nous occupions deux vastes chambres d'hôtel aux frais de la CNSS – Mme Delourme m'avait remis un bon de logement dûment estampillé, notre note viendrait en déduction des cotisations patronales dues par Novotel, on appelait cela de la « *compensation* » –, le temps que les services techniques refassent à neuf l'appartement

qui nous était attribué. Comme je n'avais que la rue à traverser pour rejoindre mon poste de travail, et qu'en ce début de mission je n'étais pas surchargé, je me permettais de déjeuner sur le tard, vers les neuf heures, à un moment où la clientèle ordinaire vaquait déjà à ses affaires. Il faisait encore bon dans la salle à manger donnant de plain-pied sur la piscine, toutes baies vitrées ouvertes, pas besoin de faire donner à fond la climatisation. La jeune épousée, qui était seule à partager avec moi l'espace de collation, n'avait pas revêtu de châle ou de gilet pour se protéger du souffle réfrigérant. Chaque matin, en sortant de l'ascenseur, je marquais un temps d'arrêt pour bien me remplir l'œil du rond de ses épaules, du carré de son décolleté, de l'ondulation des longs cheveux blonds balayant le nu de son dos quand elle tendait le bras vers la coupelle préservant sur fins copeaux de glace des escargots de beurre. Je n'ai peut-être jamais su comment elle s'appelait, cette apparition prandiale, mais cela ne nous empêcha pas, dès le second jour de coïncidence, de nous sourire, au troisième jour de partager la même table, et au quatrième d'échanger un long baiser dans l'ascenseur qu'avec elle j'avais repris, nous sentions le besoin d'un peu d'intimité.

Je ne sais pas non plus comment s'appelait son époux. Pourtant, nous nous sommes fréquentés, bien après le Rapontchombo. En témoigne une photo prise après notre installation dans l'appartement anciennement directorial, où on le voit lui joyeusement couper ce qui doit être un gâteau d'anniversaire, tandis qu'elle, rêveuse un peu, regarde non pas la friandise ou la main qui l'entame, mais un peu au-dessus de l'objectif celui qui presse sur le déclencheur et devait être moi.

Leur séjour à Libreville fut assez court. Les médecins de l'hôpital se plaignirent en effet que la nourriture était trop raffinée, pas assez pimentée pour leurs malades, dont l'équilibre probiotique était fortement perturbé. Dans sa grande sagesse, le ministre décida donc de rendre les fourneaux de l'hôpital à des cuistots africains, et d'affecter une nouvelle tâche au couple qui n'avait nullement démérité. Leur fut confiée la gérance d'un des deux ou trois hôtels propriétés de la CNSS,

celui dit du Lac bleu, situé au bord de la rivière Ngounié à Mouila, une bourgade capitale provinciale à 500 kilomètres du siège.

J'ai eu l'occasion de leur rendre visite dans leurs nouvelles fonctions, un jour que j'accompagnais un journaliste grassement payé pour faire l'éloge de la CNSS dans un long article paru comme encart dans le magazine Jeune Afrique.

Ils se plaisaient beaucoup, dirent-ils, à Mouila, préférant de très loin être premiers dans ce village que mal classés dans la grande ville. Elle tenait la caisse, accueillait les rares clients, encadrait le personnel. Je l'embrassai chastement en arrivant puis en repartant. C'est à peine si, durant ces étreintes, nos doigts se sont croisés. Le fruit ne se laisserait plus croquer – et je ne sais toujours pas comment il s'appelait.

173. Le DGA

La Ngounié, c'est la province dont est originaire François Nziengui, le Directeur général adjoint de la CNSS, on dit le DGA. Il était en séjour de par chez lui lors de mon arrivée, et un peu de temps avait passé lorsque nous nous sommes enfin rencontrés dans le cadre officiel de sa responsabilité aux relations internationales. J'ai d'emblée été séduit. Une quarantaine encore jeune, élégante calvitie, solide, au sens ni mince ni gras, grand mais pas trop, costume cravate par toutes saisons, avec une pochette mauve de mousseline soyeuse, dont la couleur accompagne parfaitement la senteur du parfum discret qui l'enveloppe, sans doute un after-shave de haute qualité.

François Nziengui est un homme raffiné. Dans son allure, par sa prestance, mais aussi dans sa façon de s'exprimer, vocabulaire choisi, phrases construites, réfléchir avant de parler, toujours d'une parfaite courtoisie qui désarçonne le plus hostile de ses interlocuteurs.

Il a déjà exercé des responsabilités nationales, dans la formation professionnelle, puis au ministère des Finances, en charge de la passation des marchés d'État, un poste sensible au temps de l'argent roi où il s'est taillé une réputation de probité incorruptible lui ayant valu de rejoindre la CNSS pour y veiller de haut à ce que les règles soient respectées, que les formes soient mises dans l'encaissement des recettes et l'ordonnancement des dépenses sans pour autant risquer de susciter l'ire des puissants en s'opposant trop frontalement à leurs appétits inassouvis.

Il fallait beaucoup de diplomatie pour se maintenir en haut du cadre de la CNSS, et de la diplomatie, François Nziengui en était pétri jusqu'au bout de ses ongles soigneusement manucurés. J'aimais beaucoup bavarder avec lui lorsque, pause de midi, nous nous

retrouvions à la sortie de l'ascenseur directorial, profitant quelques instants encore de la fraîcheur du hall avant de traverser la cour sous un soleil cinglant pour rejoindre nos voitures et, un tour de clef plus tard, saluer le retour de la climatisation. Nous bavardions alors, c'est le mot qui convient. De tout, de rien, des voyages, des dames qu'il aimait contempler, les robes étaient légères et le contre-jour nous dévoilait souvent des hanches qui passaient aux voiles de midi. Alors il émettait comme un « *Ha !* » silencieux, sa moustache se plissait de satisfaction, il se tournait vers moi, comme un complice à la découverte des beautés du monde. François Nziengui était de culture Punu. Les masques bapunu sont toujours masques de femme, teints de kaolin blanc, une couleur d'admiration. Il admirait les femmes, sa culture le voulait.

Cependant, si François Nziengui avait un regret, c'était précisément d'appartenir à une ethnie qui au Gabon n'était ni la plus nombreuse, c'était les Fangs, ni la plus puissante, les Tékés présidentiels. Les Punus, c'était le tout-venant, ils occupaient le centre du Gabon, sans richesse autre que celles de l'humain et des fleuves, ils n'inquiétaient personne, personne ne les inquiétait, et au temps des promotions, ils ne rejoignaient que rarement la tête de cuvée.

C'est pour cela aussi, pour lui montrer qu'il méritait une place de tout premier, que lorsque l'occasion me fut donnée, quelques années plus tard, de recommander un ressortissant africain pour une importante commission mondiale sur l'extension de la protection sociale, ce fut son nom que je mis en avant.

Je crois qu'il m'en sut gré – pas seulement pour la business class et l'hôtel Métropole.

174. L'Escapade

Malgré l'éloignement et le caractère rudimentaire des moyens de communication alors disponibles – le téléphone faisait exploser les compteurs, et il s'en fallait encore d'une bonne quinzaine d'années pour que le courriel prenne le relais des postes – il arrivait que le siège du BIT se rappelle à mon bon souvenir. Nous étions en janvier 1982, plus de six mois de Gabon à mon actif, suffisamment pour que les autorités genevoises me considèrent comme un expert digne d'officier à une réunion d'Afrique francophone sur la sécurité sociale agricole organisée à Brazzaville – l'idée étant que ma participation reviendrait bien moins cher que celle d'un quelconque expert européen.

Me voici donc sur les rives du fleuve Congo pour un séjour d'une petite semaine qui commence par une excursion sur un vaste bateau-mouche à fond plat. Buffet à volonté, musiques, danses, les autorités nationales ont mis les petits plats dans les grands pour accueillir comme il convient leurs frères et cousins plus ou moins éloignés. J'ai beau m'être africanisé et porter la saharienne comme un vieux briscard, le rythme que je n'ai pas dans la peau ne m'est pas venu avec le costume. Je reste donc sur les rebords du pont, à regarder la compagnie se trémousser avec enthousiasme en attendant que les festivités arrivent à leur terme et notre navire à quai. Elle a remarqué mon désœuvrement – j'écris « *Elle* » car je n'ai plus souvenir de son nom, un nom que je n'ai pas inscrit au dos des deux photos où elle apparaît, la première nous sommes à la terrasse d'un café surplombant le fleuve, c'est le lendemain, je lui souris, elle pleine de confiance regarde l'objectif comme pour le rendre témoin de sa bonne fortune, l'autre, un jour après, elle a utilisé le cadeau que le savoir-vivre colonial m'imposait de lui faire en contrepartie de sa disponibilité pour

acheter des extensions de chevelure, on dirait Myriam Makeba avec double postiche.

Car nous avons passé presque toute la semaine de compagnie. Dans la journée, nos rencontres étaient discrètes, elle officiait comme hôtesse d'accueil auprès des participants, badges, photocopies, confirmations de vols de retour, conseils sur les endroits à visiter et les emplettes locales. L'après-midi, les séances étaient courtes pour permettre une digestion facile du savoir imparti, nous avions tout le temps voulu pour baguenauder. Le soir tombant je la ramenaient vers sa case du quartier Poto-Poto, la Mercédès mise à disposition par la Présidence de la République – politesse de Sassou Nguesso envers celui qui venait de chez son frère Bongo, les autres membres de la délégation ne bénéficiaient pas d'un tel traitement de faveur – lui valait des arrivées de reine, les ronds de chapeau bavaient dru sur son passage.

Bref, une jolie semaine. Elle m'a écrit pour me faire part de son plaisir à notre rencontre, et de son souhait de poursuivre notre relation. Sa lettre m'est parvenue une grosse semaine après notre séparation. Je n'ai pas voulu y répondre. Il m'aurait fallu en effet l'informer alors de la maladie qu'elle m'avait transmise, dont les symptômes m'avaient amené à consulter le surlendemain de mon retour. Le médecin canadien qui me fit la piqûre me demanda si j'avais entretemps honoré mon épouse. Comme c'était le cas, il fallut bien que je m'explique avec Monique, et la convainque d'aller à son tour se mettre entre les mains de l'homme de l'art.

Cela la gêna un peu, car elle avait profité de cette semaine pour, de son côté, fricoter avec ce même médecin dont la main sur sa fesse n'aurait plus désormais la même orientation.

175. Deutsche Welle

Les plages de Libreville n'étaient pas très fréquentées, mais elles n'étaient pas très grandes non plus. C'est ainsi qu'ayant marqué un samedi le sable du cap Esterias de nos empreintes à quelques mètres d'un autre jeune couple, lui collier bien taillé, elle grande, bouclée, lunettée, cheveux mi-longs, les deux blonds, yeux bleus, du genre que l'on remarque dans les pays d'ébène, nous n'avons pas manqué de nous saluer d'une mutuelle reconnaissance lorsque nous nous sommes retrouvés le lendemain autour du buffet dominical de l'hôtel Rapontchombo – on ne peut pas vraiment parler de hasard à propos de cette resucée car tant la plage que le brunch de rencontre étaient parmi les lieux les plus appréciés des expatriés de fin de semaine.

Nous étant trouvés, nous nous sommes sentis des atomes crochus, et c'est assez régulièrement qu'ensuite ils vinrent nous visiter. Nos quartiers étaient plus vastes, mieux climatisés et plus faciles d'accès que les leurs, ce fut donc régulièrement l'ancienne caisse qui abrita nos rencontres. Juergen était correspondant à Libreville de la Deutsche Welle, la radio internationale d'une Allemagne que l'on disait encore de l'Ouest, il entamait avec Christina sa compagne une mission de trois ans dans ce qui était alors considéré comme la capitale économique et culturelle de fait de l'Afrique centrale. Tous deux dans une jeune trentaine parlaient parfaitement le français. Le tarot leur plut, car les règles en étaient claires, et nous menâmes très régulièrement le petit au bout avec eux, Zhu Ming⁹¹ se joignait parfois à nous pour faire le cinquième. Bien sûr, j'étais un peu envieux de leur beauté, de leur sérieux, ils buvaient peu et toujours à bon escient, de la clarté de leur vision de l'avenir, qui vit jamais un Allemand douter ? Alors, histoire

⁹¹ Ch. VI-169, Un Chinois.

de me montrer sur un jour plus fringant, je nous suis concocté sur le premier ordinateur maison, un ZX 81, une boîte fonctionnant avec des cassettes magnétiques et une télévision noir et blanc, un programme en langage Basic, réminiscence universitaire, pour calculer automatiquement les scores de nos multiples parties. Cela impressionna certes nos hôtes, du moins firent-ils semblant jusqu'à ce que Monique qui, elle non plus, ne doutait pas, et elle avait raison, me fasse valoir que le programme, tout parfait qu'il parût, prenait plus de temps pour compiler qu'elle pour compter les points sur un coin de table, ce qui justifiait pleinement que nous fissions désormais abstraction de la haute technologie.

Lorsque nous ne jouions pas aux cartes, nous occupions poufs et sofas pour bavarder tranquillement, pas trop de politique, plutôt du climat, des voyages, de la cuisine, Juergen qui se contentait de tabac tout-venant, du genre de celui que l'on trouvait facilement à Libreville, se fumait une bouffarde tandis que, mes goûts pour une marque plus prestigieuse ayant interrompu mon approvisionnement, je délaissais mes nombreuses pipes au râtelier pour contribuer à l'enfumage en tirant sur une Dunhill rouge, cigarette haut de gamme dont les exemptions fiscales liées au statut diplomatique atténuaient le coût, Monique et Christina, c'était affaire de dames, occupaient un autre coin de la pièce à partager des points de vue dont je n'ai guère souvenir.

Notre routine était ainsi bien petit-bourgeoisement rodée, et nous n'en déviions guère. Juergen avait bien essayé de me ramener vers une vie plus saine en m'invitant à le rejoindre tôt un matin de semaine sur un des courts de tennis de l'hôtel Dialogue où il avait ses entrées. Je relevai le défi, j'aimais encore alors m'entretenir d'illusions sur mes capacités physiques fussent-elles résiduelles, mais moi qui auparavant n'avais jamais touché une raquette autre que de pongiste fus heureux qu'une ondée tropicale s'en vienne nous interrompre dès le second échange, j'étais déjà tout suant et hors d'haleine. Nous sommes alors convenus qu'il ne servait à rien de vouloir transcender un train-train

d'agrément qui en somme nous donnait toute satisfaction, et le tarot reprit ses droits d'exclusivité dans nos loisirs partagés.

Cette plaisante intermittence dura bien deux années. À la rentrée 1983, nous étions revenus plus tôt pour cause de scolarité, les Groeschke, tel était leur nom de famille, n'avaient pas encore franchi le pas de la conception, c'était je m'en souviens un mardi, l'avant-veille de la soirée inaugurale de notre nouvelle saison, après dîner, je sirotais en regardant plus que distraitemment la minute du Parti démocratique gabonais sur l'écran de l'unique chaîne locale, quand un coup de sonnette vient jouer à l'incongru nocturne. Ce sont eux, Juergen et Christina, ils viennent de rentrer d'Allemagne. Plus rien de fringuant, le premier coup d'œil aura suffi, nous sommes en face d'une grande détresse. Ils ont retrouvé leur maison cambriolée, matériel disparu, matelas retournés, réserves pillées, cela malgré la grille, le gardien, les voisins. Christina a les yeux mouillés et sanglote un peu sur l'épaule de Monique, Juergen s'assoit, accablé, avale en deux gorgées le whisky de l'oubli, demande une cigarette, je propose de lui prêter un de mes nombreux fourneaux, non, il insiste, cigarette, circonstances exceptionnelles.

Ils sont rentrés dans leur chez eux dévasté. La semaine suivante, ils sont repassés nous voir. Pas pour jouer au tarot, mais pour nous informer de leur départ. La Deutsche Welle prend très au sérieux la sécurité de ses collaborateurs, leur correspondant pour l'Afrique centrale serait désormais basé au Cameroun. Une ancienne colonie allemande, le Cameroun – cela inspirait davantage confiance.

Exeunt, Juergen et Christina. Il ne reste d'eux qu'une photo, un soir de Noël, ils souriaient sans fard aux lendemains qui leur chantaient.

176. Relations officielles

La Caisse, comme disait avec respect le Tout-Libreville, c'était un monde à part entière, un État dans l'état, avec sa bureaucratie, ses logements, ses transports, son tourisme, ses médecins, ses ouvriers, cadres et techniciens, voire sa religion qui reposait sur le Dieu unique présidentiel avec son clergé originaire non de Samarie mais du Haut-Ogooué pour son noyau auquel s'était aggloméré tout un peuple cosmopolite de cardinaux, évêques, prêtres et diacres. Une entité aussi complexe avait établi ses règles de préséance et de bonne conduite, une étiquette qui avait suscité la création d'un office tout particulier relevant directement du monarque, celui de responsable du protocole.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Djodje. Personne n'utilisait le prénom de Raphaël, qui lui était échu du fait d'un métissage peut-être en rapport avec les colons portugais qui s'en venaient tirer des bordées depuis une île de São Tomé en somme pas si éloignée – 300 kilomètres, une brouille pour ces grands navigateurs dont certains, qui sait, pouvaient s'appeler Jorge, d'où le patronyme peu fréquent du préposé aux bonnes manières.

Djodje avait une haute opinion de sa fonction. Grand, mince, il portait beau, souvent vêtu d'une veste à grands carreaux dans les tons pastel, harmonie délicate avec un pantalon au pli toujours impeccable, tenue agrémentée en soirée d'un nœud papillon délicatement noué, moustache légère, lunettes à vastes hublots et forte monture qui cachait du mieux possible des cernes bien profonds pour sa jeune trentaine. Car Djodje avait des soucis, toujours au four s'il n'était pas au moulin, tenu pour responsable du moindre faux pas dans l'accueil de personnalités ou la satisfaction de leurs moindres désirs, il se démenait sans trop compter ses pas.

Lorsque s'effaçait l'ordalie, avec un ministre en congés du côté de Franceville, coupé du monde pour mieux se ressourcer, ou en visite à Paris, ce n'était pas non plus du repos, il y allait de ses cinq à dix coups de téléphone quotidiens pour vérifier ci, préparer ça, décommander mi, lorsque donc Djodje pressentait qu'il allait avoir une paix d'au moins quelques heures, il buvait, vite et bien. Alors son parler fleuri s'empâtait, les ailes du nœud papillon se mettaient en berne, ses paupières mettaient au repos des yeux autrement vifs à ne manquer aucun signal d'agir, à déjouer tout coup en traître porté au bel ordonnancement des choses – Père gardez-vous à droite...

Djodje m'aimait bien, car si j'étais indiscutablement une personnalité, je ne faisais pas partie de celles dont les turpitudes lui compliquaient la vie. Cette fois où, ayant trop bu comme souvent, je conduisis ma Toyota Celica trop près de la portière ouverte d'un véhicule nocturnement garé sur le boulevard triomphal, je ne fis pas appel à lui pour le constat, il l'apprit et m'en sut gré, négocier l'indemnisation de la victime aurait suscité bien plus de palabres que ne valaient les quelques billets qu'il m'en coûta. Djodje m'accueillait à l'aéroport, il venait me chercher si le ministre me demandait d'urgence, il arrangeait les repas de camarades que nous nous offrions entre nous, jeunes cadres dynamiques de la sécurité sociale, tous Gabonais, et moi, et moi, et moi.

Djodje en somme était charmant, habile, gai compagnon quand nous parvenions à mobiliser son attention, dans ses instants de semi-liberté, avant qu'il n'ait sombré au cœur de ses propres démons. C'est ainsi qu'il apparaît sur les clichés de nos agapes, réjoui, complice, partie de ces rouages dont il faisait l'huilier.

177. Laboratoire

Pendant que le protocole se préoccupait de mes allées et venues, Monique s'était vu proposer, sur la base de son expérience de biochimiste, un emploi dit de technicien supérieur au sein du laboratoire de la plus récente formation hospitalière de la Caisse, la Fondation Jeanne Ebori. L'ambition affichée du ministre, et de son patron, la filiation entre les deux volontés politiques transparaissant dans le nom donné à l'hôpital, Jeanne Ebori, celui de la mère du président Bongo, était de créer pour la première fois en Afrique centrale un hôpital de référence qui n'aurait rien à envier à ses homologues européens. Rien n'était donc trop beau pour le nouveau-né, que ce soit en termes d'architecture, d'équipement ou de personnel.

Parmi les dizaines de spécialistes expatriés ayant répondu à l'appel de la Caisse se trouvait le chef de Monique, directeur du laboratoire. Malgache, il avait été recruté depuis Paris, où il avait fait ses études et ses premiers pas dans la carrière des analyses médicales, apparemment peu soucieux de contribuer à la construction du socialisme à Madagascar en revenant au pays⁹². Son nom de famille était Andrianjafy, comme tel roi qui régna au XVII^e siècle sur la partie nord de la grande île. Son ancêtre s'appelait en vrai Andrianjafinandriamanitra. Plus pragmatiques, les Gabonais avaient décidé que le docteur Andrianjafy répondrait au nom d'André, et c'est ainsi que les prénoms authentiques du bon docteur ont disparu des couloirs de Jeanne Ebori et des paillasses du laboratoire.

Il ne s'en plaignait pas, d'ailleurs il ne se plaignait de rien. Le teint bronzé des Malgaches authentiques, mince dans sa blouse à manches

⁹² Entre 1975 et 1991, la deuxième République de Madagascar, sous l'égide de Didier Ratsiraka, avait pour ambition de construire un état socialiste à l'instar de Cuba.

courtes, il portait une tête bien ronde, avec des oreilles un peu décollées, des dents du devant un peu avancées - j'ai appris récemment qu'on qualifie de « *proalvéolie* » cet état de choses qui, dans mon imaginaire, faisait du Directeur de laboratoire un lointain cousin de Tic et Tac, les écureuils disneyens - au travers desquelles il chuintait parfois mais qui le plus souvent conféraient à son sourire en écartement du bonheur l'authentique joie de vivre de celui dont l'apex des ambitions a été atteint. Le docteur Andrianjafy était heureux d'être au Gabon, heureux de ses conditions de travail, heureux d'être utile et bien payé, et sa joie de vivre, il savait la communiquer à tout son personnel.

De ce que m'en rapportait Monique, la vie au laboratoire était plaisante. Les résultats étaient là, analyses conduites efficacement, relations d'amitié entre collègues, personne pour rechigner à la tâche même lorsqu'elle excédait les compétences strictes de chacun ou plutôt de chacune, à part le docteur, tout le personnel était féminin, et à part le directeur ou l'épouse du conseiller du ministre, tout infirmier. Le seul incident notable dont j'eus connaissance au long de ces cinq années, si l'on excepte l'esclandre nocturne du Directeur général⁹³, ce fut la découverte dans les canalisations alimentant la machine responsable de la plupart des analyses, une bête de technologie dont auraient rêvé bien des laboratoires de France profonde, d'un lézard margouillat à moitié mort de froid, la climatisation était poussée à l'extrême pour ne pas compromettre la qualité des échantillons conservés avant analyse, la pauvre bête avait dû entrer incognito sur les pas d'une employée, se trouver coincée à l'intérieur et chercher à se protéger d'une nuit quasi polaire en se réfugiant dans la première ouverture venue. La machine fut donc en panne une demi-journée, le temps de nettoyer ses orifices, les analyses simples furent faites à la main, Monique et son docteur s'y collèrent, les autres n'avaient pas la formation requise, et le margouillat reprit des couleurs sur le seuil du laboratoire.

⁹³ Voir ch. VI-169, Un Chinois.

Lors du repas que nous offrîmes pour marquer notre départ du Gabon le docteur Andrianjafy fut l'un des rares, parmi les quarante et quelques invités, dont le carton ne fut pas de mon fait. Quand je revois les photos de cette soirée, Monique et lui, épaule contre épaule, complices souriants, je me dis que, peut-être, pour la seconde fois⁹⁴, elle avait succombé à la tentation dans les bras dirigeants de son laboratoire, que les dents du bonheur avaient su lui sourire.

Jeanne Ebori le sait, mais elle reste discrète...

⁹⁴ Voir CCCCCD, Prémices ch. IV-104, L'Ingénieur.

178. Manembeth

Sourire faussement timide au laboratoire, la même gentillesse un peu plus méfiante dans ce sourire du troisième étage, bâtiment administratif.

Manembeth est adjoint au directeur des pensions, Antoine N'Djolekou, dont on dirait volontiers qu'il est une force de la nature. Tout semble séparer le chef et son adjoint. L'âge, d'abord. N'Djolekou est un grand ancien, il a passé la cinquantaine, c'est un pilier de la maison. Il a été formé par M. Bayard, le dernier grand chef blanc de la CNSS postindépendance, du temps qu'elle s'appelait encore Caisse gabonaise de Prévoyance sociale. Vingt ans après l'indépendance, le désormais directeur des pensions continue de ne jurer que par son mentor, chaque proposition de réforme se heurtant à une implacable antienne « *Du temps de Monsieur Bayard, on ne faisait pas comme ça* ». Manembeth lui est trentenaire, il a suivi des cours, est désireux de toujours apprendre, d'innover, d'améliorer. Seulement, quand le chef tonne, il se courbe l'échine, soucieux de ne pas encourir les foudres de la grosse voix qui fréquentait le grand gourou de quand, au Gabon, tout marchait à la chicotte⁹⁵, et à l'époque, ça marchait bien, ça marchait droit. L'ethnie aussi les différencie. N'Djolekou est né de ce qui est devenu le bon côté du manche, Franceville, l'origine du Président, cela lui donne une double assurance, celle des anciens et celle des vainqueurs ; Manembeth, lui, il est de Libreville, aucun grand ancêtre dont il puisse se prévaloir, du tout-venant en somme, avec un patronyme dont on ne connaît pas trop l'origine même il elle a fait souche dans la capitale, un marin en bordée, venant peut-être bien du Kerala, sur la côte sud de l'Inde, il y a plein de quasi

⁹⁵ La chicotte est un fouet en cuir à lanière tressée symbole des châtiments corporels infligés à tout va dans la France coloniale.

homophones de ce côté-là. L'aspect enfin, N'Djolekou est costaud, rond en bas, carré en haut, cheveux courts, pas de lunettes, c'est pour les vieux, il plisse le museau quand il lui faut lire les petites lettres au bas des circulaires, il n'aime pas les notes de bas de page. Manembeth lui, c'est l'intellectuel, coiffé Afro, à l'Angela Davies⁹⁶, dont il a aussi adopté les grandes lunettes cerclées, une fossette au menton qui accentue son aspect de gentil garçon, il ne ferait pas de mal à une drosophile.

J'avais pris l'habitude, quand je voulais obtenir des renseignements sur les pensions ou suggérer telle ou telle amélioration dans la chaîne de traitement, d'en saisir le grand chef puis, une fois achevée la tirade du « C'était mieux avant », de suggérer de continuer la discussion avec l'adjoint Manembeth pour que le chef N'Djolekou ne perde pas davantage de son précieux temps. Ce subterfuge marchait à tous les coups, et j'eus ainsi maintes occasions de constater les qualités de ce jeune homme dont l'avenir était évidemment de remplacer à brève échéance son supérieur vieillissant, 55 ans comme âge de la retraite, cela serait bientôt là.

Le ministre devait avoir plus ou moins la même vision sur l'avenir technique de Manembeth, puisqu'il le choisit pour participer à un cours de formation internationale à Madagascar où, professeur résident, j'eus l'occasion de constater qu'en plus d'être gentil, compétent, travailleur, l'impétrant savait aussi être loyal et discret⁹⁷. Las, lorsque le dernier fidèle de M. Bayard fit valoir ses droits à une de ces pensions qu'il avait dirigées, le jeu des influences ne fut pas favorable au trop doux et trop timide Manembeth. Le remplaçant fut choisi en dehors de la Caisse, et nous vîmes un jour débarquer dans le bureau directorial un jeune énarque qui, s'il ne connaissait rien aux

⁹⁶ Militante des droits civiques aux États-Unis, Angela Davies est devenue célèbre en 1970 quand, soupçonnée de meurtre politique avec d'autres militants afro-américains, elle fut accusée par le procureur d'avoir introduit une arme sur ce qui devait devenir une scène de crime en la cachant dans le crépu de ses cheveux.

⁹⁷ Voir ch. VI-179, Mélanie.

assurances sociales, réunissait toutes les qualités d'entregent requises pour occuper le devant de la scène.

Manembeth était là quand je rencontrai le nouveau directeur des pensions. Pendant que celui-là me débitait les creuses fadaïses de qui a appris à ne rien dire en parlant beaucoup, coopération, efficacité, réflexion, analyse scrupuleuse, rectitude, service du peuple, confiance du Président, respect du droit, je voyais se creuser des rides d'amertume au front de celui qui avait cru que le mérite payerait.

179. Mélanie

Le doux Manembeth, eût-il été fielleux, aurait certes pu causer quelques ennuis au conseiller du ministre ainsi qu'à une de ses collègues, celle qui avait été désignée pour, en sa compagnie, constituer la délégation gabonaise au cours de formation internationale d'Antananarivo dont j'étais un des animateurs. Comment en effet aurait-il pu ne pas remarquer la plus que connivence qui nous unit, Juliette Ngaka et moi, pratiquement depuis le lendemain de la séance inaugurale du séminaire, cette fin d'après-midi où, sous prétexte d'un coup de fil à donner, elle m'avait accompagné à ma chambre d'hôtel, délaissant le temps d'une communication le spartiate du centre de formation hébergeant les stagiaires pour le confort d'un Sheraton oocoulant les enseignants. Juliette téléphona, raccrocha, se devêtit plus vite que Fregoli, s'enfouit sous les draps pour y attendre que je l'honore⁹⁸, alors que chaque jour elle quittait en ma compagnie les lieux d'enseignement dès la cloche sonnée pour ne les réintégrer que fort tard, son assise royale la faisant débarquer dans la cour de l'école de la Mercédès avec chauffeur mise à ma disposition par nos hôtes malgaches ? Certes, il trouva incongru, lorsque nous nous enregistraèmes à l'aéroport sur le vol qui nous ramenait vers Paris, que Mélanie demande à ma suite un siège en zone fumeur elle qui ne fumait pas, pour prolonger par accoudoir partagé notre intimité nocturne, elle eut beau exciper d'une erreur pour justifier cette exposition au tabagisme, je vis bien au haussement de ses sourcils que Manembeth n'était pas dupe mais il ne pipa mot, et je lui en sais encore gré aujourd'hui.

⁹⁸ Cette découverte est narrée plus en détail dans (du même auteur) Hoopoe (éd. Édilivre, 2012), Algonquines, p. 200 et sqq.

Car Juliette était mariée, avec un cadre aussi haut qu'imposant qui l'avait déjà à l'époque nantie de trois enfants, dont deux nés à Paris lors d'un séjour de couple universitaire qui leur permit d'acquérir les diplômes requis pour, de retour au pays, intégrer pour sa part à elle la sécurité sociale comme jeune cadre presque supérieur, Juliette était adjointe aux prestations familiales comme Manembeth l'était aux pensions, pour rejoindre quant à lui les rangs de la Présidence de la République. L'époux, me dit-elle, dispose de quelques deuxièmes bureaux⁹⁹, mais il est jaloux comme un léopard, ce tigre de notre Afrique. Faire planer ne fût-ce que des soupçons sur l'épouse, cela aurait discrédité l'époux, déshonoré les Fausther, nom de jeune fille de Juliette, une très ancienne et très respectée famille librevilloise, les conséquences auraient pu être fatales, allant jusqu'à la courte maladie¹⁰⁰ pour elle comme pour moi, fauteur de troubles – tout cela, cette nécessité d'être plus que discrets sur notre relation, elle me l'explique alors que nous dansons, pudiquement enlacés, au son de *Ma cabane au Canada* interprétée par un orchestre malgache pour le bien d'un cours de formation en goguette, excursion de mi-parcours du côté des Hauts Plateaux. Elle est si belle, Juliette, élancée, courtes tresses perlées de fête, des yeux immenses, et un sourire... Si belle dans sa robe traditionnelle, pagne hollando deux pièces, froncé au-dessus de la taille, jupe fourreau avec un intervalle large juste comme ma main qui y trouve la fraîcheur de sa peau pour effleurer ses hanches et nous guider les pas.

Nous avons prolongé notre escapade malgache avec toute la discrétion voulue par un double adultère. Nos rencontres s'organisaient le soir. Juliette travaillait tard, les Prestations familiales étaient la clef des activités de la CNSS, les familles attendaient ponctualité et exactitude dans les monts et merveilles qui leur étaient

⁹⁹ Un « deuxième bureau » désigne une maîtresse attitrée entretenue par un haut cadre qui lui rend visite sous prétexte d'occupations professionnelles.

¹⁰⁰ Au Gabon, on appelle « *courte maladie* » une mort rapide, subite, inexpliquée pour laquelle on soupçonne une origine criminelle ou surnaturelle.

promis et dûment prodigués. Lorsque le bâtiment avait endormi ses sept étages, je m'en venais discrètement gratter à la porte vitrée de son bureau du quatrième, elle tournait la clef. Lumières éteintes, persiennes baissées, nous nous aimions debout dans le noir. J'explorais les vastes emmanchures du boubou seule enveloppe à ses frémissements, elle se mordait les lèvres pour ne pas trop gémir lorsque nous entendions le garde venir par le couloir où le menait sa ronde.

Plus tard, lorsque le ministre nous eut déménagés dans le pavillon isolé que notre petite administration occupait seule en bord de mer, nos rencontres furent moins fréquentes mais plus faciles. Juliette venait vers moi au volant de sa Honda Civic blanche, elle se garait derrière le bâtiment à l'abri d'un vaste badamier protégeant plaques et carrosseries des regards curieux longeant le boulevard Triomphal ou empruntant la descente de Louis, Libreville avait beau ne pas manquer de voitures, chacun, semblait-il, savait déceler au premier coup d'œil la présence de celles de ses multiples connaissances et en inférer de leur emploi du temps, Juliette était connue, avec des regards à surprendre d'autant plus nombreux. Elle me rejoignait dans la pénombre de mon couloir que Guy¹⁰¹ avait depuis longtemps déserté pour vaquer à d'autres plaisirs, la porte fermée à clef nous pouvions nous aimer à loisir sur la haute moquette, les jalousies filtraient nos bains de pleine lune.

Juliette et moi, je crois, nous nous aimions. Nous avions l'un de l'autre un besoin nous portant au-delà du charnel, sans doute est-ce cela que, je viens de l'apprendre, on dénomme parfois « *sapiosexualité* »¹⁰², le mot alors n'existait pas encore, mais nous la pratiquions. Pourtant, lors de notre repas de retour vers Genève, Juliette sur les photos est sur son quant-à-soi, longs cils pour abriter toute larme à son œil, et toujours son sourire, à peine, si peu, moins

¹⁰¹ Voir ch. VI-170, Aïkido.

¹⁰² Selon Wikipédia, « *Une personne sapiosexuelle est une personne qui est attirée par quelqu'un en fonction de son intelligence et non pas de son apparence physique.* »

éclatant par un fond de tristesse, Juliette sait se tenir. Nous nous sommes revus quelques années plus tard à Libreville. J'étais allé la surprendre à son bureau, elle accepta une invitation à déjeuner, puis de me suivre à l'hôtel. Comme je m'étonnais qu'elle s'osât ainsi publique à mon bras, elle dit qu'aux âges que désormais nous avons atteints nul ne pourrait supposer que la chose encore nous tentât. Pourtant elle a joui au travers du grand lit quand ma langue a touché le feu de son intime.

Quand j'écrivais Hoopoe, je lui fis parvenir, BP 134, Libreville, Gabon, son adresse professionnelle, au cas où sourcilieux l'époux jaloux serait aussi décacheteur d'enveloppes, les bonnes feuilles du chapitre à elle consacrée. Elle me répondit avoir beaucoup apprécié les aventures de Mélanie la bien nommée, c'est le pseudonyme dont je l'avais affublée, Mélanie veut dire « *noire* » en étymologie, elle attendait impatiemment d'en lire davantage. Je ne lui ai pas répondu, j'aurais dû lui avouer que le livre n'était pas celui de nos amours mais d'une relation tierce pour laquelle en somme j'avais trahi notre souvenir, cela l'aurait déçue, je crois, et peut-être peinée.

Par la suite, j'ai souvent essayé de retrouver sa trace par les coins d'Internet. Mélanie est discrète, tout ce que j'en appris fut qu'elle prit sa retraite l'année où moi aussi je me radiai des cadres. Nous étions donc contemporains, trentaine balbutiante puis affermie lorsque nous nous connûmes. Puis tout soudain, un jour que je marquais son nom dans la règle Google pour la centième quête d'un possible Facebook, Twitter, Instagram, voire LinkedIn, un renvoi vers L'Union, le quotidien de Libreville daté du 8 septembre 2020, elle devait avoir juste septante ans. « *Les familles (...) très touchées par le décès de Madame NGAKA née FAUSTHER EKOMBA Juliette Hermine, survenu à Libreville le 28 août 2020, présentent aux familles FAUSTHER et NGAKA leurs sincères condoléances et les assurent de leur soutien en cette pénible et douloureuse épreuve* ». Juliette, ma Juliette, n'est plus, depuis trois ans déjà, et nul pressentiment n'avait pincé mon cœur.

Elles sont dures dans leur sobriété, ces annonces funéraires, toute une pleine page dans chaque numéro du journal. Et pour chaque mort, une photo de vieux, une photo de vieille. Mais pour Juliette, la photo, c'est son sourire. Il est là, il illumine la page, il transcende la mort, il nous console. Un an plus tard, le veuf publie à son tour un communiqué, pleurant la perte d'une épouse exemplaire. Une autre photo. Juliette qui sourit encore, qui sourit toujours. Cette fois, je le vois bien aux rides de ses yeux, elle s'amuse, c'est à moi qu'elle s'adresse, à moi qu'elle confie qu'il n'a jamais rien su – mais que nous nous aimions.

180. 6^e BIMA

Mes 6 à 8 avec Juliette ne me faisaient jamais manquer l'heure de l'apéritif. Il prenait son quota de temps libre, nous ne mangions pas de bonne heure, seulement après que les filles avaient eu leur content de Booba, d'Albator, ou de Candie. Puis, aussitôt qu'elles étaient couchées, confiées aux bras bienveillants de Morphée, et pourvu que l'on soit vendredi ou samedi, nous nous esbignions sur la pointe des pieds, direction Le Bataclan. Le Bataclan, c'était un de ces centaines de bars de nuit souvent hébergés dans des structures précaires où la vie de patachon drainait locaux, riches ou pas, expatriés, résidents ou de passage, militaires, Français ou Gabonais. Le Bataclan présentait de multiples avantages. Il se situait à deux pas de l'appartement, il suffisait de traverser la rue, d'emprunter la montée de London, passé le carrefour de la rue Batavea, on était rendu. Pas besoin de voiture ni de taxi, l'on pouvait se divertir à gogo jusqu'à pas d'heure sans se préoccuper du rapatriement, on tanguerait bien jusqu'au bord de mer. Puis, le Bataclan était bien tenu, un couple franco-gabonais, lui Gérard, de jour gérant florissant d'un magasin de tapisserie succursale, je crois, de Saint-Maclou, elle Delphine, propriétaire en titre, les autorités exigeaient que la vie nocturne soit entre des mains nationales. Ils passaient leurs nuits derrière le comptoir à servir, à préserver un semblant d'ordre, à tenir le crachoir pour les clients esseulés, à alimenter les platines de musiques plus dansantes les unes que les autres. Le Bataclan était climatisé, les patrons accueillants, on pouvait payer d'avance, un chèque de quelques centaines d'euros dont Gérard défalquait les consommations au fur et à mesure, prévenant quand approchait l'étiage, et puis il était considéré comme sûr, bar de référence pour l'armée française, dont quelques

représentants étaient présents chaque soir non pour faire la police mais pour eux aussi se divertir, on les reconnaissait à leur coupe de cheveux et à leur façon de s'interpeler – il est rare d'entendre donner du « *mon lieutenant* » au danseur d'à côté.

Pour moi qui ne rythmais pas, les soirées au Bataclan se passaient au comptoir à contempler le trémousoir. Je bavardais avec Gérard, je tentais, en espérant qu'il n'entendrait pas, de détourner Delphine du droit de chemin, jamais je n'y parvins, je repoussais gentiment les filles de joie qui s'agglutinaient parfois autour du blanc solitaire, payant de-ci de-là un verre pour préserver la paix, la vie dissolue était alors d'un prix fort abordable.

Quant à Monique, elle dansait jusqu'au bout de la nuit. Seule femme blanche de l'endroit, jeune de surcroit, elle connaissait un succès mérité qui lui valait bien des avances. Elle s'était donc rapidement mise sous la protection de l'armée personnifiée par deux sous-officiers, l'un Antillais, l'autre Savoyard. Le premier, il s'appelait René, lui apprit la biguine, je les voyais chalouper à longueur de soirée sur tous les airs de la Compagnie créole. L'autre, je ne sais plus son nom, ni s'il dansait. Son grade devait être le plus prometteur puisque, quelques années plus tard, l'armée française était sur un de ces théâtres d'opérations où la vanité de puissance la force à s'engager, j'entendis Monique s'exclamer en entendant le nom d'un de nos représentants tombés au champ d'honneur de Serbie ou d'ailleurs. Le lieutenant Untel, c'était celui de Libreville. Le discret, on aurait dit qu'à peine elle le connaissait tant René faisait office de cavalier d'ostentation, celui cependant qui avait réussi à l'inviter par des canaux diurnes, peut-être lui aussi fréquentait-il Jeanne Ebori, aux journées portes ouvertes du camp de Gaulle. Nous nous y sommes rendus en groupe, en ligue, en procession. Gwenaël a fait de la tyrolienne, Madenn est montée sur un char, et Monique a remercié le beau et ténébreux sous-officier.

181. Tvrdy

Conseiller financier, telle était l'appellation officielle pour désigner l'expatrié faisant fonction d'Agent comptable de la CNSS, le cadre gabonais titulaire du poste ne pouvant suffire à une tâche où, par ailleurs, il lui aurait été impossible de résister aux pressions sans recourir à un bouc émissaire métropolitain, « *J'aurais tant voulu vous faire plaisir mais, vous voyez bien, le Conseiller financier, il est vraiment intraitable !* ». Le patronyme de ce Conseiller financier, d'origine tchèque, Tvrdy, signifie précisément dur, inflexible, rigide. On ne peut mieux tomber ! Pour moi, j'aimais bien ce jeune homme lui aussi dans la trentaine entamée, dont la silhouette me semblait représenter ce en quoi le Gabon était en train de me transformer, des arrondis gonflant de houblon une saharienne subitement trop étroite, un menton se dédoublant à force de giclettes maltées, des cheveux encore presque sans sel portés drus sur un front haut, des lunettes sérieuses glissant au long d'un nez trop court, c'était un peu moi, ce Niçois prénommé Brice avant l'heure du film, Brice ou le Magicien en vieille langue celtique.

À l'instar de bien d'autres expatriés, Brice s'était mis à la tête d'un établissement de nuit. Il avait dû pour cela recourir aux services d'une gérante salariée. Comme il était déjà marié et vivait sa vie de Libreville avec madame son épouse, elle aussi expatriée, impossible de faire toute confiance à celle avec qui il n'entretenait aucun rapport intime. Pour éviter, disait-il, de se faire gruger, il passait donc le plus clair de ses nuits derrière le comptoir de son bouge, à vérifier que la gérante encaissait dûment des consommations dont elle ne détournait aucun montant.

Ce faisant, Brice agissait comme bien d'autres piliers des nuits librevilloises, Gérard de Saint-Maclou lui servait de modèle. Il

oubliait cependant que la tapisserie n'est pas la sécurité sociale, et que l'on trouverait parmi les quelques centaines d'employés de la Caisse suffisamment de sycophantes nocturnes pour que son emploi du temps de tenancier de maison close ouverte à tout vent soit porté à la connaissance du ministre. De surcroît, la fatigue de nuits bien arrosées, Brice pensait que consommer avec le patron fidéliserait la clientèle, s'accumulait inexorablement, ses travaux légitimes s'en ressentaient, il y eut quelques erreurs, quelques réponses trop lentes à des sollicitations d'états des lieux, bref le boulet était déjà lancé qui devait l'emporter lorsqu'au dernier moment la sollicitude fraternelle d'un autre niçois, Charles Marrone¹⁰³, lui valut le sursis.

Chat échaudé craignant l'eau froide, Brice vendit ses parts à sa gérante, abandonnant le monde de la nuit à plus résistant et moins en vue que lui. La résilience cependant ne fut que de courte durée. Il ne reparut pas au retour des congés. Nous apprîmes qu'un matin du mois d'août il s'était effondré au beau milieu de la promenade des Anglais, foudroyé le comptable, adieu le magicien.

Brice fut remplacé. Le nouveau Conseiller financier portait lorgnons, il aurait revêtu des manchettes de lustrine si l'on avait été plus loin de l'équateur. Je ne sais plus son nom. Il me semble que le retenir, c'eût été justifier le trop triste destin de notre Brice de Nice.

¹⁰³ Voir ch. VI-160, Marrone.

182. Yksi

Pendant que mes fonctions de conseiller m'accaparaient, Monique et les enfants ourdissaient leur trame sans que je m'en rende bien compte. Oh, il n'y avait rien-là qui fût vraiment transgressif, ces dames souhaitaient simplement s'enrichir un peu l'existence, déverser leur trop-plein d'affection. J'aurais sans doute dû me montrer plus attentif, me rendre compte que les aventures de Bouba ou celles de Candy ne suffisaient pas à l'éveil de jeunes esprits, et que leur mère était complice dans cette quête substantielle, elle dont les gardes laborantines n'étaient pas encore égayées d'ombre chinoise.

Le premier signe avant-coureur des besoins tamagotchi provint de la terrasse. Un couple de lézard s'était pris d'affection pour notre séjour, pointant les narines dès que les bols de pistaches et d'arachides étaient déposés sur notre table basse. Leur présence amenait invariablement celle des filles, qui autrement n'avaient guère d'appétence pour l'alcoolisation parentale. Elles considéraient ces margouillats comme des membres de notre famille, les avaient baptisés Custer et Conner, le nom du premier, éponyme d'un général confédéré¹⁰⁴, venant peut-être du bleu de sa robe, quant au second qui tirait sur le rouge orangé, son nom reste un mystère, mais cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Je ne réagis pas davantage au signal que représenta la venue d'un félin tout noir baptisé Owendo en référence peut-être au charbon qui n'alimentait plus les locomotives désormais électriques s'élançant de la gare éponyme sur les rails du transgabonais. Owendo était prétendument un animal à recueillir pendant les congés d'une

¹⁰⁴ Le lieutenant-colonel Custer, général à titre posthume, était un ancien officier des troupes nordiste durant la guerre de Sécession. Il fut tué durant la bataille de Little Big Horn où la cavalerie américaine qu'il commandait fut défaite par les guerriers sioux et cheyennes conduits par Sitting Bull. Son uniforme était en drap bleu.

condisciple de Gwenaël à Gros Bouquet ou de Madenn aux Pinocchio, je n'ai pas prêté attention à l'origine d'un arrangement dont m'importait seulement qu'il dût être temporaire. Ce temporaire devait durer 5 ans, à l'issue desquels nous passâmes Owendo comme un flambeau entre les mains d'autres condisciples, l'expérience féline n'ayant pas été suffisamment concluante pour que le matou ait droit aux découvertes helvètes.

Le félin ne suffit pas longtemps à satisfaire aux ardeurs tutélaires de la majorité de notre maisonnée. Quelques semaines plus tard, ce fut une boule de poils d'une autre couleur, blonde et vénitienne, qui me fut présentée comme un fait accompli. Ce bébé cocker à peine sevré avait un besoin urgent, un besoin vital d'être adopté, notre famille est sa seule et unique chance, pas question de le rejeter, d'ailleurs s'il est là, c'est parce que nous nous sommes déjà engagées.

Je fis sans doute alors semblant de ronchonner qu'il eût été séant de me consulter avant de contracter une obligation à si long terme, j'obtins en contrepartie de mon acceptation tacite le privilège de nommer l'animal, et c'est ainsi qu'Yksi fut dénommé. Yksi, cela veut dire Un en finnois. Ce baptême témoignait ainsi de ma résignation à lier désormais notre existence à celle d'animaux domestiques d'ascendance canine, Ning Ning qui succéda se serait appelé Kaksi, Lyetta ensuite aurait été Kolmä, Ulysse Neljä, je doute fort qu'il y ait un Viisi, encore moins une Kuusi.

Yksi méritait son chapitre, car il détermina mon retour au sein de la communauté fraternelle des hommes et de leurs chiens, que je pensais avoir quittée, délaissant Linda¹⁰⁵ comme on éteint la télévision en se jurant bien de plus jamais ne se faire prendre au piège sirupeux des étranges lucarnes. Au Gabon, j'ai renoué avec la télévision, et avec l'amour des chiens. Un attachement réel, profond, au point que je leur ai consacré un petit ouvrage, auquel je me permets sans la moindre pudeur de renvoyer le lecteur¹⁰⁶.

¹⁰⁵ Voir du même auteur, même éditeur, CCCCCD – Prémices, ch. II-44.

¹⁰⁶ J. Végey, Contes à dormir canins, éditions EÉdilivre, août 2022.

183. Sino

La table basse autour de laquelle s'étiraient Custer et Conner, nous la devons, comme le reste du mobilier de notre traversant, à la bienveillance du responsable de l'habitat pour la CNSS. Métis lui aussi¹⁰⁷, Sino lui aussi se prénomait Yves, le breton se portait fort au pied du mont Bouët. Responsable de l'Habitat de la CNSS avec rang de directeur, ce n'était certes pas une sinécure, j'allais écrire une Sino-cure, tant le patrimoine immobilier de la Caisse était vaste, varié, d'ancienneté diverse et d'implantation tous azimuts. Pourtant, Yves Sino n'a pas l'honneur de figurer dans le grand livre des Élités gabonaises¹⁰⁸ au contraire de ses homologues aux pensions, aux prestations familiales, aux risques professionnels, à la consommation pharmaceutique...

La raison en est simple : le directeur de l'Habitat ne figure pas sur les différents décrets portant nomination, des textes pris en Conseil des ministres pour bien marquer l'origine suprême d'une délégation de pouvoir que le fait du prince pouvait révoquer d'un claquement de doigts ou d'un trait de plume. Et si le directeur de l'Habitat ne figurait pas sur la liste des hauts fonctionnaires nommés sous le haut patronage d'Omar Bongo, c'est parce que le ministre, sans nul doute en accord avec le Président, avait décidé de préserver des appétits goulus ce fleuron de la sécurité sociale dont l'emprise au vent mauvais des tentations corruptrices aurait autrement été démesurée.

Il avait donc choisi celui dont il savait l'incorruptibilité, qui, pour l'extérieur, n'était que « *responsable* » de son secteur, un titre sans relief permettant d'éviter le faisceau des radars de la renommée, assorti néanmoins d'émoluments suffisamment généreux pour préserver des tentations.

¹⁰⁷ Voir ch. VI-161, Le Cercle des Métis.

¹⁰⁸ Les Élités Gabonaises, 3^e édition, 1988, EDIAFRIC-IC, Paris.

Sino-l'incorruptible vivait tranquillement sa carrière dans l'ombre. Toujours calme, souriant, à l'écoute, il s'avérait un charmant compagnon lors des soirées de fête où les hauts cadres officiels le traitaient comme un des leurs, ce qu'il était, moquant gentiment ce qu'il ne manquait pas une occasion de rappeler : le responsable de l'Habitat était gaulliste, donc fidèle chiraquien, il pensait pis que pendre de l'élection de François Mitterrand, non pas comme d'autres postcoloniaux en raison des risques que des velléités vertueuses faisaient peser sur les prébendes de la Françafrique, mais pour des raisons idéologiques. Qui avait combattu le Général démérita de la France. Le seul reproche qu'Yves Sino faisait à de Gaulle, et il était, j'ose l'écrire, de taille, c'était d'avoir refusé au Gabon le statut de département français, et d'avoir imposé à Léon Mba une indépendance dont le territoire ne voulait pas¹⁰⁹.

Yves Sino a continué de mener paisiblement sa barque jusqu'à la retraite, aussi discret ensuite qu'auparavant. C'est du moins ce que je croyais, jusqu'à ce qu'un des hasards d'Internet me fasse découvrir que la Statue du Commandeur avait elle aussi un pied d'argile. Le nom de l'ancien directeur de l'Habitat figure en effet au tout premier rang sur une liste d'opprobre constituée en 2017 de locataires mis en demeure par la CNSS de régulariser leur situation cadastrale, eux qui avaient procédé à des extensions de leur propriété sur des parcelles ne leur appartenant pas.

Me voici donc perplexe – Sino pris au piège du pouvoir, Bérégovoyisation¹¹⁰ d'un chiraquien ?

¹⁰⁹ Wikipédia, article Gabon : « *En octobre 1958, la Communauté française étant nouvellement créée, le Conseil de gouvernement du Gabon, s'appuyant sur l'article 76 de la nouvelle Constitution de la Ve République (version de 1958), demande la transformation du Gabon en département français. Léon Mba, président de ce Conseil, charge Louis Sanmarco, administrateur colonial, de présenter la demande auprès du gouvernement métropolitain. Sanmarco reçoit une fin de non-recevoir, le général de Gaulle n'y étant pas favorable, au grand dam de Léon Mba.* »

¹¹⁰ Pierre Beregovoy fut nommé Premier ministre par le président Mitterrand en 1992. Il dut quitter ses fonctions l'année suivante, à la suite de la défaite de la gauche aux élections législatives de fin mars 1993. Accablé par des soupçons de corruption visant sa personne, il se suicida un mois plus tard.

184. Dircab

Ce Brice-là n'était certes pas de Nice... Jacques Brice Gambigha nous est tombé dessus, à nous autres qui formions le petit groupe de la CNSS s'honorant de la confiance, que nous espérions exclusive, du ministre. Cette exclusivité, nous en disposions, ou croyions en disposer, avant même que le ministre ne fût nommé ministre.

Alors, ce furent d'autres règles qui s'appliquèrent. Nous contribuâmes, Guy Ramette comme moi-même, à tisser la corde par laquelle notre confiance devait s'étrangler, puisque c'est à nous que fut confiée la tâche de rédiger le décret portant organisation du tout nouveau ministère de la Sécurité sociale et du Bien-Être. Si notre imagination put se donner libre cours en inventant une Direction générale du Bien-être ramifiée en autant de cellules que les bas-fonds de Libreville comptaient de matitis¹¹¹, il nous fallut aussi passer sous les fourches caudines des figures imposées selon lesquelles tout ministère gabonais qui se respecte devait disposer d'un cabinet ministériel, avec à sa tête un Directeur de cabinet, le DIRCAB, disposant seul de la légitimité à porter la parole du ministre.

Ce DIRCAB fut rapidement nommé, je crois bien que son nom nous fut communiqué avant même la promulgation du décret. Le patronyme était parlant, appellation d'origine contrôlée, Province du Haut-Ogooué, natif d'Empoussa, 7 kilomètres à peine du lieu d'origine de celui qui était devenu son protecteur officiel, lui-même originaire d'Omoï, une localité sobrement qualifiée de « *proche de Franceville* », le berceau des Bongo. La boucle était donc bouclée, et nous nous

¹¹¹ Les matitis sont ces agglomérats de planches et de tôles que les urbanistes qualifient d'« *habitat spontané* ». On les trouve dans pratiquement toutes les métropoles d'Afrique.

attendions à la venue d'un de ces vainqueurs imbus de leur personne, infatués d'un pouvoir dont le hasard leur avait confié les rênes.

La surprise n'en fut que plus plaisante. Jacques Brice Gambigha, jeune comme nous, était aussi simple, d'abord aussi aisé que nous savions pouvoir l'être. Qui plus est, il avait fait ses classes dans l'inspection du travail, formé à Yaoundé dans une structure inter-États créée par le BIT, bref, c'était un des nôtres, ou peu s'en fallait. Au demeurant, le DIRCAB avait suffisamment de manioc sur sa planche à démêler les affaires familiales ou claniques du ministre pour délaissier volontiers tout ce qui aurait relevé d'une politique sociale dont la technicité débordait largement le champ de ses compétences.

Il nous laissait donc les coudées franches, à nous qui pouvions ainsi nous bercer de l'illusion de toujours entretenir une relation si particulière avec notre ministre que nous en inférions un sentiment de puissance quasi décisionnelle sans commune mesure avec la réalité de notre maigre pouvoir.

Chacun en somme était heureux. Jacques Brice avait le titre, et nous autres, dans l'ombre, restions les marionnettes dont le tireur de ficelles siégeait au plus haut degré du ciel gabonais.

185. M’Piankali

Tous les ressortissants du Haut-Ogooué n’étaient pas aussi bon enfant que le DIRCAB, ou aussi classieux que son ministre. Omer M’Piankali s’avéra être un parfait contre-exemple de ce label de haute qualité qu’aimaient à s’adjoindre les altogovéens. Le ministre avait envisagé, on peut être puissant et naïf à la fois, que son entregent, et notamment sa proximité avec la Présidence, lui permettrait de cumuler aussi longtemps qu’il le souhaiterait ses missions au sein de l’équipe gouvernementale avec la direction générale de la Caisse de sécurité sociale, y compris la mainmise sur des finances florissantes et abondantes qui accompagnait cette dernière fonction.

Même s’il put, en freinant des quatre fers, retarder l’échéance du non-choix, il lui fallut bientôt rendre les armes. La direction générale de la CNSS suscitait de telles convoitises qu’une tête coiffée d’un autre chapeau ne pouvait continuer de revêtir celui-là. Tout juste bénéficia-t-il du sursis requis par la formation accélérée en France du proche encore plus proche du Président choisi pour lui succéder. Omer M’Piankali – c’est sous ce nom que nous l’avons connu, je vois maintenant qu’ailleurs il se fait nommer Omar par flagornerie, ou Piankali par simplification – fut l’élu. L’échéance des quelques semaines qu’il passa à Saint-Étienne pour se propulser avec un vernis de qualification à un poste pour lequel il n’avait ni qualités, ni compétences, laissa un goût amer à celle et ceux qui l’ayant précédé à la prestigieuse école stéphanoise pour une scolarité complète auraient pu légitimement prétendre au trône devenu vacant.

Las, l’ethnicité tenait lieu de loi salique, mais ceux-là qui encaissèrent leur mauvaise fortune ne le firent pas de bon cœur. Il est vrai qu’Omer M’Piankali, qui pensait pallier son inexpérience par

une brutalité inédite dans la gestion, fournit suffisamment de grain à moudre au moulin de leur amertume. De ce qu'ils disaient volontiers, on n'avait jamais vu à la tête de la CNSS tant d'arrogance alliée avec tant d'inanité, on n'y connaissait pas de dirigeant noyant aussi bien dans l'alcool et le stupre les éclaboussures de ses malversations – car Omer M'Piankali, tout jeune encore, faisait sienne la devise prêtée à son mentor, « *La chèvre broute là où elle est attachée* ».

Monique elle-même faillit tomber victime de ce tyranneau¹¹². Heureusement, puisque j'avais suivi le ministre dans son déménagement lorsqu'il dut finalement céder sa place à qui, bien que de sa parentèle, ne lui inspirait ni confiance ni estime, je n'eus guère à frayer avec le personnage. Quand il apparaissait que le soutien de la CNSS était important pour une activité du projet que je continuais de mener, je ne m'abaissais pas à le solliciter. J'en touchais un mot au ministre qui, tutelle permettant, convoquait sur l'heure le Directeur général, lequel, pervers pétochard, apparaissait tout tremblant dans l'antichambre, ses malversations nouvelles auraient-elles fait déborder la coupe de la tolérance ? , pour s'entendre simplement intimer de souscrire à toutes les demandes que je pourrais lui faire. Le soulagement le faisait bredouiller un acquiescement, et nous faisions semblant dès lors de nous entendre à merveille.

Omer M'Piankali est resté dix ans à la tête de la CNSS, une longévité qui s'explique par un dévouement sans faille aux intérêts d'une Présidence entre les mains de laquelle il avait remis les clefs du coffre de la sécurité sociale, ce à quoi le ministre s'était toujours refusé. Puis, avec les réformes imposées par l'avènement du multipartisme, il fallut le démettre, les autorités gouvernementales désormais indépendantes de la Présidence ne pouvant plus tolérer ses accumulations d'actes de mauvaise gestion. Comme souvent, pour s'en débarrasser, on le promut. Le président en fit un ambassadeur, d'abord en Libye, partenariat pétrolier, puis à Londres, place

¹¹² Voir ch. VI-169, Un Chinois.

financière de grand intérêt pour la famille Bongo. Au décès du père, il lui fallut condescendre au jeu diplomatique des chaises musicales, on le retrouva donc ambassadeur au Danemark. Peut-être, le fantôme d'Hamlet lui fit-il honte de ses péchés, il quitta ce monde peu après. Les photographies de deuil publiées dans la presse le montrent toujours bouffi, mais ce n'était plus d'orgueil.

186. Tchip'

Grandeurs et vicissitudes de l'onction ministérielle, le titulaire du portefeuille SSBE, Sécurité sociale et Bien-être, se voyait contraint d'accepter auprès de lui des collaborateurs-conseillers dont l'utilité technique ou stratégique n'allait pas de soi. C'est ainsi qu'avec Guy Ramette j'interprétei la nomination de Daniel Tchipandi-Tomba auprès de « *notre* » ministre. Mais peut-être, sans doute, avions-nous mal jugé. Il est fort possible que M. Oyouomi ait été séduit par la formation d'économiste, docteur, s'il vous plaît, de ce petit homme, dont le crâne de trentenaire un peu dégarni s'entourait de magnifiques rouflaquettes style Premier Empire ou, source plus plausible d'inspiration, style Tom Jones le Chanteur.

« *It's not unusual* », chantait ce dernier, *Rien là d'inhabituel*, mais le comportement du nouveau conseiller était, lui, quelque peu différent des habitudes de certaines élites infatuées de l'aura de leur protecteur. Tchip', c'est ainsi que très vite affectueusement nous le surnommâmes, était discret, aimable, ponctuel. Il était avide de parfaire ses connaissances en matière de protection sociale, posait moult questions, prenait des notes. Une crème de disciple si nous avions eu l'idée de former quelqu'un à notre succession dont, expatriés enracinés, nous n'envisagions pas l'échéance.

Le temps passa. Tchip' restait conseiller. Petit à petit, il approfondissait ses champs d'intervention, recevait chaque mois sa part de dossiers du Conseil des ministres pour rédiger les notes de synthèse dont le nôtre se contentait pour préparer les séances. La répartition des dossiers se faisait équitablement par le truchement de Mme Delourme¹¹³. À supposer que le Conseil connût trente points à

¹¹³ Voir ch. VI-154, Oyouomi.

l'ordre du jour, la documentation des points 1 à 10 m'échoyait, les 11 à 20 pour Guy Ramette, 21 et suivant étant le lot de Tchip', le seul Gabonais avec le Directeur de Cabinet à qui le ministre faisait suffisamment confiance pour non seulement lui donner accès aux arcanes des secrets gouvernementaux, mais encore se fier à son jugement pour le cas échéant et sur sollicitation du Président ou, plus rarement, du Premier ministre, celui-là faisait office plutôt de secrétaire de séance que de grand coordinateur, exposer in situ le sentiment de son Département.

Tchip' devait cette confiance à ses seules qualités car, au contraire d'autres membres de la garde rapprochée, il ne faisait pas partie de l'élite du Haut-Ogooué. Originaire de Port-Gentil, gentil, il l'était à l'extrême. C'est pour cela que, à l'occasion d'une visite de suivi quelques années plus tard, je fus plus que surpris de le retrouver occupant le fauteuil de Directeur général de la CNSS, un poste pour lequel il avait été choisi pour succéder à l'infâme Piankali avec pour tâche de renflouer un navire coulé par trop de prébendes et d'abus.

Quand je traversais l'immense bureau directorial, il y avait bien dix mètres de la porte au fauteuil d'invité, je voyais de l'autre côté d'une gigantesque table de verre le modeste Tchip', affublé d'une cravate à gros nœud lui qui ne se plaisait qu'en saharienne à manches courtes, apparaît tout recroquevillé dans le siège royal où naguère trônait M. Oyouomi, les joues glabres comme il sied, paraît-il, aux honorables dirigeants. Pourtant je vis son regard s'allumer, le grand sourire d'avant lui éclairer les traits, enfin, pensait-il, enfin quelqu'un venant à moi plein de bonnes intentions.

Une métaphore papale me vint alors à l'esprit. Tchip' était autant fait pour être Directeur général que moi pour devenir pontife. De fait, le règne de Daniel Tchipandi-Tomba à la tête de la CNSS ne dura guère. Trop compétent, trop honnête, il fut roulé dans la farine par tout ce que la Caisse comptait de magouilleurs, ils étaient légion, sans que le Sylvestre Oyouomi soit là pour l'avertir ou le défendre. Le ministre se trouvait alors en France, ambassadeur chargé des hautes

et basses œuvres. Remplacé par un politicien rompu aux courbements d'échine qui ne rechignait pas à fermer les yeux quand il le fallait, Tchipe fut recasé comme conseiller à la Présidence de la République, une sinécure pour atteindre le temps de la rentrée et son intégration au corps professoral de l'Université. Il y fut de nouveau heureux, saharienne à manches courtes et rouflaquettes désormais grisonnantes.

187. Douce Senteur de Prunier

La position de conseiller du ministre ouvrait parfois la porte à d'intéressantes situations. Comme cette après-midi où Guy et moi vîmes frapper à la porte de notre petit bureau du septième étage une maman et sa petite fille d'une dizaine d'années¹¹⁴, ce qui en soi n'avait rien d'incongru, mais devenait un peu plus goûté dès lors que ces deux visiteuses étaient chinoises. En fait, la maman était la gérante en titre d'un restaurant de cuisine asiatique du quartier Batavea qui souhaitait régulariser la situation au regard des exigences de la sécurité sociale de ses cuisiniers et serveurs, originaires comme elle de Taïwan. Ne parlant pas un mot de français, ou si mal, elle se faisait accompagner de sa fille, scolarisée dans la même école que Gwenaël, fille qui servait de comptable et accessoirement d'interprète à l'entreprise familiale. Là où le bât blessait, c'était que les employés de la CNSS se basaient sur une interprétation étroite des textes et refusaient de discuter les affaires d'un client assujéti avec un tiers, fût-ce la fille dudit client. Nos Chinois tournaient donc en rond, jusqu'à ce qu'ils apprennent qu'au septième étage de cet immeuble rigide siégeaient des conseillers susceptibles de leur arranger les bidons.

Ce que nous fîmes. Après quelques politesses échangées en mandarin, la conversation se poursuivit en français, les imprimés à remplir furent remis, et de la conversation à bâtons rompus avec la petite fille nous apprîmes que, outre ses cours de CM1 à l'école publique de Gros Bouquet I et ses fonctions de comptable d'entreprise, elle apprenait l'acupuncture auprès des spécialistes de

¹¹⁴ Voir ch. VI-170, Aïkido

l'hôpital local, espérant en faire son métier après une quinzaine d'années d'études approfondies.

Ce jour-là, la sécurité sociale gagna bon nombre d'affiliés, et le restaurant Jardin de Bambous accrut sa clientèle. C'est à l'occasion d'un déjeuner que la petite fille nous présenta sa cousine, fraîchement débarquée de Taïwan où elle s'était initiée aux subtilités de la langue française en prévision de l'expatriation. La cousine s'appelait Li, comme la petite fille et son papa, et son nom s'écrivait du même caractère 李 qui décrit le prunier. Quant à son prénom, Fang Fang 芳芳, il véhiculait de telles connotations d'effluves que pour moi Li Fangfang ne pouvait être que Douce Senteur de Prunier.

Lorsque le groupe d'architectes¹¹⁵ parvenu au terme de sa mission quitta le Gabon, mon professeur attiré étant aussi du voyage demanda à Li Fangfang de reprendre le flambeau. Non qu'elle fût particulièrement compétente pour enseigner, mais elle était la seule disponible qui fût vaguement lettrée, même si, Taïwanaise, ses caractères à elle n'étaient pas simplifiés, la seule qui puisse parler vaguement français et la seule qui eût besoin de se faire un peu d'argent de poche. Je n'ai pas beaucoup progressé sous la férule de Li Fangfang, mais j'avais, me souvient-il, plaisir à ses cours. Lorsque je contemple la photo qui me reste de ces quelques mois, elle en robe de cretonne, manches courtes, décolleté sage mais réel, qui se repose presque langoureuse sur la rambarde du balcon de notre terrasse, liane mi-longue aux yeux amandes dans un très bel ovale encadré de boucles permanentées style Shanghai des années folles agrémenté d'accroche-cœurs à la Betty-Boop, je comprends parfaitement ce qui en faisait l'attrait. Il n'y a pas que Confucius dans les jardins de bambous !

¹¹⁵ Voir ch. VI-169, Le Chinois.

188. Lasseni-Duboze

Le site officiel de la CNSS du Gabon égrène la litanie de ses Directeurs généraux, une quinzaine depuis 1956, dont certains auront plus que d'autres influencé le présent donc le devenir de l'institution. Je m'honore d'avoir travaillé avec quatre d'entre eux, et le dernier en date fut sans doute celui en qui j'aurais le plus eu confiance pour reprendre avec succès le lourd flambeau tombé des mains du ministre Oyouomi.

J'ai connu Serge Lasseni-Duboze en somme à sa demande. Le projet qui m'avait permis de vivre à Libreville cinq années des plus enrichissantes de ma jeune carrière – j'inclus aussi sous ce vocable l'aspect matériel des choses – était techniquement clos depuis une dizaine d'années lorsque les services financiers du BIT s'avisèrent début 1997 de ce que les provisions pour risques de dépassement des coûts encaissés au long de chacune des cinq échéances budgétaires restaient intactes dans les caisses, et revenaient de droit à la Sécurité sociale gabonaise, financeur en propre de l'aide qui lui fut prodiguée. Lorsque contact fut établi avec la nouvelle direction générale de la Caisse pour s'enquérir des coordonnées bancaires sur lesquelles reverser un trop-perçu d'un montant substantiel, la réponse fut immédiate – utiliser le surplus pour financer une assistance complémentaire au lieu de le reverser dans la mare financière de la Caisse où il ne représenterait qu'une goutte d'eau trop vite évaporée.

La conduite de cette mission inespérée me fut logiquement confiée, et j'acceptai avec enthousiasme la promesse de revoir tant d'anciens amis et de collègues, toutes celles et tous ceux dont, en fait, les précédents chapitres ont tracé les contours humains, professionnels et sociaux. Quand je rencontrai Lasseni-Duboze,

totallement inconnu à mon bataillon gabonais, j'avais certes un a priori favorable. Celui qui m'avait permis de revenir hanter Mélanie¹¹⁶ ne pouvait être qu'une personne de qualité, mais je ne m'attendais pas à me trouver en face d'un homme possédant à fond le contenu de mon œuvre complète, qui avait lu et relu les trois volumineux rapports que j'avais consacrés à la protection sociale du Gabon, s'en était imprégné, et souhaitait mettre en œuvre les recommandations qu'il y avait trouvées.

Le bât du fonctionnaire international blesse à hauteur de la durabilité de son action. La rencontre avec un responsable réellement intéressé par les missions passées au point de vouloir y apposer son propre sceau au lieu de remettre sur le métier encore une fois le même ouvrage pour se démarquer de ses prédécesseurs est suffisamment exceptionnelle pour mériter d'être soulignée. J'étais heureux à l'idée de continuer de tisser des liens avec le Gabon, de connivence avec ce nouveau partenaire, un homme plutôt grand et mince, une quarantaine d'années, Librevillois d'origine, issu d'une grande famille portant fièrement le métissage sur son patronyme composé, un teint plutôt clair, une brosse et une moustache à la Lyautey qui lui donnaient un petit air d'administrateur colonial, une politesse d'un raffinement extrême, derrière sa saharienne j'imaginais volontiers le port d'une redingote, d'un monocle, d'une cravache et des cuissardes du cavalier accompli.

Lasseni-Duboze devait être trop brillant pour ses fonctions. Je n'ai pas eu le temps même de partager avec Mélanie la superbe nouvelle de nos prochaines retrouvailles que nous parvint celle du changement de direction à la CNSS. Le nouvel élu était bien plus du sérail, ancien ministre aux portefeuilles divers, il se souciait davantage de son propre avenir que de celui de l'institution, et nous le fit savoir en termes à peine galants.

Exit donc Lasseni-Duboze, et avec lui les rêves resucée de Mélanie d'amour.

¹¹⁶ Voir ch. VI-179, Mélanie.

189. Le Chanteur

Les paroles s'envolent... Mon dernier contact avec les hommes politiques gabonais me mit en présence d'un ministre des Affaires sociales, etc. dont je connaissais déjà le nom, Pierre Claver Zeng. Sa carte de visite ajoutait Etome à ce qui n'était pas son patronyme, mais celui de son épouse, qu'il avait choisi de porter lors de leur mariage, pour ne pas oublier sa propre branche dans le panthéon généalogique du peuple Fang¹¹⁷ mais c'était bien lui, cet ancien jeune homme qui dans mes années 1980 enflammait les nuits du Tout-Libreville au son du mvét et de longues mélopées de sa composition dont le rythme fascinait aussi bien ceux qui saisissaient le sens prophétique des paroles du jeune révolté que ceux qui se laissaient bercer par l'envoûtement de musiques ayant amené leur auteur au pinacle de la gloire. Pierre Claver Zeng, idole absolue du peuple Fang dans les trois pays où cette culture fleurit, Cameroun, Guinée équatoriale et bien sûr le Gabon.

L'homme qui m'écoutait d'un air distrait, engoncé dans son costume trois pièces dans un bureau relativement modeste de la Cité administrative n'avait plus rien de l'ancienne idole des jeunes. Le Pierre Claver de la fin du XX^e siècle avait jugé qu'il ne servait à rien de jouer les don Quichotte. Il avait offert au Président Bongo le soutien de sa gloire et de sa popularité en échange d'une stabilité en fait bien illusoire puisqu'elle devait s'éteindre avec le monarque. Pierre Claver Zeng ministre, c'était la flamme sous le boisseau, comme tel ayant vendu son âme en échange de sa vie ou de sa non-mort.

Pour aviver un peu son intérêt et obtenir son soutien à la grande œuvre conjointe que nous concoctait le directeur général Lasseni-

¹¹⁷ Voir ch. VI-157, Mba Mintsá.

Duboze, celui dont les promesses de Mélanie m'avaient ramené au Gabon, je jouai de la carte mémorielle, en lui exprimant tout le bien que je ressentais pour son œuvre de naguère, mais cela fit un flop aussi flasque que celui de l'évocation de l'avenir de la CNSS. Pierre Claver Zeng ne s'intéressait ni à lui ancien chanteur, ni au plus beau joyau de son portefeuille. Il vivotait sans plus, s'enrichissait sans cause et s'ennuyait à mourir.

Mourir, cela finit par lui arriver en 2010, des suites d'une longue maladie, peut-être de langueur. À l'annonce de son décès, un immense cortège aux flambeaux se forma au cœur de la capitale pour faire ensuite le tour des quartiers de Libreville, dans une nuit semblable à celles que trente ans plus tôt il nous rendait magiques.

J'écoute encore parfois cette musique étrange. Elle me ramène vers Mélanie, vers tous ces Gabonais, toutes ces Gabonaises, ces blancs, ces jaunes, ces métis, le fleuve, les moustiques, la latérite et le vin d'en haut¹¹⁸. J'ai aimé le Gabon. Pierre Claver Zeng, musique et paroles, le savait.

¹¹⁸ Le « *vin d'en haut* » est une boisson fermentée à base des régimes de fruits du palmier cueillis sur l'arbre. Il est meilleur et moins amer que le « *vin d'en bas* » produit à partir des fruits tombés de l'arbre.

VII

SÉCURITÉ SOCIALE

| | |
|-----------------------------|-----|
| Le Retour..... | 289 |
| 190. Droit de l'Homme | 295 |
| 191. Comme un Italien | 299 |
| 192. Sandro | 303 |
| 193. Mouton | 307 |
| 194. Xanthoderme | 311 |
| 195. Helmut..... | 313 |
| 196. L'Argentin | 315 |
| 197. Oïga | 319 |
| 198. Chattalada..... | 323 |
| 199. Les Mains..... | 327 |
| 200. Wanadoo | 331 |
| 201. Attuaria Favolosa..... | 335 |
| 202. Ken | 339 |
| 203. Terry..... | 343 |
| 204. Barbarossa | 347 |
| 205. Scholz..... | 351 |
| 206. Perú | 355 |
| 207. Casablanca..... | 357 |
| 208. Clive | 361 |
| 209. Elaine..... | 365 |

| | |
|-----------------------------|-----|
| 210. Le VSN | 369 |
| 211. Lynn | 371 |
| 212. Nikolai | 375 |
| 213. Warren | 379 |
| 214. Végétarien | 383 |
| 215. Van Ginneken | 385 |
| 216. Catherine..... | 389 |
| 217. Margaret..... | 393 |
| 218. Bartolomei | 395 |
| 219. L'Antipodiste | 399 |
| 220. Karuna..... | 403 |
| 221. Hagemeyer | 405 |
| 222. La Belle Province..... | 409 |
| 223. Le Guide | 413 |
| 224. Le Mexicain..... | 417 |
| 225. Aidi | 421 |
| 226. Le ministre | 427 |
| 227. Ursula | 429 |

Le Retour

La conclusion de notre séjour au Gabon fut un peu chaotique. Ce qui au départ devait être une affectation de douze mois s'était gentiment prolongé d'année en année, l'arrivée de la petite saison sèche coïncidant avec celle du financement de la CNSS alimentant les caisses du BIT pour une prolongation de douze mois de ma contribution à l'extension équatoriale de la protection sociale.

Puis, un lustre s'étant éteint, le passage à la retraite d'un collègue du département de la sécurité sociale à Genève permettant d'envisager mon intégration dans ce corps d'élite, il fut convenu avec mon pays d'accueil africain que, ma mission ayant été remplie au-delà des espérances initiales, il était temps pour moi d'aller mettre mes talents à d'autres services.

Affaire conclue, remerciement, embrassades, dîners d'adieux, cadeaux, discours, voiture revendue, malles expédiées, enfants inscrits dans le public gessien et parents cockérisés en vacances bien méritées à Brennilis dans l'attente d'une réinstallation dans la périphérie genevoise, l'appartement de Ferney-Voltaire que nous avons sous-loué depuis notre départ avec la bénédiction du propriétaire étant redevenu vacant du fait de l'achèvement opportun des travaux résidentiels du couple nous ayant remplacés dans ces lieux, pas même besoin de se soucier de trouver un billet de logement.

Tout baignait. La vie était belle en cette fin juin de 1985, jusqu'à ce vendredi où nos rêveuses libations méridiennes furent interrompues par l'arrivée essoufflée de la mère de Monique – un coup de téléphone depuis Genève, on me demande, c'est important.

L'époque étant ce qu'elle était, le portable n'existait pas encore et les lignes fixes étaient peu fréquentes dans les résidences secondaires. Pour les autorités de tutelle mon contact squattait donc la ligne de ma belle-famille installée à demeure à Kermorvan depuis la retraite

précoce de Pierre¹¹⁹, lui aussi essoufflé, mais c'était de poussière gypseuse. Je laisse mes glaçons tintinnabuler dans leur verre de whisky et m'en vais recueillir la bonne parole cisalpine, sans doute une mission délicate que l'on souhaite me confier dès mon retour, information précoce pour permettre une meilleure préparation.

Las, la fraîcheur des glaçons n'était rien au regard de la douche froide qui me jaillit de l'écouteur. Le BIT pratique dans son recrutement international une politique de quotas de nationalités pour pourvoir les postes permanents de son secrétariat de telle manière que le nombre de ressortissants issus de tel pays soit compatible avec le montant de la contribution dudit pays au budget de l'organisation, règle ne s'appliquant ni à l'AISS dont le budget est distinct, ni pour les projets de coopération techniques financés par des fonds dits extrabudgétaires. Il y a déjà au Département de la sécurité sociale une telle palanquée de fonctionnaires français que l'arrivée d'un nouveau tricolore pour remplacer un collègue de nationalité tierce ferait grincer trop de dents. Le Directeur général n'a donc pas pu approuver mon transfert et, moi qui me rêvais déjà lémanique, me voici tout soudain chômeur en puissance. Plus de poste, plus même de retour possible vers la CPPOSS¹²⁰. Adieu veau, vache, cochon, couvée, gros Jean comme devant, tel est pris qui croyait prendre, ne pas lâcher la proie pour l'ombre, et tutti quanti.

Heureusement, Dieu avait prêté son initiale au système D, et mon interlocuteur sut me mettre du baume au cœur. Dès que le refus directorial eut pointé le bout de son nez, contact avait été pris avec le ministre de la CNSS. Celui-ci s'était montré très heureux de me revoir, le robinet financier avait été rouvert, me voici doté d'un nouveau contrat de douze mois, avec l'engagement du Bureau genevois que, deux Français devant sur cette période tirer leur révérence du Département

¹¹⁹ Voir CCCCCD – Prémices, I-15, Pierre Paul

¹²⁰ Voir CCCCCD – Prémices, partie III, Rond de cuir.

de la sécurité sociale, il n'y aurait plus en 1986 d'obstacle à mon retour. Au lieu du sillon rhodanien, ce fut donc à nouveau l'Estuaire.

Le retour cependant ne fut pas triomphal. Nos caisses de déménagement, dont l'expédition vers la métropole avait opportunément été bloquée, nous les retrouvâmes sans enthousiasme en septembre là où elles avaient été laissées, au milieu du salon. La petite fille de Charles Tillon¹²¹ quittait justement un Gabon qu'elle avait rejoint par hasard. Elle nous vendit une caisse à savon bâchée Suzuki rouge qui évacuait le trop-plein de pluies diluviennes par une bonde percée dans la ferraille du plancher, notre fidèle Lada Niva cédée avec le chat Owendo la veille de notre faux départ faisait figure de véhicule de luxe en comparaison. Monique retrouva son laboratoire, Gwénaël le lycée Léon M'ba, Madenn l'école publique de Gros Bouquet, moi mon bureau climatisé du bord de mer, Immaculée savait avant moi que nous lui revenions, tout était comme avant mais rien n'était pareil.

Parti en héros glorifié, je revenais en quémandeur reconnaissant. Pierre et Annick rapatriés, Marie et Alain transférés, les militaires du camp de Gaulle engagés sur d'autres théâtres, la nouvelle Caisse de sécurité sociale, on l'avait dénommée de Garantie sociale, siégeant dans ses propres bureaux, même l'épaule de Guy Ramette me faisait défaut.

Bref, l'année passa, elle fut morose, même si de temps à autre Mélanie l'égayait. Juin revenu, départ confirmé, grande fête de second départ, une réception grandiose que nous offrions sans pudeur au ban comme à l'arrière-ban pour exprimer notre joie de les abandonner, que je dus quitter dès le début, terrassé par un paludisme auquel j'avais su échapper pendant si longtemps, garde baissée au tout dernier moment, flavoquine trop amère. Dernières frasques, dernières beuveries, enfin

¹²¹ Charles Tillon, né le 3 juillet 1897 à Rennes et mort le 13 janvier 1993 à Marseille, est un homme politique français, député, ministre, membre du comité central et du bureau politique du Parti communiste français. Il prit part à la Résistance pendant la guerre, en tant que fondateur et commandant en chef des FTPF (Francs-tireurs et partisans français).

la Swissair est là qui nous emporte vers le Saint-Graal, accueille-moi
Genève, je te suis en retour.

190. Droit de l'Homme

Pour qui se piquait de sécurité sociale et parvenait à franchir les portes professionnelles de l'AISS, la partie nord du neuvième étage du bâtiment du BIT était traversée par une sorte de Rubicon, la frontière séparant les besogneux de l'administration, les Caisses et leur association internationale, des concepteurs de systèmes, les véritables Fonctionnaires internationaux, adeptes du tripartisme, champions des normes juridiques, découvreurs des grands principes que leur sagesse dotait de vertus universelles. Chacun de nous rêvait de franchir cette ligne de démarcation, de passer du nord-ouest au nord-est, la vue depuis notre bureau dût-elle en souffrir. Certains, dont je fus rapidement, avaient la chance d'acquérir des entrées dans la partie sacrée de l'étage, d'y être connu et même reconnu.

Grâce à Sviatoslav¹²², je m'entendais à ravir avec les Soviétiques du saint des saints, Klitschenko et sa fine moustache, Smirnov dont les deux filles voulaient devenir ingénieures des ponts et chaussées, Shinkov dont l'épouse était si jolie, une connivence qui suffisait à attirer l'attention sur le modeste débutant dans la carrière que j'étais. Puis, au contraire de certains collègues, lorsque j'étais désœuvré, et cela arrive souvent dans la vie professionnelle de l'AISS faite d'alternances entre hyperactivité liée à une réunion et somnolence d'étiage entre deux événements, j'écrivais au lieu de somnoler, et j'étais publié. Il y avait parmi les premières plaques attribuées au Département de la Sécurité sociale – l'ouest du bâtiment, c'était les numéros pairs, l'est les impairs, cela facilitait le repérage ; en hauteur, les étages pairs étaient moquetés de vert, les impairs de orange, cela n'aidait pas beaucoup mais permettait parfois de se rendre compte

¹²² Voir ch. V-116, Sviatoslav.

que l'on cherchait au mauvais niveau un collègue qui ne s'y trouvait pas – un bureau assez modeste, trois fenêtres, attribué à un monsieur déjà en route pour la soixantaine, toujours vêtu d'un costume bleu pétrole, cravate noire, front dégarni, nez busqué, un peu voûté, tel un Sisyphe portant sur ses épaules tout le poids du savoir, dont chacun murmurait le nom avec respect quand d'aventure sa porte s'ouvrait sur des pans entiers d'ouvrages et une table croulant sous les dossiers. « *Guy Perrin*¹²³, *LE Guy Perrin, celui qui a fait de la sécurité sociale un droit de la personne humaine... Vraiment, tu ne connais pas ?* »

Je ne connaissais pas Guy Perrin, mais lui m'avait lu. Un jour que nous nous croisions dans les spacieuses toilettes communes à notre demi-étage, il actionna le dévidoir pour que je puisse à sa suite disposer de vingt centimètres de tissu propre et sec, et me dit tout à trac « *J'ai apprécié votre article sur la garantie des créances salariales. L'analyse comparative est un art difficile, vous vous en êtes très bien tiré, félicitations.* » Par les remerciements qu'alors je bredouillai, je voulais lui exprimer toute ma reconnaissance. Comme Mathieu sur qui Jésus pointe le doigt dans le tableau du Caravage¹²⁴, je venais d'être distingué d'entre le *vulgum pecus*.

Guy Perrin n'avait pas dû prendre mon bredouillis pour de l'hébétude, puisque dès lors nous nous rencontrâmes assez régulièrement, non pas au détour des toilettes, mais pour des repas en tête à tête dont il prenait l'initiative, selon ses disponibilités et son humeur. La plupart du temps, il m'invitait au Relais des Chasseurs, dans les bois de Chavannes qui entourent les collines de Genève rive

¹²³ Guy Perrin, 1926-1992. Ancien élève de l'École normale supérieure. Inspecteur général à l'Inspection générale des affaires sociales au ministère des Affaires sociales. Conseiller au Bureau international du travail, Genève, Suisse. Enseignant à la Faculté de droit de Genève et de Lausanne. Auteur de nombreux articles rappelant que la sécurité sociale est un droit fondamental de la personne humaine, d'où le titre de ce chapitre.

¹²⁴ La Vocation de Saint Matthieu, 1599-1600, église Saint-Louis-des-Français, Rome.

droite. Nous parlions alors de tout, de rien, mais rarement de sécurité sociale, que nous déjeunions sur la terrasse ombragée dont la fraîcheur lui faisait dire, d'un air malicieux, ses yeux pétillaient, que les dames aux épaules nues y frissonnaient le soir, ou bien au coin du feu de cheminée, dont les flammes dansaient dans ses pupilles bleues, c'était alors venaison, morilles, Dézaley.

Est-il besoin de préciser que j'ai appris plus qu'énormément au contact de Guy Perrin, lui qui d'ailleurs semblait prendre à cœur de me former sinon à son image du moins sur ses brisées, m'invitant à suivre dans les coulisses telle réunion où il présidait aux destinées d'une convention internationale en devenir, tel symposium où, sous sa houlette, les plus grands experts, ils étaient si grands que leur nombre n'excédait pas la douzaine, traçaient les contours de ce que serait la sécurité sociale à l'horizon 2000. Guy Perrin, ami personnel du Directeur général du BIT, Francis Blanchard¹²⁵, ne portait pas de titre ronflant au Département de la sécurité sociale. Il était simplement Conseiller, on ne disait pas conseiller de qui ni sur quoi, situé hors hiérarchie, au plus haut de l'échelle des grades. Le monde lui doit tout en matière de sécurité sociale moderne, il est à l'origine de presque toutes les conventions internationales, nul ne lui dispute la paternité des principaux fondements juridiques de l'institution, et pourtant ce géant avait commencé petit.

Lorsque je préparais mon départ pour le Gabon, en 1981, je découvris en effet qu'en 1962 il avait pour le compte de ce même BIT qui m'offrait l'équateur conduit une mission d'analyse économique et sociale globale pour permettre au Gabon nouvellement indépendant de se doter d'un véritable système de sécurité sociale, celui qui permettrait de faire oublier la chicotte tenant lieu de motivation aux tâcherons de la forêt primaire. Grâce à Guy¹²⁶ (un des autres Guy, Bezou celui-là) qui m'avait fait découvrir cet ouvrage et

¹²⁵ Ch. VIII-231, M. Blanchard.

¹²⁶ Ch. V-127, Guy.

avait photocopié presque clandestinement l'unique exemplaire ronéoté qui verdissait sur des étagères proches des entrailles de la Terre, j'ai pu lire, relire, re-relire chacune des plus de 200 pages de cette somme, dont je me suis largement inspiré pour structurer mes propres remarques.

Même au Gabon, c'est à l'ombre de Guy Perrin que je me suis vu grandir.

191. Comme un Italien

Si Guy Perrin était la conscience morale du Département de la Sécurité sociale du BIT, Giovanni Tamburi en était le directeur, de droit comme de fait. C'est lui que j'étais donc venu solliciter pour me faire traverser le couloir, une enjambée qu'il m'aida à accomplir sur cinq ans, surplombant l'estuaire du Komo comme un Hercule perché sur ses colonnes éponymes.

Giovanni Tamburi était italien, et cela s'entendait, une voix fluette, aux R roulant doucement les chants de son accent. Il était actuaire, j'allais écrire que cela se voyait – il est vrai qu'il me rappelait un peu M. Gillier¹²⁷, mon premier contact avec la gent actuarielle, ces mathématiciens de génie dont tout l'art est de démontrer qu'une utopie sociale est viable dès lors que l'on consent à la doter des moyens qu'elle requiert, humains et pécuniaires. Grand lui aussi, semblant parfois en peine de se déplier, je lui trouvais la mine chafouine que Louis Seignier peignit magistralement sur les traits du banquier Tolomei¹²⁸, en somme un autre italien spécialiste de la finance voire, pour l'émaciation, celle de Jean-Louis Barrault en Louis XI¹²⁹, un autre stratège s'il en fut. Ce Tamburi-là était certes romain, pas lombard ou berruyer, mais il savait mener sa barque comme nul autre, passant au travers de tous les écueils, et ils sont nombreux, que les hautes sphères internationales savent si bien dresser sur votre chemin s'ils craignent de lui voir empiéter sur les marges de leur allée royale. Une longévité exceptionnelle, toute une vie consacrée au BIT, pas moyen le matin de le devancer, quelle que soit l'heure parfois induite à laquelle je

¹²⁷ Voir CCCCD, vol. I, Prémices, ch. III-75, L'Actuaire.

¹²⁸ Les rois maudits, série télévisée inspirée des romans de Maurice Druon.

¹²⁹ Dans Le miracle des loups, film de André Hunebelle (1961).

franchissais les portes de l'ascenseur, il était déjà là, enseveli dans son immense fauteuil, la porte de son bureau entrouverte pour ne manquer aucune des arrivées. Il avait refusé la somptueuse suite d'angle réservée aux directeurs, sous prétexte des courants d'air que trop de vitrages auraient attirés, son tempérament frileux justifiant une position stratégique lui permettant de vous happer dès potron-minet pour l'aider à résoudre telle énigme technique ou à ourdir tel savant complot dont les imbrications étaient telles qu'il me semblait ne pouvoir être issu que de nuits d'insomnies.

Je ne sais à qui ou à quoi je devais cet honneur, mais Giovanni Tamburi m'avait, comme on dit, à la bonne avant même de me connaître. Il m'ouvrit donc les portes de Libreville, fit des pieds et des mains pour me rapatrier sous sa houlette après mon lustre gabonais, me réserva des tranches juteuses de son programme technique, au détriment d'autres collègues bien plus âgés et mieux enduits que moi du vernis de la compétence affichée, fit en sorte que je bénéficie de promotions et de faveurs dénichées dans les recoins les plus ignorés du statut du personnel. Lorsque je lui fis part, quelques mois après avoir bénéficié de tous ces bienfaits, de ma décision de candidater au Syndicat à un poste dont l'importance permettrait que le Département en fût indemnisé, il ressentit de l'amertume devant ce qu'il considéra comme une sorte d'ingratitude. Puisque je me permettais de choisir une autre voie que celle par lui tracée, il me punirait de cette outrecuidance. La punition pour lui la plus cruelle me fut donc infligée, une tâche me fut retirée qui m'était promise, confiée à tel autre jouvenceau dont il espérait davantage d'indéfectible loyauté.

Il est vrai que cette bouderie ne dura guère, et que je retrouvai rapidement à ses côtés une place privilégiée d'alter ego technique – sans doute s'était-il rendu compte que mon propre machiavélisme, alliant syndicalisme et management, pouvait utilement conforter le sien, que je saurais survivre et prospérer dans l'ombre retorse de ses *combinazioni*. C'est donc autant à sa bienveillance qu'à mon savoir-faire, savoir-naviguer que sont dues les différentes bordées

m'amenant à point nommé, celui de la retraite de mon protecteur, au point de propulsion vers les plus hautes sphères.

Jamais pourtant je n'eus, avec Giovanni Tamburi, la connivence ou l'antagonisme de relations le moins du monde intimes. Au point qu'il me fallut attendre plus d'un lustre avant d'enfin admettre qu'il pouvait mener une vie qui ne fût pas celle de capitaine au neuvième étage nord du vaisseau BIT. Nous étions presque encore l'été, nous étions 1987. Une conférence régionale se tenait à Genève pour laquelle j'avais été jugé digne de recueillir et de reproduire sous forme de compte rendu l'opinion nécessairement complexe des partenaires sociaux d'une Europe encore bipolaire sur l'épineuse question du vieillissement des populations. Le dernier week-end de septembre, il fallait préparer pour le lundi matin une mouture suffisamment élaborée pour qu'elle puisse décrocher l'aval des différentes parties prenantes. Giovanni Tamburi croyait qu'atteler différents chevaux ne pouvait qu'emmêler les guides d'un attelage. Il me laissa donc seul aux commandes, seul à la tâche avec un porteur d'eau soviétique pour éviter tout reproche de biais occidental. Avait-il des remords de m'abandonner ainsi, ou des craintes que je ne sois trop tendre pour cette haute marche politicienne qu'il me faisait gravir ? Vendredi d'équinoxe, avant de me lâcher la bride, il me confie qu'il pensera bien à moi lorsqu'il fumera son cigarillo du samedi, verre de whisky en main sur le balcon ensoleillé de son appartement, que je n'hésite pas à appeler à la moindre difficulté, le numéro de Jane est dans l'annuaire – double, triple révélation. Le sphinx actuariel avait une vie privée, il jouissait de plaisirs simples, cohabitait avec une compagne et s'en ouvrait sans vergogne...

Ce déboutonnage directorial, je le pris comme une consécration. Le maître m'estimait assez pour me lever un voile de son intimité. *Dignus est intrare*, c'est parce que Giovanni Tamburi, un des tout grands stratèges de la sécurité sociale conquérante, s'était montré à moi sous le jour d'un humain, m'accordant ainsi le statut d'un presque égal, que je fus convaincu qu'à mon tour, un jour, j'impressionnerais en me laissant aller à d'incongrus aveux.

192. Sandro

Comme tout officier supérieur, Giovanni Tamburi disposait des services d'un aide de camp. Celui-là, bien évidemment lui aussi italien, se nommait Alessandro Giuliano, et encourageait chacun à l'appeler familièrement Sandro. Lorsque, quelques mois après mon arrivée à l'AISS, je croisai plusieurs jours de suite ce jeune homme arpentant pipe au bec les couloirs du neuvième étage, je ne pus m'empêcher de m'enquérir auprès de lui des circonstances lui valant d'être tout nouvellement arrimé au vaisseau Sécurité sociale. Il m'apprit, non sans une certaine fierté goguenarde, qu'il avait plus de bouteille que moi, et venait après plusieurs mois d'affectation sur ce que l'on nommait « *le terrain* », une manière élégante de se référer à des pays où l'existence pouvait s'avérer autrement plus difficile, d'être appelé à Genève. Cette première rencontre avec Sandro fut peut-être un facteur déclenchant de ma décision à venir d'aller rencontrer l'Afrique. Il incarnait la preuve indiscutable qu'on pouvait sortir du cocon et y revenir sans dommage apparent.

Sandro nichait au neuvième étage dans un bureau exigü tout proche des portes du pouvoir, deux modules, l'étroit minimum que lui permettait son grade, il ne gravit pas beaucoup d'échelons, les tâches assignées par son patron tutélaire ne permettant guère de le mettre en lumière. Car, en échange de ce rapatriement à Genève où il pouvait s'occuper de sa mère vieillissante, Sandro avait accepté un dévouement corps et âme aux besoins les plus terre-à-terre du maître des lieux, être au fait quasiment en temps réel de l'évolution des finances du département, et trouver pour chaque activité qui lui semblait utile le moyen de la financer au meilleur coût. Sandro passait donc d'interminables journées dans son bureau encombré de

listages à peine déliassés à faire vrombir sa calculatrice de table, à émarger au crayon mine de plomb des états comptables, à gommer sans compter les rognures les erreurs ou approximations qu'il ajustait au mieux. Toujours la pipe au bec ou à portée de main, tassant le fourneau d'un index fébrile dont la pulpe se noircissait à mesure que s'écoulaient les heures, il ne quittait son antre que pour s'en aller déguster un de ces nombreux cafés qu'en bon italien il buvait plus que serré, prolongeant le déglutir de longues séances de discussion avec ceux dont il partageait la pause.

La retraite de Giovanni Tamburi et les progrès technologiques mettant la comptabilité à portée de tout gestionnaire par le truchement de terminaux d'ordinateurs régurgitant les informations et acceptant les instructions sans le moindre différé auraient pu sonner le glas de la carrière de Sandro, comptable et taupe malgré lui. Au contraire, ces événements lui fournirent l'occasion de revivre et d'atteindre enfin au grand jour de la sécurité sociale internationale. Je me réjouis de préciser que je ne fus pas étranger à cette renaissance. Le départ de notre mentor commun coïncida en effet avec ma promotion à des responsabilités qui placèrent Sandro sous ma coupe. Il m'incombait donc de trouver comment occuper cet homme encore jeune, certes un peu désabusé par de trop longues années à s'user les yeux sur des colonnes de chiffre et les coudes sur des liasses mal dégrossies, mais néanmoins pétri de qualités. Sur les pavés de la Grange Batelière¹³⁰, il eût figuré un de ces bossus dont le tangage émerveille. Né au Maroc dans une enclave espagnole, si familier avec le français, le castillan, le portugais qu'il en parlait l'italien avec un curieux accent omettant le roulis traditionnel des R, célibataire par choix et par piété filiale, chaleureux par nature, hostile à la vocation dominatrice des Anglo-

¹³⁰ La Grange Batelière fut un des sièges de la banque spéculative créée par John Law durant la régence de Philippe d'Orléans, au XVIII^e siècle. Dans la cour, les nombreuses lettres de change s'y contresignaient sur le dos de personnes contrefaites, dont le fameux Bossu incarné par Jean Marais dans le film éponyme d'André Hunebelle (1959).

saxons, cela nous rapprocha. J'en fis « *mon* » spécialiste pour l'Afrique non anglophone, une position qui lui permit de s'épanouir enfin et de gagner le sentiment de son utilité. Nous avons donc navigué ensemble pendant quelques années, à Lisbonne pour recruter des aides au Mozambique, au Gabon pour y suivre l'évolution des graines que j'avais plantées, en Côte d'Ivoire pour y catéchiser tout le continent. Lorsque mes voies de progrès me firent à nouveau quitter Genève, il continua de gérer la barque que je lui avais lancée, toujours célibataire, fumeur de pipe, râleur et buveur de café – quand il voyageait, la moitié de sa valise était occupée par un distillateur portable et ses accessoires lui permettant de disposer à tout moment dans sa chambre d'hôtel d'un accès au nectar sans lequel il ne pouvait survivre.

Grâce à cette extension du domaine de la lutte¹³¹, Sandro put même gagner le galon que l'obscurité de ses tâches initiales lui avait refusé, et finir sa carrière à un grade très honorable. Il est revenu quelque temps à la comptabilité pour le compte d'une association dont tous deux nous sommes membres, destinée à continuer de mobiliser les capacités des retraités de la fonction publique internationale. Quand je cherchais des points de chute pour telle ou telle délégation, il m'est arrivé de le solliciter – mais lui s'est toujours refusé à couper sa retraite de missions ponctuelles. Il avait débarqué du navire, posé son sac à Genève, et n'entendait pas reprendre de service.

Heureux dans son quartier, il fréquente l'église où il fait fonction de bedeau. Utile, toujours, et à nouveau clerc de l'ombre.

¹³¹ Michel Houellebecq, 1994.

193. Mouton

Sous la férule affairée de Giovanni Tamburi, ce qui venait de devenir le Département de la sécurité sociale – une montée en reconnaissance qui devait autant à l’entregent des responsables qu’à l’air du temps – connaissait une structure limitée à l’essentiel, le calife romain ayant trop peur des vizirs qui, convoitant sa place, le pousseraient vers une porte de sortie prématurée, ou qu’il considérerait prématurée en dépit de son âge, le cap de la soixantaine, il l’avait franchi depuis déjà presque un lustre. Ce platisme ne connaissait que deux points saillants – un actuaire principal québécois, dont l’âge également canonique excluait tout risque de pronunciamiento, et un Français blanchi sous le harnais africain, dont la timidité prévenait de tout risque de chercher à se faire valoir, affublé donc du titre de chef de section, un niveau suffisant pour que notre Machiavel ne puisse pas encourir le reproche de mettre toute reconnaissance sous un boisseau d’airain, mais suffisamment éloigné des hautes sphères directoriales pour que la marche restant jusqu’au califat demeure trop haute pour la franchir d’un bond.

Pierre Mouton, ci-devant conseiller pour l’Afrique, sillonnant le continent pendant de nombreuses années à partir de Dakar, des missions et études dont il avait tiré un ouvrage de référence faisant sa gloire et celle du Département¹³², était au four et au moulin, en ce sens qu’il « *suivait* » tous les projets, et ils étaient nombreux, de coopération technique avec des pays du monde encore dits tiers, et se chargeait de mettre en œuvre administrativement les décisions supérieures dont Sandro¹³³ avait identifié les sources de financement. C’est donc un

¹³² Pierre Mouton, *La sécurité sociale en Afrique au sud du Sahara*, BIT Genève 1974.

¹³³ Ch. VII-192, Sandro.

Mouton revêtu de cette double casquette qui fut mon homologue genevois durant mes cinq années gabonaises, puis mon supérieur durant la période qui suivit. C'était un plaisir de travailler en sa compagnie. Jamais il ne s'emportait, s'il voyait que son interlocuteur se fourvoyait et s'obstinait dans l'erreur, au lieu de se fâcher il corrigeait les trajectoires presque en catimini, ne tirant nulle gloire des ajustements qui au final permettaient le succès d'une action autrement vouée à un cuisant échec. Lorsqu'on le remerciait, pour son aide, pour ses suggestions, pour avoir agi à notre place, il balbutiait des paroles de normalité et rosissait pudiquement, comme gêné de se trouver ainsi sous le feu de lumières, fussent-elles individuelles.

Pierre Mouton et moi nous entendions d'autant mieux que le jour où il eut à connaître de ma demande de voir Brennilis reconnu comme le lieu de mes foyers au lieu du Paris où j'avais été recruté une décennie plus tôt, la notion de « foyer » est importante au sein des Nations Unies puisqu'elle permet de quantifier certains droits, comme celui de disposer tous les deux ans d'un bon de transport à charge de l'employeur pour partir en congés, je souhaitais ne plus être rattaché à l'Île-de-France mais obtenir une reconnaissance de mon droit à transhumance jusque dans le fin fond du Finistère, il n'y a pas de petites économies, il me confia bien connaître ce village pour avoir, durant l'exode de 1940, été déplacé avec ses parents du nord de la France vers les monts d'Arrée, le temps que les troupes allemandes prennent leurs quartiers et leurs habitudes. Hébergé alors au presbytère de La Feuillée, le jeune Mouton avait apprécié le dynamisme de Brennilis, située à deux kilomètres et une station du train-patate¹³⁴. Il m'en parla avec dans la voix toute l'émotion de sa prime enfance.

¹³⁴ Le « *Train Patate* » circulait de 1912 à 1932 sur l'ancienne voie ferrée Rosporden/Plouescat, 132 km, 24 stations, transportant voyageurs et marchandises dont beaucoup de pommes de terre, d'où son nom. Il s'arrêtait aux gares de Brennilis et La Feuillée distantes de quelques centaines de mètres.

Nous avons aussi partagé quelques travaux, pour lesquels j'appréciais la certitude de pouvoir compter sur sa stable présence au cas où, cela m'arrivait sinon souvent du moins parfois, une soirée trop arrosée m'aurait rendu peu claires les idées du matin que je devais présenter. Quant à lui, il regardait parfois avec étonnement la fougue, la conviction dont je faisais preuve dans nos interventions de duettiste, alors qu'il ne se départait jamais d'un quant-à-soi, d'une réserve risquant de faire paraître poussiéreuses ses descriptions des façades les plus modernes, les plus audacieuses de la sécurité sociale contemporaine.

Bref, nous nous complétions, et nous nous apprécions, je crois, malgré nos vingt années d'écart. Lorsque la soixantaine lui sonna, l'heure pour lui de rejoindre la France et son administration de rattachement, un corps prestigieux chargé du contrôle de la sécurité sociale, pour y compléter sa carrière jusqu'à l'âge réglementaire national supérieur de soixante-cinq ans, il nous convia, Monique et moi, pour un dîner d'au revoir. Madame Mouton était de la partie, aussi brillante qu'il était effacé, brillante non au sens clinquant du terme, mais brillante comme sait l'être une intellectuelle. Mme Mouton était artiste, peintre et sculpteur, bohème dans sa tenue mi-indienne, mi-hippie. Elle parlait, il écoutait, la buvait des yeux sous les carreaux épais qui prolongeaient son regard si doux, si gris, si myope. Le bonheur selon Pierre Mouton, je le compris alors, ce n'était ni la sécurité sociale, ni le BIT, ni l'IGAS¹³⁵ mais cette grande et belle femme de son âge, de lui si différente et pourtant si proche, qui lui tenait lieu tout à la fois d'âme, de cœur et de destin.

¹³⁵ L'Inspection générale des Affaires sociales, IGAS, est un service administratif français créé en 1967. Elle fait partie des grands corps de l'État.

194. Xanthoderme

Les cafés du lundi matin qui nous réunissaient dans la cafétéria du rez-de-chaussée, nous membres francophones du prestigieux Département de la Sécurité sociale, avaient parfois des allures de réunion sénatoriale, tant les participants présentaient de quant-à-soi et de bougies au compteur. En fait, si l'on m'exceptait, moi qui restais fringant malgré le quintal que le Gabon m'avait permis d'atteindre, et si l'on estimait Sandro à son âge social plutôt que calendaire, nous avions tout d'une assemblée de notables, beaucoup plus proches de la retraite que de la montée en puissance.

Le seul qui détonnait un peu, c'était un collègue vietnamien, Tran Dinh Hue, tous nous l'appelions Tran, certains sans trop savoir que nous confondions patronyme et petit nom. La peau cuivrée, en fait il était, à force de voyager sous les tropiques, bronzé tout au long de l'année, une brosse longue poivre et sel à rendre jaloux les porcs-épics du nouveau monde, des dents impeccablement plantées autour d'un rire aussi franc que fréquent. Immigrants de longue date, M. Tran et madame vivaient une vie fort bourgeoise dans les beaux quartiers de Genève. J'avais eu le plaisir de le fréquenter lors de mes incursions africaines pour le compte de l'AISS, des réunions où, presque inmanquablement, il représentait le BIT. Car ce xanthoderme (cela veut dire « à peau jaune », c'est lui qui m'a dévoilé l'existence de ce qualificatif, comme leucoderme pour les blancs, ou mélanoderme pour les peaux sombres, rien en magasin pour les Indiens d'Amérique, érythroderme n'a pas acquis droit de cité) était devenu le grand spécialiste de l'Afrique francophone depuis que Pierre Mouton avait regagné l'Europe. Tran se sentait d'ailleurs parfaitement à l'aise partout au sud du Sahara où il avait commencé d'exercer son rôle d'expert dès

le début des indépendances. Intarissable en anecdotes du terroir de là-bas, il nous expliquait les coutumes dans ce qu'elles avaient de commun avec celles des rizières de son Vietnam d'origine. C'est ainsi qu'un jour de marché à Kigali, alors que des gamins s'efforçaient de convaincre les rares chalands de leur acheter une poignée de sauterelles, il nous ébaubit en avalant tout cru, comme une huitre tirée de son bassin, un orthoptère de belle taille.

Et Tran riait de notre étonnement, solidaire de ses frères en développement, il nous narguait un peu, nous autres petits blancs, parfois si condescendants au bord du lac Léman, mais si dépaysés sur les rives du Kivu.

Puis ce fut la retraite, inéluctable. Les rides qui lui creusaient le front devinrent plus profondes, le poivre disparut lentement de sa crinière de lion du Tonkin. Il continua quelque temps de fréquenter les cafés du lundi, refusant la touche où l'âge l'avait mis, mais se rendit vite compte qu'une telle intermittence ne lui permettait pas vraiment de demeurer en prise avec une réalité professionnelle qui désormais était celle des autres.

Tran Dinh Hue disparut alors des radars du BIT. Il ne déserta pas pour autant le cocon genevois, mais, s'il continua de beaucoup voyager, ce fut dès lors vers l'est qu'il chercha aventure, menant tout au long du Vietnam des expéditions solidaires apportant chacune leur pierre au développement d'un pays qu'il ne pouvait oublier.

J'ai compris à son contact qu'un international ne pouvait se contenter d'une couche de vernis. Il lui faut se laquer au pinceau de bien des cultures, avant de pouvoir enfin prétendre à servir pour chacune en les acceptant toutes.

195. Helmut

Dans le tout petit monde des spécialistes internationaux de la sécurité sociale reconnus et abrités en son sein par le BIT, nous étions moins d'une vingtaine lors de mon intégration au retour du Gabon. Alors que pour la plupart nous disposions en propre d'un ou de plusieurs prés-carrés où nous étions libres de nous ébattre et de faire la preuve de nos capacités, pour moi il s'agissait de l'Afrique francophone et des systèmes d'information, certains, de grade égal et de qualités aux moins similaires, se voyaient confinés dans un rôle de porteur d'eau pour le compte d'un plus ancien, d'un plus ambitieux, second couteau pour un projet doté d'un titulaire attirant vers lui toute la lumière des feux de la rampe.

Tel était le cas d'Helmut Creutz, Autrichien et juriste, au service en fait de Michel Voirin, juriste et Français. À eux deux, ils portaient la responsabilité et faisaient la réputation du Département dans le vaste domaine des Conventions internationales et des Normes, c'est le nom qui a cours au BIT pour les lois et règlements de son ressort.

Comme Michel Voirin avait rejoint le circuit quelques mois avant Helmut Creutz, dont il était l'aîné par la même différence, c'est à lui que revenait le prestige du titre de responsable. L'autre s'échinait dans l'ombre à faire que la machine tourne sans à-coups, rassemblant les documents préparatoires, dégauchissant les ébauches, sollicitant les avis, pour que le premier puisse, le moment venu, occuper à la tribune la place qui lui revenait en tant que représentant accrédité de la plus haute instance internationale reconnue dans ce domaine. Ainsi, Conseil de l'Europe, Bateliers rhénans, Communauté africaine de l'Ouest, du Centre, du Sud, de l'Est, Helmut était à la peine, Michel à l'honneur. Pour les droits de l'homme, où rayonnait Guy Perrin, pour l'Amérique latine, domaine réservé de Giovanni Tamburi, le porteur d'eau, c'était cependant Michel Voirin, qui pouvait alors se rendre

compte des frustrations infligées à M. Creutz, sans que cela l'amène cependant à se dessaisir de la moindre parcelle de ses prérogatives.

Helmut Creutz continuait donc d'œuvrer dans l'ombre à construire la grande œuvre qui lui devait tant sans que son nom lui fût associé. Il semblait d'ailleurs ne pas en souffrir. D'humeur toujours égale, d'une courtoisie extrême, parfaitement multilingue, à l'aise dans l'inextricable juridisme qu'il soit francophone, britannique ou teuton, rasé de frais, l'œil vif, la fossette en avant fleurant bon l'eau de Cologne, il parcourait les couloirs en perpétuelle recherche de la perle rare, jurisprudence, étude, analyse comparative.

En tant que responsable des affaires documentaires, j'avais souvent à prendre note de ses desideratas et à m'efforcer de satisfaire à ses attentes. Lors de nos cafés du lundi, j'avais alors droit à ses remerciements les plus courtois, et lui en savais gré, moi alors encore tout jeune avide de reconnaissance, d'intégration, de confirmation, des retours d'ascenseur qu'Helmut savait manœuvrer alors que Michel en était incapable, parangon du juriste dont le bon droit est si prégnant qu'il le dispense de tout remerciement autre qu'une mention au détour de note de bas de page.

Lorsque l'implacabilité calendaire fit que Michel dut descendre de la scène officielle, Helmut hérita enfin du grade de chef de projet, mais il était trop tard. Zangra de la Sécurité sociale¹³⁶, M. Creutz n'occupa que quelques mois le devant d'une scène n'ayant pas le temps de graver son nom à son frontispice. En fait, par le jeu des chaises musicales et des conséquences de l'effondrement de la Maison soviétique, ce fut à moi que finalement revint le flambeau, par une nouvelle distribution de tâches absorbant dans un silence assourdissant le discret départ en retraite d'Helmut, dont les effluves délicats disparurent tout soudain dans les senteurs tabagiques que je véhiculais.

¹³⁶ Dans la chanson Zangra (1962) Jacques Brel s'inspire du roman *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati pour relater le destin tragique et dérisoire d'un soldat attendant en vain la gloire.

196. L'Argentin

Celui dont Giovanni Tamburi devait *volens nolens* tolérer la présence dans son pré-carré d'Amérique latine portait à mon avis fort bien son nom. Alfredo Conte-Grand, on constatait sa taille lorsqu'il déplaçait son immense carcasse, l'air un tantinet aristocratique dans son costume anthracite agrémenté d'un gilet beige, poches à gousset, avec dans le regard ce je-ne-sais-quoi de malicieux s'il vous disait bonjour¹³⁷ derrière ses lunettes à monture d'écaille, était argentin comme le prédécesseur aux rênes du Département de notre Machiavel, ce qui peut expliquer la présence à Genève de cet économiste distingué, moustache à la Magnum¹³⁸, dont les tâches essentielles semblaient être de relations publiques destinées à préserver la sécurité sociale hispanophone de l'influence, jugée désastreuse au BIT, de la Banque mondiale et de ses économistes néolibéraux de l'école de Chicago¹³⁹.

Nous nous entendions bien, Alfredo et moi, pour deux raisons fort simples : nous pouvions parler la même langue, l'espagnol, en toute discrétion, les oreilles à même de décrypter nos chuintantes et nos

¹³⁷ « *Avoir le bonjour d'Alfred* » est une expression sarcastique datant du début des années cinquante du XX^e siècle. Elle est propre à un personnage du magazine illustré Zig et Puce, Alfred le Pingouin.

¹³⁸ Magnum est une série policière américaine des années 1980. La moustache du personnage principal, joué par Tom Selleck, a davantage marqué les esprits que l'intrigue elle-même.

¹³⁹ Sans vouloir refaire ici la géopolitique de la protection sociale latino-américaine, rappeler que le coup d'État conduit au Chili par le général Pinochet (1973) s'est accompagné d'une vague de privatisations et de remise en cause du rôle de la puissance publique conduite sous les années Reagan avec la bénédiction et souvent le soutien actif des États-Unis.

gutturales étaient peu nombreuses autour des couloirs du neuvième étage ; j'éprouvais par ailleurs une certaine admiration pour l'apparente désinvolture de ce quadragénaire, il était né en 1939 du côté de Buenos Aires, dont le patronyme à consonance francophone me permettait d'imaginer que peut-être ses ancêtres avaient croisé les traces des miens lorsque les Gruat quittèrent l'Aveyron pour la pampa.

Même si nos routes professionnelles se sont peu croisées, Giovanni Tamburi, inquiet de l'entregent et de l'influence de ce dandy de la protection sociale qui ne se laissait ni contrôler ni contraindre parvint à l'exiler dès avant mon retour du Gabon pour des fonctions sous régionales regroupant les pays dits du « cône sud » de l'Amérique, je dois à Alfredo, à son amitié tranquille, de m'être senti à l'aise parmi les milieux intellectuels alors qualifiés d'ibéro-américains, moi dont le castillan vient des ruelles de bourgades catalanes dont il porte les traces de la ruralité. Puis, tout aussi important, je lui dois de m'avoir rappelé que l'élégance pouvait aller de pair avec la décontraction et les joies populaires. Ces journées que nous avons passées à Mexico, barques, mariachis, tortillas et mezcal, en marge des fastes officiels, c'était comme si l'oncle André¹⁴⁰ me revenait pour adouber l'homme accompli qu'enfin je m'assumais.

À peine retraité, Alfredo quitta Santiago pour Buenos Aires où il avait été appelé par le président Kirchner¹⁴¹ tout juste élu pour rejoindre le gouvernement au portefeuille de la sécurité sociale, un poste où il œuvra avec bonheur pendant plusieurs années, menant notamment à bien le retour dans le giron public d'un système de sécurité sociale funestement démembré et privatisé par la volonté des Chicago Boys.

¹⁴⁰ Voir CCCCD, vol. I, Prémices, ch. I-7, Dédé.

¹⁴¹ En 2001, le peuple argentin se révolta contre les conditions économiques et sociales catastrophiques que lui faisait l'allégeance de ses dirigeants aux diktats du Fonds Monétaire international et de la Banque mondiale. Les présidences Kirchner, celles, successives, des deux époux, permirent une sortie progressiste de cette crise, en conduisant une politique de centre gauche inspirée par Juan Perón.

Alfredo a quitté ce monde bien tôt, dans sa soixante-treizième année, usé par tant de combats dont sa nonchalance aristocratique masqua jusqu'à la fin les coups qu'ils lui auront portés. Dans sa dernière photo officielle, celle de sa nécrologie dans le quotidien El Dia de la province de la Plata où il s'était retiré, il porte toujours beau, certes un peu grisonnant, quelques kilos de plus sous le gilet. Il a rasé sa moustache, sans doute n'en avait-il plus besoin pour masquer ce que son sourire pouvait avoir de narquois, mais ses yeux continuent de pétiller de malice.

Alfredo avait une page Facebook, nous étions amis sur la plateforme comme dans la vie. Chaque 30 septembre, le jour anniversaire de sa naissance, je vais y saluer de quelques mots celui dont la presse a si justement écrit que « *aplomado, reflexivo, reservado pero cálido a la vez, fue una figura admirada y apreciada* »¹⁴². Je crains de ne pouvoir, mon moment venu, mériter tel éloge.

¹⁴² « *Posé, réfléchi, réservé mais chaleureux à la fois, il était une figure admirée et appréciée.* » El Dia de la Plata, 9 octobre 2012.

197. Oïga

C'est peu dire que Giovanni Tamburi¹⁴³ n'était guère familier de l'Afrique. En fait, la partie non méditerranéenne du continent générait en lui comme une sorte de phobie, l'actuaire perdait alors toute rationalité si d'aventure quelqu'un lui suggérait d'honorer Nairobi, Mogadiscio ou Dakar de son auguste présence. Lorsqu'il lui fallut procéder au recrutement d'un nouveau conseiller régional pour l'Afrique francophone, le siège du Directeur pour l'Afrique, sur qui il se serait volontiers défaussé de cette responsabilité, étant vacant, d'une de ces vacances dont on pressent qu'elles peuvent durer, il lui incombait de choisir un impétrant. Quelqu'un, j'ignore qui, lui ayant susurré à l'oreille une recommandation dont je me demande encore si elle était bienveillante ou machiavélique, il vint vers moi, dont l'attrance pour le continent d'ébène était bien connue depuis mon retour du Gabon, pour s'enquérir de savoir si le recrutement d'Abdoulaye Oïga serait une bonne idée.

Oïga, je le connaissais depuis mes années d'AISS. Directeur solidement installé à la tête de la Caisse nationale de sécurité sociale de Mauritanie, il était de toutes les réunions, coqueluche du secrétariat, surtout de la gent féminine. Il faut dire qu'il présentait fort bien, toujours vêtu d'une longue robe aussi bleue que le ciel du désert, délicatement parfumé d'eau de Cologne, systématiquement poli, charmeur, parlant de miel mais parlant peu. Un jour où les représentations maghrébines de haut niveau faisaient défaut dans une réunion, rendant difficile le choix pour une vice-présidence d'un ressortissant de cette sous-région, j'avais eu le réflexe d'exciper de l'intitulé islamique du nom de son pays pour prétendre que, située au

¹⁴³ Voir ch. VII-191, Comme un Italien.

cœur du Sahara, la Mauritanie touchait au nord de l’Afrique, ce qui permit de sortir d’une impasse politicienne en faisant d’Abdoulaye Oïga un président de session qui s’acquitta fort honorablement de cette tâche. Comme cette initiative me valut des remerciements hiérarchiques, je me sentais reconnaissant envers ce Directeur parfumé, et répondis donc, sans trop réfléchir, que « *Oui, décidément, Abdoulaye Oïga jouissait d’une excellente réputation sur le continent et pourrait faire un conseiller régional* ». Je savais que la consolidation du pouvoir des militaires fragilisait la position du Directeur général de la Caisse de Mauritanie, et qu’il était important pour notre dandy du Sahel de se ménager une porte de sortie.

Malheureusement, les choses ne sont pas allées aussi simplement que je l’avais espéré. S’il est facile de faire illusion lors des mondanités de réunions protocolaires, il s’avère plus ardu de se faire respecter de ses pairs quand ceux-ci attendent de vous des conseils allant au-delà de leurs propres connaissances, conseils que vous êtes bien incapable de prodiguer. Le Directeur général de la Caisse nationale de sécurité sociale de Mauritanie était en fait à l’image de son institution. S’il pouvait prétendre à l’excellence dès lors que nul ne venait vérifier ses affirmations ou contredire ses prétentions, il en allait différemment pour formuler des remèdes, avancer des exemples, mobiliser des énergies à l’appui d’organismes au départ bien plus avancés ou bien moins en retard que celui qu’il avait dirigé.

La période de grâce fut courte. À peine deux ans, et le Conseiller régional Oïga dut être remercié, les plaintes et procès en incompétences étaient trop nombreux pour que le département de la sécurité sociale puisse les ignorer, même si le nouveau Directeur pour l’Afrique n’osait pas trop s’opposer à celui qui demeurerait une figure continentale connue, sinon reconnue. Abdoulaye Oïga tenta de préserver sa place par des recours juridiques, qu’il perdit. Les attendus du Tribunal sont cruels¹⁴⁴, en ce sens qu’ils reconnaissent

¹⁴⁴ Tribunal administratif de l’OIT, jugement 1273 du 14 juillet 1993.

que, en tant que Conseiller régional pour la sécurité sociale, Abdoulaye Oïga était « *inutilisable* ». Cet échec, et le relatif déshonneur qui l'accompagnait pouvaient nuire à l'image du pays, et chacun craignait que le retour d'Oïga sous sa tente de Nouakchott ne soit pas simple. Heureusement pour lui, heureusement pour moi qui me sentais comme responsable de ses déboires même si jamais cela ne me fut reproché, ce retour intervint dans une période d'ébullition avec l'instauration du multipartisme et la tenue d'élections permettant à l'exilé de se faufiler entre les lignes.

Depuis, Abdoulaye Oïga écrit, mêlant histoire, sociologie et politique, tentant de se conserver une place parmi l'élite mauritanienne. Il signe ses articles comme « *ancien directeur général de la Caisse nationale de Sécurité sociale de Mauritanie* ». L'épisode malheureux du BIT est pudiquement omis de sa biographie officielle. Cela vaut mieux pour lui et, d'une certaine façon, cela vaut aussi mieux pour moi.

198. Chattalada

Toutes les incompétences n'étaient pas sanctionnées de la même manière au sein du Département de la Sécurité sociale. Cette réflexion, certains de ceux mis au courant des déboires d'Abdoulaye Oïga ont pu se la faire, lorsqu'ils ont croisé la route d'autres fonctionnaires bien mieux tapis dans l'ombre enveloppant et dissimulant leur inutilité. Malgré des apparences a priori défavorables, j'ai fini par admettre que Damrong Chattalada n'était pas de ceux-là. Certes, lorsque l'on rencontrait dans les couloirs ce tout petit homme, c'était un évènement rare, arrivé avant les premiers il ne quittait son bureau qu'après les derniers, abattant au quotidien une tâche dont lui seul maîtrisait le contenu, au point que, lors de son départ à la retraite à soixante ans bien sonnés, son poste fut supprimé sans que quiconque perçût la moindre différence pour le fonctionnement et les résultats du Département, toujours vêtu d'un costume noir immuablement fripé, un nœud de vacher en guise de cravate, quelques poils de moustache à la Fu Manchu, des verres de lunettes d'une épaisseur impressionnante, de rares mèches de cheveux éparpillées au travers d'une tête trop grosse au bout d'un cou décharné, et qu'il vous adressait la parole en réponse à la question que malencontreusement vous lui aviez posée, le fait de ne pas trop savoir dans quelle langue il vous répondait, était-ce de l'anglais, du thaï, sa langue maternelle, un sabir connu de lui seul, ne jouait pas vraiment en faveur de son prestige social.

Lorsqu'il me confia les clefs de la documentation du Département, Giovanni Tamburi me précisa que mes nouvelles responsabilités incluaient la supervision hiérarchique de Damrong Chattalada, mais que cela ne devait pas m'inquiéter outre mesure. Le petit homme était autonome, personne ne savait trop les détails de

son activité, mais il agissait et assurait ce que l'on attendait de lui. Sa responsabilité, c'était de permettre chaque trois années la publication d'un volume d'une centaine de pages composé presque exclusivement de colonnes de chiffres récapitulant pour le triennium écoulé le coût technique et administratif de la sécurité sociale dans chacun des pays membres de l'OIT qui avait bien voulu fournir une réponse à l'enquête *ad hoc* que diligentait et compilait M. Chattalada.

Damrong était un homme de chiffres. Il avait obtenu des diplômes de haut niveau en Australie dans les années 1960, docteur en Sciences économiques et Actuaire, avait eu les honneurs du magazine Hemisphere en 1963, en tant qu'accordéoniste amateur, et avait rejoint presque aussitôt le Département de la Sécurité sociale pour y conduire la cinquième enquête internationale sur le coût de la sécurité sociale, 300 pages de tableaux ronéotés sans avis ni commentaire. Il y avait forcément eu au moins un prédécesseur à Damrong pour conduire les 4 premières enquêtes, mais nul n'a retenu leur nom ni d'ailleurs le sien, celui de Chattalada, qui ne figure dans aucun des douze volumes qu'il aura produits en toute discrétion et inutilité, le décalage entre la date de l'enquête et la sortie des résultats étant tel que nul ne se souciait de consulter vraiment ces publications, les recueils statistiques disponibles dans l'autre documentation de la sécurité sociale, celle de l'AISS¹⁴⁵, suffisant largement à contenter la curiosité des chercheurs.

Lorsque Damrong eut atteint l'âge de la retraite, en 1997, nous nous attendions à ce que sa confrontation avec l'air ambiant lui soit fatale, qu'il s'effrite et tombe en poussière au contact du monde réel. Heureusement pour lui, il n'en fut rien. Dès lors que cessèrent ses obligations cavernicoles, Damrong devint un autre homme. Certes lorsque l'on croisait sa frêle silhouette dans une réception, au restaurant du BIT, au détour d'un couloir qu'il fréquentait par nostalgie, la compréhension mutuelle restait difficile, mais au fil des

¹⁴⁵ Association internationale de la sécurité sociale. Voir partie V, l'Internationale.

semaines, des mois, des années, une logique se faisait jour au travers de son sabir, il pouvait désormais échanger sur le temps qu'il faisait, sur les heurs et malheurs de l'existence, sur tout, sur rien, comme tout un chacun.

Il finit par se marier avec une dame philippine exilée comme lui bien loin des terres d'Asie, et comme lui peu désireuse de les rejoindre. De tout temps, même lorsqu'il jouait de l'accordéon à Brisbane et avait 23 ans, c'est la première photo officielle de Damrong Chattalada, il eut l'air vieux, ou plutôt, il fut sans âge. Comme il n'avait pas d'âge, il ne vieillissait pas. Ce n'est que lorsqu'il quitta ce monde que nous qui le connaissions de longue date apprîmes qu'il était né en 1937. Quatre-vingt-quatre ans d'existence, une vie de troglodyte des chiffres, héros méconnu de la sécurité sociale.

199. Les Mains

La partie la plus visible de la documentation du Département de la Sécurité sociale, c'était sa documentaliste. Lolita Berthet, une Vaudoise pure souche, se distinguait en effet par une taille très au-dessus de la moyenne, certains le signalaient par le joli sobriquet qu'ils lui avaient trouvé, d'Aux grands pieds. Entre les services documentaires de l'AISS¹⁴⁶ et ceux du BIT, il y avait évidemment une forte complémentarité, sinon une rivalité, à qui disposerait des collections les plus complètes et les mieux fournies. L'AISS jouissait d'un avantage pratique indiscutable avec son réseau d'organisations membres lui fournissant références et échantillons qu'elle pouvait stocker à loisir dans de vastes espaces sis au énième sous-sol du bâtiment, mais le BIT possédait ce petit plus qui faisait tout pour les documentalistes, la perspective de faire carrière au-dessus du rez-de-chaussée. S'ensuivait un jeu permanent de chaises musicales, le ou la plupart du temps la documentaliste en titre de l'AISS ayant pour seule et primordiale ambition de prendre la succession de son homologue du département de la sécurité sociale, il en allait de dix étages et de la promotion d'un grade.

Lolita, je l'avais connue dans les sous-sols de l'AISS, je la retrouvai au grand soleil du neuvième étage où elle avait pu grimper dès lors que l'administration du BIT avait fait droit à la demande de son prédécesseur, Suisse lui aussi, qui souhaitait consacrer ses forces au bénévolat dans un club de karaté de la banlieue genevoise, demandait donc la faveur d'une fin de contrat à l'amiable avec dotation généreuse pour la séparation, on appelait cela la « *poignée de main en or* », golden handshake, se voyait refuser ce sésame par un

¹⁴⁶ Association internationale de la sécurité sociale. Voir partie V, l'Internationale.

département du personnel qui ne voyait aucun intérêt à payer pour se séparer d'une personne qu'il faudrait remplacer au même tarif, avait donc résolu de protester à sa manière en se rendant à son poste aux heures les plus tardives possible, sobrement vêtu en toutes saisons d'une veste de kimono et d'un short, pieds nus dans des tongs qu'il balançait nonchalamment au bout de son gros orteil dépassant d'un bureau dont il refusait de quitter la chaise durant les heures de travail. Cette grève perlée ayant finalement eu raison des réticences de l'administration, Lolita prit le relais tandis que Guy¹⁴⁷ la remplaçait à la mezzanine de l'AISS.

Le truc en plus de Lolita, c'était le massage. Tout comme Heidi¹⁴⁸, c'était dans les Alpes vaudoises que son grand-père l'avait initiée aux secrets des rebouteux, mais ce qu'elle pratiquait au-dessus du Grand-Saconnex elle l'appelait chiropraxie. Ses mains faisaient des miracles et son bureau ne désemplissait pas de collègues en mal de lombaires ou de dorsales. Autant dire que Lolita ne prétendait pas au titre de stakhanoviste de la documentation. Elle se contentait d'un service fonctionnaire minimum, concentrant ses travaux de manipulation sur les premières heures de la matinée, elle arrivait tôt, et sur une pause déjeuner extensible dont la fin l'amenait presque aux environs du moment de débaucher. Seize heures trente, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, elle regagnait le canton de Vaud. Comme, dans la seconde partie de la matinée, il lui fallait sacrifier aux rites sociaux en prenant quelques cafés de remerciement avec les collègues dont elle avait décoincé les vertèbres, le créneau pour la retrouver dans une logique documentaire était assez mince, trois petites demi-heures dans l'après-midi. Alors, elle déployait sa longue silhouette et s'en allait compulser les milliers de bostols accumulés dans des classeurs tiroirs

¹⁴⁷ Voir ch. V-127, Guy.

¹⁴⁸ Heidi est une fillette, héroïne éponyme de romans parus en Suisse alémanique à la fin du XIX^e siècle, transposés en d'innombrables films de fiction ou d'animation et séries télévisuelles.

en chêne massif au moins aussi anciens que le BIT lui-même. Lolita était de bonne volonté, mais refusait l'informatique qui pourtant régissait désormais le domaine professionnel qui lui était dévolu. L'efficacité se ressentait de ce traditionalisme, mais nul ne songeait fût-ce un seul instant à lui enjoindre de se soumettre ou se démettre. D'une part, cela n'aurait servi à rien, Lolita n'était pas contraignable. D'autre part, cela aurait été malvenu, tant sa patientèle qui était issue de toutes les sphères du bureau, même les plus hautes, tenait à ce qu'elle puisse exercer son art en toute quiétude morale.

Comme souvent dans ce genre de querelle entre anciens et modernes, un compromis fut heureusement trouvé. L'administration dota la documentaliste du Département de la sécurité sociale d'un adjoint temporaire, chargé de faire entrer le fonds dans l'ère moderne le temps que sa supérieure rejoigne, un petit lustre plus tard, la cohorte des retraités.

C'est ainsi que Guy me rejoignit au neuvième étage plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

200. Wanadoo

À cette époque déjà lointaine d'encore précurseurs en bureautique, s'il en était une qui touchait discrètement sa bille informatique, c'était bien Mme Canova. Michelle avec deux L, tenait-elle à préciser, était la grande secrétaire du grand chef Tamburi¹⁴⁹. Parquée dans un petit bureau bloquant la seule entrée du vaste local que s'était attribué le directeur du Département, ces six modules disposaient certes chacun d'une porte donnant sur le couloir, mais les poignées en avaient été retirées par souci de tranquillité, elle faisait pratiquement de son corps encore jeune mais imposant rempart aux importuns, c'est-à-dire toutes celles et tous ceux avec qui le maître ne jouait pas utile de s'entretenir dans l'immédiat.

Comme chacun savait Michelle Canova intraitable dans le respect des consignes, ses journées étaient relativement calmes, non que les tâches lui eussent manqué, mais du simple fait qu'il lui était facile de s'organiser pour les traiter, puisqu'en somme nul ne venait la déranger pour solliciter une audience qu'il n'obtiendrait pas. Comme de surcroît l'actuaire italien jouait souvent la fille de l'air, je ne manquais pas de venir tailler l'une ou l'autre bavette dans son antichambre. Mme Canova aimait bien ce genre de distractions. Une quarantaine sonnée depuis quelques années, l'élégance sobre de ces élites que constituaient les secrétaires de direction, maquillage discret, cheveux noirs bouclés courts, elle campait une silhouette trapue mais solide, prompte à partager l'anecdote mais soucieuse de couper court aux ragots avant qu'ils ne deviennent rumeurs.

Michelle était Française. Elle aimait notre langue, regrettant que l'internationalisation du monde ait fait reculer son influence au

¹⁴⁹ Voir ch. VII-191, Comme un Italien.

profit du sabir onusien dont se délectaient les organisations internationales. Lorsqu'elle apprit que je m'intéressais à la question au point de fonder une association chargée, au sein du BIT, de promouvoir la langue française en veillant au respect de son statut comme langue de travail à part entière, j'avais été choqué de constater que, dans de nombreuses instances, parler français en réunion devenait impossible faute de traducteur, et étais empli d'admiration devant le courage ou l'inconscience de certains qui, comme Yvon Chotard, ci-devant CNPF¹⁵⁰ et émissaire de Michel Rocard ou Assane Diop¹⁵¹, mon chef sénégalais, avaient le cran de ne pas déroger à l'emploi de leur langue habituelle, faute aussi de maîtriser suffisamment celle héritée de Shakespeare, Mme Canova me contacta de sa gracieuse initiative pour me proposer de doter la toute nouvelle association d'une page internet qu'elle se faisait fort d'héberger clandestinement sur le site du Département dont elle avait la clef tout en y permettant un accès libre et aisé pour qui s'intéresserait.

J'avais compris qu'elle bénéficierait pour ce fait de l'aide d'un certain monsieur Wanadoo, que j'imaginai nordiste en raison de la consonance de son patronyme. La confusion la fit rire, son rire était joli qui lui plissait les paupières et agitait les cordes vocales, elle m'expliqua certaines subtilités de l'hébergement en ligne, du code HTML, des signets et des liens hypertextes. C'est ainsi que notre groupement, brillamment baptisé AFRO pour Association pour la Francophonie à l'OT, fut le premier, et pendant longtemps le seul à bénéficier d'une visibilité autonome sur l'Internet encore parfois balbutiant du BIT.

¹⁵⁰ Conseil national du patronat français, organisation dominante regroupant les chefs des principales entreprises, créé en 1945, transformé en MEDEF (Mouvement des entreprises de France) en 1998.

¹⁵¹ Pour Assane Diop et Yvon Chotard, voir respectivement CCCCD vol. III, Maturation (à paraître) ch. VIII-259 et IX-296. Michel Rocard, un temps gauchiste prometteur, finit ambassadeur des Pôles après avoir été Premier ministre de François Mitterrand.

Lorsque je revins de ma campagne sino-mongole, Michelle Canova n'était plus de garde. J'appris qu'à la retraite de son Directeur elle avait pris congé pour suivre son conjoint vers d'autres destinées, l'anglophonie obstinée d'un successeur bien moins feutré¹⁵² lui ayant ôté le goût de jouer les cerbères. Elle apparaît à nouveau sur certains clichés lors de réceptions offertes par la section des anciens du BIT. On la reconnaît bien, même si les ans ont fait que le maquillage est un peu moins discret, les fanons plus présents et la silhouette un peu plus près du sol. Sur chaque image, elle devise – et je suis sûr qu'elle le fait en français.

¹⁵² Voir ch. VII-218, L'Antipodiste.

201. Attuaria Favolosa¹⁵³

La nébuleuse multinationale qui constituait le Département de la Sécurité sociale comportait plusieurs portes d'entrée. La plus prestigieuse, celle par laquelle j'avais accédé au saint des saints genevois, donnait aussi sur un couloir où se pressaient de nombreux candidats au Graal que l'on dénommait experts de la coopération technique. Ceux-là disposaient souvent d'un autre emploi dont ils se détachaient le temps d'une mission de quelques semaines, de quelques mois, de quelques années durant laquelle ils mettaient leur talent et leur expérience au service d'un ministre, d'un directeur de caisse, d'un syndicat, d'un organisme patronal désireux de mieux connaître, maîtriser ou réformer le système de sécurité sociale du pays. D'autres avaient fait de ces missions leur métier et enchaînaient déplacement sur déplacement tels des mercenaires du développement, sautant de la Zambie aux îles Fidji en passant par une escale à Trinidad et Tobago avant de reprendre un autre cycle, Bhutan, Philippines, Zanzibar... sans aucune garantie d'emploi, encore moins de perspective un tant soit peu fiable quant à un positionnement final dans cette Genève si désirée, à laquelle peut-être ils ne pourraient jamais accéder parce que d'une nationalité déjà trop représentée, parce que trop exclusivement francophone, parce que trop spécialisé ou trop généraliste.

Cochon qui s'en dédit, j'avais joué ce rôle au Gabon pendant cinq années pleines, j'avais connu les affres d'un rapatriement promis mais finalement non honoré, avec un contrat finissant sans qu'un autre vienne prendre le relais pour continuer de faire bouillir une marmite dorée. La vie toute en charnières des experts professionnels de la coopération technique n'était pas toujours rose, nombreux

¹⁵³ « *L'actuaire fabuleuse* », en langue italienne.

étaient ceux qui se demandaient plus souvent qu'à leur tour à quelle sauce le grand cric allait les croquer.

Giovanna Ferrara n'avait pas de ces préoccupations. Cette Italienne encore jeune pratiquait une spécialité, l'actuariat de la sécurité sociale, pour laquelle la demande était alors si forte, nous sommes dans le dernier quart du XX^e siècle, que loin d'attendre après les contrats, elle pouvait se permettre de choisir ce qui lui convenait le mieux parmi les multiples offres qui lui étaient soumises. Giovanna était connue comme le loup blanc. Il n'était pas rare de la croiser dans les couloirs entre deux déplacements, cheveux courts, grand sourire sur des dents jaunies à la Gitane sans filtre, yeux clairs, accent chantant rauque de fumée, elle représentait une bonne partie de la mémoire internationale de la sécurité sociale dans une pléiade de pays. Notre première collaboration professionnelle eut la Chine comme théâtre, une mission d'une quinzaine de jours fin 1989 pour y mener un cours de formation de haut niveau. L'évènement était considérable, le premier du genre, et il fallut trouver des salles de classe assez vastes pour y asseoir nos quelque trois cents élèves. Trente-cinq ans plus tard certains me parlent encore avec émotion de cette expérience qui décida de leur vie professionnelle et de la forme que prendrait la protection sociale dans l'empire du Milieu.

Giovanna était le soleil de notre petit groupe, une demi-douzaine de mâles conférenciers d'autant de nationalités. Monique étant venue en touriste profiter de l'aubaine, les deux femmes se sont vite trouvées complices, posant ensemble en tenue impériale au pied de la Grande Muraille, chantant en duo Bella Ciao, voire l'Internationale en clôture de banquet, explorant dans ses moindres recoins le site des tombeaux Ming et son allée bordée de sculptures monumentales, fantasmagorique bestiaire, c'est là que Giovanna écopa d'une amende pour avoir jeté un mégot sur les dalles sacrées, si la verbalisation immédiate, témoin de l'omniprésence invisible des gardiens du temple, la choqua, le montant de la pénalité la fit sourire, quelques centimes de francs suisses. Lorsque vint le moment pour moi de rejoindre Genève, Giovanna demeura à

Pékin encore une quinzaine, pour une formation plus pointue et la sélection de candidats actuaires chinois.

Noël approchait, Monique souhaita la solliciter par fil pour ramener à Genève dans ses bagages d'experte une collection de petits pandas de porcelaine pour suspendre aux branches familiales du sapin de Noël. Insoucieuse du décalage horaire, elle réveilla notre Italienne en plein milieu de sa nuit pour lui passer commande. En raccrochant, Monique me dit sa perplexité. Elle ne savait pas trop si le souffle court de Giovanna au téléphone, il fallait l'attribuer aux effets pulmonaires d'un trop-plein de gitanes, ou à des ébats nocturnes effrénés que la sonnerie aurait interrompus.

Giovanna a quitté ce monde prématurément quelques années plus tard, à peine passée la soixantaine. Son essoufflement, hélas, n'avait rien de lascif.

202. Ken

Il aurait été impensable que Ken Thompson ne fit pas partie du cours inaugural de formation sur la sécurité sociale en Chine. Ce petit homme, la soixantaine déjà bien entamée, personnifiait la quintessence de la coopération technique dans notre domaine. Maigre, ou plutôt sec comme un raisin blond de Corinthe, à tel point que la peau de son visage se tendait sur une face osseuse de manière à y effacer toute ride, sauf celles du front, haut et dégarni, en perpétuel mouvement au rythme de pensées incessantes aussitôt traduites d'une main fiévreuse sur des feuilles volantes soigneusement numérotées – Ken n'a jamais pu se départir de l'habitude d'écrire ses rapports à la main, stylo à plume de bonne marque, il a dû épuiser des jerrycans d'encre bleue, car Dieu sait s'il écrivait, prolifique mais jamais prolix –, il représentait l'archétype du britannique expatrié dans ses anciennes colonies, parfois caricature de soi-même en saharienne à manches et jambes courtes, chaussettes montantes et casque à rebord arrondi pour protéger une peau qui, comme il se doit chez un sujet de sa Très Gracieuse Majesté, rougissait au moindre rayon de soleil, une teinte écarlate qu'il parvenait à obtenir aussi par temps couvert dès lors qu'il absorbait de la nourriture pimentée, c'est d'ailleurs un point commun qu'il s'est trouvé avec Monique lors de ce fameux séjour pékinois, les deux ruisselant de conserve lors d'un repas fraternel pour avoir chacun mordu par inadvertance dans une gousse avienne du Sichuan accompagnant le tofu façon grand-mère.

Ken avait rejoint la carrière internationale à l'instar de nombre de ses compatriotes lorsque Mme Thatcher¹⁵⁴ avait décidé de dégraisser le mammoth de son administration au prix de généreuses primes de départ. Il avait d'abord rejoint l'AISS puis, lorsque l'âge de la retraite internationale le rattrapa, offert au BIT sa vaste expérience de la gestion et son immense capacité de travail pour servir partout où la sécurité sociale souhaiterait bénéficier de ses services – pourvu que cela fût en anglais, Ken était réticent à l'utilisation de toute autre langue, au point que, lorsqu'il résidait à Bangkok, sa seconde patrie après les falaises de Douvres, la légende voulait que, s'il payait de sa poche un chauffeur à temps plein, ce n'était pas parce qu'il ne voulait pas conduire dans les embouteillages siamois, mais du fait qu'il était incapable de retenir l'immatriculation locale de son véhicule, donc de le repérer sur le parking où il l'aurait garé.

Bourreau de travail, Ken savait cependant se rendre disponible pour quiconque le sollicitait. Il faisait preuve d'une patience d'ange pour détailler les secrets de l'affiliation des travailleurs intermittents ou du calcul des seuils d'accès à l'aide sociale. Nous avons œuvré ensemble sous bien des cieux d'Afrique, d'Asie ou d'Europe, et c'était à chaque fois un plaisir de le retrouver, plaisir que je crois il partageait, ses yeux bleu gris s'éclairaient, son sourire s'élargissant sur d'incroyables dents du bonheur avec, en haut à gauche, l'argenté d'une ou deux couronnes.

Ken était marié avec Pat depuis des temps immémoriaux. Mme Thompson ne supportait pas les frimas britanniques. C'était elle qui avait décidé que la résidence principale du couple s'établirait à Bangkok, loin de leurs enfants dont ils ne suivaient que par intermittence la progression britannique. Pat était exigeante, pas forcément facile à vivre, et il se disait dans les couloirs du siège régional

¹⁵⁴ Margaret Thatcher, Premier ministre conservateur britannique de 1979 à 1990, était une farouche partisane du moins d'état et de la privatisation des services publics.

du BIT, Ken était le seul expert à y disposer à l'année d'un bureau qui lui fût propre, que si M. Thompson, l'âge venant, continuait de travailler sans discontinuer et d'enchaîner les déplacements dans les contrées les plus lointaines voire les plus hostiles, c'était aussi pour éviter de trop longs tête-à-tête avec Madame son épouse.

La dernière mission d'envergure que conduisit Ken Thompson lui permit de résider en Mongolie à temps presque complet durant cinq années, à partir du tournant des années 2000. Pour l'occasion, il s'était montré infidèle au BIT, et avait répondu aux avances de la Banque Mondiale pour la première et sans doute la seule fois de sa longue existence professionnelle, non par amour de la Mongolie, un pays si froid, si peu peuplé, si différent de l'exubérance tropicale de Bangkok, mais par souci de rester au plus près de celle dont il appréciait tant et si secrètement les charmes mûrs et étiques, Oyunchimeg, celle dont le nom signifie *La sagesse comme ornement*, que le ministère mongol lui avait adjoint comme assistante-interprète depuis le début de ses incursions au pays bleu¹⁵⁵.

Il fallut la nouvelle que Pat était au plus mal pour que Ken consentît à s'arracher aux steppes d'Asie centrale. Pat se rétablit vaillamment après avoir récupéré son époux, et le tint désormais en laisse courte jusqu'à ce que, l'âge venant, elle considère qu'il ne risquait plus de batifoler dans les sables de Gobi, et consentît à rendre son dernier soupir.

Ken ne revit jamais Oyunchimeg. Il s'en fut retrouver ses filles dans les brumes d'Albion, où il s'est éteint par les temps du Covid, à l'âge respectable de 92 ans.

¹⁵⁵ Le bleu est la couleur nationale de la Mongolie. On le trouve dans le drapeau, sur les vêtements, dans les légendes, le ciel, les lacs... et les marques de naissance.

203. Terry

Terry Whitaker ne faisait pas partie de la première session du grand oral de formation chinoise aux arcanes de la sécurité sociale, mais ce fut lui qui présida ensuite, cinq années durant, aux destinées du vaste projet de coopération technique que les Nations Unies confièrent au BIT afin d'éduquer les cadres post-maoïstes sur la voie d'une protection dite moderne des travailleurs. Tout récemment mis en disponibilité permanente de la fonction publique britannique, merci, Mme Thatcher, Terry avait postulé depuis les marches d'Écosse, au sud du mur d'Hadrien. Il m'était échu de le jauger sous prétexte de le briefer sur les détails de la mission à venir. Nous étions au tout début du printemps de 1990. Je fus séduit par ce jeune quinquagénaire à la parole facile, capable d'aborder bien d'autres thèmes que ceux de la bureaucratie, appréciant la bonne chère, du genre de celle que Monique et moi partageâmes avec lui aux Sept Merveilles, un restaurant de Challex doté d'une vue époustouflante sur la plaine du Rhône, quoi de mieux en effet qu'une table bien garnie pour tester les qualités d'un futur collègue ?

Terry ayant bénéficié d'un *nihil obstat* franc et sincère de ma part, il débarqua à Pékin quelques semaines plus tard pour une série de séjours trimestriels entrecoupés de parenthèses de quelques semaines qui nous menèrent jusqu'en 1995 – je dis « nous » car, chargé du suivi du projet d'abord depuis Genève puis directement posté moi aussi à Pékin j'entretins sur cette période des relations très fréquentes avec Terry. Non pas que j'eusse à intervenir souvent dans son travail, il était et demeura d'un professionnalisme irréprochable, les progrès, considérables et rapides, de la sécurité sociale en Chine ces trente dernières années doivent beaucoup à la qualité de la formation de ses

cadres, une qualité elle-même héritée de la manière dont Terry sut mener sa barque, mais en raison de la chaleur humaine qui se dégageait de ce petit homme barbichu, lunettes cerclées de métal, mince, impeccablement sanglé dans d'immuables blazers, pantalon clairs, cravate à pois, chemise aux rayures discrètes, il me rappelait un peu les portraits officiels de Trotski, sans le fanatisme de l'original, peut-être le Léon Bronstein qui avait su séduire Frida Kahlo¹⁵⁶.

À propos de séduction, Terry avait épousé Marylin presque sur la tard, il allait sur ses quarante ans. Pendant ses séjours pékinois, elle demeurait en terre britannique. Il me fallut attendre quelques années, Terry avait fait son trou au BIT et décroché un contrat de longue durée lui permettant une nouvelle stabilité, pour enfin la rencontrer lors d'un passage à Bangkok où le couple se trouvait, elle comme touriste, lui infatigable formateur. Nos agapes, restaurant italien de l'hôtel Princesse, je me souviens encore de l'admiration, du pincement de jalousie que j'ai ressentis en découvrant Marylin, une décennie plus jeune que son barbichu de mari, lui si visiblement amoureux, elle rayonnante dans sa robe à encolure Bardot. Je bouche-bée encore en allant régler la note, au point que la préposée thaïe me fit signe de refermer mon clapet avant d'accepter ma carte de crédit, sans doute craignait-elle un décrochement fatal.

Je n'ai depuis pas revu Marylin. Je sais, car Terry m'avait demandé des conseils sur l'accès aux soins en France voisine de Genève, qu'elle souffrit d'ennuis de santé que la bureaucratie du service national britannique ne permettait pas de traiter dans l'urgence. Elle s'en est sortie. Terry, sur sa page Facebook, mentionne à intervalle régulier leurs anniversaires respectifs ou communs, mais il n'y publie aucune photo d'elle ce qui permet de fantasmer un peu sur l'éternelle jouvence de la Britannique aux épaules offertes. Marylin s'est peut-être

¹⁵⁶ Frida Kahlo est une grande artiste peintre mexicaine et communiste du XX^e siècle. On lui prête une aventure avec Trotski (Lev Davidovitch Bronstein) au début de l'exil de ce dernier au Mexique, milieu des années 1930.

offusquée de ne jamais paraître au frontispice d'Internet. Elle a donc tout récemment ouvert sa propre page Facebook, où elle apparaît, toujours mince, épaules toujours offertes et bronzées, lunettes noires du mystère et du charme. Le nom sur sa page est celui d'une femme mariée. Marilyn n'existe que par Terry et elle, tous deux irréfragables.

Terry vient de fêter ses 84 ans en escaladant une montagnette de ses environs. Je me réjouis d'avoir contribué, grâce à la douceur d'une soirée gessienne, à lancer sa seconde carrière. Terry est anglais avant d'être britannique, travailliste et royaliste, supporter de football et jardinier amateur, il a connu au BIT une seconde jeunesse, mis son nom sur la couverture d'une série de manuels de formation professionnelle qui font encore autorité. Nous avons à nouveau travaillé ensemble, quinze ans après le premier projet, le temps de postuler vainement comme équipe conjointe pour un projet financé par l'Union européenne. Lorsque je choisis d'intégrer Terry dans notre équipe, je me demandais un peu comment il aurait passé l'épreuve du temps. Je fus agréablement surpris de voir venir à moi, tout sourire et joie non feinte, la même silhouette svelte, la même barbichette à peine poivre et sel, la même impeccable diction et clarté de pensée que je me remémorais. Seule concession à l'âge, Terry bâillait souvent, s'en excusait, mais n'y pouvait mais. Ces bâillements intempestifs heureusement cessaient dès lors que son corps et son esprit sortaient des phases anecdotiques de la prise de contact, pour entrer dans le vif de l'action – j'y vis donc un simple signe d'une préparation intense à l'effort, et si notre équipe ne fut pas choisie, le tort n'en est certes pas à la mâchoire de l'homme de Cumbrie¹⁵⁷.

¹⁵⁷ Terry habite Cockermonth, Bouche de Cocker, dans le vaste comté de Cumbria, une zone très touristique du nord-ouest de l'Angleterre.

204. Barbarossa

Michael Cichon a rejoint le Département de la Sécurité sociale au tout début des grandes manœuvres chinoises. Des départs à la retraite en petite cascade ayant justifié des recrutements, ce jeune barbu rouquin, actuaire, allemand d'inspiration viking, avait rejoint le combat pour la justice sociale à l'âge où le Christ l'avait quitté sur cette terre. Comme certains l'ont écrit ¹⁵⁸, Michael était un mathématicien épris de justice sociale, ce qui n'est pas une combinaison fréquente. Cet assortiment ne pouvait que créer entre nous des liens particuliers, puisque, convaincu que la justice sociale était la plus noble des ambitions, je me piquais aussi de connaissances mathématiques raisonnablement solides.

C'est avec Michael que, en janvier 1990, j'ai entrepris ma première mission en Chine. Le BIT avait répondu à l'invitation du Commissariat au Plan et nous avait chargés tous les deux de représenter la sagesse des Nations dans une procédure d'évaluation des tout nouveaux régimes de pension implantés à titre expérimental dans deux zones économiques spéciales de la République populaire, l'une aux portes de Hong Kong, l'autre sur une île naguère baignée à ciel ouvert, comme un château d'If surdimensionné planté en mer de Chine. La mission dura quinze jours, et c'est peu de dire que notre tandem fonctionna à merveille. Michael calculait et recalculait, j'enrobais les chiffres d'idéologie, et finalement nous parvînmes à réorienter le régime chinois de pensions vers une pente bien plus sociale que ce qu'espéraient les vautours capitalistes avides de mettre la main sur ce qu'ils espéraient voir devenir l'eldorado de l'assurance vie. Certains parlent encore du côté de Pékin de l'impression laissée

¹⁵⁸ In Memoriam, Global coalition for Social protection floors.

par les deux barbus que nous étions alors. Cette quinzaine nous marqua l'un comme l'autre, et nous scella un pacte d'amitié pour la vie entière, fondé sur un respect et une admiration dont jamais nous n'avons mutuellement démordu.

Lorsqu'il fut proposé à Michael de prendre la tête du Département de la Sécurité sociale, une promotion que chacun attendait de ses vœux tant il était populaire, l'œil bleu empli de malice bienveillante, un regard d'écoute qui vous appréhendait, porté au-dessus des fines montures de lunettes qu'il calait en bout de nez pour éviter tout obstacle entre lui et son interlocuteur, il tint à vérifier avant d'accepter ce poste, je n'y avais pas d'intérêt car sinon, il se serait effacé. Je le rassurai, j'étais alors Président de notre Syndicat¹⁵⁹ et j'imaginai les rumeurs que cela aurait suscité de possible trahison, compromission, corruption. C'était cela, Michael, une droiture, une fidélité sans concession. Il m'a en fait considéré, depuis notre excursion chinoise, comme le timonier de notre tandem – en partie parce que j'étais son aîné de trois petites années, en partie parce que j'avais plus que lui acquis d'expérience en dehors de l'occident, en partie parce que je savais tordre un peu le cou aux chiffres pour justifier ce qui était juste, lui hésitait toujours avant de franchir ce pas. Michael était socialiste, pas de doute à ce sujet, plus que social-démocrate à la sauce Bad-Godesberg¹⁶⁰ mais il s'étonnait cependant des bizarreries françaises permettant lors d'une élection présidentielle de rassembler tant de voix sur des candidats communistes, trotskistes ou crypto-marxistes, un romantisme révolutionnaire qui choquait son pragmatisme et sa conviction que la possession des rênes du pouvoir permettait d'œuvrer pour le bien du peuple.

¹⁵⁹ Voir CCCCCD, Maturation, partie IX (à paraître).

¹⁶⁰ Le programme de Bad Godesberg sert de programme au Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD) entre 1959 et 1989. Pour la première fois, le SPD abandonne formellement les idées d'inspiration marxiste. Il reconnaît l'économie de marché et se dit lié au peuple entier, non aux seuls travailleurs.

Michael aimait l'ordre, sa vie entière en témoignait. Irmgard, son épouse de toujours, archétype de la beauté nordique, n'eut pas la moindre incartade à lui reprocher. Ses élèves, Michael aimait enseigner, il en avait le goût, le talent et la patience, savaient pouvoir compter sur lui avant, pendant et après les cours pour les guider sur la voie royale de la protection sociale pour tous. Ses collègues qui éprouvaient à son égard une admiration sans faille ni borne savaient pouvoir se confier à lui pour les petites comme pour les grandes choses, Michael écoutait, suggérait, et lorsqu'il empruntait vos idées, savait reconnaître d'où elles lui étaient venues.

Son grand œuvre, c'est d'avoir théorisé puis mis en pratique le droit universel et inconditionnel à un minimum de protection sociale – une idée qu'il avait ramassée sur un coin de table où je l'avais griffonnée au début des années nonante et dont il me sut gré tout au long de sa carrière, même si mon apport ne fut pas aussi grand qu'il aimait à le penser. Michael a énormément donné à la protection sociale et à la lutte contre les *a priori* des tenants du « moins d'état » et du libéralisme à tous crins.

Peut-être fut-il trop généreux dans ses combats. Lui qui pensait que servir valait mieux que toutes les retraites du monde avait dû lever le pied et se retirer précocement du salariat à plein temps, il n'avait pas soixante ans lorsqu'il quitta la direction du Département. Dès lors, il adopta, pour réduire la souffrance, une position de vieux sage, ne rejoignant que par à-coups le devant de la scène internationale qu'il illuminait brièvement le temps d'un discours, d'un article, d'une interview. La dernière fois que nous avons échangé, je lui demandais conseil sur qui contacter pour aider à nouveau au développement de la Chine en suggérant qu'il pourrait être ce quelqu'un, il me répondit qu'on lui avait coupé déjà tant de morceaux qu'il reconnaissait à peine ce qui restait de son corps. Au milieu du gué du COVID, il fit une dernière intervention lors d'un colloque diffusé par Internet. À le revoir ainsi plus gris que roux, plus ridé que buriné, la parole plus lente que profonde, jusqu'au bleu de

ses yeux qui était affadi, je compris que le temps était compté et me préparai à le pleurer.

La nouvelle tomba quelques mois plus tard. Elle m'atteignit de trois ou quatre bords, comme si notre petit monde craignait que dans mon isolement je lui manque aux devoirs. Ses collègues ont bien fait les choses – un mémorial de dizaines de témoignages, dont le mien, pour lui rendre hommage, peut-être ainsi sa trace ne se perdra-t-elle pas trop vite aux limbes d'Internet.

205. Scholz

Michael fut un des rares ressortissants allemands à demander un contrat au BIT vers la fin du XX^e siècle. En effet, les ratiocinages de certains États membres avaient créé une situation où la rémunération d'un fonctionnaire international s'avérait inférieure à celle de son homologue allemand. Les organisations avaient donc mis en place un système selon lequel le gouvernement allemand mettait à disposition certains de ses agents, leur maintenant la rémunération de leur corps d'origine au titre d'une coopération dite multi-bilatérale en échange de laquelle étaient consentis des rabais sur les contributions au budget courant. Wolfgang Scholz, lui aussi un homme de chiffres et de sécurité sociale, faisait partie de cet arrangement formellement informel. Rien dans la pratique quotidienne ne le distinguait de ses collègues genevois, dont beaucoup ignoraient d'ailleurs qu'il n'émargeait pas au même statut qu'eux. Mon égal en bougies sur le gâteau, Wolfgang était aussi noir de poil que Michael était roux. Plus petit, adepte du gilet qui le boudinait un peu, la barbe ni courte, ni longue, ni vraiment soignée, des yeux perçants protégés de lorgnons d'inspiration dix-neuvième siècle, il me faisait penser à certains portraits d'Émile Zola mâtiné d'Aristide Bruant¹⁶¹ dont il avait adopté le vaste chapeau et l'écharpe rouge. Wolfgang bénéficiait d'un rire dont c'était peu de dire qu'il tonitruait. Quand Wolfgang riait à Genève, tous les modules tremblaient.

Nous avons pour la première fois travaillé ensemble lors du tournant de siècle. Je dirigeais alors depuis Moscou un projet de réforme du régime des pensions en Belarus qui me tenait

¹⁶¹ Le peintre Toulouse-Lautrec a immortalisé la tenue vestimentaire d'Aristide Bruant (1851-1925), poète et chansonnier montmartrois.

particulièrement à cœur¹⁶². Michael y avait délégué Wolfgang le temps de quelques réunions pour y traiter des questions actuarielles. L'équipe locale du projet se composait de deux jeunes femmes à la trentaine à peine entamée, une cheffe de projet et son adjointe-interprète. Un matin de mai, c'était quelques jours après une des missions de Wolfgang, la cheffe du projet me contacta en me demandant de mettre fin au contrat de son adjointe. Elle avait, disait-elle, surpris dans la correspondance de la donzelle des phrases sans équivoque mettant en doute les capacités intellectuelles de sa responsable qui, donc, en demandait raison. Comme de toute façon les personnels locaux ne pouvaient être rattachés au projet qu'avec l'accord de leur hiérarchie nationale, on ne plaisantait pas au Belarus avec la rigueur morale socialiste, il n'y avait guère de choix – le contrat de détachement arrivait à échéance, il ne fut pas renouvelé. Encore une semaine, et c'est Wolfgang Scholz qui m'appelle. C'est à lui qu'étaient destinés les échanges litigieux, il avait en effet été séduit par les charmes de l'assistante qui avait succombé à ses avances à moins que ce ne fût le contraire. Il était envisagé qu'elle émigre vers l'Allemagne pour, à l'ombre de Wolfgang, y pratiquer en paix sa foi Bahaïe¹⁶³. En attendant que cet espoir puisse se concrétiser, la pécheresse Belarus (les bahaïs réprouvent toutes relations sexuelles hors mariage) avait décrit en langue de Goethe à son amant les difficultés qu'elle ressentait à vivre sous la dépendance d'une responsable qu'elle méprisait pour son ignorance de l'anglais et sa loyauté envers le socialisme. Ces écrits malheureux étant tombés sous les yeux de celle qu'ils dénigraient, dont la connaissance de l'allemand était suffisante pour déchiffrer l'essentiel du contenu, la sanction était tombée. L'assistante déçue avait donc alerté son amant, et celui-là à son tour venait vers moi en panique, craignant que toute l'affaire ne remonte jusqu'à Genève, mettant en

¹⁶² Voir (à paraître) CCCCCD Maturation, ch. XI-375, Minsk.

¹⁶³ Le bahaïsme est une religion monothéiste universelle fondée en 1863. Il compterait quelque 8 millions de fidèles.

cause son détachement professionnel ainsi que, par implication conjugale, son mariage, une union à laquelle il tenait plus qu'à tout et dont il n'avait pas fait mention à ses amours adultères. Je le rassurai, l'affaire était classée, la cheffe de projet n'irait pas plus loin car son droit à exciper du contenu de la correspondance privée de son adjointe était en somme très limité, alors que ladite ex-adjointe aurait elle aussi pu déballer devant les yeux d'une police politique friande de tels scandales telles exactions de sa cheffe auxquelles j'avais participé, mais aurait risqué ce faisant des sanctions bien plus graves qu'un non-renouvellement de contrat et le retour à ses anciennes fonctions. Bref, le statu quo était ce qui convenait le mieux à toutes les parties, et il en fut ainsi.

Dès lors que nous fûmes liés par ces secrets d'alcôve, Wolfgang et moi devînmes plus proches, trinquant en clignant de l'œil à nos amours passées. J'ai eu le plaisir de le faire intervenir en Chine quelques années plus tard, il avait alors pris sa retraite et quitté le BIT, poursuivant la carrière d'un enseignant-chercheur dont les qualités reconnues et la franchise bourrue faisaient miracle sur la scène internationale. Wolfgang était lui aussi un homme de la vraie gauche. Il n'hésitait pas à décortiquer pour des auditoires peu habitués à de tels sons de cloche les insuffisances voire les malhonnêtetés des tentatives successives de privatisation de la sécurité sociale dont il savait comme nul autre exposer le caractère pernicieux.

Lors de la dernière réunion à laquelle nous participâmes tous deux, c'était à Pékin en 2019, quelques mois avant le COVID, je lui trouvai le rire moins sonore, la verve moins cinglante. Wolfgang a quitté ce monde dans sa soixante-dixième année. Son départ aura ainsi précédé de peu celui de Michael, comme si un mauvais sort s'acharnait sur les défenseurs de la sécurité sociale réformateurs du système chinois, dès lors qu'ils étaient allemands.

206. Perú

Pour ce qui était des cadres internationaux, l'élite expatriée, le Département de la sécurité sociale du BIT s'avérait, à l'époque où je le rejoignis, au milieu des années 1980, outrageusement masculin. Il n'y avait en fait qu'une seule femme à l'effectif et celle-là, curieusement, venait du continent réputé le plus machiste, l'Amérique latine. La titulaire, une Cubaine ralliée aux anticastristes, avait fait retraite juste avant mon retour du Gabon. Sur son siège encore chaud se trouvait désormais Carmen Solorio. Péruvienne, Carmen venait de la haute vallée d'Arequipa. Rien chez elle qui laissât à penser qu'elle puisse avoir des ancêtres colonisateurs, fût-ce par métissage. Petite, large de corps, large de face, à peine décuivrée par le climat genevois, cheveux très noirs, mi-longs, encadrant d'une frange et de rideaux un visage presque immobile, Carmen se rattachait sans aucun doute aux Ayamaras, occupants des hauts plateaux jusqu'à la conquête des Incas suivis de peu par les envahisseurs espagnols.

Elle quittait rarement de son petit bureau, y recevait d'ailleurs peu de visites. Sandro¹⁶⁵ était parmi ses assidus – ils avaient en commun la langue espagnole, peut-être aussi un sentiment de malaisance à évoluer dans ce vaste panier de crabes clinquants. Eux qui étaient classés comme vieux célibataires, timides, incertains dans leurs démarches, se retrouvaient volontiers à bavarder de tout, mais surtout pas de sécurité sociale, je puis en témoigner, moi dont les oreilles hispanophiles traînaient parfois entre les travées de la cafétéria lorsque ces deux-là s'y attablaient. La seule occasion où Carmen se départait de sa réserve c'était une fois l'an pour proposer à qui voulait bien l'entendre les produits artisanaux reçus

¹⁶⁵ Voir ch. VII-192, Sandro.

directement des communautés féminines d'Arequipa. Elle revêtait alors le poncho et le chapeau melon traditionnels pour aller sans hésitation frapper à toutes les portes de tous les étages, offrant à la vente, à des prix justifiés par une qualité et une authenticité irréprochables des tissus et vêtements d'alpaga, de laine, de broderie, des statuettes de terre, de pierre, de bois, bref tout ce qui pouvait attirer l'attention bienveillante de fonctionnaires internationaux désireux de se donner bonne conscience à bon marché.

Son stock épuisé, Carmen retrouvait le calme de son petit bureau et son cocon de discrétion. Non qu'elle fût techniquement inactive. Au long des années qu'elle passa au Département, une bonne trentaine, Carmen n'arrêta pas d'écrire, de compiler, d'analyser, avec une prédilection pour les régimes de sécurité sociale dits non-contributifs, ceux destinés aux plus pauvres dont elle était devenue la spécialiste incontestée. Cette petite femme dont la sphéricité se déhanchait au long des couloirs du département, elle sortait rarement de Genève, les longs voyages la fatiguaient d'autant plus qu'elle tenait mal dans l'étroitesse des sièges d'avionneurs, il fallut qu'elle prît à son tour la porte de la retraite pour que chacun se rende enfin compte de sa valeur. Lorsque nous écoutions le panégyrique de ses actions, l'ambassadeur du Pérou s'était déplacé pour son pot de départ, Sandro jetait des coups d'œil alentour, avec l'air réjoui de celui à qui les événements finalement donnent raison, il semblait murmurer : « *Je vous l'avais bien dit que c'était quelqu'un, Carmencita !* ».

À peine retraitée internationale, Carmen Solorio a quitté Genève. Retour sur Arequipa, Université nationale de Saint Augustin, maîtresse de thèse pour doctorants en sciences sociales. Un sacré petit bout de femme, décidément !

207. Casablanca

Toutes les recrues du département de la sécurité sociale n'intégraient pas le BIT sur la foi de leurs seuls mérites. C'est ainsi que j'appris un beau jour depuis la tour d'ivoire chinoise où je m'étais retranché pour mieux toiser l'horizon¹⁶⁶ que Taoufik Bendahou avait remplacé Pierre Mouton comme responsable des activités techniques.

Ce Bendahou-là, je le connaissais depuis mes jeunes années d'AISS ¹⁶⁷. Il était de toutes les grandes réunions comme accompagnateur du président de la Caisse de son pays, le Maroc. Proche du roi, Mohamed Gourja était inamovible et jouissait à ce titre de certains privilèges, dont celui de disposer d'un factotum de luxe valorisé du titre de Secrétaire général. En somme, Taoufik Bendahou était porteur de valise, intermédiaire, exécuteur, une sorte d'aide de camp civil. Autant le président Gourja témoignait du Maroc profond, très noir de peau, sec comme un coup de trique ou une poignée de figues, autant le Secrétaire général Bendahou émergeait du pays moderne. Installée à Casablanca, sa famille revendiquait une ascendance juive qui ne nuisait aucunement à son assise sociale. Il avait de faux airs de Rastapopoulos¹⁶⁸, replet, d'aucuns diraient chafouin, toujours à l'affût d'une bonne affaire.

Quand, l'âge passant, Mohamed Gourja fut près de devoir passer la main, il obtint sans difficulté que sa doublure occupe à l'AISS le siège laissé vacant par le voisin tunisien¹⁶⁹ qui, lui aussi, avait dépassé

¹⁶⁶ Voir CCCCD – Maturation (à paraître) Partie X, ILO Beijing.

¹⁶⁷ Voir ci-avant, partie V, L'Internationale.

¹⁶⁸ Roberto Rastapopoulos est un personnage récurrent des Aventures de Tintin dont, homme d'affaires sulfureux, il est un des pires ennemis.

¹⁶⁹ Ch. V-117, Balma.

depuis longtemps la limite d'âge statutaire. Responsable des activités africaines était toutefois un poste un peu trop subalterne ou un peu trop exposé, les deux ne sont pas antinomiques, et l'entregent marocain permit le transfert de Tawfik Bendahou au Département de la Sécurité sociale, en charge des activités techniques, une responsabilité permettant de disposer d'une petite armée de spécialistes internationaux, accompagnée de surcroît d'un statut diplomatique et des prérogatives connexes facilitant les transactions que notre homme ne manquait pas une occasion de conclure lors de ses fréquents déplacements professionnels.

Taoufik Bendahou se piquait en effet d'avoir la fibre artistique aussi bien que le sens des affaires. Il mettait à profit les loisirs que lui ménageaient des déplacements plus protocolaires que techniques pour écumer les marchés locaux, à la recherche de la pièce rare pour satisfaire les appétits des revendeurs dont il s'était fait une clientèle. Lors du déplacement qu'il effectua en Chine comme accompagnateur du séde de l'OCDE à qui Giovanni Tamburi avait dû céder son trône directorial ¹⁷⁰ sa seule préoccupation à mon égard fut de savoir comment pénétrer les marchés d'antiquité pékinois, et auprès de qui s'assurer de l'authenticité des pièces. Pour moi qui croyais aux hautes vertus de notre sacerdoce et m'inquiétais *in petto* des obstacles que ce duo improbable pouvait mettre à mon retour vers Genève, cette désinvolture me fit un peu sortir des gonds que d'ordinaire j'ai bien huilés. Quand je le traitai de « *porteur de valises* », ce fut avec double mépris, celui envers le larbin obséquieux comme celui envers le commerçant retors.

Taoufik ne m'en tint pas rigueur puisque quelques années plus tard, à l'occasion d'un déplacement à Casablanca où Monique m'accompagnait, il nous fit recevoir dans la somptueuse demeure que ses sœurs habitaient dans le quartier d'Anfa, le Beverly Hills local. Je pus alors toucher du doigt, par l'intermédiaire de tapis, de poufs, de

¹⁷⁰ Ch. VII-191, Comme un Italien, et VII-219, L'Antipodiste.

dinanderie et de fourrage de cornes de gazelle ce que signifiait l'opulence. Le maître des lieux était alors encore retenu à Genève par la liquidation de ses affaires en cours, malgré une retraite dont le couperet implacable avait permis mon retour imposé par les plus hautes instances, j'avais moi aussi appris l'art des réseaux et celui de se rendre utile, et souriais aux déboires de celui qui, se voulant grand manitou de la spéculation, avait acquis à prix d'or à Ferney-Voltaire un appartement certes bien situé mais étriqué et mal conçu dont quelques années plus tard il ne pouvait se défaire au prix d'achat, l'extension de l'emprise genevoise ayant entretemps permis d'accroître considérablement les zones constructibles et de réaliser à quelques encablures de somptueux ensembles résidentiels dont les charmes rendaient impropres à la transaction les bouis-bouis ferneysiens naguère si prisés.

Ce séjour prolongé au creux du sillon rhodanien permit néanmoins à l'ex-Secrétaire général d'échapper à la patrouille qui venait de rattraper son ancien protecteur. La roche tarpéienne est en effet proche du Capitole, et la mutation royale marocaine s'était accompagnée d'une opération mains propres mettant en cause la probité défaillante de l'ancien Président de la CNSS. Mohammed Gourja étant inculpé de détournement massif de fonds publics avec maints de ses proches collaborateurs.

Le marasme immobilier permit à Taoufik Bendahou d'éviter cette disgrâce. Il finit par vendre à perte son appartement trop étroit pour se replier sur la région parisienne et sa brocante des antiquaires. Internet me dit qu'il s'est éteint à Versailles dans sa soixante-dix-neuvième année, toujours adepte des beaux quartiers.

208. Clive

Je suis tenté de poser que Clive, c'était l'anti-Bendahou, mais l'équation, trop simpliste, ne lui rendrait pas justice. Clive Bailey, une jeune quarantaine lui aussi quand nous nous sommes connus au début des années nonante du XX^e siècle, faisait partie de cette ample fournée de fonctionnaires britanniques dégraissés de la sécurité sociale par une Mme Thatcher avide de privatiser. Grand, solide, une soyeuse barbe noire parfaitement égalisée, de petits yeux rieurs derrière ses lunettes aux verres cerclés de métal, Clive représentait à la fois le bon nounours et le parfait rugbyman. Toujours irréprochable, et toujours à la pointe de cet humour si fin et indéfinissable qu'on qualifie d'anglais. Son patronyme semble indiquer pour ses ancêtres une origine normande à en croire le rapprochement usuel Bailey – bailli, mais pas d'yeux bleus de ce côté-là, Clive était yeux marron, pilosité charbonneuse à peine entrefilée de gris.

Après avoir quitté les îles britanniques où il étouffait un peu, Clive a pu parcourir le monde pour le compte du BIT, rendant par la clarté et l'efficacité de ses conseils la sécurité sociale accessible à des millions de travailleurs des îles Fidji au Ghana en passant par la Zambie et des dizaines d'autres pays, dont les Philippines, où il rencontra son épouse. Ils eurent une fille, revinrent à Genève, où le Département lui confia la tâche de coordonner ses activités pour tout le Commonwealth et au-delà – on disait « *pays anglophones* » pour simplifier et amplifier un peu, surtout du côté de l'Asie, à des joyaux comme la Thaïlande, les Philippines, l'Indonésie. Clive était très fier de la belle maison que son nouveau statut lui avait permis d'acquérir en France voisine, aux alentours de Divonne les Bains. Une après-midi, il y convia le ban et l'arrière-ban de la Sécurité sociale pour une garden-party mémorable, mélange de sauce à la menthe et de curry, de tilapias et de saucisses, avec imprégnant mets et boissons cette quiétude enjouée qui est le lot

des familles heureuses. Car Clive était heureux, tous ses yeux le disaient, bottines phare du bonheur dans l'océan velu de son visage, son épouse était heureuse, légère, tout sourire cuivré, voletant de groupe en groupe pour y semer la gaieté, leur petite fille, huit, dix ans peut-être, était heureuse, qui partageait sa jeune expérience avec ses commensales, nous étions quelques-uns alors dans ce microcosme avec progéniture des mêmes eaux temporelles.

Quelque temps après, Clive mettait en location temporaire sa belle maison pour s'en aller avec sa famille propager sous d'autres cieux la bonne parole de la sécurité sociale. Il avait accepté un poste de spécialiste pour le monde arabe, résidence Beyrouth. Clive ne parlait pas arabe, mais il avait confiance dans l'intérêt de ceux qu'il côtoierait pour surmonter la barrière linguistique – et puis en somme il ne parlait pas non plus tagalog, bahasa, thaï ou aucune langue bantoue voire le français, ce qui ne l'avait pas jusqu'ici réellement gêné. De fait, Clive s'acclimata parfaitement à son rayonnement arabophone. Sa pédagogie patiente, sensible, douce, permit alors des progrès remarquables dans la couverture sociale de pays où le mandat britannique avait longtemps contraint tout développement dans ce domaine. Puis un jour, c'était un lundi matin, il y a trop de confessions au Liban pour permettre l'adoption d'un week-end à la musulmane centré sur le vendredi, ses collègues le virent errer à un étage qui n'était pas le sien. Il passait et repassait, perplexe, devant des portes fermées. On lui demanda ce qu'il cherchait, il dit ne pas retrouver son bureau, qui se trouvait en fait à un autre niveau. L'incident, malheureusement, ne fut pas isolé. Trop de travail ou trop de bonheur, Clive était atteint d'une maladie implacable qui lui rongerait le cerveau et le rendait hagard. Il vivait certes, mais un peu hors du monde, trainant sa grande carcasse sans but ni conscience, cherchant en permanence un bras sur lequel s'appuyer, un cerveau qui puisse penser pour lui la vie qui l'entourait.

Bien sûr, Clive fut rapatrié, pensionné à son tour de cette sécurité sociale à laquelle il avait tant donné. Au début des années 2000, je

venais de rentrer de Moscou, début d'après-midi, je traversais le vaste hall du BIT, 150 mètres de piliers, désert à cette heure postprandiale, deux silhouettes à l'autre bout de l'immense cheminement, la plus grande appuyant toute sa taille sur la plus petite qui semble l'encourager à avancer encore un peu. J'ai parcouru la nef avant qu'ils ne s'y engagent franchement, tant le couple progressait petits pas à petits pas. Clive et son épouse revenaient d'une visite médicale de confirmation d'incapacité. Elle le sollicite, lui rappelle qui je suis, lui demande de se souvenir. Il me sourit poliment, me tend une main de devoir plus que d'amitié. Je sais qu'il est perdu dans un monde dont la clef fut perdue. Elle, les yeux mouillés, me souhaite le meilleur, j'ai la gorge qui noue, personne ne sait quoi dire, et nous nous séparons.

Clive a erré pendant près de dix ans aux limbes d'Alzheimer. Il nous a quittés discrètement l'année de ses soixante ans, j'étais alors entre ailleurs et autre part comme à l'accoutumée, et ce n'est que pour son dixième anniversaire de départ que je me rendis compte. Je cherchai alors des illustrations pour préparer ces portraits, dont je voulais que Clive fût. Rien. Internet était muet, Internet était aveugle. Nul n'y parlait de Clive, de son épouse naguère si gaie ensuite si dévouée, de leur fille blonde métisse, sinon par référence à quelques articles, quelques ouvrages, où son nom s'associait au mien sur les rayons déjà un tantinet poussiéreux d'une bibliothèque virtuelle.

Je lançai un appel à image, et Terry le footballeur¹⁷¹ me fournit une photo de Clive le rugbyman, que je pus publier en eulogie Facebook sur un site dédié aux anciens du BIT. Aux commentaires reçus, je vis combien Clive avait su, par son sourire, par sa finesse, par sa gentillesse bourrue, par le tragique aussi bien de son dépérissement, rassembler d'amitiés et de larmes posthumes.

Cela me soulagea lâchement d'un fardeau, celui de ne pas même avoir retenu le nom de son épouse.

¹⁷¹ Ch. VII-203. Terry Whitaker est fervent supporter de son équipe locale de football.

209. Elaine

Elaine Fultz est apparue un jour au détour des couloirs du Département. Cette grande femme toute en longueur et robe claire, mince, presque émaciée, cheveux coupés court à la Audrey Hepburn, est américaine. Au BIT, cette nationalité est un sésame. Les États-Unis contribuent pour un quart au budget dit régulier de l'Organisation et leurs ressortissants peuvent donc prétendre à la même proportion de postes permanents. Seulement, relativement peu sont intéressés par l'expatriation et/ou par le droit social, donc quand l'un ou l'une se présente, l'administration ne fait pas la fine bouche, on trouve toujours une case vacante. Elaine venait de Philadelphie, une métropole perdue entre New York et Washington, berceau de l'administration américaine de la sécurité sociale. Elle occupait un poste important dans l'équipe de campagne ayant accompagné la réélection du président Clinton, et ne souhaitait visiblement pas ou n'avait pas été sollicitée pour s'engager plus avant. Avec à son bras John son mari, un brin artiste, un brin poète, heureux d'assumer une condition d'homme au foyer, elle était donc venue soutenir les efforts de Terry Whitaker¹⁷² pour la production d'une œuvre monumentale, le vadémécum du parfait formateur en sécurité sociale, cinq volumes.

D'entrée de jeu, je fus séduit par cette quarantaine élégante sans trop oser pourtant m'en approcher vraiment, je me méfiais des rebuffades, on parlait déjà beaucoup alors de harcèlement, et les femmes américaines n'étaient pas en reste pour la sortie de griffes. Ce fut donc Elaine qui m'aborda. Pas un abordage impétueux, mais cela suffit à mon bonheur surpris, sa voix un peu grave, elle fuma du temps que c'était encore dans le vent, sollicite un entretien le temps

¹⁷² Ch. VII-203, Terry.

d'un repas, samedi si possible, j'ai le choix du lieu. Ce sera le restaurant de l'Hôtel de France à Ferney-Voltaire, nous sommes en juin 1998, il fera bon déjeuner sous les frondaisons de la cour intérieure. J'arrive, elle est déjà là qui m'attend, robe bain de soleil, clavicules bien visibles, verres fumés, droite sur sa chaise de métal – et tout soudain je déchiffre l'attirance. Elaine en silhouette me rappelle au souvenir du Gabon, Luciane Terrier et l'occasion manquée¹⁷³. Mystère exorcisé, le fantasme se dissipe, je suis tout ouïe.

Elaine se lasse de Genève, de ce milieu francophone où elle ne se fond pas, encore moins son époux, elle n'a ni le don des langues ni le goût de la sinécure, on vient de lui proposer une aventure tentante, conseiller régional pour l'Afrique australe, poste sis en Zambie, qu'en pensé-je ? Je n'ai guère fréquenté le sud du continent, mais je me souviens encore de cette réunion de Lusaka¹⁷⁴, entre Batavea et Tana, Kay avant Mélanie, la beauté des jacarandas, le parc des sculptures, la gentillesse locale et les promesses d'avenir, je l'encourage.

C'est donc à Lusaka que je la retrouve, quelques années plus tard, maîtresse d'une grande maison entourée de quasi-remparts et de je ne sais plus combien d'acres de pelouse, dattiers, sisals et autres flamboyants. Soucieuse de tenir son rang, souffrant peut-être un peu d'isolement, les villes des anciennes colonies britanniques sont conçues de manière concentrique, un noyau administratif désert le soir venu, puis un anneau de résidences luxueuses super-protégées de hauts murs et de gardes domestiques, enfin, beaucoup plus loin, un anneau agglomérant les habitats indigènes, on ne se fourvoie pas d'un monde dans l'autre, Elaine a invité pour une soirée l'élite de la réunion panafricaine à laquelle je participe. Elle est superbe, intemporelle dans sa tunique de soie. Nous n'avons guère échangé, cependant. Le nouveau directeur de Département a mal supporté le voyage et les quantités impressionnantes de whisky qu'il a avalées

¹⁷³ Ch. VI-156, Luciane.

¹⁷⁴ Ch. V-138, VI-162 & 179.

pour surmonter son appréhension africaine¹⁷⁵. Il fait scandale, titube de partout en soudard incongru. Elaine m'est reconnaissante quand je le neutralise et l'enfourne dans un taxi pour nous rapatrier vers l'hôtel de centre-ville où il pourra brailler tout son saoul. J'ai fait œuvre utile, mais j'ai perdu une occasion.

Je n'ai revu Elaine qu'une fois, à Budapest. Je dirigeais l'équipe moscovite du Bureau, elle après la Zambie s'était transférée en Hongrie, toujours conseillère régionale, cette fois auprès des pays alors dits en transition qui candidataient à l'Union européenne dont ils devaient maîtriser les règles, les us et les coutumes y compris en matière de sécurité sociale. Budapest n'est pas Lusaka. Pas de grande villa et peu de domestiques, Elaine ne reçut pas mais nous fîmes cocktail commun, invitation d'un ministère abondamment pourvu en subsides bruxellois. Elle ronronnait, rédigeait des manuels pour les patrons et les syndicats, parents pauvres de la gestion de la sécurité sociale, indignes du regard méprisant des bureaucrates de la Commission Prodi¹⁷⁶. Elle attendait sa retraite pour retrouver Philadelphie.

C'est là que désormais elle se fait rare sur Facebook. Elaine, peut-être ma seconde occasion manquée.

¹⁷⁵ Voir ch. VII-219, L'Antipodiste.

¹⁷⁶ Romano Prodi fut président de la Commission européenne de 1999 à 2004. Sous son mandat, l'euro, l'élargissement à l'Est et le projet mort-né de Constitution européenne.

210. Le VSN

Heureusement ou pas, il en était parmi les fonctionnaires du département de la sécurité sociale qui n'avaient pas encore atteint la quarantaine, même si l'âge moyen d'entrée dans la carrière se situait déjà à 42 ans. Pendant longtemps, j'ai fait partie de ces jeunots conscients de leur précocité, mais c'est un sacré coup de vieux qui m'a attrapé au tournant le jour où Florian Léger a foulé notre moquette. Tout jeune, il l'était. Ses parents avaient certes innové en lui donnant, dès le milieu des années 70, un prénom qui ne deviendrait vraiment en vogue qu'un lustre ou deux plus tard, et il ne me rendait que vingt-cinq ans, mais cela compte. Cheveux coupés court contrastant avec nos crinières d'hommes souvent de gauche mûrissant sinon blets, il venait en voisin accomplir son service militaire – désormais on disait « *national* » – au BIT au titre d'une coopération dont je me demande encore en quoi elle pouvait bien consister. Originaire de Haute-Savoie, VSN à Genève, Florian faisait partie d'une des dernières fournées d'appelés de la Grande Muette. Ce traitement incongru sentait tellement fort le piston qu'il s'efforça de le faire oublier par une gentillesse, une discrétion, une courtoisie sans égales. Comme, à tout prendre, il était aussi bon technicien que bon camarade, l'actuaire junior Florian Léger fut accepté par ses pairs et collègues sans barguignage ni difficulté.

Après une courte digression du côté de Winterthur, le temps d'accomplir un énième stage lui permettant d'intégrer pleinement la caste des actuaires, Florian revint au BIT. Son jeune âge, allié à un entregent patiemment construit, lui permit de contourner l'obstacle autrement dirimant à son intégration que constituait notre commune nationalité. Quelques années encore, les passe-droits cesseront bientôt,

on ne peut indéfiniment demeurer « *Jeune Professionnel* », atterrissage en douceur à l'AISS, où les critères de nationalité sont plus faciles à contourner qu'au sein de la maison-mère. Y rester juste le temps suffisant pour un blanchiment en bonne et due forme, retour au BIT par la porte magique, celle des transferts à grade égal pour y diriger notre Caisse d'assurance maladie, une quasi-sinécure où son sens des bonnes relations et son indéniable technicité font merveille.

Comme il l'a déclaré candidement il y a une dizaine d'années à la revue de sa profession¹⁷⁷ qui admirait sa réussite, Florian est entré au BIT « *pour y faire carrière* ». Cela ne lui a pas fait oublier l'alentour, et son implication au Syndicat pour le compte duquel nous avons ensemble représenté le personnel du Bureau à la Caisse des pensions des Nations Unies – un engagement que la revue en question a pudiquement décrit comme « *une nomination au sein du comité d'audit de la caisse de pension de l'ONU* », cachez ce sein que je ne saurais voir – a joué au moins autant que son sourire et le clair de ses yeux pour asseoir sa popularité.

Cela fait maintenant dix ans que Florian ronronne comme Secrétaire exécutif de notre Caisse maladie. Peut-être attend-il son heure pour remettre en route le moteur de cette carrière à laquelle il aspire, mais il est sans doute ainsi satisfait, actuaire marié à une actuaire, tous deux ayant déjà engendré le nombre requis d'enfants pour assurer l'avenir de la répartition. Il vit heureux, caché, tranquillement sportif au pied des montagnes qui l'ont vu naître.

¹⁷⁷ L'Actuariel, n° 17, juin 2015.

211. Lynn

Le « *Programme américain* » d'échange entre l'AISS et le système de sécurité sociale des États-Unis¹⁷⁸ devenait moins important à mesure que les progrès technologiques rendaient plus faciles les communications à distance, à moins que ce ne fût le désintérêt pour la chose publique encore accentuée sous la présidence Bush père en continuation des années dites Reagan qui amenât ce retrait¹⁷⁹. Lynn Ellingson fut la dernière de cette longue et fameuse lignée d'experts détachés. Lorsque je la croisai au détour d'un couloir, j'étais alors en visite au siège genevois depuis le Gabon, j'éprouvai quelque difficulté à accepter la réalité terrestre de cette créature, une toute jeune fille mordorée à souhait, les cheveux si blonds qu'ils en paraissaient blancs, le bleu des yeux aussi nordique que le nom, je la croyais issue du monde des elfes, des fées et des trolls. Retour du Gabon, Lynn, je l'apprends, n'a pas réintégré les États-Unis. Après son passage par l'AISS, elle s'en est allé faire un petit tour en Italie, dans la succursale turinoise du BIT, et se repliait sur Genève pour renforcer l'équipe à l'occasion de la Conférence régionale européenne du BIT consacrée à la sécurité sociale.

Cinq, six ans à peine se sont écoulés depuis la parousie, mais cette Lynn-là, celle avec qui je dois partager la tâche de résumer les travaux de la Conférence, n'a plus guère de ressemblance avec la féerie de naguère. Son teint a blanchi, ses cheveux ont foncé, elle porte des lunettes annihilant l'azur de ses pupilles, et puis, surtout, sa silhouette n'a plus rien de frêle. Comme j'apprends qu'entretemps, elle a changé

¹⁷⁸ Voir ch. V-120, EKK & V-121, Martin.

¹⁷⁹ Entre 1981 et 1993, les États-Unis connurent une « *révolution conservatrice* » caractérisée dans le domaine social par une baisse corrélative de la fiscalité et des interventions gouvernementales.

de nom, s'appelle désormais Villacorta, comme l'époux peintre, péruvien, moustachu avec qui elle a convolé au Piémont, je me dis que sans doute cet épanouissement coxal préfigure un heureux évènement. Nous travaillions, nous autres les soutiers du compte rendu, les samedis et dimanche de ce mois de septembre. Il faisait plutôt sombre quand nous quittons nos bureaux, situés à proximité des salles de conférences, en surplomb de la grande galerie à laquelle on accède par un monumental escalier de pierre dont la beauté tenait à la rusticité, sa volée de dix marches n'ayant été soumise à aucun polissage. Lynn me parle en marchant, solide en apparence sur ses larges chevilles emmanchant des chaussures à talon carré. Oublie-t-elle de lever le pied ? La voici qui accroche une aspérité granitique, se déséquilibre, ne peut se rattraper et tourneboule jusqu'au tapis rouge qui recouvre le hall. Elle se relève aussitôt, répond, à moi qui panique, qui parle d'échographie, de risque, d'intra-utérin, que tout va bien, un bleu ou l'autre, pas de quoi en faire un drame. Passent les jours, les semaines, les mois. Lynn décidément n'est pas enceinte. Si elle est grosse, c'est d'âge, de pizzas, de pisco et de maïs.

Lorenzo, c'est le nom de son mari, et elle n'auront pas d'enfant. Le peintre avait trop à créer pour procréer. Ils nous ont invités un soir d'été dans leur somptueuse villa des hauteurs de Divonne les Bains, nous étions une dizaine dans l'atelier de l'artiste à nous extasier devant ses créations largement inspirées des trompe-l'œil de Salvador Dali. Au contraire de Gala, Lynn n'y apparaît pas. Sans doute avait-elle d'autres arguments que des attraits physiques pour s'assurer de la continuité, voire de la fidélité de son barbouilleur. Les deux ont bientôt retraversé le Rubicon, retour à Turin et au Centre international de formation où Lynn assumait pendant les lustres qui lui restaient de vie salariée les fonctions de coordinatrice des formations en sécurité sociale. Cette position gestionnaire lui convenait, elle qui jamais ne fit mystère de ses lacunes techniques. Nous nous sommes croisés ainsi à quelques occasions, bonjour,

bonsoir, elle initie les élèves aux mystères du campus tandis que je leur distille les sucs de la protection sociale.

Lynn aura fait carrière dans la sécurité sociale sans jamais donner vraiment l'impression de s'y intéresser. Elle est passée des hauteurs surplombant le lac de Divonne à celles, baroques et padanes, d'une demeure où Lorenzo barbouille encore, à la recherche d'un style nouveau, tandis qu'elle se prend à rêver aux charmes de Freyja¹⁸⁰ qui lui allaient si bien, du temps qu'elle s'appelait encore Ellingson, la fille du grand chef.

¹⁸⁰ Freyja est la déesse de l'amour et de la guerre dans la mythologie nordique.

212. Nikolai

Du côté soviétique, le dernier des Mohicans s'appelait Nikolai Shinkov. Il était arrivé tout frais émoulu de Moscou, milieu de trentaine, pour remplacer un vieux briscard, Sergueï Smirnov, un type un peu brejnévien mais la meilleure des pâtes, ses jumelles, toutes deux ingénieures des ponts et chaussées, représentaient sa plus grande fierté dans l'existence. Nikolai avait un fils, resté à Moscou cuver son adolescence dans les jupons de sa babouchka. Portant beau, le cheveu court, toujours rasé de frais, on savait, rien qu'à le voir, qu'il était oint d'eau de Cologne. Un début d'embonpoint, un soupçon de relâchement jugal, une tendance à s'empourprer facilement, il parlait avec emphase et conviction quel que soit le sujet. Son épouse, Irina, l'accompagnait à Genève. Taille moyenne comme lui, brunette, pétillante, tout pour plaire et séduire, alors que lui, un tantinet pataud, n'avait en somme rien d'imposant qui le fit reconnaître comme digne héritier de Lénine ou séide du KGB.

Sa venue à Genève coïncidait avec la nomination de Mikhaïl Gorbatchev à des fonctions dont nul ne pressentait alors qu'elles seraient de liquidateur¹⁸¹. Nous eûmes des discussions passionnées sur la politique du leader du dernier espoir, autour de ces deux thèmes, Glasnost – transparence et Perestroïka – réforme, d'une feuille de route qui devait permettre la revitalisation du système mis à mal par une accumulation de mauvaises décisions prises par un Léonid Brejnev vieillissant aussi mal qu'il était mal conseillé. Je

¹⁸¹ Mikhaïl Gorbatchev fut le dernier dirigeant de l'URSS (1985-1991). Il succéda à Youri Andropov et à Konstantin Tchernenko qui ne tinrent la barre que 2 ans en tout, tous deux morts sous le harnais, respectivement de maladie et de sénescence. Ils avaient pris la suite de Léonid Brejnev, qui avait tenu les rênes de 1960 à 1982.

répétais que Glasnost, c'était facile, mais que Perestroïka, c'était une autre paire de manches, lui me disait de faire confiance, certes Gorbatchev n'était pas aussi remarquable qu'Andropov, mais on pouvait compter sur lui. Quand il ne débattait pas, Nikolaï faisait des photocopies. Des centaines et des centaines de pages d'ouvrages traitant de la sécurité sociale dont nul ne savait à qui elles étaient destinées.

Peut-être lui-même ne savait-il pas quel but il poursuivait. Le dernier maillon de la chaîne des fonctionnaires soviétiques détachés au Département de la Sécurité sociale du BIT n'était certes pas un spécialiste du même calibre technique et politique que ses prédécesseurs. Alors, pour oublier, pour se reconforter, pour se donner le courage de continuer il ne savait pas quoi, il buvait. Pas seul. Irina l'accompagnait, et à force de lever le coude de conserve, elle oublia de pétiller et lui perdit le peu de prestance qui pouvait faire illusion sous ses chemises empesées et ses cravates noires. L'Union soviétique enterrée, un Directeur général soucieux d'efficacité dans l'utilisation des ressources humaines lui fit savoir que le Bureau ne pouvait continuer à le payer pour faire des photocopies, d'autant moins qu'il n'avait, avec le changement de régime, plus aucune relation avec ses autorités nationales. Il partit donc pour l'Afrique du Sud, directeur adjoint du Bureau de Prétoria, une affectation de quelques années pendant lesquelles son seul fait d'armes fut de s'être fait agresser avec sa compagne par une nuit trop arrosée, alors qu'ils titubaient entre les jacarandas pour retrouver leur domicile.

Comme son ancienneté lui avait permis de décrocher la titularisation, il obtint un rapatriement miséricordieux à Genève où le Département de la Sécurité sociale n'eut d'autre choix que de l'accueillir à nouveau. Irina n'avait plus rien de la pétulante brunette de mes souvenirs. Lui faisait encore illusion. Il buvait moins, remplaçant les photocopies inutiles par des séjours prolongés à la cafétéria où chacun pouvait lui tenir compagnie tandis qu'il s'épanchait sur ses malheurs et ceux du monde. Il essaya vainement de me dissuader de solliciter le poste de directeur du bureau de

Moscou, excipant des dangers de la société post-soviétique et des risques que je courrais là-bas et que j'infligerai à mon épouse - sans doute son expérience prétorienne l'avait-elle traumatisé. Je l'ai accueilli deux fois en ma capacité de dirigeant moscovite. Le premier séjour, il devait s'adresser à un congrès de sécurité et hygiène du travail, une assemblée de centaines de spécialistes russes tous plus qualifiés les uns que les autres. Son discours d'ouverture n'était pas commencé depuis trois minutes que la salle, lassée de tant de creux, de vacuité, de pompeuse suffisance de la part d'un orateur manifestement incompetent, se mit à l'applaudir frénétiquement, chaque nouvelle syllabe étant couverte par une salve de vivats, si bien que notre Nikolai, étouffé de bravos, dut rendre les armes et descendre du rostre on ne peut plus précocement. J'admire alors le fait que cette humiliation, pour moi sans précédent, lui ait glissé dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard. Inébranlable, parfaitement à l'aise lors du cocktail de clôture, remerciant chacun pour l'accueil si chaleureux réservé au BIT et à son représentant.

La seconde fois, il s'agissait d'assurance maladie. Nikolai était là en tant que potiche accompagnant depuis Genève pour faire couleur locale un véritable spécialiste que je connaissais depuis quelques années, un professeur allemand, Axel Weber¹⁸² avec qui j'avais plaisir à converser. Monique et moi les invitons donc tous deux à dîner dans notre appartement de Prospekt Mira. La soirée est d'abord libatoire, vodka, vin blanc, vin rouge. Nous en sommes au rôti. Nikolai comme à l'accoutumée ne peut s'empêcher de parler, de boire, de boire et de parler. Je regrette déjà d'avoir eu l'inconséquence de l'inviter pour bénéficier de la présence d'Axel qui est trop poli pour interrompre le flux shinkovien. Et Nikolai de continuer à pérorer. J'écoute à peine quand soudain me chauffe les oreilles une phrase invraisemblable sur les dangers que font courir à la société russe tous ces basanés venus du Caucase et d'au-delà manger le pain des Slaves, cambrioler leurs

¹⁸² Voir CCCCC – Sénescence (à paraître), ch. XIII-460, Axel.

domiciles, violer leurs femmes et racketter leurs enfants. Je ne puis laisser passer cela. Je bondis d'indignation, m'effondre un peu sur le radiateur, me redresse en hurlant que pas de ça chez moi, pas de raciste à ma table, dehors, dehors, dehors ! Nikolaï est tellement ahuri qu'il obtempère, prend ses cliques et ses claques. Axel, qui n'a rien fait, le suit, il n'aurait jamais retrouvé son chemin dans la nuit de Moscou. La porte claque sur leur déguerpissement et je me sers un verre à la santé de l'antiracisme dont j'ai su témoigner.

Nikolaï a eu la sagesse de ne pas repasser par le bureau avant de reprendre l'avion pour Genève. Quand j'ai revu Axel, nous n'avons pas évoqué l'incident. Mais il n'y a plus jamais eu de visite officielle d'un Shinkov à Moscou. Sans doute cuve-t-il maintenant les soirs d'été sous les treilles rhodaniennes.

213. Warren

L'abstinence n'était certes pas un des traits prévalant parmi les fonctionnaires internationaux des années 1980. C'est au BIT que j'ai découvert que l'on pouvait se constituer une cave à liqueurs dans le tiroir de son bureau, et qu'une bonne façon de commencer agréablement sa fin d'après-midi c'était de franchir le seuil de certains collègues avec dans sa poche en guise d'alibi une question bateau à leur poser – à moins qu'on ne préfère aller se joindre au petit groupe de hauts dignitaires qui systématiquement, passé les dix-sept heures, allaient s'engoncer dans le moelleux des fauteuils du bar dit des délégués, aussi feutré que discret, dont la double caractéristique était une heure de fermeture plus tardive, on y accueillait jusqu'à 18 heures, et la disponibilité d'une impressionnante variété d'alcools forts.

Warren McGillivray ne ressortissait à aucune de ces deux catégories. Pas qu'il ne bût point, mais son breuvage à lui, c'était la cervoise, de toutes tailles, de toutes couleurs, de toutes sources, futaille, bouteille, boîte, demi, pinte ou sérieux. Il n'avait d'Écossais qu'un patronyme hérité d'un lointain ancêtre venu trainer ses guêtres et chercher fortune dans tous les coins du Canada, jusqu'à faire souche dans une province au nom délicieux d'exotisme, la Saskatchewan, baignée par le cours d'eau éponyme. En langue algonquine, Saskatchewan signifie Rivière rapide. Warren n'était pas particulièrement rapide. Une bedaine d'amateur de houblon, maigre d'en haut comme plus bas, une tête qui m'aurait rappelé Maître Oogway¹⁸³ si le dessin animé avait alors déjà été produit, des bésicles, cheveux rares mais également répartis, des pommettes hautes et

¹⁸³ Oogway est la tortue grand-maître au début de Kung-Fu Panda. Son nom chinois 乌龟 veut dire tortue de terre, ou tortue noire.

grêlées du souvenir d'on ne sait quelle varicelle, l'air toujours un peu bougon de celui qui craint d'être vainement dérangé, Warren n'était certes pas un canon de beauté mais il avait tant de qualités, y compris un humour à froid d'une implacable drôlerie, qu'il n'avait eu aucun mal à séduire Linda, une jolie femme, mince, cheveux coiffés à la frange, dynamique, svelte, sobre, gaie, l'anti-lui en somme, mais celle qui l'accompagna de par le vaste monde à des points aussi distants de Genève, dont il n'avait jamais pu se résoudre à apprendre la langue, que les îles Fidji, dont il fut directeur du bureau du BIT pour le Pacifique, un poste occupé par nombre d'éminents collègues comme un lointain tremplin de carrière.

Warren était mon aîné d'une petite dizaine d'années. Il avait abordé la sécurité sociale par le biais de l'actuariat, et l'international par une université de Tanzanie, puis le BIT en Thaïlande comme ailleurs avant de franchir la porte de l'AISS où nous nous sommes côtoyés. Nos chemins ont ensuite divergé pour à nouveau se croiser à loisir. Une anecdote : Warren était tellement buveur de bière que lors du banquet-dégustation suivant une réunion sur les régimes complémentaires de retraite tenue dans un château du Bordelais, il demanda et obtint du maître de chais qu'on lui remplace son verre de nectar de merlot par une boîte de jus de houblon bien frais.

Outre que buveur, Warren était aussi grand fumeur. C'est de lui que je tiens ce tic qui m'accompagna longtemps, humer au matin les espaces brunis entre majeur et index de la main droite pour se remémorer les senteurs nicotiques de la veille avant d'allumer la première cigarette – un truc qui aidait aussi à supporter les longs vols de sevrage lorsque l'une après l'autre les compagnies aériennes cessèrent de tolérer la fumée dans l'habitacle.

Les cigarettes avaient doté Warren d'une voix grave enrouée et d'une toux sèche, intermittente, qui lui cassait parfois les phrases en leur milieu. Lorsque nous officions tous les deux à Genève, nous nous retrouvions souvent, par la plus grande des absences de hasard en quasi-voisinage, à l'auberge du Grand-Saconnex, place de Carantec, à

deux pas du Pays de Gex, où nous venions chacun de son côté, lui avec Linda, moi avec Monique, racleter ou fondre le dimanche soir. Linda et moi, c'était côté fendant, Monique et Warren, côté Cardinal, la bière emblématique du canton de Genève, clin d'œil aux mousquetaires.

Nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois à Pékin, cela devait être en 2010 ou 2011. Je venais y officier pour les cadres supérieurs chinois de la sécurité sociale centrale, il rentrait d'une de ces innombrables missions de sensibilisation aux rigueurs mathématiques de la prévision actuarielles qu'il aura conduites partout dans le monde pourvu qu'il ne fût ni francophone, ni hispanophone, cette fois-ci c'était en Mandchourie, une région du nord-est de la Chine où il faisait encore frisquet par cette fin du mois d'avril. Nous avons dîné de grillades et de frites dans une succursale locale de Sizzler, Warren avait eu son souf de fragrances chinoises. Le lendemain, je l'ai guidé jusqu'aux portes du musée de Planification de la ville de Pékin, à côté de la place Tian An Men. Il voulait absolument visiter cette exposition, peut-être avait-il des intentions particulières pour Régina, la capitale provinciale, ou Saskatoon, sa ville natale du Saskatchewan.

Ce n'est pas à Saskatoon que finalement le cancer l'a emporté sur sa conception de la vie saine. Warren avait accepté de se rapprocher de la civilisation. Avec Linda, ils s'étaient installés en Colombie britannique, à Victoria, au sud de l'île de Vancouver. La Floride des Canadiens, leur Promenade des Anglais.

Warren venait d'avoir quatre-vingt-deux ans, une longévité quasi tortoise.

214. Végétarien

Alors que le BIT était l'indiscutable pionnier dans le domaine de la législation de la sécurité sociale et qu'il excellait dans le suivi de gestion d'une institution qu'il a plus qu'aucune autre entité contribué à améliorer, il était en somme logique qu'il tienne aussi une place de choix dans le domaine de la prospective et du financement, en développant ses capacités actuarielles. En fait, alors que l'actuariat de la sécurité sociale peut être considéré dans chaque pays pris individuellement comme une discipline presque confidentielle, j'ai passé mes années de fonctionnaire genevois entouré de la plus grande variété de ces exceptions culturelles.

Il me pleuvait des actuaires comme il pleuvait à Gravelotte¹⁸⁴, de tous âges, de toutes origines, chacun d'ailleurs plus aimable, plus gentil, plus coopératif que l'autre, bien loin de l'austère stéréotype du mathématicien enfermé dans sa tour d'ivoire. Subramanian Iyer, au quotidien on disait Mani, venait d'Inde. Discret derrière ses épaisses lunettes à la Marcel Achard¹⁸⁵, le teint très cuivré des gens du sud, Mani flirtait déjà avec la cinquantaine lorsque je le connus. Il s'était marié tard, tard lui était venue sa fille, une grande jeune pousse dont il était très fier, elle dépassait ses parents d'une bonne tête.

Mani était douceur et calme, une paix tranquille qu'il devait sans doute à l'expérience acquise au cours d'innombrables réincarnations. Mani croyait en effet à cet enchaînement de destinées, et nous respections les croyances de ce petit homme par ailleurs un

¹⁸⁴ L'expression « *Pleuvir (des obus) comme à Gravelotte* » fait référence à une bataille particulièrement sanglante d'août 1870 entre la France et la Prusse.

¹⁸⁵ Marcel Achard (1899-1974) était notamment connu comme auteur de pièces de théâtre. Il était membre de l'Académie française.

scientifique hors pair. Lorsque par la force d'une grande grève nous avons obtenu, fonctionnaires du BIT, le privilège unique au sein du monde onusien de bénéficier d'un régime complémentaire de retraite, c'est à Mani que le Directeur général demanda d'estimer le coût prévisionnel. Nul ne questionna le moins du monde ses calculs, dont il avait eu soin de vérifier à l'avance avec le Syndicat qu'ils reposaient bien sur des prémisses acceptables.

Car Mani était un scientifique précautionneux. Lorsqu'il fut invité par moi, alors grand directeur local, à visiter Pékin pour s'entretenir avec les autorités et les actuaires nationaux que nos projets formaient de la manière de conduire au mieux les analyses prévisionnelles du tout nouveau régime de pensions, Mani prit bien soin de me rappeler qu'il était strictement végétalien, me demandant de faire connaître cette particularité alimentaire à qui de droit le recevrait à Pékin. Le ministère du Travail, dûment informé de ces exigences, nous promit, jura, cracha, que pas le moindre atome de protéine animale ne viendrait effleurer le palais actuariel. Mani était un collègue qui faisait confiance. On lui dit que, il mangea, son visage serein s'illuminait même de plaisir à la variété des goûts et des saveurs que le végétalisme à la chinoise lui avait concoctés. Moi qui étais convié en même temps que lui aux agapes organisées par nos homologues ne perçus pas de divergence majeure au regard des délices d'habitude – j'espère simplement que Mani n'aura pas par mégarde mâchouillé un doigt de tel de ses aïeux en plein transit de renaissance.

Mani tenait une page Facebook essentiellement consacrée à sa fille, maintenant américaine, et aux petits enfants qu'elle lui avait donnés. Les publications s'interrompent en 2018. Alors toujours genevois, Mani s'en est allé, peut-être désormais fraye-t-il dans les eaux du lac Léman, à moins que son karma ne l'ait emporté bien plus loin, bien plus haut, au fil des devenirs qu'il a tant calculés.

215. Van Ginneken

Alors que mes relations avec la pléiade d'actuaire gravitant autour du Département de la Sécurité sociale ont toujours été dépourvues d'ambiguïtés, de sous-entendus ou de rivalités, il est arrivé que les contacts avec les théoriciens de la chose fassent couiner quelques grincements de dents. Alors que l'actuaire, formé à survoler les plus hautes sphères des mathématiques, a les pieds solidement ancrés dans la réalité, de ses calculs dépendent l'avenir social de millions d'assurés, le théoricien n'a cure du terre-à-terre. Il estime légitime d'attendre que l'environnement se plie aux exigences de son bon vouloir, et n'a parfois que mépris pour le *vulgum pecus* de praticiens dont les misérables expériences de véritable couverture de véritables risques pour de véritables travailleurs peuvent présenter des caractéristiques incompatibles avec le modèle dont la construction suffit à meubler l'entièreté de son existence.

Rares sont celles et ceux qui, dans le monde de la sécurité sociale, savent allier hauteur de vues, innovation théorique et souci du quotidien. Guy Perrin¹⁸⁶ était un de ceux-là, je m'honore d'avoir suivi ses traces, les autres étaient actuaire. Wouter van Ginneken n'est pas actuaire. Néerlandais, chacun l'aurait parié – le Benelux a depuis longtemps été un grand pourvoyeur de chercheurs en sécurité sociale –, il a consacré son existence professionnelle ainsi qu'une bonne partie de sa vie sociale à un seul sujet, l'élaboration d'un modèle universel de protection sociale. Le thème est important, il y a encore par le vaste monde des myriades de travailleurs n'ayant que leurs yeux pour pleurer quand la maladie, la vieillesse, l'accident les rendent incapables de continuer de s'éreinter au labeur pour y gagner

¹⁸⁶ Voir ch. VII-190, Droit de l'Homme.

une maigre pitance. La couverture universelle, équitable, efficace et abordable, c'est un peu l'équivalent social de la quadrature du cercle ou du rocher de Sisyphe, toujours recherchée, jamais achevée. Wouter ne se lasse pas d'écrire là-dessus des livres et des articles, de compiler, de comparer des recherches, des expériences, d'évaluer des perspectives, d'estimer des enjeux. Il a commis des milliers de pages sur le sujet, participé à des centaines de réunions pour les y présenter, adhéré à des dizaines de cénacles pour les thésauriser. Malheur à qui oserait prétendre que depuis des décennies il ressasse un peu toujours le même refrain. Wouter connaît tous les détours de la pensée universaliste, il sait comme nul autre démontrer qu'une tentative isolée d'étendre la couverture à un groupe d'un pays au lieu de rechercher le grand soir de l'universel, c'est, comme l'aurait répété Lénine, « *un pas en avant, deux pas en arrière* »¹⁸⁷. Le grand penseur finit ainsi par critiquer ce que d'autres s'évertuent à construire, à prendre pour des attaques contre sa grande œuvre des tentatives d'améliorer, petit bout par petit bout, la situation de certains des moins favorisés, en fait souvent les moins à plaindre des plus pauvres. En s'opposant il s'isole, en s'isolant il cherche des alliés, en s'alliant il comble et craint d'être victime de complots, prisonnier d'une sorte de paranoïa intellectuelle le coupant un peu plus des réalités et de la raison d'être de nos recherches.

Ceci dit, Wouter est un charmant garçon, dès lors qu'on ne le contredit pas, qu'il ne vous considère pas comme un obstacle et qu'avec vous il est possible d'échanger sans rire ni sourire aux redites sur les lacunes de la couverture sociale. Je te tiens, tu me tiens, par la barbichette... Wouter m'a à la bonne. Sans doute a-t-il considéré que, puisque je n'ai jamais jugé utile de me mêler de ses travaux même lorsque mes pouvoirs hiérarchiques me l'auraient permis, j'avais accepté sa domination intellectuelle et me tenais coi devant le maître.

¹⁸⁷ V. Lénine, *La crise dans notre Parti*, 1905.

La vérité est sans doute plutôt à chercher du côté de mon manque de goût pour les conflits sans enjeu autre que d'ego, donc inutiles.

J'ai revu Wouter il y a quelques mois au hasard d'une excursion sur le marché de Ferney-Voltaire. Nous nous sommes retrouvés dans l'arrière-cour d'une pizzeria. Il était avec Madame que j'avais croisée jadis, ma compagne était suffisamment exotique pour attiser sa curiosité. Il nous invita, dans le français exquis qui le caractérise, à partager sa table. Je déclinai poliment l'invitation, excipant de contraintes horaires. Je souhaitais m'épargner, nous épargner, une énième resucée du sermon sur la montagne. Trois couverts sur la table voisine, arrive un larron que je connaissais aussi, un autre hollandais, Peter van Rooj, également chercheur, distribution des ressources, nous étions ensemble en Mongolie peu de temps après l'effondrement de l'URSS. Ce grand penseur voulait imposer l'idée que, privés des largesses de leur parrain soviétique, les Mongols devaient renoncer à des acquis sociaux désormais incompatibles avec leur niveau de ressources.

C'est à peine si van Rooj me salua. Il avait hâte de dialoguer avec son égal dans les arcanes de la pensée. « *Vastes oiseaux des mers* »¹⁸⁸...

¹⁸⁸ L'Albatros, poème de Charles Baudelaire.

216. Catherine

Le bâtiment du BIT pouvait bien, dans certains de ses contreforts, servir de panier-repaire pour crabes vieillissants, il préservait néanmoins) à intervalles presque réguliers au long de ses corridors des bulles de lumière qui vous réchauffaient l'âme et enflammaient les sens. Ces havres de bonheur, c'étaient les secrétariats des multiples services que comptait la maison. Bien qu'elle fût particulièrement respectable en âge au sein de la famille des Nations Unies, déjà presque soixante ans quand je la rejoignis en 1977, notre organisation avait structuré son personnel en strates qui se renouvelaient à différents moments. En effet, alors que l'âge d'entrée moyen des grands penseurs fluctuait autour de la quarantaine bien sonnée ou de la cinquantaine précoce, celui du petit personnel, et notamment des secrétaires, lui rendait bien trois ou quatre lustres. Comme je faisais partie des rares recrutés supérieurs jeunes, je me retrouvai nageant comme un poisson de l'année au milieu d'un banc secretarial lui-même en pleine pimpance, la mue venait d'avoir lieu.

Parmi ces jeunes femmes, ma préférée, c'était Catherine. D'abord, parce qu'elle assumait ses responsabilités au sein de mon unité, celle qui m'accueillit de retour du Gabon et que, pour citer le Président Bongo, « *la chèvre broute là où elle est attachée* ». Ensuite parce que Catherine, Mme Antony à la ville, disposait de ce chien si particulier qui fait se distinguer telle brebis du troupeau. Grande, mince mais solide, des dents à décroisser¹⁸⁹ la lune, des mains allongées d'ongles caressant chaque touche du clavier sans fêlure ni éraflure, cheveux longs plus qu'à moitié, méchés, blonds entrelacés de brun, un sourire

¹⁸⁹ Jacques Brel, Amsterdam, 1964.

immense, elle a écrit sur sa page Facebook qu'elle vivait « *de rire et d'amour* ».

Catherine a une collègue favorite parmi la cohorte des secrétaires. Une jeune femme au doux teint chocolat, plus petite, un peu plus en chair, cheveux bouclés courts, les deux forment un plaisant contraste et j'ai plaisir à la voir franchir la porte du sas mitoyen entre le bureau de Catherine et le mien quand elle vient quérir son amie pour un déjeuner privé, cela arrive bien une fois par semaine. Un jour que j'emprunte les couloirs de l'aéroport de Cointrin pour un de mes sempiternels déplacements, j'ai la surprise de reconnaître dans la famille gambadant sur les pentes des Alpes suisses pour une campagne d'affiches promotion lémanique, madame, monsieur et leurs trois charmants bambins métis, l'amie de Catherine tout sourire photoshopigénique dehors. Je m'en ouvre à la première occasion, elle me confirme que oui, c'est bien elle, son conjoint, leurs enfants, ils ont répondu à une annonce. La campagne dure depuis plusieurs semaines mais, malgré le nombre de collègues qui ont dû passer devant cette affiche, je suis, me remercie-t-elle, le premier dans ma catégorie de petit-grand chef à l'avoir remarquée, à l'avoir reconnue.

Catherine a dû me savoir gré de l'hommage ainsi rendu à son amie. Nous en sommes devenus plus proches. Maintenant, c'est à mon tour, une fois par semaine, de venir toquer à son huis pour un déjeuner de conserve. Catherine parle, de ses rêves d'évasion, de sa volonté d'arrêter de fumer, je me retiens de lui dire que le grave de sa voix ajoute encore à son charme, elle a tout essayé, l'acupuncture, les patches, l'hypnose, va recommencer les sessions, dans l'ordre inverse cette fois. Elle parle de son goût pour les livres, les beaux textes, les grandes phrases. Je suis alors en pleine rédaction de mon premier roman¹⁹⁰.

Je le lui dis, elle me demande à lire les bonnes feuilles, et me voici qui chaque jour lui envoie par e-mail une nouvelle page, apprivoisant

¹⁹⁰ J. Vegey, Hoopoe, éditions Édilivre, Paris 2002.

le système pour que, lorsque je n'ai pas accès à un courriel, les choses alors n'étaient pas aussi simples qu'elles le deviendraient au temps des smartphones, elle reçoive tout de même sa dose de lignes, bref je l'abreuve de ma création. Catherine ne réagit pas. Au point que je m'inquiète. Il y a dans ces passages certaines descriptions, ma foi, un peu très crues, qui auraient pu la choquer. Je lui dis pouvoir arrêter d'ainsi l'assaillir de textes, je ne veux en aucune façon l'importuner. Que nenni, certes pas, continuez, nous ne nous sommes jamais tutoyés, alors je l'amène jusqu'à la dernière plume de la crête de la Huppe. Persuadé que ces plumes, que ma plume, l'auront séduite, je lui propose de prendre chacun de notre côté un jour de congé que nous passerions ensemble à parler littérature, le printemps est à cœur, un lac ou l'autre nous accueillera volontiers. Catherine cille un peu, me regarde, je m'empourpre, elle dit, oui, pourquoi pas, demain, confirmons ce soir par e-mail les modalités du rendez-vous. À demain, lui dis-je, mon cœur bat un peu fort quand je me sollicite et m'accorde un congé spécial à défalquer des annuels.

Il n'y a pas eu de courriel. Le lendemain, nous nous sommes croisés comme à l'accoutumée à l'entrée du bureau. Pas d'excuse, pas d'explication. Sans doute a-t-elle craint de ne pas savoir comment récuser les privautés que je n'aurais pas commises, ou bien attendait-elle de moi ce premier pas que je n'ai su franchir.

Nos contacts ont fraîchi passé l'acte manqué. Je n'avais plus de feuilles à donner en partage, elle avait perdu l'envie, l'eut-elle jamais, de mordre dans la pomme. Une dizaine d'années plus tard, nous nous sommes retrouvés le temps d'une mission à Abidjan. Je représentais l'échelon supérieur pour une réunion dont elle assurait le secrétariat avec Sandro¹⁹¹. Durant le vol, elle est restée sagement coincée entre nos deux tutelles. Elle est bronzée, manches courtes, la climatisation fait se hérissier le duvet de ses avant-bras. « *Blond, blond le soleil de plomb et*

¹⁹¹ Ch. VII-192, Sandro.

dans tes yeux mon rêve en bleu »¹⁹², j'aurais voulu succomber à la tentation d'enfin tenter, mais Sandro est là qui veille. La mission est agréable, trois jours, quatre peut-être, nous visitons ensemble le plateau et la lagune, bons et sages camarades. Elle prolonge son séjour d'un week-end, d'autres déplacements m'attendent, je m'embarque sur la Côtière¹⁹³. Au retour, je trouve sur mon bureau un petit groupe sculpté, ébène et acajou mêlés, deux silhouettes adultes entraînant un enfant dans une ronde torsadée. Cadeau de Catherine. Je ne cherche pas à trop lui donner un sens que probablement elle n'avait pas présent à l'esprit. Mais le groupe est toujours là, à portée de ma main qui, négligemment, caresse des formes que jamais je ne sus empalmer.

¹⁹² La chanson « *Bleu, blanc, blond* » de Marcel Amont (1929-2023) date de 1959.

¹⁹³ La Côtière est le nom familièrement donné à un trajet aérien reliant en six escales les capitales de l'Ouest africain.

217. Margaret

Margaret, c'était Catherine en version britannique. Pour les fonctions. Margaret Antosik était responsable du secrétariat au service actuariel, tandis que Catherine officiait à celui pompeusement intitulé de la planification, du développement et des normes internationales, dont je fus membre puis leader maximo a minima¹⁹⁴. Physiquement, les deux jeunes femmes ne se ressemblaient guère, même si entre elles le courant et la connivence passaient bien. Catherine c'était la joie latine, un peu sauvageonne, plus que la beauté du diable puisque son charme a survécu à l'entrée dans des âges plus mûrs, mais tout comme. La fille à Mathurin, en version intellectuelle¹⁹⁵. Margaret avait son quant-à-soi. Toujours impeccablement vêtue, tailleur, jupe droite juste assez fendue pour laisser admirer le galbe de jambes longues, très longues, si longues, une longueur soulignée de talons mi-aiguille et de bas à la couture presque surannée, maquillage discret mais efficace, une senteur délicate toujours dans son passage, elle venait plus de South Kensington que de Soho.

Cette tenue, ce standing produisaient leur effet. Margaret avait beaucoup de soupirants qu'elle repoussait du bout des doigts, dans un sourire – peut-être un jour, cette invitation, je l'accepterai, mais il faut me convaincre, et je ne souhaite pas l'être... Alors que le naturel de Catherine me rassérénait l'âme sinon le corps, Margaret avait ce je-ne-sais-quoi de fascinant qui prêtait à la rêverie, de ces rêves où l'on sublime sa condition pour s'envoler au paradis des princes consorts.

¹⁹⁴ Voir ci-après, ch. VII-219, L'Antipodiste.

¹⁹⁵ Extrait de « *Quand Jules est au violon* », chanson de Gilbert Bécaud (1964).

Chacune des secrétaires gardiennes de sanctuaire que comptait le BIT, il y en avait des dizaines sur les neuf étages utiles du bâtiment, pouvait susciter cette émulation des sens. Une de mes occupations pour combattre le désœuvrement de qui abat trop vite la tâche qu'on lui a confiée était de parcourir ces longs couloirs, du nord au sud étages impairs, à l'inverse pour les autres, un jour côté lac, le lendemain côté Jura pour y inventorier les cerbères. Rares étaient cependant celles qui accueillait d'un sourire détaché du scintillement de leur écran l'hommage « *en passant* » qu'ainsi je leur rendais. Les organisations internationales sont en effet d'inspiration féodale. Structurées autour de noyaux de pouvoir, chaque cellule se sait vulnérable, à la merci d'une restructuration voulue par des États membres soucieux d'économies. Lorsque, secrétaire, c'est à vous que fut confiée la clef de la tour d'ivoire, on se méfie donc des intrus impromptus et peut-être malveillants, on ne fraye qu'avec l'inconnu de proximité.

Margaret ne frayait pas. Elle se montrait d'une loyauté indéfectible envers son responsable – ce fut pendant si longtemps Michaël¹⁹⁶, d'abord chef actuaire puis, Margaret et lui promus ensemble, directeur du département que les deux étaient indissociables, l'élégante de Regent Street et le grand chef Viking. Quand Michael céda devant la maladie, Margaret se retira également. Elle émarge désormais à LinkedIn, pour témoigner du temps où, au BIT, elle incarnait discrètement l'élégance de tout son savoir-être.

¹⁹⁶ Voir ch. VII-204, Barbarossa.

218. Bartolomei

À côté des cerbères qui protègent jalousement leur environnement, il est des Charon dont le seul souci est d'utiliser leur barque pour échapper au leur. Nous nous rendîmes compte, ce fut comme une surprise, qu'Hector Guido Bartolomei de la Cruz était de ceux-là. Bartolomei, c'est ainsi que chacun le nommait, était arrivé au BIT depuis l'Argentine pratiquement dès la fin de ses études universitaires. Dans l'ombre de ses grands aînés, ce juriste avait poursuivi une carrière au sein du prestigieux Département des Normes internationales du Travail, la colonne vertébrale de l'Organisation, se taillant une solide réputation d'infatigable rat de bibliothèque, austère comme un cistercien. Il s'était marié cependant, avec une professeure de russe émigrée à Genève dont j'appris par Monique, qui en suivait et appréciait l'enseignement, qu'elle officiait aux cours de langues du BIT. L'irruption de ce cavernicole au sein du Département de la Sécurité sociale date du début des années nonante du siècle précédent. Le grand Guy Perrin¹⁹⁸ ayant dû se résigner en 1991 à l'inéluctabilité de la retraite, le Département disposait à son organigramme d'un poste, mieux, d'un grade de Directeur de Département aussi rare et précieux qu'une licence IV pour un estaminet rural. Dans une stratégie machiavélique de long terme, il fut donc décidé en haut lieu que cette manne directoriale servirait de tremplin pour une taupe normative dont chacun pensait grand bien puisqu'on ne le voyait jamais alors que son nom figurait sur les jaquettes de prestigieuses maisons d'édition.

Le parachutage de Bartolomei ne lui permit pas un atterrissage aussi en douceur qu'il aurait pu le souhaiter. Si le gel du poste de M. Perrin avait pu être accepté, qui se serait senti assez grand pour

¹⁹⁸ Voir ch. VII-190, Droit de l'Homme.

boutonner les guêtres du géant, son appropriation par un intrus souleva quelques vagues. J'étais alors grand chef en devenir du Syndicat, c'est donc à moi que les collègues confièrent la tâche de morigéner le Directeur du Département¹⁹⁹, lui-même sur le départ, coupable de n'avoir pas su défendre le sérail en imposant la promotion de celui qui, la calvitie blanchie sous le harnais, avait jusqu'au bout végété dans l'ombre de la légende – nul n'aimait trop Michel Voirin²⁰⁰, mais s'il fallait en choisir un c'aurait dû être lui, au demeurant il ne s'agirait au plus que de quelques mois, le couperet de sa retraite s'affutait déjà. Il va sans dire que cette démarche fut vaine ; le Tolomei de la Sécurité sociale m'expliqua de sa voix cassée dont les sonorités ne laissaient aucun doute sur le chafouinage que nul n'avait rien à craindre de Bartolomei, qu'il le connaissait bien, qu'enfermé dans son bureau il travaillerait et travaillerait encore, rédigeant sans discontinuer ces rapports indigestes dont notre Organisation était si friande, et que de toute façon la décision était déjà prise au plus haut, merci d'être passé me voir.

Bartolomei eut sans doute vent de mon coup d'épée dans l'eau. Lorsque, quelques mois plus tard, je vins, respectant une hiérarchie qui n'en était pas vraiment une, lui communiquer la décision officielle entérinant mon succès à postuler comme directeur du Bureau de Pékin, ce qui faisait de moi son égal en grade sinon en talent, il m'explosa pratiquement au visage, vilipendant ces Européens comme moi, nés une cuillère d'argent dans la bouche, récompensés d'un grade quasi suprême pour aller se frotter un temps aux réalités tiers-mondistes, alors que les gens comme lui, issus pourtant de ce tiers-monde, avaient dû batailler des années pour parvenir au même niveau. Il en écumait presque. Je m'éclipsai donc avant la fin de la tirade, tirant la porte sur son bureau et, je le pensais, sur Bartolomei. Peu de temps après, on était, je crois, en 1994, j'appris que la sécurité sociale n'était

¹⁹⁹ Ch. VII-191, Comme un Italien.

²⁰⁰ Ch. VII-195, Helmut.

qu'une embuscade d'où il avait tissé la trame lui permettant de prendre au moment opportun la tête du Département des Normes, se posant ainsi en héritier des figures légendaires du cru, celles dont la postérité retiendrait, du moins selon elles, qu'elles firent l'OIT. *Ad augusta per angusta*, j'avais naguère été guidé par les mêmes voies tortueuses²⁰¹, je ne m'étonne pas. Un peu plus tard encore, l'on me dit que Bartolomei, fort de son nouveau poste, souhaite devenir Directeur général, le présent ayant décidé de ne pas se représenter pour poursuivre dans son pays une carrière politique qui en définitive fut malheureuse, mais c'est une autre histoire²⁰². Pour le coup, je trouvai que les chevilles du Bartolomei s'étaient beaucoup enflées, d'autant que, confronté à deux postulants argentins, un compatriote d'Hector avait lui aussi les dents très longues, le président de l'époque, Carlos Menem, avait décidé de soutenir une tierce candidature latino-américaine bien plus prestigieuse et davantage susceptible d'aboutir. Cette défection et la rivalité entre les deux ex-péronistes donnèrent cependant lieu entre les protagonistes à des échanges de noms d'oiseaux plutôt famille condor que colibri, l'esclandre laissa des traces.

En 1998, un autre scandale mit à terre celui « *de qui la tête au ciel était voisine* »²⁰³. Je patelinais à Moscou, loin des turbulences genevoises, l'Internet balbutiait encore et nos contacts avec le Siègle demeuraient épistolairement distants, quand je reçus un coup de fil de mon successeur à la direction du Syndicat. Ayant appris que je devais passer très bientôt par Genève pour siéger au sein d'une instance paritaire, elle souhaitait savoir si, profitant de l'occasion, j'accepterais de présider aux destinées d'une Assemblée générale extraordinaire devant se tenir au même moment. Rien de bien compliqué, m'assure-t-elle, tous les détails à l'arrivée. Flatté, on le serait à moins, j'accepte. La séance va s'ouvrir dans quelques instants, on me communique les

²⁰¹ Voir CCCCDD – Prémices (Edilivre 2023), ch. III-75, Combien de Divisions ?

²⁰² Voir CCCCDD – Maturation, à paraître, ch. VIII-245, M. Hansenne.

²⁰³ Jean de la Fontaine, Le chêne et le roseau.

documents, j'écarquille, je hoquette. Celles et ceux ayant convoqué l'Assemblée générale extraordinaire veulent la voir siéger comme une sorte de tribunal révolutionnaire pour y réclamer la tête du sieur Bartolomei, coupable selon eux d'avoir intercepté des copies d'e-mail – à cette époque, comme on ne faisait pas encore trop confiance à l'électronique pour archiver les communications, il était fréquent d'imprimer des courriels et d'en faire copie à l'intention de celles et ceux avec qui l'on souhaitait partager –, échanges entre collègues qui ne l'aimaient guère et se le confirmaient, copies sur la base desquelles il avait mis à pied le récipiendaire de son service, par ailleurs membres du comité du syndicat, et exigé l'exclusion de l'autre correspondant, basé régionalement en Amérique du Sud. La situation était explosive – car bien entendu Bartolomei avait ses ennemis, mais aussi ses séides, alors que le nouveau Directeur général, pas mécontent à la perspective de possibles repréailles envers son ex-rival, n'hésitait pas à enfoncer le clou et appuyait tout bas un Syndicat qu'il critiquait tout haut pour sa véhémence. Bref, je ne me ressentais guère de ce rôle de Fouquier-Tinville²⁰⁴ et fus heureux de pouvoir compter sur mon savoir-faire procédurier pour faire ajourner les débats sans trop de dégâts après une bonne heure de vaines mais houleuses palabres.

Je crois que le Directeur général me sut gré d'avoir ainsi désamorcé la bombe dont il avait contribué à allumer la mèche. La suite appartient à l'histoire. Bartolomei qui enrage de ne pouvoir licencier à sa guise, son département qui collectivement le désavoue, son exfiltration comme Conseiller spécial, les procès qu'il intente à l'Organisation et perd les uns après les autres, son licenciement et sa disparition aux poubelles de l'histoire.

Quand nous rentrons de Moscou, Monique s'étonne que Mme Bartolomei ne figure plus au cadre des enseignants de langue russe, elle l'aimait bien.

²⁰⁴ Antoine Fouquier-Tinville fut le principal accusateur public (procureur) du Tribunal révolutionnaire entre 1793 et 1795.

219. L'Antipodiste

N'étant pas lui-même issu du sérail, l'encore nouveau Directeur général²⁰⁵ n'avait que faire des préséances que nous autres jeunes loups vieillissants attachions à l'ancienneté et à la compétence. C'est ainsi que, lorsque le temps et les règles administratives eurent finalement raison de la longévité professionnelle exceptionnelle de Giovanni Tamburi au tout début des années 1990, il s'en fut chercher pour le remplacer un statisticien néo-zélandais caché à Paris derrière les fagots de l'OCDE²⁰⁶, sans réelle expérience en matière de sécurité sociale mais doté d'un profond mépris pour la langue française ou d'une profonde ignorance en la matière malgré des années passées à l'orée du bois de Boulogne.

À propos de fagots, il était facile de deviner, à voir la trogne de Colin Gillion, que l'on n'était pas en présence d'un modèle d'abstinence. La cinquantaine, des cheveux poivre et sel en bataille perpétuelle, lunettes à verres rectangulaires opportunément positionnés à cheval sur des pommettes bien couperosées, costume un peu fripé, pans de chemise un peu sortis, cravate un peu dénouée, on était loin de la classe machiavélique de son prédécesseur. Je n'avais pas trop trouvé à redire à son arrivée, conscient du fait que, parmi les personnels en place, nul n'avait encore la classe suffisamment affirmée pour prétendre au trône, au moins celui-là présentait-il l'avantage de ne pas devoir durer trop longtemps.

²⁰⁵ Voir CCCCDD – Maturation (à paraître), ch. VIII-245, M. Hansenne.

²⁰⁶ Créée en 1961, l'Organisation pour la coopération et le développement économique OCDE regroupe les pays capitalistes les plus riches. Elle a son siège à Paris, au Château de la Muette.

Nous avons donc cohabité quelques mois jusqu'à ce que la toute-puissance du Directeur général, il avait entre-temps su démêler le bon grain de l'ivraie et avait apprécié la manière dont, Secrétaire général du Syndicat, j'avais contribué à l'heureux dénouement d'une crise sociale de son cru, me propulsât à Pékin. La sécurité sociale était un des domaines de prédilection de notre collaboration avec la Chine moderne. Colin Gillion vint donc trainer ses guêtres dans mes parages. Nos partenaires chinois étaient polis. Ils l'ont bien traité, entre alcool de riz, bières héritées de l'occupation allemande et riesling du Shandong, et ont continué à me faire confiance pour les affaires sérieuses. Quand, mon temps fait, les affectations hors siège dépassaient rarement les cinq ou six années dans un même lieu, il fallut me trouver un point de chute à Genève, j'appris avec surprise qu'il avait fallu tordre le bras néo-zélandais pour que me revienne la position promise, le poste de chef de service laissé vacant par le porteur de valise marocain²⁰⁷.

Apparemment, Colin ne m'appréciait pas à ce que j'estimais être ma juste valeur. Peut-être cela était-il dû à notre rencontre impromptue du printemps 1995. Présent à Genève pour une mission de deux ou trois semaines, je séjournais dans un hôtel de proximité. Fin de matinée, un samedi, je me préparais paresseusement, assis devant un café au bar du lobby, pour un déjeuner amical avec les Bezou²⁰⁸ quand voilà-t' y pas que mon Colin Gillion pénètre l'hôtel, plus échevelé et débraillé encore que d'habitude, un sac de voyage à la main droite, tapotant nerveusement le comptoir dont il reçoit une clef de chambre. Il me voit, vient vers moi qui lui dis – en anglais – « *Je sais pourquoi je suis ici, mais il ne me semble pas que ce soit votre place !* ». Il me hoquette quelques mots sur la terrible dispute qu'il vient d'avoir avec son épouse, Patricia (je l'avais rencontrée une fois dans la bonbonnière qui leur servait de logis en banlieue genevoise). Il a quitté le domicile conjugal, c'en est fini, bien fini. Comme j'ai un

²⁰⁷ Ch. VII-207, Casablanca.

²⁰⁸ Ch. V-127, Guy.

peu d'expérience en matière de disputes conjugales et de serments d'ivrogne, je l'invite à s'asseoir pour parler sereinement, commande un pot de sauvignon pour nous passer le temps. Le bavardage s'installe, cela le rassérène, il fait venir la petite sœur²⁰⁹ et nous nous quittons les meilleurs amis du monde, moi pour mon déjeuner et lui pour une sieste précoce. Nous sommes convenus de nous retrouver en soirée pour prolonger les confidences. Le soir venu, il était rentré chez lui, la queue entre les jambes et l'oreille basse. Peut-être m'en veut-il encore de ce moment de faiblesse ?

Nous cohabitons cependant cahin-caha pendant une paire d'années. La répartition des tâches était telle que, mon ancienneté et mon prestige aidant, je n'avais pas trop de comptes à rendre à mon supérieur de papier. Les choses se gâtèrent le jour où, alors que j'avais obtenu des autorités budgétaires la création de deux postes à l'organigramme de mon service, il se mit en tête d'exciper de son rang hiérarchique pour y imposer deux connaissances. La connivence se lit entre les lignes de *curricula vitarum* (je ne suis pas sur du pluriel de *curriculum vitae*) ne faisant état ni de l'expérience ni des qualifications requises. Je sais tirer les ficelles, et parviens donc à faire capoter ses plans. Les chargés du recrutement lui font cependant savoir que sa mise en échec provient de mon opposition argumentée. Cela le met plus qu'en rogne. Je nous pressens un avenir de conflictualité. Une porte qui s'ouvre du côté de Moscou, Monique n'a rien contre ce nouveau dépaysement, j'ai échappé à un remake du naufrage du Rainbow Warrior²¹⁰ sur le lac Léman.

Colin n'est jamais venu en Russie du temps que j'y officiais. Nous avons pourtant de très nombreuses et très importantes activités dans le domaine de la sécurité sociale, mais il a préféré déléguer la

²⁰⁹ ... il commande une deuxième bouteille.

²¹⁰ L'affaire dite du Rainbow Warrior désigne le sabotage par les services secrets français en 1985 dans le port de Auckland en Nouvelle-Zélande du navire de l'organisation écologique Green Peace qui s'apprêtait à prendre la mer pour s'opposer à une campagne d'essais nucléaires dans le Pacifique.

représentation à des collègues que j'accueillis avec plaisir. Nous ne sommes donc jamais revus. Retraité en 2001 avant que je ne revienne de Moscou, il a quitté ce monde en 2013, les bouteilles l'auront conservé soixante-quinze ans. J'ai appris son départ par Damrong Chattalada²¹¹ à l'occasion d'une de mes dernières visites à Genève, Damrong était triste. Statisticien rupestre, il avait vu l'un d'entre son espèce s'élever vers la lumière. Pour les autres, silence indifférent.

²¹¹ Voir ch. VII-198, Chattalada.

220. Karuna

Lorsque l'impitoyable cadran des années sonna l'heure d'extirper Damrong Chattalada de sa rente cavernicole, Michaël²¹², sous la coupe actuarielle duquel il était tombé, connut une de ces fulgurances qui caractérisent les grands capitaines. Au lieu de transférer les ressources humaines ainsi libérées vers d'autres secteurs où elles se seraient noyées dans une manne d'abondance, il les conserva dans son propre giron, modifiant subtilement les termes de référence pour que, par-delà les ergotages statistiques, le désormais titulaire du poste puisse lui apporter un soutien personnalisé et efficace dans la plus grande variété des domaines d'intervention qui lui étaient échus en tant que chef de service. Il s'inspirait alors d'un autre grand capitaine, Giovanni Tamburi, et se sélectionna un Giuliano en jupons²¹³.

C'est ainsi qu'un beau matin nous fut présentée Karuna Pal. Une toute jeune fille, très brune, très pâle, grands yeux, petite taille, je l'aurais volontiers décrite comme un loukoum en devenir, mais Karuna n'a rien de turc, elle est indienne, voire hindoue. Même si sa silhouette, sa carnation, sa façon d'être ne font en rien penser sari, son patronyme, fameux parmi les indépendantistes Bengalis, et son prénom, qui veut dire Clémence, Compassion, Miséricorde en sanskrit, témoignent de ses origines.

Karuna est discrète, aimable, serviable, efficace, polyglotte, désireuse d'apprendre et de se débarrasser de la gangue encombrante des trop bonnes manières qui parfois entravent la progression des jeunes filles cultivées de la bonne société britannique, boudoir et tasse de thé. Elle est donc à l'écoute, n'hésite pas à répondre aux demandes d'aide qui ne manquent pas de lui affluer, chacun ayant rapidement compris à quel

²¹² Ch. VII-204, Barbarossa.

²¹³ Ch. VII-192, Sandro.

point elle savait être précieuse. Entre calculs de budgets, de ratios de dépense, recherches d'experts mobilisables pour semer la bonne parole dans les capitales les plus incongrues de Suva à Lhassa en passant par Dilí, corrections de manuscrits d'un chef trop prolix pour être toujours précis, elle trouve le temps de recueillir les statistiques parachevant le grand œuvre du Coût de la Sécurité sociale à la sauce BIT et de fournir à qui la sollicite toutes précisions sur l'analyse quantitative du moindre régime de protection sociale que la terre ait porté.

Du temps que, moi aussi, j'étais chef, j'ai envié Michaël et rêvé parfois d'un swap assistanciel, Sandro par chez lui, Karuna par chez moi – mais cela bien entendu ne se pouvait pas. Ma subornation se limitait donc à inviter Karuna à participer, en représentation de son supérieur, aux activités de formation, de recherche, voire de divertissement que nous pouvions organiser à l'interne. Karuna, qui s'ennuyait un peu, ses multiples tâches ne satisfaisant qu'à peine sa boulimie de servir, acceptait volontiers, obtenant sans difficulté d'un battement de cils, ai-je dit qu'elle les portait soyeux, et fort longs ?, l'aval d'un supérieur qui n'aurait voulu à aucun prix risquer en la mécontentant de gâcher l'eau de sa perle de l'Inde.

Je bénéficiais donc, nous bénéficions donc dans nos actions privées de l'air frais, de la gentillesse, de l'apport, de la camaraderie de Karuna. Je me félicitais chaque jour de notre collaboration exemplaire entre tenants des sciences humaines et adeptes de celles réputées plus exactes. Mes tribulations m'ont ensuite éloigné de Karuna mais nos relations sont restées cordiales sinon amicales, je n'aurais osé prétendre à ce dernier niveau de familiarité.

C'est Karuna qui tint les cordons techniques du poêle lorsqu'une maladie cruelle nous enleva Michaël. J'appris à cette occasion qu'elle était devenue à son tour cheffe de service, du service au sein duquel je l'accueillais le temps d'une distraction entre collègues. Peut-être y suis-je pour quelque chose. Je lui aurai procuré l'appétence de postuler, et le goût du social pour relever celui, un peu fade, des chiffres en colonnes.

221. Hagemeyer

Quand Krzysztof Hagemeyer rejoignit en 1993 la *dream team* que Michaël s’efforçait de constituer autour de son équipe d’actuares, je me trouvais à Pékin. Je n’attachai pas trop d’importance à ce pèlerin du monde oriental, économiste de formation, c’est ainsi qu’on me le présenta lors de mon retour à Genève, une qualification loin d’être aussi prestigieuse que celle d’actuaire, je le sais, économiste j’en suis un au moins de diplôme. Un homme dans la quarantaine, plutôt court sur pattes, vaguement rondouillard, la tête d’aspirant premier de la classe, cheveux courts, lunettes sages – il me rappelait, y compris par ses origines géographiques, le Pierre Muller de mes années de lycée²¹⁴ qui ne m’avait pas laissé que de bons souvenirs.

Ce Polonais-là était discret, voire effacé. Je n’entendis plus guère parler de lui que ce fût à Genève où je brandissais pourtant mon propre flambeau dans le même corridor que celui où il s’échinait à mettre en forme utilisable des données nationales pas toujours limpides ou fiables, que ce soit durant mes années moscovites – Wolfgang²¹⁵ n’aurait pas laissé qu’un autre vînt lui bruler la politesse – ni d’ailleurs plus tard, lorsque j’assumai la responsabilité administrative de tout le vaste secteur de la protection sociale. Krzysztof n’était qu’un parmi quelques centaines et ne commettait rien qui pût attirer l’attention de l’étage supérieur d’où je m’efforçais de guider les troupes.

Krzysztof était cependant toujours là, obscur mais plus tout à fait sans grade. Son travail opiniâtre de fourmi-économiste lui avait valu comme une reconnaissance, un titre de chef d’une unité sans doute

²¹⁴ CCCCDD – Prémices (Édilivre 2022), ch. II-57, Les Six jours.

²¹⁵ Voir ch. VII-205, Scholz.

créée pour justifier d'une promotion de fin de carrière, qu'il mentionne sans autrement préciser laquelle au détour d'une interminable autobiographie sur Facebook, aucun détail n'y est épargné, études, emplois, résidences, progéniture et ascendants, un long pensum digne de ce que pourrait commettre sur LinkedIn un demandeur d'emploi en mal de rendez-vous d'embauche.

Une page à l'image de ce que Krzysztof pouvait laisser paraître, minutieux, méticuleux, pointilleux, précis, au point d'en être soporifiquement lassant. Je l'ai rencontré véritablement quelques années après sa retraite. Nous étions tous les deux appelés à colloquer sur l'avenir des pensions chinoises. Je dois dire que j'eus du mal à mettre un nom sur cette bouille ronde – mais lui se souvenait de moi, et entendait bien utiliser la relation qu'il nous prêtait pour rendre son séjour à Pékin aussi agréable que possible. C'est alors un autre Krzysztof que je découvris, « *sur de lui et dominateur* »²¹⁶, qui me dit sans ambages souhaiter ma présence à son hôtel le lendemain de sa présentation, un samedi, pour l'amener visiter un site artistique réputé au nord-est de la capitale, seul il aurait du mal à s'y rendre. Moi qui d'habitude ne manque pas d'inventivité pour dénicher des excuses de défilement j'en restai bouche bée, j'obtempérai.

Notre après-midi fut agréable. L'automne était encore doux à Pékin et Krzysztof, fin connaisseur d'art, me fit découvrir des œuvres que je ne soupçonnais pas au cœur d'une ancienne usine reconvertie en réseau de galeries contemporaines. Après la visite, tandis que nous marchions paisiblement sur la voie du retour, il n'avait pas voulu essayer la bicyclette, un exercice trop périlleux à son goût, il me racontait un peu son histoire, aussi monocorde que sa parole. Les grisailles et les à-côtés d'une Pologne dont le socialisme ne convainquait pas vraiment, les surprises joyeuses lorsque dans les magasins on trouvait des denrées venant de Chine, cela changeait des sempiternelles productions soviétiques. Il se souvenait en particulier

²¹⁶ Charles de Gaulle, Conférence de presse, 27 novembre 1967.

d'un brandy qui faisait chanter son père le dimanche, il se rappelait encore le nom, Koya. Je ne lui dis pas que, de la manière dont il prononce, cela veut plutôt dire Canard laqué²¹⁷, mais je me lance sans rien lui révéler dans une recherche par téléphone de boutiques susceptibles de détenir encore quelques bouteilles de ce nectar. Il y en a une sur notre route. Lorsque nous poussons le bec-de-cane et que, à voir comment les rayons sont achalandés, il comprend de quoi il retourne, ses yeux sourient enfin, son visage s'illumine.

Grâce à moi, il reviendra de Chine avec dans sa valise un souvenir d'enfance. Nous nous sommes quittés bons amis. Il était temps, après quasi trente ans d'ignorance mutuelle.

²¹⁷ Kǎyǎ 可雅 et kǎoyā 烤鸭, la différence est subtile.

222. La Belle Province

Anne Drouin était encore toute jeune lorsqu'elle nous débarqua de son Québec pour tenter de s'implanter dans le milieu encore très masculin des actuaires de la sécurité sociale. À peine trente ans, déjà bardée de diplômes. Une éducation catholique, elle avait suivi toute sa scolarité primaire et secondaire au couvent de Lévis, la ville qui l'a vue naître, rive sud du fleuve Saint Laurent, juste en face de Québec. Humour vestimentaire un peu facile, je dirais qu'en dépit de la toponymie d'origine, l'éducation lui faisait revêtir davantage la jupe plissée que le blue-jeans.

Une jeune femme solide, cheveux assez longs pour au choix des jours les porter en couettes ou en queue-de-cheval, une brune piquante au visage délicatement parsemé de taches de rousseur, pour tous un grand sourire qui s'étire des yeux jusqu'à la pointe du menton, Anne est une heureuse personne. Grâce en partie à cet accent inimitable des cousins du Grand Nord, une voix à la fois soyeuse et chantante, elle séduit autant par la parole que par l'approche. Parfaitement bilingue, elle me dira pourtant regretter l'abâtardissement de sa francophonie, trop d'Anglo-Saxons dans son entourage, jusque dans ses études supérieures qu'elle avait poursuivies à New York, Saint Thomas d'Aquin, toujours le religieux, y compris même dans une Belle Province où les succès économiques et la douceur de vivre attirent les allophones, et admirer sans partage la manière particulièrement précise et élégante dont, selon elle, je savais manier les mots et construire les phrases. Flatté d'être ainsi duteillisé²¹⁸, je me pris d'amitié pour cette belle plante qui, bientôt,

²¹⁸ « *La langue de chez nous* » est une chanson d'Yves Duteil (1986) considérée comme un hommage particulièrement réussi à la langue française.

rejoignit l'équipe régionale asienne à Bangkok tandis que je prenais mes quartiers à Pékin.

Dans ces parages extrême-orientaux, je croisai à nouveau la route de la jolie lévisienne qui semblait avoir fait sienne la devise de sa ville d'origine, « *Toujours à l'avant-garde* », puisqu'elle fit partie des premiers contingents à aider la Chine puis la Mongolie post-soviétique, à concilier analyse quantitative et protection sociale. Anne a fait une belle carrière. Revenue pleine de savoir-faire au bercaïl genevois, c'est là qu'elle convola, succéda à Mickaël comme cheffe des actuaires du BIT, une bien belle tribu, puis, trouvant sans doute le nid un peu étroit, elle se voyait barrer la route de la promotion suprême par d'autres plus grisonnants et sans doute mieux en cour, choisit de se tailler son propre royaume à la tête de ce que le BIT appelle un Programme global, c'est-à-dire une série d'activités couvrant depuis une variété d'angles un même champ d'intervention et de connaissances. Depuis 2016, la désormais cinquantenaire préside aux destinées d'un tel programme consacré aux risques professionnels.

Ces années d'avant-garde l'ont mûrie, l'ont épanouie. Pas seulement physiquement, sa solidité bien charpentée supporte désormais quelques livres de plus, mais surtout socialement. Elle a su transformer les valeurs chrétiennes dont elle fut imbibée en une force d'engagement. Anne se trouva à la pointe des efforts aboutissant enfin, il y aura bientôt quinze ans, à la concrétisation dans un instrument juridique de portée mondiale de la reconnaissance de droits sociaux aux gens de maison. Elle enchaîna avec une mobilisation tout aussi efficace contre la violence et le harcèlement au travail, elle se trouve de tous les combats de lutte contre la pauvreté, contre les discriminations, contre les dénis de fraternité sur les bords du lac Léman ou ceux du Saint-Laurent.

Tout cela, je le sais par une page Facebook où Anne reste très discrète sur elle-même. Elle met en valeur les succès de sa sœur médecin, elle la dit « *petite* », on les croirait jumelles, elle dit son

admiration pour l'ancien président Jimmy Carter²¹⁹ qui a eu le courage de quitter son église à l'âge de quatre-vingts ans pour protester contre les discriminations envers les femmes et les jeunes filles.

Toujours à l'avant-garde, Anne poursuit ainsi son chemin fraternel.

²¹⁹ L'apport de Jimmy Carter, président démocrate des États-Unis de 1977 à 1981, est souvent méconnu.

223. Le Guide

Un des charmes des Organisations internationales, c'est qu'elles permettent de côtoyer ceux qui viennent de très loin comme ceux dont le déplacement fut, en somme, assez court. Christian Jacquier était de ces derniers. Savoyard de naissance et de lignée, il s'exila à Lyon pour la fin de ses études secondaires puis, par on ne sait quel coup de tête, s'enticha d'agronomie qu'il étudia sur un campus breton. Beaucoup trop à l'ouest ! Christian revint donc dans sa région natale pour décrocher à l'université de Grenoble des diplômes en mathématiques et en sciences économiques. Notre Savoyard était donc suffisamment bardé pour postuler à la direction d'un projet de coopération technique financé par la Belgique dont l'envergure initiale relativement modeste dissuada pas mal de candidats, laissant le champ libre à notre agronome-économe pour s'ancrer dans une maison, le BIT, sise au pied de ses montagnes.

Christian connaissait le monde rural et ses besoins de protection sociale, il savait compter, évaluer, planifier, toutes qualifications qui lui furent particulièrement utiles pour développer et mettre en œuvre les outils de prévention de la pauvreté que le financement belge entendait promouvoir. Nous nous sommes rencontrés lorsqu'il vint me trouver sur la base de la réputation de fin manipulateur de la langue française que j'étais en train de me tailler, pour lui fournir une version locale du titre anglais de son projet, STEP – Strategies and Tools against Social exclusion and Poverty, ce que je fis bien volontiers, estampillant Stratégies et techniques contre l'exclusion sociale et la pauvreté un outil mondial de coopération issu de la partie néerlandophone de la Belgique où la mise à disposition d'un sigle de langue française était bien le cadet des soucis.

Christian sut faire si bon usage des ressources au début modeste allouées à ce projet que la Belgique s'engagea davantage au fil des années et fut rejointe par d'autres donateurs, de telle sorte que le programme STEP fut bientôt considéré comme un produit d'appel par le BIT, actif dans les zones rurales les plus reculées de tous les continents. Dans ce maelstrom de succès, Christian sut garder la tête froide. Toujours aimable, souriant, avide d'apprendre et de comprendre, ce garçon mince, d'allure et de mentalité sportives, bronzé quelle que soit la saison d'un teint qui ne devait rien aux halogènes, tout plein de l'esprit de solidarité que prônait son programme, rejoignit tout naturellement l'équipe du Syndicat qu'alors je dirigeais en parallèle avec mes responsabilités techniques.

Nous avons mené ensemble une mission d'une petite quinzaine de jours à Pékin où se réunissaient les cadres syndicaux du BIT en provenance des bureaux d'Asie et du Pacifique. Christian fut ainsi l'un des premiers à qui je fis connaître les tours et les détours de la capitale chinoise, bien loin des sentiers touristiquement battus. Ses yeux grands ouverts tout au long de nos promenades montraient l'intérêt que suscitait la Chine nouvelle chez ce collègue par ailleurs si timide et si discret qu'il n'ouvrit pratiquement pas la bouche de toute la réunion, me laissant tenir le crachoir et trainer l'oreille aux doléances comme aux espoirs de chacune et chacun.

L'image que nous avons de Christian au Syndicat était tellement celle d'un collègue timide au point d'en paraître tout emprunté que j'eus du mal à prendre au sérieux l'accusation de harcèlement sexuel formulée à son encontre par une jeune stagiaire de son projet. Mais Christian lui-même me confessa s'être laissé griser un soir de mai qu'il raccompagnait cette toute jeune collaboratrice à son domicile. Ils avaient travaillé tard pour préparer une importante échéance et, presque malgré lui, sa main droite avait glissé du pommeau du levier de vitesse vers le pommé de la cuisse gauche de sa collaboratrice. Celle-ci s'est écartée, il a compris le refus, n'a rien dit et a remis sa main sur le haut du manche qu'elle avait délaissé. Après l'avoir

vivement tancé pour son impudente imprudence et pris langue avec le département qu'on disait désormais des Ressources humaines, je lui obtins de sauver sa tête en échange d'excuses que la stagiaire eut la bonté d'accepter permettant à Christian de poursuivre à la tête de « *son* » projet une carrière qui, sans doute à cause de ce dérapage, ne progressa pas durant les années qui précédèrent sa retraite.

Celle-ci venue, Christian délaissa aussitôt Genève pour remonter à Combloux, une étape sur la route du Mont-Blanc, où ce Savoyard sut replonger dans ses origines en devenant guide de haute montagne, une activité où il put à nouveau faire preuve de tout son talent puisque lui, le timide, le discret, est devenu président du Syndicat des guides, toujours bronzé, svelte, sportif, à peine grisonnant, fréquentant les ministres, souriant aux caméras, clignant des yeux au crépitement des flashes, l'air radieux de qui ne sait pas trop par quel miracle il est arrivé là où il se trouve, mais est bien décidé à profiter pleinement de cet instant de bonheur.

224. Le Mexicain

Alejandro Bonilla Garcia avait lui aussi le teint basané, mais cela n'avait pas pour origine les ultraviolets de haute altitude. Alejandro est bronzé comme un fils du soleil dont il descend. Mexicain, même s'il arbore en patronyme et matronyme la marque des conquistadors il a tout de l'authentique Aztèque, Toltèque, Olmèque. Pas très grand, le cheveu noir, dru, presque huileux, naturellement plaqué sur les tempes sans adjuvant pantène, visage carré, bistre, on le croirait lui aussi sorti du Temple du Soleil²²⁰. Alejandro est actuaire, diplômé de l'université d'Anáhuac, il a gagné suffisamment lors de la première partie de sa vie professionnelle au service de l'institut mexicain de sécurité sociale pour faire partie de ces mathématiciens prévoyants qui encaissent les royalties de la compagnie (ou des compagnies, Alejandro en possède deux, on n'est jamais trop prudent) qu'ils ont eu la bonne idée de fonder assez tôt pour s'être assuré une fidèle clientèle lorsque le marché a saturé du fait de l'afflux de tous ceux qui ont été trop lents à flairer la bonne affaire. Alejandro s'est marié avec Elvira, aussi platinée qu'il est patiné, digne héritière teutonique dont les espérances ont peut-être servi de tremplin à son époux. Ils forment un couple parfait, indéliassable. Facebook regorge de clichés familiaux montrant leur complicité de haut vol et la solidité tendre de leurs liens familiaux.

À Genève, Alejandro aime bien tirer des bords sur le lac. Il revêt alors un superbe blazer bleu marine aux boutons dorés ornés d'une ancre de marine, se pose sur la tête une casquette au long cours, il est un assidu du club nautique des Nations Unies, un passe-temps, une passion qu'il partage avec qui aime le suivre. Car Alejandro est un être éminemment social qui se délecte à discuter de tous les sujets qui flottent dans l'air du temps, en français, en anglais et bien sûr en espagnol. Il est toujours à

²²⁰ Voir ch. V-148, Tara.

l'affût des idées novatrices qu'il peut recueillir puis véhiculer, persuadé, et sans doute a-t-il raison, qu'on ne progresse dans la carrière qu'autant que ceux qui comptent ont conscience de votre existence. Ses intuitions peuvent fonctionner, comme lorsqu'il a découvert le concept de sécurité sociale du berceau au tombeau, écrit quelques belles pages à ce sujet dont il m'a offert de les co-signer, je devais en somme lui servir de caution technique et intellectuelle, Alejandro m'avait en haute estime et pensait que ma signature à côté de la sienne donnerait à son ouvrage un poids auquel autrement il n'aurait su prétendre – il n'hésite d'ailleurs pas, plus de vingt ans après, à proclamer que si Investir dans les étapes du cycle de vie²²¹, tel est le titre de l'opuscule dont il me pressentit pour partager la couverture, connu le succès et lui valut une belle seconde partie de carrière, le mérite en revient à ma présence à ses côtés. Cet hommage à vrai dire me surprit un peu, car j'avais l'impression de ne pas y être pour grand-chose, moi qui ne suis pas sûr d'avoir lu l'ouvrage dans son entièreté.

Il est des fois il est vrai où l'esprit d'observation et le suivisme d'Alejandro n'ont pas rencontré le succès escompté. Ainsi, lorsqu'inspiré par une rencontre avec le président Abdou Diouf²²², je décidai de créer une association pour la Francophonie à l'OIT, quand Alejandro se lança dans une aventure similaire pour promouvoir la langue espagnole, il dut se rendre compte que hormis lors d'une séance inaugurale où chacun tint à se faire porter aux côtés du Directeur général chilien, son initiative ne laissa guère de traces dans l'histoire de notre organisation.

Ce demi-échec ne l'affecta guère. Car Alejandro est ainsi fait : ses actes, s'ils réussissent, servent à le propulser vers d'autres hardiesses, s'ils font flop, ils lui permettent de rebondir dans la foulée et dans une autre direction. Il a donc connu une vie professionnelle remarquablement

²²¹ Investir dans les étapes du Cycle de vie, A. Bonilla Garcia et J. V. Gruat, BIT Genève, Secteur de la Protection sociale, novembre 2003.

²²² Voir CCCCC – Maturation (à paraître), ch. VIII-259, M. Diop.

bien remplie, de l'AISS où il parvint à s'incruster comme chef de service à la poursuite d'une destinée de Secrétaire général qui lui échappa au profit d'un autre postulant moins connu dans le milieu de la sécurité sociale mais sans doute plus efficace dans le lobbying, au Costa Rica puis à Lima, en adjoint espérant se voir remettre les lauriers et les clefs d'une direction régionale qui lui échappa au profit d'un autre plus retors, à Genève où, dans l'ombre d'un Directeur général adjoint qu'il dut partager avec moi il espérait trouver les clefs du cabinet du chilien Somavia²²³, espoir là encore déçu, comme celui de marquer le monde de son empreinte par un long séjour en Haïti où il ne parvint pas à sortir le pays de son état de crise chronique.

Elvira suivait, ou ne suivait pas, regardant toujours de son faux air teuton et hautain celles et ceux qui osaient douter de la grandeur de son époux. Comme ni Monique ni moi n'émettions à cet égard de doutes ni de réserves, elle nous tolérait dans ses parages, ce qui nous valut l'honneur d'une invitation dans leur somptueuse villa des hauts de Versoix. C'est à l'âge de la retraite qu'Alejandro s'est en fait pleinement épanoui. Devenu Suisse par choix tout en restant Mexicain de cœur, il est désormais membre du Rotary club, sociétaire de l'Association suisse de la Presse, du club diplomatique de Genève, du Forum suisse pour la Politique internationale et, surtout, président fondateur de Greycells, association d'anciens fonctionnaires internationaux pour le développement dont la création fut une idée de génie lui ouvrant enfin toutes les portes de pouvoir qu'il rêvait d'enfoncer.

Je suis membre de Greycells, que j'encourage chaque année de mon obole plus que symbolique, cent francs suisses c'est cher payer la joie d'être bénévole. J'assiste de temps en temps aux réunions en distanciel de l'Association, suffisamment souvent pour me rendre compte que, à l'image de son nouveau challenge, Cellules grises, Alejandro a accepté

²²³ Juan Somavia, directeur général du BIT de 1999 à 2012. Voir CCCCDD – Maturation (à paraître), ch. VIII-252, Somavia.

que ses tempes grisonnent. Les coiffeurs ont perdu en teinture ce que lui a gagné en prestige – et c'est très bien ainsi.

225. Aidi

Il est peu fréquent, au sein des organisations internationales, de pouvoir bénéficier du privilège de décider que tel ou telle vous y rejoindra. J'ai néanmoins eu cette chance à quelques reprises, dont la première a concerné Aidi Hu. Aidi, je l'ai rencontrée à l'occasion de la mission que Michael²²⁴ et moi avons conduite en janvier 1990 dans les zones nouvellement déclarées économiquement spéciales de Chine populaire, à Shenzhen, entre Hong Kong et Canton, puis dans l'île de Hainan, un ancien bague reconverti en machine à expérimenter les réformes et à attirer les touristes. Aidi était alors notre hôte pour la partie Shenzhen du voyage. Elle avait fait en train le déplacement depuis Pékin, à l'époque un voyage de deux pleines journées en couchettes molles – c'est ainsi qu'alors on distinguait les classes dans les trains chinois, couchettes ou banquettes molles ou dures – et prenait scrupuleusement des notes sur ce qui se disait dans la réunion pour faire un rapport éclairé à sa hiérarchie au sein de la Commission pour la restructuration du système économique, une sorte de super-commissariat au Plan. Plus jeune d'une dizaine d'années que Michael et moi qui entamions nos quarantaines, cheveux courts coiffés au bol, pantalon gris et droit, pull rouge sur un chemisier à petites fleurs encore très soviétique d'allure, lunettes fumées d'intellectuelle, souriant volontiers, dents du bonheur en avant-scène, Aidi si concentrée lors des réunions n'hésitait pas à nous faire découvrir après les heures ouvrées les calmes bonheurs d'une

²²⁴ Voir ch. VII-204, Barbarossa.

Chine abordant timidement, grâce au Petit Timonier²²⁵, les rivages de la consommation monétarisée. Promenades, bières, photos, visites des jardins publics, pétarades d'avant les fêtes du Nouvel An, Michael et moi étions les deux seuls étrangers de notre petit groupe à être autorisés à quitter l'hôtel où se tenait la réunion, Aidi qui nous chaperonnait s'était portée garante de notre sécurité.

Quelques mois plus tard, c'était son tour de nous rendre visite, le Département avait invité une délégation de sa Commission à parfaire pendant quinze jours au BIT sa toute nouvelle connaissance des rouages de la sécurité sociale. Aidi était alors cheffe de délégation, un poste très important pour cette toute jeune femme. Son grade lui permettait de séjourner dans les locaux pour hôtes de marque de la mission diplomatique chinoise, ce qui empêchait cependant toute excursion non protocolaire. Je ne pus donc lui rendre la politesse d'Amphitryon, nos sorties se limitant à une excursion d'une journée à Annecy pour y visiter la caisse locale de sécurité sociale avec qui l'AISS, également mise à contribution pour l'organisation de la visite, avait conclu une sorte de partenariat collaboratif. Je conduisais le groupe entassé dans une Land Cruiser vieillissante que j'avais acquise par nostalgie du Gabon, et fus le témoin souriant du quasi-fiasco du déjeuner. La Caisse de Haute-Savoie avait voulu honorer ses hôtes en les conviant dans le meilleur restaurant de la ville, mais les subtilités de la gastronomie rebutèrent plus qu'elles n'enthousiasmèrent nos Fils et Filles du ciel, pour qui le foie gras, la pièce de bœuf saignante, le roquefort et l'absence de baguettes étaient autant de défis au bon sens et au bon goût.

Aidi rentra à Pékin, qu'elle quitta quelques mois plus tard pour un stage d'une année à Oxford aux frais du Gouvernement britannique qui espérait, par ce genre de largesses, entrer dans les bonnes grâces de ses homologues et obtenir un sursis à l'évacuation

²²⁵ Deng Xiaoping (« *Petite bouteille* »), le dirigeant par qui la réforme économique est arrivée, était affectueusement dénommé Petit Timonier, par référence à Mao Zedong, le « *Grand Timonier* » de la Révolution.

de la colonie hongkongaise. Ce Noël là, Aidi vint nous rendre visite à Kermorvan, Brennilis. Elle apprécia ce séjour familial, hormis les tentatives maladroites et imbibées que je fis de l'enlacer d'un peu trop près alors que le reste de la maisonnée dormait déjà. Nous luttâmes en silence, moi pour la contrôler, elle pour se dégager, jusqu'à ce que mes lunettes en cheyant, se brisent et me dégrisent. Aidi ne m'en tint pas rigueur à long terme, mais j'eus du mal le lendemain à expliquer le bris de verre. Plus tard, lors de mon premier séjour à Pékin comme chef du bureau local, j'ai renoué le contact avec Aidi. Monique et moi étions souvent invités dans son petit appartement du centre de Pékin. C'est là que nous fîmes la connaissance de son mari, Kun, il est de Mandchourie, elle de Shanghai, et de leur toute nouvelle petite fille, Bing Bing 冰冰 Petit Glaçon²²⁶, elle était née au cœur de l'hiver. Nous amenions une bouteille de vin, Kun qui venait de préparer le dîner nous bricolait, en bon ingénieur qu'il était, un tire-bouchon à partir d'un tournevis et de ficelle. Lorsque la Directrice du personnel du BIT fit le déplacement de Pékin pour conduire des entretiens d'embauche avec le ministère du Travail, la Chine était puissance montante et méritait une meilleure représentation parmi les cadres du siège, j'insérai le dossier d'Aidi dans la pile de ceux des interviewés, glissai un mot à la responsable genevoise pour attirer son attention, et les qualités de ma protégée jouèrent en sa faveur. La candidature qui n'aurait pas dû être soumise, la Commission de Réforme n'ayant aucun rapport avec le ministère du Travail, finalement l'emporta. Aidi fut appelée à rejoindre les cohortes genevoises au Département de la Sécurité sociale. Le Ministère fut beau joueur. Il ne me tint pas rigueur de l'entourloupe et ne fit pas obstacle au départ de la jeune cadre, de son mari qui pourtant occupait un poste sensible dans l'aérospatiale, et de leur petite fille

²²⁶ Les enfants chinois ont deux prénoms, l'un officiel et sérieux pour les formalités diverses et variées de la vie sociale, l'autre familial, circonstanciel, pour la famille et les amis.

qui depuis est devenue un haut cadre francophone de la finance parisienne.

À Genève, Aidi fut d'abord ma collègue au sein du Département avant que je ne devienne son chef de service. Elle est une des très rares parmi celles et ceux avec qui j'ai travaillé durant toutes ces années dont les liens qui nous unissent soient d'amitié. Après quelques missions où, dans l'intimité de nos chambres d'hôtel, nous avons joué et rejoué l'étrange ballet de la séduction contrariée, elle aurait bien voulu mais aussi elle ne voulait pas, je n'insistais pas trop car je craignais que, à supposer qu'elle accepte, je ne sois déçu d'avoir gagné et incapable de conclure, ce corps que je pressentais fluët, maigre, un peu osseux, Aidi disait que Kun l'encourageait à manger toujours plus de viande pour garnir ses angles d'un peu de chair, je n'aurais peut-être pas pu l'honorer, plus soucieux de triompher que de consommer, l'impotence pressentie aurait rendu notre situation encore plus gênante, nous avons donc conclu, un soir de juin du côté de Dalian, qu'il fallait cesser d'ainsi se tourner autour, et que désormais nous ne serions qu'amis, un compromis historique qui nous satisfaisait tous deux et qui continue maintenant encore, trente années ont passé, de bien tenir la route.

Aidi a fait carrière au sein du BIT, Kun s'est fort bien habitué à être homme au foyer, s'occupant du ménage, du jardin, des courses, de la cuisine, des études de Bing Bing, il a tout oublié de l'aéronautique. Aidi s'était promis, le moment venu, de revenir en Chine aider au développement de son pays en mettant à disposition le savoir international accumulé au long de décennies d'exil. Comme Bing Bing, qui avait fait toute sa scolarité dans le système francophone, ne pouvait espérer trouver un poste lucratif et intéressant dans l'empire du Milieu, ces généreux projets ont capoté. Aidi ne revient en Chine qu'en touriste, elle et Kun passent chaque année quelques mois dans leur petit appartement de Pékin. Nous nous rencontrons de temps en temps, à Pékin parfois, récemment en Bretagne où ils m'ont rendu visite.

Elle a fini par parler un français compréhensible, et accepte que ses cheveux grisonnent. Ils ont quitté la banlieue de Genève et leur belle maison d'Ornex pour un appartement à Meudon, en banlieue parisienne. Les parents sont au plus près de Bing Bing qui a tellement de succès dans sa vie professionnelle qu'elle n'a pas eu le temps de convoler.

Cela leur fait un peu souci, mais ils ne veulent pas le montrer. On a son quant-à-soi, à Shanghai, à Harbin, à Pékin ou à Meudon.

226. Le ministre

Pour le fonctionnaire international nanti d'une dose de pouvoir, il peut être jouissif de recevoir des solliciteurs d'emploi. Nous sommes proches de la fin de siècle, je dois dans quelques semaines quitter Genève pour Moscou y occuper des fonctions post-soviétiques et directoriales, lorsque le responsable de département dont les lacunes m'ont amené à choisir la voie des steppes, j'ai toujours eu quelque difficulté à accepter le pouvoir hiérarchique lorsque je n'éprouve pas de respect pour les compétences techniques ou les qualités humaines de son dépositaire, me fait savoir par Sandro ²²⁷ qu'il a décidé de lancer un programme de coopération technique tous azimuts portant sur la prise en charge du coût des soins de santé, que ce programme incombera à mon successeur, mais que pour éviter tout retard il m'appartient dès maintenant de recevoir et de fidéliser un postulant illustre, mon compatriote, ancien ministre de la Santé, à nouveau député d'une majorité inespérée qui venait d'échoir à la gauche française, bref une pointure qu'il fallait traiter avec déférence.

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Claude Evin, le père d'une loi prohibitionniste l'ayant transformé en ennemi juré pour nous tous qui étions fumeurs sur le territoire national. Après avoir vainement estimé qu'une interdiction de fumer ne saurait s'appliquer dans un pays aussi attaché à l'herbe à Nicot qu'à la fleur de Parmentier ; qu'il y aurait forcément des exceptions, par exemple, pour les buralistes, ce qui m'avait amené à changer de café lors des congés passés vers Huelgoat, préférant désormais le comptoir du bureau de tabac la Paillotte, sinistre mais espéré-je protégé des

²²⁷ Voir ch. VII-192, Sandro.

tentations liberticides du Gouvernement, à celui de l’Hermine où pourtant l’atmosphère était si tant plus fraternelle ; que le Français frondeur saurait résister encore et toujours aux censeurs pulmonaires, je m’étais furieusement résigné à voir les espaces fumeurs se réduire comme peau de chagrin, même les avions et les trains étaient affectés, tout en me réjouissant que cette frénésie abolitionniste respecte les frontières et préserve la Suisse romande. J’étais à l’époque grand fumeur de Dunhill rouges, Sandro tirait impénitent sur sa bouffarde, enveloppé en permanence d’un nuage fleurant bon le pain d’épices, c’est donc tout naturellement que, après une petite heure de discussions protocolaires, lorsque nous avons amené notre hôte de marque au restaurant du BIT pour un déjeuner de travail, le maître d’hôtel nous a conduits vers une table remarquablement bien située, le long des baies vitrées et en plein cœur de la zone fumeurs.

Je n’ai aucun souvenir du menu ce jour-là, mais ce dont je me souviens c’est de la volupté avec laquelle Sandro et moi avons méthodiquement et passivement entouré de volutes plus denses à mesure que le temps passait un Claude Evin qui ne se serait pas risqué à protester, il tenait trop à décrocher une collaboration pour heureusement compléter à hauteur d’au moins cent pour cent son indemnité de député – on peut être socialiste et soucieux des biens matériels. Plutôt que du tabagisme, il se préoccupait alors bien davantage de la manière dont les modalités contractuelles du BIT lui permettraient d’échapper à la vigilance sourcilleuse d’un Laurent Fabius alors président de l’Assemblée nationale où il chassait le cumul comme d’autres chassent le gaspi. J’ai enfumé Claude Evin, et m’en réjouis encore...

227. Ursula

Ursula, je la recrutai elle aussi pour répondre à une sollicitation. Cependant, l'auteur de la demande comme son objet me parurent bien plus agréables et charmants que, respectivement, l'Antipodiste et l'Extincteur²²⁸. Ma double casquette de responsable de service et de leader syndical me valait au BIT des égards un peu particuliers. En effet, mes pairs, eux aussi grands chefs et directeurs, me faisaient toute confiance pour les aider à résoudre d'une manière qui, pour n'être pas toujours tout à fait orthodoxe, aurait néanmoins l'aval des représentants du personnel certaines des difficultés qu'ils rencontraient parfois avec le Département des Ressources humaines.

C'est ainsi que le directeur du Département des Normes internationales du Travail, un collègue suisse que j'appréciais beaucoup pour sa classe, ses cigarettes et son whisky²²⁹, me fit part un soir, dans le feutré du bar des Délégués, de sa perplexité. Il avait depuis quelques mois dans son service une jeune stagiaire allemande, remarquable juriste, que les règles en vigueur et les restrictions budgétaires ne lui permettaient pas de recruter, mais dont le départ serait une perte pour l'Organisation. Comme la demoiselle s'intéressait de façon très précise à la sécurité sociale, André, c'est son prénom, se demandait si, d'aventure, je n'aurais pas sous le coude un moyen de moyenner. Femme, jeune, allemande, trois qualités qui permettaient de passer outre aux exigences habituelles du recrutement. Une novice si talentueuse soit-elle n'aurait eu aucune chance dans un concours ouvert où des crabes vieillissants n'auraient pas manqué de faire valoir des prérogatives liées à l'ancienneté, le

²²⁸ Voir ch. VII-219 & 226.

²²⁹ CCCCDD – Maturation (à paraître), ch. VIII-272, La Suisse normative.

grade habituel d'un juriste attirant une flopée de postulants plus ou moins capables, cantonnés à l'échelon inférieur d'où ils ne manqueraient pas de brandir qui une licence, qui une maîtrise, qui un doctorat en droit. Je dégainai donc mon Jeune Professionnel, un système de recrutement sans trop de formalités pour intégrer des débutants dans la carrière pour peu qu'ils aient moins de 35 ans, soient d'une nationalité sous-représentée, l'Allemagne était de celles-là, nos salaires ne suffisant pas pour attirer en nombre des *Beamte* qualifiés, acceptent le temps de faire leurs preuves de travailler pour un salaire décent mais inférieur à celui des collègues confirmés, et si possible soient une femme, l'époque était déjà au rééquilibrage genré.

Je recrutai Ursula sans l'avoir rencontrée, j'avais toute confiance dans celui qui me l'avait en somme vendue chat en poche. Lorsque je la rencontrai, nous devions être au milieu des années nonante, je sus que j'avais eu raison. Rencontrer Ursula pour la première fois, c'est un éblouissement. Dans la trentaine, grande, très élégante, mince, des yeux immenses pailletés d'or qui s'écarquillaient encore lorsqu'elle vous regardait avec une attention à faire fondre un glaçon, une bouche qui me rappelait celle dont, dans Bons baisers de Russie, Sean Connery dit qu'elle était de la bonne taille pour lui²³⁰, c'était la première fois depuis Yolande²³¹ que je voyais des lèvres peintes au rouge et pas seulement recouvertes d'un épais trait de beurre, des dents d'une nacre elle aussi éblouissante qui, lorsqu'elle vous parlait, d'une voix gravement sensuelle, semblaient prêtes à croquer ce qui trainerait à portée, la tentation était forte de laisser trainer pour se faire happer, juste un peu, par les dents d'Ursula.

Bref, Ursula c'est le miracle de la séduction. Je me rendis compte que cette séduction avait opéré sur mon collègue suisse avec suffisamment de force pour masquer les insuffisances techniques de ma nouvelle recrue. Mais qu'importaient en somme ces lacunes – on

²³⁰ Film de 1963. La bouche est celle de Tatiana, Sean Connery jouait James Bond.

²³¹ Voir ch. V-126, La classe.

ne peut pas tout avoir, et Ursula apportait tellement ! Puis elle est laborieuse, tenace, avide d'apprendre, elle se perfectionnera.

Au fil des ans, bientôt 25, Ursula a donc progressé. Avec parfois de curieuses décisions, comme celle de se choisir comme compagnon un autre collègue, également juriste, mexicain, banal en tout, y compris son patronyme, Lopez, aussi falot qu'elle sait être flamboyante. Peut-être Ursula fut-elle attirée par le prénom du consort, Germán, peu fréquent et à réminiscence vaguement teutonne. Cela fait vingt ans qu'ils forment un couple à la ville, et une bonne quinzaine d'années qu'elle fait bouillir la marmite, lorsque tous deux s'en sont allés à la surprise générale poser leurs valises au Liban, elle conseiller pour les pays arabes, succédant à Clive²³², lui homme au foyer. C'est dans ses atours de Conseillère que j'ai revu Ursula à Ramallah, capitale provisoire de la Palestine où je m'occupais d'un projet européen d'aide sociale aux familles des martyrs, alors qu'elle venait discuter de la possibilité de mettre en place un régime de sécurité sociale pour les salariés du territoire cisjordanien. Ursula devait alors aller sur la cinquantaine. La revoir fut le même supplice du buisson-ardent. Lumineuse, rayonnante, élégante, toutes les têtes se tournaient quand elle enveloppait ses cheveux d'un hidjab dont la blancheur faisait encore mieux ressortir le carmin de ses lèvres et l'or de ses pupilles.

La tête couverte, en robe fendue et talons aiguilles, Ursula attendait le chauffeur qui allait l'amener sur le pont Allenby affronter les cerbères israéliens. Elle avait des rendez-vous en Jordanie, ensuite ce serait Damas, Bahreïn, retour à Beyrouth sous décade, German l'attendait, il aurait préparé les mezze.

Ursula est maintenant de nouveau à Genève. Toujours lumineuse, irradiante, unique. Spécialiste principale en sécurité sociale. Elle n'a pas grimpé très haut, mais l'a fait toute seule. J'ai vu des photos, des courts-métrages, les médias l'adorent. Et comme ils ont raison !

²³² Voir ch. VII-208, Clive.

INDEX

DES NOMS PROPRES²³³

²³³ L'Index couvre les deux premiers volumes de CCCCD (« Prémices » et « Mûrissement »)

| | | | |
|---------------------------|-------------------------|-------------|---------|
| Andrianjafy Dr | (Laboratoire) | MÛRISSEMENT | VI.177 |
| Antony Catherine | (Catherine) | MÛRISSEMENT | VII.216 |
| Antosik Margaret | (Margaret) | MÛRISSEMENT | VII.217 |
| Atiga Yvette | (Yvette) | MÛRISSEMENT | VI.155 |
| Augeron Émeline et Solène | (Émeline & Solène) | PRÉMICES | I.34 |
| Auzillaud Michel | (Le Rédacteur) | PRÉMICES | III.81 |
| Bailey Clive | (Clive) | MÛRISSEMENT | VII.208 |
| Balma Ahmed | (Balma) | MÛRISSEMENT | V.117 |
| Bardoux Yolande | (La classe) | MÛRISSEMENT | V.126 |
| Bauduret Jean-Claude | (L'ingénieur) | PRÉMICES | IV.104 |
| Bays Gérard | (Le Gessien) | MÛRISSEMENT | V.128 |
| Beattie Roger | (L'Écossais) | MÛRISSEMENT | V.118 |
| Beattie Rosemarie | (Rosy) | MÛRISSEMENT | V.119 |
| Bédard Robert | (Robert & Nicole) | MÛRISSEMENT | V.147 |
| Bendahou Taoufik | (Casablanca) | MÛRISSEMENT | VII.207 |
| Benedik Alice | (Alice) | MÛRISSEMENT | V.135 |
| Benoist Colette | (La Grutière) | PRÉMICES | III.92 |
| Béraud Marie-Noëlle | (Marie-Noëlle) | PRÉMICES | II.64 |
| Bernardin Bernadette | (L'Assistance sociale) | PRÉMICES | III.102 |
| Bernet Mlle | (Généralisation) | PRÉMICES | III.87 |
| Berthet Lolita | (Les Mains) | MÛRISSEMENT | VII.199 |
| Besinque Bernard | (Le Radiologue) | PRÉMICES | II.54 |
| Besson Colette | (La Sous-préfète) | PRÉMICES | III.100 |
| Bezou Guy | (Guy) | MÛRISSEMENT | V.127 |
| Bezou Ingrid | (Ingrid) | MÛRISSEMENT | V.137 |
| Biset Odile | (Voyages Voyages) | MÛRISSEMENT | V.124 |
| Bonilla Garcia Alejandro | (Le Mexicain) | MÛRISSEMENT | VII.224 |
| Bonjour Jacqueline | (Bonjour !) | MÛRISSEMENT | V.134 |
| Bonnet Nourrice-Gendarme | (La Nourrice) | PRÉMICES | IV.113 |
| Borel Jacques | (Goncourt) | PRÉMICES | II.60 |
| Borowczyk Ewa | (Ewa) | MÛRISSEMENT | V.150 |
| Bourgeois Danièle | (Danièle) | MÛRISSEMENT | V.130 |
| Brulé Fred | (L'époux de la maçonne) | PRÉMICES | IV.110 |
| Burner M. | (L'Électrique) | MÛRISSEMENT | VI.166 |

| | | | |
|-------------------------------|-------------------------|-------------|---------|
| Cadaze Jacqueline | (Au fond du couloir) | PRÉMICES | III.86 |
| Camp de Gaulle | (6 ^e BIMA) | MÛRISSEMENT | VI.180 |
| Canova Michelle | (Wanadoo) | MÛRISSEMENT | VII.200 |
| Capocci Armand | (AJS) | PRÉMICES | II.66 |
| Cartereau Jean-Pierre | (JPC) | PRÉMICES | III.93 |
| Casalta Jean-Pierre | (Jean-Pierre) | PRÉMICES | II.48 |
| Chattalada Damrong | (Chattalada) | MÛRISSEMENT | VII.198 |
| Chazanoff Pierre | (L'architecte) | PRÉMICES | IV.111 |
| Chef Alain | (Chef) | PRÉMICES | II.59 |
| Chien Linda | (Linda) | PRÉMICES | II.44 |
| Chien Sam | (Sam) | MÛRISSEMENT | V.136 |
| Chien Yksi | (Yksi) | MÛRISSEMENT | VI.182 |
| Christophorides Élisabeth | (La motarde) | PRÉMICES | III.96 |
| Cichon Michael | (Barbarossa) | MÛRISSEMENT | VII.204 |
| Čihal Jan | (Jan) | PRÉMICES | IV.112 |
| Clément Mme | (La Floracoise) | PRÉMICES | II.46 |
| Cloarec Marie | (Belle-Mère) | PRÉMICES | I.16 |
| Cockburn Christine | (Mme Cockburn) | MÛRISSEMENT | V.146 |
| Congy Dr | (La Voisine) | PRÉMICES | II.65 |
| Conte-Grand Alfredo | (L'Argentin) | MÛRISSEMENT | VII.196 |
| Coûté Hervé | (Le Directeur) | PRÉMICES | III.70 |
| Crenn Marianne | (Tante Marianne) | PRÉMICES | I.26 |
| Creutz Helmut | (Helmut) | MÛRISSEMENT | VII.195 |
| D'Orléans Amélie et Robert | (Amélie & Robert) | PRÉMICES | I.4 |
| De la Cruz Bartolomei | (Bartolomei) | MÛRISSEMENT | VII.218 |
| Dejardin Anne | (La Belle) | MÛRISSEMENT | V.140 |
| Dejardin Jérôme | (Président) | MÛRISSEMENT | V.123 |
| Demiautte Daniel | (Le fils d'ouvrier) | PRÉMICES | II.53 |
| Didot Boxeur | (Le Boxeur) | PRÉMICES | IV.103 |
| Dinh Yue Tran | (Xanthoderme) | MÛRISSEMENT | VII.194 |
| Djodge M. | (Relations officielles) | MÛRISSEMENT | VI.176 |
| Dobbernack Donate | (Donate) | MÛRISSEMENT | V.131 |
| Drouin Anne | (La Belle province) | MÛRISSEMENT | VII.222 |
| Eberstark Hans | (L'interprète véreux) | MÛRISSEMENT | V.141 |

| | | | |
|--|---------------------------|-------------|---------|
| Ejuba Ewane Joseph | (Joseph) | MÛRISSEMENT | V.152 |
| Éric, Cyrille, Fred, Mickaël, Stéphane, Thomas | (Le Sextet) | PRÉMICES | I.37 |
| Évin Claude | (Le ministre) | MÛRISSEMENT | VII.226 |
| Fausther Ngaka Juliette | (Mélanie) | MÛRISSEMENT | VI.179 |
| Ferrara Giovanna | (Attuaria Favolosa) | MÛRISSEMENT | VII.201 |
| Ferrero Hélène | (Pas belle, Hélène) | MÛRISSEMENT | V.144 |
| Fischer Gaby | (Petite Maman) | MÛRISSEMENT | V.122 |
| Fultz Éline | (Elaine) | MÛRISSEMENT | VII.209 |
| Gaillard Suzanne | (Secrétariat) | PRÉMICES | III.95 |
| Gambigah M. | (DIRCAB) | MÛRISSEMENT | VI.184 |
| Gauchon Pascal | (Le Grand Beta) | PRÉMICES | II.50 |
| Gauthier M. | (Le Chef) | PRÉMICES | III.76 |
| Gautier-Rossignol Danièle | (L'Amante) | PRÉMICES | III.79 |
| Gautier-Trouquet Danièle | (D'autres motardes) | PRÉMICES | III.101 |
| Genoud Juliette | (Mme Genoud) | MÛRISSEMENT | V.116 |
| Gillier M. | (L'Actuaire) | PRÉMICES | III.75 |
| Gillion Colin | (L'Antipodiste) | MÛRISSEMENT | VII.219 |
| Girnt-Auzillaud Jeanine | (L'ex-belle-sœur) | PRÉMICES | III.98 |
| Giuliano Alessandro | (Sandro) | MÛRISSEMENT | VII.192 |
| Gourpil – Royannez Anaïs | (Anaïs) | PRÉMICES | III.90 |
| Groschke Jürgen&Christina | (Deutsche Welle) | MÛRISSEMENT | VI.175 |
| Gruat André | (Dédé) | PRÉMICES | I.7 |
| Gruat Camille | (Père) | PRÉMICES | I.2 |
| Gruat Cécile | (Sœur) | PRÉMICES | I.11 |
| Gruat Gwenaël | (Gwenaël) | PRÉMICES | I.32 |
| Gruat Léa | (Léa, Maria, Julia) | PRÉMICES | I.6 |
| Gruat Madenn | (Madenn) | PRÉMICES | I.33 |
| Gruat Raymonde | (Mère) | PRÉMICES | I.1 |
| Gruat Victor | (Victor, Léon, Marius) | PRÉMICES | I.5 |
| Guillermud Mauricette | (Bourgogne) | PRÉMICES | III.78 |
| Guillou Bertrand | (Le Philosophe) | PRÉMICES | II.51 |
| Hagemeyer Krzysztof | (Hagemeyer) | MÛRISSEMENT | VII.221 |

| | | | |
|------------------------------|-------------------------------|-------------|---------|
| Haz Brigitte | (Brigitte) | MÛRISSEMENT | V.132 |
| Henry Camille | (Le cycliste) | PRÉMICES | IV.107 |
| Henry Monique | (J'aurais voulu...) | PRÉMICES | III.91 |
| Henry-Ammar Michel | (Le Géant italien) | PRÉMICES | II.58 |
| Hernan Nuria | (Souricette) | PRÉMICES | II.47 |
| Hertz Kirsten | (Une grande sirène) | MÛRISSEMENT | V.143 |
| Heurtebize Nelly | (Pains d'épice) | PRÉMICES | III.89 |
| Hilleret Christian | (Trop grosse tête) | PRÉMICES | II.63 |
| Hoskins Dalmer | (Le Quaker) | MÛRISSEMENT | V.145 |
| Hu Aidi | (Aidi) | MÛRISSEMENT | VII.225 |
| Huang Jiehong | (Les Architectes) | MÛRISSEMENT | VI.168 |
| Hubert Françoise | (La Chiourme) | PRÉMICES | III.84 |
| Immaculée | (Immaculée) | MÛRISSEMENT | VI.159 |
| Iyer Many | (Végétarien) | MÛRISSEMENT | VII.214 |
| Jacquier Christian | (Le Guide) | MÛRISSEMENT | VII.223 |
| Jean Louissette | (Louissette) | PRÉMICES | III.77 |
| Kieffer Georges et Louise | (Pépère et Mémère) | PRÉMICES | I.3 |
| Kieffer Henri et Jeanine | (Henri & Jeanine) | PRÉMICES | I.9 |
| Kieffer Jacqueline | (Cousin Cousine) | PRÉMICES | I.10 |
| Kieffer Michel | (Michel) | PRÉMICES | I.13 |
| Kipgen René | (Cousin René) | PRÉMICES | I.12 |
| Kirkpatrick Elizabeth | (EKK) | MÛRISSEMENT | V.120 |
| Kulke Ursula | (Ursula) | MÛRISSEMENT | VII.227 |
| Kwe Kpassou | (Kpassou Koué) | PRÉMICES | III.73 |
| Labarthe Maryline | (Maryline) | PRÉMICES | I.18 |
| Lang André | (M. Lang) | MÛRISSEMENT | V.142 |
| Lasbleis Dr | (L'Aviateur) | MÛRISSEMENT | VI.171 |
| Lasseni-Dubozé Serge | (Lasseni-Dubozé) | MÛRISSEMENT | VI.188 |
| Le Corre Pierre et Annick | (Annick & Pierre) | PRÉMICES | I.29 |
| Léger Fabien | (Le VSN) | MÛRISSEMENT | VII.210 |
| Li Fangfang | (Douce senteur de prunier) | MÛRISSEMENT | VI.187 |
| Louisset Myriam | (Myriam) | PRÉMICES | III.94 |
| Lukianenko Sviatoslav | (Sviatoslav) | MÛRISSEMENT | V.115 |
| Mallet André | (Les Corbières) | MÛRISSEMENT | V.129 |
| Manembeth M. | (Manembeth) | MÛRISSEMENT | VI.178 |
| Maria Serrat Joan | (Joan Maria) | PRÉMICES | II.62 |

| | | | |
|--------------------------------|----------------------------|-------------|---------|
| Maronne Charles | (Maronne) | MÛRISSEMENT | VI.160 |
| Mba Mintsà Daniel | (Mba Mintsà) | MÛRISSEMENT | VI.157 |
| Mboumba Marie-Louise | (Les AF) | MÛRISSEMENT | VI.162 |
| McGillivray Warren | (Warren) | MÛRISSEMENT | VII.213 |
| Mellet Lopez y Villalba Maria | (Maria) | PRÉMICES | III.88 |
| Mesdames les hôtes | (Alter ego) | MÛRISSEMENT | V.151 |
| Meyzer Jean-Pierre | (Biké) | PRÉMICES | II.55 |
| Mickaël Camarade | (CGT) | PRÉMICES | III.99 |
| Ming Zhu | (Un Chinois) | MÛRISSEMENT | VI.169 |
| Mouton Pierre | (Mouton) | MÛRISSEMENT | VII.193 |
| MST | (L'escapade) | MÛRISSEMENT | VI.174 |
| Muller Pierre | (Les Six jours) | PRÉMICES | II.57 |
| Nkanagu Tharcisse | (Tharcisse) | MÛRISSEMENT | V.153 |
| Nouvel de la Flèche Bernard | (Nouvel) | PRÉMICES | III.83 |
| Nziengui François | (Le DGA) | MÛRISSEMENT | VI.173 |
| O'Wanleley-Adiahenot Yves | (Le Cercle des Métis) | MÛRISSEMENT | VI.161 |
| Oïga Abdulaye | (Oïga) | MÛRISSEMENT | VII.197 |
| Opodio Diopoh | (Diopoh Opodio) | PRÉMICES | III.74 |
| Oyouomi Sylvestre | (Oyouomi) | MÛRISSEMENT | VI.154 |
| Pal Karuna | (Karuna) | MÛRISSEMENT | VII.220 |
| Patmarajah Nayantarah | (Tara) | MÛRISSEMENT | V.148 |
| Paul Brigitte et Muriel | (Brigitte & Muriel) | PRÉMICES | I.22 |
| Paul Hervé | (Hervé) | PRÉMICES | I.25 |
| Paul Jacques, Pierre et Michel | (Les cousins Paul) | PRÉMICES | I.24 |
| Paul Jean et Mémère | (Tad Koz et Mamm Goz) | PRÉMICES | I.19 |
| Paul Louis et Micheline | (Louis & Micheline) | PRÉMICES | I.23 |
| Paul Monique | (Épouse) | PRÉMICES | I.14 |
| Paul Pierre | (Pierre Paul) | PRÉMICES | I.15 |
| Paul Raymond | (Marie-Thérèse et Raymond) | PRÉMICES | I.28 |
| Paul Théophile et Denise | (Denise & Théo) | PRÉMICES | I.21 |

| | | | |
|--|----------------------------|-------------|---------|
| Penven Alphonse et Anastasie | (Alphonse & Zie) | PRÉMICES | I.27 |
| Perrin Guy | (Droit de l'Homme) | MÛRISSEMENT | VII.190 |
| Petiteau Olivier | (Le Transitaire) | PRÉMICES | III.82 |
| Pétrissant Claude | (Le témoin) | PRÉMICES | I.20 |
| Philippe, Lionel, Pascal | (Le Triptyque ML) | PRÉMICES | I.36 |
| Philippeaux Jean-Michel | (Le Douanier) | PRÉMICES | II.68 |
| Philippeaux Véronique | (Véronique) | PRÉMICES | II.69 |
| Piankali Omar | (Piankali) | MÛRISSEMENT | VI.185 |
| Pignoux et Coquemont | (Pignoux et Coquemont) | PRÉMICES | IV.108 |
| Pinaud Paulette | (Psycho) | PRÉMICES | III.72 |
| Planck M. | (Combien de Divisions ?) | PRÉMICES | III.85 |
| Plassart Raymonde, Jeanine et Christiane | (Les Trois Sœurs) | PRÉMICES | II.52 |
| Poisson Yvette | (Marraine) | PRÉMICES | II.43 |
| Portal Yves | (Portal) | PRÉMICES | IV.105 |
| Poulain Hélène | (Mademoiselle Poulain) | PRÉMICES | III.71 |
| Prenois Alain | (La Colas) | MÛRISSEMENT | VI.158 |
| Queuille François | (Dessinateur) | PRÉMICES | II.67 |
| Ramette Guy | (Aïkido) | MÛRISSEMENT | VI.170 |
| Ramette Vovan Irène | (La Pédiatre) | MÛRISSEMENT | VI.163 |
| Rivoal Estelle et Yann | (Estelle & Yann) | PRÉMICES | I.31 |
| Rivoal Jacky et Sophie | (Jacky et Sophie) | PRÉMICES | I.30 |
| Rivoal Marie-Claire et Jean-Yves | (Marie-Claire & Jean-Yves) | PRÉMICES | I.17 |
| Roig Jordi | (Jordi) | PRÉMICES | II.49 |
| Romans Maud | (L'Alsacienne) | PRÉMICES | III.97 |
| Roygnan Killian | (Killian) | PRÉMICES | I.38 |
| Roygnan Lenaig | (Lenaig) | PRÉMICES | I.39 |
| Rys Vladimir | (Secrétaire général) | MÛRISSEMENT | V.114 |
| Scholz Wolfgang | (Scholz) | MÛRISSEMENT | VII.205 |
| Sellier Marcelle | (Un p'tit café) | PRÉMICES | IV.109 |
| Seveon Olivier | (Olivier) | PRÉMICES | IV.106 |
| Shinkov Nikolai | (Nikolai) | MÛRISSEMENT | VII.212 |
| Simon Guillaume | (Guillaume) | PRÉMICES | I.35 |

| | | | |
|--------------------------|--------------------------|-------------|---------|
| Simon-Gruat Mauve | (Mauve) | PRÉMICES | I.42 |
| Simon-Gruat Mélisse | (Mélisse) | PRÉMICES | I.40 |
| Simon-Gruat Myrtille | (Myrtille) | PRÉMICES | I.41 |
| Sino M. | (Sino) | MÛRISSEMENT | VI.183 |
| Siros Professeur | (Six Roses) | PRÉMICES | II.61 |
| Smith Christine | (L'éditrice) | MÛRISSEMENT | V.149 |
| Solorio Carmen | (Perú) | MÛRISSEMENT | VII.206 |
| Sylvia Voisine | (La voisine traductrice) | MÛRISSEMENT | V.125 |
| Tamburi Giovanni | (Comme un Italien) | MÛRISSEMENT | VII.191 |
| Tchipandi Daniel | ('Tchip') | MÛRISSEMENT | VI.186 |
| Terray Roger | (Le Transfuge) | PRÉMICES | III.80 |
| Terrier Luciane | (Luciane) | MÛRISSEMENT | VI.156 |
| Thompson Kenneth | (Ken) | MÛRISSEMENT | VII.202 |
| Touré Dr | (Le Chirurgien) | MÛRISSEMENT | VI.165 |
| Touron Hélène | (Cousine Hélène) | PRÉMICES | I.8 |
| Tracy Martin | (Martin) | MÛRISSEMENT | V.121 |
| Trofimenko Viktor | (Viktor) | MÛRISSEMENT | V.133 |
| Turnbull Kay | (Kay) | MÛRISSEMENT | V.138 |
| Tvrđy Brice | (Tvrđy) | MÛRISSEMENT | VI.181 |
| Van Cauter Étienne | (Étienne) | MÛRISSEMENT | VI.164 |
| Van Ginneken Wouter | (Van Ginneken) | MÛRISSEMENT | VII.215 |
| Vasseur Marc | (Généticien) | PRÉMICES | II.56 |
| Velimsky Vitezslav | (Le Néobelge) | MÛRISSEMENT | V.139 |
| Villacorta Lynn | (Lynn) | MÛRISSEMENT | VII.211 |
| Voguet Jean-François | (Le grand destin) | PRÉMICES | II.45 |
| Warolus Roland | (L'Autre BIT) | MÛRISSEMENT | VI.167 |
| Whitaker Terry | (Terry) | MÛRISSEMENT | VII.203 |
| XX | (Le Cuisinier) | MÛRISSEMENT | VI.172 |
| Zeng-Ebome Pierre-Claver | (Le Chanteur) | MÛRISSEMENT | VI.189 |

